LA LANTERNE

AP
21
L3

La Lanterne

PAR

ARTHUR BUIES

NOUVELLE EDITION

MONTREAL

1884

LA LANTERNE

PAR

ARTHUR BUIES

NOUVELLE EDITION

MONTREAL

1884

PREFACE

La Lanterne fit son apparition en 1868, vers la fin de Septembre, et s'éteignit dans le Seigneur au mois de Mars suivant, 1869, après une existence de vingt-sept numéros publiés hebdomadairement.

Chaque numéro contenait seize pages remplies de terribles vérités qu'on ne pouvait, sans une témérité inouïe, exprimer à cette époque d'aplatissement général dans toutes les classes de la société, et surtout parmi la jeunesse presque tout entière accaparée par les Jésuites. Ceux-ci trouvaient dans l'évêque Bourget un appui obstiné par aveuglement et despotique par fanatisme.

Ce que cet homme-là a fait de mal à la religion catholique est chose incalculable; ce qu'il a fait aussi pour préparer les voies au libéralisme moderne l'est également. Que ses quatre-vingt-cinq ans lui soient légers !

La présente édition de la Lanterne ne peut comprendre autant de numéros qu'il en a paru réellement. Nous avons dû faire trop de changements et de suppressions, pour ne garder que ce qui est exclusivement le fait de l'auteur. Ainsi nous avons retranché les reproductions, les variétés et les articles divers qui, tout en se rattachant à l'esprit de l'œuvre, n'en constituent pas moins des éléments étrangers. C'est pour cette raison que nous n'avons pu fixer une date pour chaque numéro de la présente édition; nous nous sommes contenté de mettre simplement 1er, 2me, 3me numéro.....et ainsi de suite, pour marquer les séparations qui se présentent d'elles-mêmes à la lecture de l'ouvrage. L'essentiel est que l'on connaisse l'époque à laquelle fut publiée la Lanterne et la durée de son existence. Cette durée fut courte, par la raison que la Lanterne venait trente ans trop tôt, et que l'auteur dût succomber sous la persécution et sous les effets de la guerre sourde, mais persistante, haineuse et acharnée, qu'on lui faisait de cent manières différentes.

Aujourd'hui il semble que le jour de la rétribution s'annonce. Des symptômes certains l'indiquent. La jeunesse d'il y a quinze ans, devenue virile, entraînée inconsciemment dans le mouvement rapide du progrès, brusquement instruite par les événements, a ouvert les yeux, s'est éclairée et affranchie progressivement, a vu et compris bien

des choses qu'elle ne voyait ni ne comprenait au temps de la LANTERNE. La jeunesse d'aujourd'hui, en revanche, semble échapper au joug néfaste qui pesait alors sur les intelligences et les consciences, et se sent toute pénétrée, comme débordée par les idées modernes dont l'application se fait chaque jour sans secousses, sans révolutions, sans violence.

Le temps est donc venu de faire paraître une nouvelle édition de la LANTERNE, d'autant plus que cette édition nous a été demandée et redemandée maintes fois depuis plusieurs années. Nous profitons de ces dispositions favorables d'une grande partie du public, et nous faisons paraître de nouveau la LANTERNE corrigée, mais non amoindrie : bien plus, nous en recommandons instamment la lecture à la génération actuelle, pour qu'elle voie ce qu'elle a gagné sur sa devancière et juge du bel avenir qui l'attend, si, non seulement elle n'est pas réfractaire aux idées de progrès qui l'enveloppent de tous côtés, mais encore s'y prête avec ardeur et en suive hardiment le cours, sans regarder en arrière ni se laisser arrêter par des craintes chimériques.

Montréal, ce 30 juin 1884.

LA LANTERNE

N° 1

AUX LECTEURS

Je publie cette LANTERNE sans crainte qu'elle soit supprimée. Je n'ai pas, Dieu merci, à redouter des ministres absolus, comme mon confrère Rochefort. Si elle est supprimée, ce sera grâce à vous, et surtout grâce à moi-même qui n'aurai pas su montrer autant d'esprit que j'en ai réellement.

C'est là qu'est le danger. Si je m'en tire, je jure de changer mes habitudes de vieux garçon et de chercher à plaire aux femmes, ce qui est encore plus difficile que de plaire à des lecteurs.

J'entre en guerre ouverte avec toutes les stupidités, toutes les hypocrisies, toutes les turpitudes; c'est dire que je me mets à dos les trois quarts des hommes, fardeau lourd ! Quant aux femmes, je ne m'en plaindrai pas, elles sont si légères !

Du reste, je ne leur connais que des caprices. Pourvu qu'elles aient celui de me lire....

Tous les imbéciles ne sont pas mes ennemis personnels ; l'apparition de cette *Lanterne* les décidera. Je ne parle point du *Courrier du Canada*, du *Courrier de St. Hyacinthe*, du *Journal de Trois-Rivières*, de *l'Union des Cantons de l'Est*, etc., je parle des imbéciles qui ont des noms d'homme, et qui se comptent par centaines de mille, ici comme ailleurs.

Il y a deux catégories d'imbéciles, ceux qui le savent et ceux qui ne le savent pas. Ceux-ci sont les pires ; ils font des comptes-rendus dans la *Minerve*. Quant aux autres, ils se consolent par la perspective du royaume des cieux.

***

Il y a deux grandes sociétés dans notre ville, la *Société St. Jean-Baptiste* et l'*Association Pacifique pour l'Indépendance du Canada*. La première compte cinquante membres, dont quatre à cheval (les chevaux ne comptent pas) ; la seconde en compte trente-deux qui vont à pied, guidés par un chef dont la principale fonction pacifique est de coller sur les murs des affiches non imprimées.

Ce chef, est-il besoin de le nommer ? L'univers le connaît ; c'est Lanctôt, Lanctôt, vous dis-je, et c'est assez. Si l'univers ne le connaît pas, ce n'est pas la faute de Lanctôt. Moi, je suis obligé de le connaître ; tant pis pour lui !

Voilà un homme qui a beaucoup de langue et pas du tout de langage. Il dit qu'il veut *jouer en Canada le rôle de Wendell Philipps aux Etats-Unis*. C'est comme si l'on voulait faire exécuter une charge de cavalerie par un bataillon de sauterelles.

Lanctôt ne croit pas seulement qu'il joue un rôle ; il croit encore qu'on est jaloux de lui, et que c'est pour cela qu'il ne crée pas une immense sensation chaque fois qu'il pérore devant trente braves et indépendants électeurs. Nous nous montrons ingrats en n'aidant pas cet homme à jouer son rôle aux dépens du bon sens. Après tout, ne sommes-nous pas le même peuple qui a élevé sur les tréteaux M. Cartier ?

***

Ces deux rivaux se sont combattus. Ce qui prouve leur égalité de mérite, c'est que la victoire fut longtemps indécise et dût être chèrement achetée. Cartier paya, Lanctôt ne paya point. Il est vrai qu'il avait des mines, c'est-à-dire des carrières de pierres; mais on ne séduit pas un électeur avec des pavés.

***

Un jour Lanctôt, se croyant assez fort, fit la guerre au parti libéral ans lequel il n'était rien. Il n'eut jamais d'autre rêve que celui de on ambition personnelle, beaucoup trop grande pour lui. Il s'est

épuisé à se hisser, croyant que le nombre de ses dupes, mises les unes sur les autres, serait assez grand pour lui faire escalader les nues. Après avoir monté sur quelques dizaines d'épaules, il est tombé sur la place Chaboillez avec des œufs pourris dans les oreilles. Chute qui ne fut pas éclatante, mais qui fait voir combien parfois les grandes choses sont défaites par les plus petits moyens.

Maintenant il s'occupe à faire souscrire pour l'*Indépendance Pacifique*. Quand il aura ramassé cinquante dollars, nous proposerons un marché à l'Angleterre, qui, entre parenthèses, serait bien sotte de ne pas se débarrasser de nous à ce prix-là !

***

Les Néo-Ecossais donnent des preuves d'une énergie et d'une volonté frappantes. Voilà des gaillards qui veulent mettre en pratique ce qu'ils déclarent dans leurs remontrances au gouvernement fédéral ; ce dont les journaux *tories* sont furieux. Ils s'imaginent que la sagesse suprême pour les néo-écossais serait de faire le contraire de ce qu'ils disent ou de ne pas faire ce qu'ils disent qu'ils feront.

Les Néos sont décidés à ne plus faire partie de la confédération, et si l'Angleterre refuse de faire justice à leur nouvelle requête, ils déclarent qu'ils se feront justice à eux-mêmes. Alors, qu'arrivera-t-il ? M. Cartier prendra son bill de milice avec les hommes qu'il y a dedans, il mettra sa tuque bleue, accrochera à son côté le sabre de son père, et accompagné de la Grande Duchesse L...., il se rendra à cinquante-quatre milles des côtes de la Nouvelle-Ecosse.

Là, il fera une sommation respectueuse aux rebelles de ce pays d'avoir à se jeter dans ses bras. Aussitôt qu'il aura eu le temps de ne pas recevoir de réponse, il déploiera le drapeau britannique, le drapeau loyal, chantera *Vive Ottawa, la Capitale des Canadas (et des maringouins)*, et cinglera en toute hâte vers le port de Québec, où l'attendra M. Cauchon qui veut exterminer les néo-écossais.

***

Le lendemain, on lira dans la *Minerve* cet étourdissant bulletin :

Grande victoire militaire de l'honorable Sir George Etienne Cartier ! Ce grand homme, dont on ne connaissait pas encore le génie guerrier, vient de mettre le sceau à sa gloire. Il n'a fait que paraître devant les insurgés de la Nouvelle Ecosse, et tous se sont tus. Ce triomphe mémorable, unique, a été obtenu sans effusion de sang, tant il est vrai de dire que l'honorable Sir George Etienne Cartier joint une âme magnanime et tendre à une profondeur politique sans exemple.

Maintenant, on peut être certain que la Nouvelle-Ecosse est pacifiée et va entrer dans le giron de la Confédération, cette arche sainte qui est le salut de notre peuple.

Il y aura promenade aux flambeaux, concerts, speechs, illumination, et le lendemain, une dépêche telegraphique annoncera que M. Wilkins, procureur-général de la Nouvelle-Ecosse, a demandé purement et simplement l'annexion de sa province aux Etats-Unis.

Alors, ce sera au tour de M. Cauchon qui, lui, est un fameux lutteur. Arrivé à dix lieues des frontières de la Nouvelle-Ecosse, avec sa brochure *contre* la confédération, d'une main, et sa brochure *pour* la

Confédération dans l'autre main, il fera un tel vacarne en les tappant l'une contre l'autre qu'il y aura autour de lui un attroupement de gamins curieux : "Tas de marmots, leur criera-t-il, êtes-vous pour la Confédération ou contre la Confédération ?" Et comme ils n'auront pas l'air de le comprendre, M. Cauchon s'en reviendra au *Journal de Québec*, où il déclarera que les Néo-Ecossais sont *un peuple d'enfants qui ne savent pas ce qu'ils veulent, et ne comprennent même pas quand on leur parle.*

Et la question sera décidée. Mais, par exemple, si nous achevons les fortifications de Lévis et si nous construisons celles de Montréal, il est évident que les Néo-Ecossais ne pourront jamais s'affranchir du joug fédéral.

***

Je lisais l'autre jour dans le *Journal de Trois-Rivières* ce gracieux entrefilet :

Pourquoi le rédacteur du *Pays* (1) ne conseille-t-il pas à M. Fréchette (2) de passer en Italie, et là, à son exemple, de revêtir le froc garibaldien et de porter le poignard des sicaires ? (3) La chose en vaudrait la peine, puisqu'au lieu d'un monstre, la patrie en compterait deux.

Ça, au moins, c'est témoigner des égards aux gens. Décidément, la *Grande Duchesse* a tourné la tête de tous nos dévôts ; ils ne voient plus que sabres, poignards, ... et frocs ! !

J'ai horreur de l'isolement. Etre le seul *monstre* dans la patrie me paraît ennuyeux. Que le rédacteur du *Journal de Trois-Rivières*, qui est un ange, ait donc la bonté de s'associer avec moi ; je lui passerai le poignard, il me passera le goupillon, nous laisserons le *froc* de côté, et nous chercherons ensemble s'il n'y a pas moyen de trouver un deuxième monstre qui m'aide à passer la vie. Quant à Fréchette, il est bien certain qu'il ne prendra pas la peine de partir de Chicago pour venir jouer le rôle de monstre en Canada. Ça ne paierait point.

Dans quel pays, dit le *Courrier de St. Hyacinthe*, a-t-on fait plus de sacrifices qu'en Canada pour la belle et sublime cause de l'éducation ? Dans quel pays le clergé s'est-il dévoué avec plus de zèle à la propagation des lumières ? Et où ces sacrifices, ce zèle et ce dévouement ont-ils eu des résultats plus satisfaisants qu'ici ?

Je ne conteste pas au clergé ses sacrifices qui, du reste, paraît-il, ne l'ont pas ruiné. Mais ce que je conteste, c'est le résultat. En effet, si l'on peut me faire voir un jeune homme sortant d'un de nos collèges, qui sache tant soit peu d'histoire, de géographie, de géologie, de mathématiques, de chimie, d'anglais, ... je ne contesterai plus rien. Si l'on veut, je ne me montrerai pas si difficile et je demanderai seulement où est le collégien qui sait le français.

A propos de sacrifices, on devrait bien aussi parler un peu de ceux

---

(1) J'étais alors rédacteur-en-chef du *Pays*.
(2) Louis Honoré Fréchette vivait en ce temps-là à Chicago.
(3) Allusion à la campagne des Deux-Siciles que j'ai faite sous Garibaldi.

que font les pauvres pères de famille qui envoient leurs enfants au collège pour ne rien apprendre pendant huit ans, et qui, eux, n'ont pas 60,000 à 80,000 louis de rente pour réparer la perte inutile qu'ils ont faite.

J'admire cette façon de toujours se représenter soi-même dans des organes attitrés comme un holocauste intarissable, comme une fontaine d'abnégation. Il me semble que c'est bien le moins qu'on fasse quelque chose pour un peuple qui se prosterne à deux genoux devant soi, et qui se livre corps et biens quand on le veut.

***

Il y a aujourd'hui toute espèce de façons d'être *libéral !* mais il paraît que la plus en vogue est celle d'être libéral en niant le libéralisme. C'est cette façon qu'ont adoptée *l'Ordre* et le *Franco-Canadien.* Pourtant, je dois dire que *l'Ordre* n'a plus de façon du tout, puisqu'il vient de répudier l'appellation elle-même de libéral. Personne ne s'imagine que cela va le changer ; mais enfin, il avait toujours le nom, s'il n'avait pas la chose. C'est à ce nom qu'on faisait la guerre, ce qui prouve bien qu'on était incapable de la faire aux idées.

***

Mais voyez quelle attraction il y a dans ce mot *libéral* ! Comme il indique bien de suite les instincts, les penchants secrets de l'humanité ! Les torys eux-mêmes, désespérés du nom qu'ils portent, ont imaginé d'y ajouter aussi eux celui de libéral, et ils ont fait *libéral-conservateur.*

Cela me rappelle un petit spectacle qui se passait à Paris dernièrement. Un charlatan criait aux passants sur la place publique : " Entrez, mesdames, entrez, messieurs, venez voir la chose la plus merveilleuse, la plus étonnante, la plus incroyable, venez voir ce prodige nouveau, unique, oui, unique, messieurs, mesdames, le produit d'une carpe et d'un lapin."

Et les vieilles femmes, les badauds et les niais d'entrer. Une fois entrés, on leur faisait voir une taupe.

Voilà ce que c'est qu'un libéral-conservateur. Ça ne voit pas clair. Produit chimérique de deux choses impossibles à accoupler, il ne manque cependant pas de badauds et de niais pour croire en lui et pour chercher à le voir.

Il n'y a dans tout le Bas-Canada que deux journaux logiques, le *Nouveau-Monde* et le *Pays.* Entre eux, pas de discussions possibles sur la portée et le sens du mot *libéralisme.* C'est entendu. Mais avec *l'Ordre* il a fallu discuter trois mois pour s'entendre, et faute de pouvoir s'entendre, on a supprimé le sujet de la discussion. Cela donne à croire que si, un jour, les Etats-Unis et l'Angleterre se querellent pour la possession du Cana la, et qu'ils ne *puissent s'entendre,* le plus court pour eux sera de le prendre et de le jeter dans la lune.

***

On a pu se convaincre que les Fénians n'étaient pas très-redouta-

bles, puisqu'il a suffi de leur fermer une porte au nez pour les mettre à la raison. C'est le moment de les insulter.

Mais auparavant, qu'on me permette de m'étonner de ce que les Fénians, n'étant pas plus dangereux ni plus féroces qu'ils se sont montrés il y a quinze jours, on ait fait depuis deux ans de si nombreux et de si vigoureux appels aux volontaires pour les repousser. Pourquoi, puisque nous sommes un peuple loyal par excellence, comme nos ministres s'épuisent à le dire, avons-nous besoin de tant de stimulants pour échauffer notre patriotisme ? M. Cartier voulait-il emplir les cadres des volontaires et trouver ses 40,000 hommes ? Mais puisque le Canada est prêt à s'offrir *lui-même aux dévastations des armées en campagne*, est-il nécessaire d'imaginer à chaque instant des invasions de Fénians pour éprouver notre zèle britannique ?

***

Je n'aime pas les gens qui vont à la messe avec de gros livres qu'ils tiennent à deux mains, carrément appuyés sur l'épigastre, et qui regardent de tous les côtés pour voir si on les remarque. Je connais une femme qui sort ainsi cinq ou six fois par jour de Notre Dame de Pitié, avec un livre qui lui couvre toute la poitrine. Si je la revois, je jure de lui faire un affront et de lui demander si elle sait lire.

La fausse piété cherche toujours à se montrer, parce qu'elle n'est que ce qu'elle paraît. Mais la vraie piété se cache, comme celle du rédacteur du *Nouveau-Monde* qui n'a jamais fait voir ce qu'il fait de bien.

***

Je rencontre un ami dernièrement ; il s'agissait de savoir si je mettrais mon nom à cette *Lanterne*. "Ne signez pas, me dit-il ; vous ne sauriez croire combien il y a de gens pour qui votre nom est un épouvantail ; vous empêcherez la vente."—"Ah bah ! répondis-je, ceux qui m'en veulent tant sans me connaître ne savent pas lire ; que mon nom paraisse ou non, qu'en sauront-ils ? Ils ne le verront pas. Tandis que mes amis seront contents de le voir paraître. Déplaire à cent ennemis pour plaire à un ami, ce n'est pas là un sacrifice ; je n'hésite pas, je signe.

***

L'Ordre entend l'emprunt. C'est là qu'il est *libéral*.

Ainsi, l'autre jour, il empruntait une colonne entière au *Pays* sans lui en tenir le moindre compte. Maintenant il emprunte au *Nouveau-Monde*, journal qui lui interdit jusqu'aux qualités et titres qu'il veut prendre. Il est évident que *l'Ordre* n'est d'aucun parti, puisqu'il s'habille indifféremment de toutes les défroques.

Depuis que ce pauvre journal n'est plus que *l'Ordre* tout bonnement, sans qualification ni couleur, tout le monde se jette dessus comme sur le baudet. Voilà ce que c'est. Quand on a des ennemis, il faut avoir en revanche des amis qui vous soutiennent. La plus mau-

vaise tactique est de vouloir ménager tout le monde. Sur le terrain des complaisances,on ne sait jamais où l'on s'arrête ; et quand une fois on a pris le pli de la concession, on arrive vite à la bassesse, qui est l'ignominie. Etre ou n'être pas ; il n'y a pas d'autre alternative.

***

Un futur ministre vient de partir de Québec. C'est Doran, défalcataire de la Municipalité pour quelque chose comme soixante mille dollars. Sans doute Doran, qui était pressé de voyager, (ceux qui ont de l'argent ont toujours peur des voleurs) n'a pas pu attendre le prochain remaniement du Cabinet. Et puis, on n'est jamais sûr de ce qui peut arriver; un gouvernement dans l'embarras est capricieux et peut négliger les objets de sa prédilection habituelle ; Doran n'aurait peut-être pas eu de chance, malgré tous ses mérites.

Le *Nouveau-Monde* s'exalte de sa deuxième année d'existence. Il est si étonné d'avoir pu vivre un an qu'il va passer les trois mois qui lui restent encore à vivre à le rappeler à ses lecteurs. Mais comme les lecteurs du *Nouveau-Monde* sont des gens qui, par état, sont habitués à toutes les vertus évangéliques et surtout à la résignation, ils le laisseront bien faire encore pendant ces trois mois-là.

La *Minerve* a moins de scrupules que le *Nouveau-Monde.* Elle trouve la *Grande Duchesse* simplement stupide. En cela elle a raison : mais c'est ce qui m'étonne.

***

Le *Nouveau-Monde* ne se contente plus d'être moral ; voilà qu'il est modeste. Je lis dans son numéro du 9, à propos des lettres échangées entre le gouverneur et le procureur-général de la Nouvelle Ecosse : "*Nous sommes comme d'ordinaire le premier journal français du Bas-Canada qui donne la traduction de ces documents importants.*"

Quand une nouvelle arrive le matin, le *Nouveau-Monde*, qui se publie le soir, a naturellement le pas sur les autres journaux qui se publient le lendemain. Mais le *Nouveau-Monde*, qui passe sa vie à méditer sur l'autre *monde*, se dit sans doute "qu'est-ce que c'est que quelques heures en comparaison de l'Eternité ?"

Si le *Nouveau-Monde* prend comme cela toutes les vertus pour lui seul et ne laisse à ses adversaires que le choix des vices, il est évident qu'il mourra en état de grâce.

Comme tout change ! C'est pourtant le publicain, se disant le dernier et le plus indigne des hommes, qui fut préféré par le Sauveur !

***

Entre deux sourds, dont l'un juge et l'autre avocat. Le témoin est dans la *boîte* où l'on jure et où l'on se parjure encore mieux. Mais parlez donc plus fort, dit le juge B...., M. l'avocat G.... D.... ne peut pas entendre." En même temps, le juge B.... s'approche insensiblement du témoin qui crie à tûe-tête. L'avocat, qui est resté à sa place : " Elevez donc la voix un peu, témoin, vous voyez

bien que M. le juge B.... n'entend pas un mot."—Eclats de rire dans l'auditoire.

***

Un huissier se rend chez un saisi, et comme il procède à la numération des meubles et effets, ce dernier lui applique une volée de taloches à faire frémir tout homme qui a la conscience du devoir.

L'huissier se plaint au tribunal, et le délinquant est condamné à trois *shillings* d'amende ; il avait négligé d'assommer tout à fait l'huissier ; ç'aurait fait un compte rond, et il eût été condamné à payer un dollar.

Un autre saisi, croyant profiter de cette *règle*, éreinte un autre huissier et soustrait en outre la plupart de ses effets pendant que celui-ci est sans connaissance. Traduit devant la cour, il est condamné *à remettre les objets qu'il avait dérobés à la saisie.*

Une seule difficulté se présentait, c'était de constater l'identité des objets ; rien que ça !

***

Le juge B....,l'autre jour, était furieux, ce qui lui arrive toutes les fois qu'il n'a pas avalé une bouteille d'eau de Plantagenet en se levant. L'avocat Per.... plaidait devant lui. Le juge impatienté, ahuri, avant que l'avocat eût pu dire deux mots : " Asseyez-vous, asseyez-vous, dit-il, et finissez-en."—" J'ai beaucoup d'obligation à Votre Honneur de sa complaisance, répond l'avocat, mais j'aime mieux plaider debout."

***

Un autre juge disait à un autre avocat peu célèbre qui déblatérait à tort et à travers : " Que venez-vous faire devant moi, espèce de *moitié* d'avocat ?....Pardon, Honneur, réplique celui-ci, *je n'ai rien de coupé.*

***

Le *Journal de Trois-Rivières* affirme solennellement que le *libéralisme ne fait pas de progrès dans sa localité.* J'ai toujours remarqué que c'est pour les choses les plus incontestables qu'on fait le plus de déclarations. Mais je n'ai jamais ouï dire que les gens qui avaient la teigne s'en vantassent dans les journaux.

***

Cette même feuille, à propos d'une lettre de Mazzini publiée dans le *Pays*, sans commentaire aucun, et seulement à titre de document contemporain, jette ces paroles terribles :

Que Mazzini parle de lancer ses cohortes de brigands contre le doux et sublime vieillard qui règne au Vatican ; qu'il ameute ses légions de sicaires contre une armée dans laquelle le Canada compte avec orgueil 300 de ses plus nobles enfants, oh ! alors, M. le rédacteur du *Pays* s'incline profondément. Il élèverait même un monument à cet infâme Mazzini si, vainqueur des troupes de la chrétienté, assassin de nos compatriotes, il promenait le ravage et la désolation dans la cité des Pontifes romains.

Ainsi osent se montrer devant nous, catholiques, ces lâches et sauvages démagogues. Le plus pur sang de la nation répandu fera leur joie pendant qu'ils

baiseront ignominieusement la main des meurtriers. Que la honte et l'opprobre les couvrent et que le mépris public soit leur châtiment !

Bang ! Pif ! Paf ! S'il est un fait connu pourtant, c'est que je n'ai jamais recommandé aux jeunes canadiens de se rendre à Rome, et que par conséquent je n'ai pu vouloir les y faire tuer.

Il faut s'entendre là-dessus. . Sont-ce les patriotes d'Italie qui veulent démolir les zouaves canadiens, ou les zouaves canadiens qui veulent démolir les patriotes d'Italie ?

Je ne sache pas que Mazzini soit venu au Canada nous provoquer, tandis qu'il est constant que les zouaves canadiens sont allés à Rome provoquer les Italiens.

***

Le *Journal de Quebec* dit en parlant de moi :

Il en veut à ceux qui parlent sa langue—nous ne disons pas qui professent sa religion—d'avoir suivi d'autres conseils que les siens, et il les anéantira s'il le peut. Ces *libres-penseurs* ne permettent pas aux autres de *penser* librement, et ceux qui ont le malheur d'avoir d'autres idées que les leurs sur la philosophie, sur la politique, sur la société, sur les droits et les devoirs, ne sont pour eux que des niais ou de vils mercenaires.

Pardon, *Journal*, il ne tient pas à moi d'empêcher ceux qui pensent d'exprimer leurs idées librement quand ils le voudront. Mais vous qui n'êtes ni *penseur*, ni *libre*, je ne vois pas de quoi vous pouvez vous plaindre.

***

Il me reste maintenant à parler des grands hommes; je commence par Paul Denis qui a été nommé Conseiller de la Reine pour avoir fait deux faux. Malheureurement, Paul Denis préfère l'obscurité *au grand rôle qu'il aurait pu jouer* à notre époque de gloire. En ce moment il fabrique des *cocks-tails* dans un *bar* de Chicago.

Je ne suis pas, moi, comme ces gens du *Pays* qui s'imaginent que le peuple puisse être trompé. Non, le peuple est infaillible ; et ce qui le prouve, c'est qu'il a réélu Jean-Baptiste Daoust après ses deux procès pour faux. Donc, Jean-Baptiste Daoust n'était pas coupable.

Je ne vois pas pourquoi nous avons des tribunaux, si c'est le peuple qui décide de ces choses-là.

Quand un homme aura commis un vol ou un meurtre, ne lui faites pas de procès ; envoyez-le dans un comté, et s'il est élu, la *Minerve* dira qu'il est un agneau sans tache ; s'il n'est pas élu, qu'on le pende.

***

Il n'y a plus que deux alternatives pour les scélérats. Etre conseiller de la reine, ministre ou forçat.

Ce qui m'a toujours étonné, c'est que la *Minerve* appelle les Américains *canailles*. Il n'y a pas de canailles. Les seules canailles sont les honnêtes gens.

LA LANTERNE

N° 2

J'ai trouvé mon deuxième monstre ; je le tiens, je ne le lâche plus. —Mon deuxième monstre, c'est....ah bah ! vous ne le croirez point, mais c'est lui pourtant, bien lui....le *Nouveau-Monde.*

En voilà une ! Vous allez saisir.

Les augures se sont pris aux cheveux.

Voyez jusqu'à quel point ils devaient se haïr entre eux, puisqu'il a suffi d'une étincelle toute petite, allumée par le *Pays*, pour produire un feu que rien désormais ne pourra éteindre.

Il m'est impossible de rester neutre dans un conflit de presse ; aussi je me range immédiatement du côté du *Nouveau-Monde*, que je prie de ne pas me repousser avec dédain. Ces unions monstrueuses, pour être peu durables, n'en sont pas moins logiques.

Ce matin, mardi, 22, la *Minerve* accuse mon allié de *s'approprier ses dépêches*, de lui *faire des vols littéraires*, de lui prendre *ses informations*, de *mentir pour soutenir ses diffamations*, *d'avoir englouti son capital souscrit, plus le fruit de générosités considérables*,.... et mille autres douceurs, tout cela après avoir eu d'Elle tant de compliments et de bons souhaits à son apparition dans la presse.

Je démontre par l'absurde ou par l'impossible la fausseté des accusations de la *Minerve.*

1o. Il est impossible de faire à la *Minerve* un vol *littéraire ;* parce que le corps du délit, c'est-à-dire la littérature, manquant, bien plus, n'ayant jamais existé, l'accusation tombe d'elle-même.

2o. Mon allié ne peut s'approprier les dépêches de la *Minerve ;* parce qu'à moins d'avoir fait des études spéciales de KamsKatquois, on

ne peut les déchiffrer et, par suite, encore bien moins se les approprier.

3o. Mon allié ne dérobe pas davantage à la *Minerve* ses informations, à moins qu'il ne lui ait pris celle où la *Déesse* a puisé que le *nommé* Daniel Drew (qui est un bateau à vapeur,) s'est crevé en se heurtant contre un roc—Dans ce cas mon allié aurait eu tort.

4o. Le *Nouveau-Monde* ne peut pas *mentir pour soutenir n'importe quoi*, attendu que le *Nouveau-Monde* étant inspiré à la source de toute vérité, le mensonge lui est impossible. La *Minerve* sachant cela et disant sciemment tout le contraire de mon allié, doit être elle-même, et elle seule, convaincue de fausseté, accusation qui ne lui fait plus d'effet aujourd'hui, mais qui ne perd pas de sa justesse pourtout cela.

5o. Mon allié ne peut pas être accusé *d'avoir englouti son capital et les générosités qu'on lui a faites*, parce que tous les biens de la terre étant méprisables et la pauvreté étant agréable à Dieu, le plus tôt le *Nouveau Monde* engloutira le reste de son capital, le plus tôt il rentrera dans la pensée de ses fondateurs.

Maintenant que j'ai lavé mon allié de ces cinq premières accusations, je lui retire mon appui pour le reste. Je ne me sens pas capable de réfuter les autres chefs, tous portés par la *Minerve* de ce matin et que voici dans leur ordre, textuellement :

Ainsi donc, dans l'espace d'un an,

Le *Nouveau-Monde* a eu le temps de travailler à la ruine de nos gouvernements locaux ;

A la ruine de notre nationalité ;

A la ruine de la bonne presse ;

Le *Nouveau-Monde* a eu le temps d'insulter de vénérables membres du clergé, qui lui donnaient de bons conseils.

Le *Nouveau-Monde* a eu le temps de pratiquer des faux littéraires en falsifiant le texte d'un journal français, pour éviter de mentionner notre nom.

Le *Nouveau-Monde*, pour résumer, a eu le temps de donner l'exemple de tous les scandales en nous autorisant à

Insulter les prêtres,
Falsifier des textes,
Renier ses opinions au moyen de correspondances,
Refuser de rendre justice devant l'évidence,
Sacrifier le bien du pays à l'intérêt d'un plaideur,
Diviser les consciences,
Détruire la force nationale.

Tout cela, c'est beaucoup trop à dire ; mais nous n'avons pas trop dit ; et en disant tout cela, nous ne voulons pas qu il soit compris que nous travaillons à détruire le *NouveauMonde*. Au contraire, qu'il vive, s'il veut vivre honorablement ; il y a place pour lui à Montreal. Nous serons son meilleur ami.

Cette conclusion *nous serons son meilleur ami*, au sujet d'un journal qu'on appelle menteur, faussaire, voleur. etc., fait voir que la *Minerve* n'est pas du tout dégoûtée; et qu'il y a beaucoup à craindre d'elle pour l'avenir.

***

Il devient de plus en plus difficile d'avoir des servantes ; c'est presque aussi difficile que d'avoir de l'esprit pour un rédacteur de l'*Ordre* ou de faire quelque chose d'intelligible, pour un traducteur de la *Minerve*.

Voici ce que je lis dans un journal anglais :

On demande une servante pour une petite famille qui emploie déjà un domestique mâle. Le ménage et la cuisine sont faits entièrement par les membres de la famille. Le maître de la maison se lève de bonne heure, *mais* prépare le déjeuner lui-même. Le blanchissage se fait en dehors de la maison, et la cuisine est pourvue de tout ce qui fait le comfort et le luxe; La viande froide et le hachis sont scrupuleusement bannis de la maison.– On donnera n'importe quels gages ; *money is no object.* On échangera en outre sa photographie.

On ne dit pas s'il y a une *Lanterne* dans la cuisine de la petite famille. Maintenant que la mienne est connue, les servantes vont devenir d'une exigence !.... J'y verrai...patrons.

***

Sir Narcisse Fortunat Belleau, lieutenant-gouverneur de la province de Québec, est venu à l'Exposition la semaine dernière. (Je ne puis me résoudre à l'appeler Son Excellence, malgré toute l'envie que j'en aie, parce que je suis colon,et tant que je serai colon,je veux prouver ma loyauté par mon obéissance.) (*) La *Minerve* s'exprimait ainsi au sujet de cette visite :

En allant sur son passage contribuer à un accueil enthousiaste, nous aurons fait parvenir à Sa Gracieuse Majesté l'expression de notre inébranlable loyauté, et, en même temps, nous nous serons honorés à nos propres yeux, puisque ces hommages s'adressent à un digne et sympathique compatriote.

Nous l'avons déja dit l'arrivée de son Excellence le lieutenant gouverneur de la Province de Quebec à Montréal est une grande et solennelle occasion où il nous sera donné de nous affirmer, et pour avoir droit d'espérer de l'avenir, nous devons nous affirmer.

Je ne sais pas si sa Gracieuse Majesté est abonnée à la *Minerve*, ni si elle a quelque autre moyen de connaître chaque mouvement de Sir Narcisse ; il peut se faire même qu'il lui échappe quelque détail, malgré le retentissement que va avoir en Europe notre exposition provinciale, retentissement qui poursuivra la reine partout, dans tous ses voyages, car en Angleterre on ne parlera que de cela pendant bien longtemps. Mais enfin, si cette *expression de notre inébranlable loyauté* ne lui parvenait pas,il nous resterait toujours la consolation *de nous être honorés à nos propres yeux et de nous affirmer pour avoir droit à l'avenir.*

Le marchand qui ne peut pas vendre sa marchandise la garde pour lui-même ; c'est une grande consolation, mais qui mène droit à la banqueroute.

Il paraît que jusqu'a présent nous n'avons pu nous affirmer, et qu'il a fallu une visite aux moutons et aux bœufs de la rue Sherbrooke pour nous donner droit à l'avenir. Il y avait bien avant cela la Confédération, mais qui ne donne pas de droits ; au contraire, elle en ôte. C'est pour cela qu'il fallait nous rattraper. Aussi, une population immense de vingt-deux personnes entassées dans sept voitures,

(*) Le titre officiel accordé au lieutenant-gouverneur par le gouvernement impérial était tout simplement " Son Honneur " et non pas " Son Excellence " ; mais on lui prodiguait ce dernier titre par habitude de la flagornerie.

accourait-elle mardi dernier au devant de Sir Narcisse pour s'affirmer et pour avoir droit à l'avenir, en payant quatre dollars à M. Hogan qui s'était chargé du banquet au St. Patrick's Hall.

La *Minerve* "*attendait* de ses compatriotes cette démonstration qui, pour être *spontanée*, n'en aurait que plus de mérite." Et plus loin, elle ajoute :

Ce premier témoignage *devra être suivi* d'un égal entrain pour le concert de mercredi. *Nous nous attendons* à y trouver tous ceux qui ont la prétention de chérir l'autonomie du Bas Canada. Le pays en *retiendra* les noms pour savoir où sont ses amis véritables.

Après les calculs les plus économiques, le prix des billets pour le déjeuner a été fixé à $4. Bien peu de personnes ne pourraient assister à ce déjeuner; nous avons la confiance qu'il n'y en manquera pas une.

Ce *pas une* est unique. Pas une de qui ? On ne peut pas se trouver 1,300,000 âmes dans la salle St.Patrick. (*) Mais ce n'est pas de raisonner qu'il s'agit.

Voulez-vous être un *ami véritable* de votre pays ? venez, cela coûte quatre dollars. Voulez-vous au contraire bouleverser toutes les lois qui nous gouvernent, ne venez pas au déjeuner ; on saura qui vous êtes.

J'ai fait ce calcul. Il y avait 130 personnes à ce déjeuner, nous avons une population d'à peu près 1,300,000 âmes ;donc nous sommes 1,299,880 rebelles contre 130 amis de leur pays et des dindes truffés.

***

Ce qu'on admirera, c'est une démonstration *spontanée* à laquelle on *s'attend* deux ou trois jours d'avance, dont toutes les péripéties et les phases sont indiquées rigoureusement, et dont le programme enfin, contenant l'indication des lieux et des heures, est depuis longtemps arrêté.

L'autonomie du Bas-Canada s'est trouvée représentée ce jour-là par la société St. Jean Baptiste qui se trouve toujours seule à tout représenter, et qui est arrivée là *spontanément*, comme elle arrive toujours, composée des mêmes personnages.

Une vraie improvisation ! et soyons certains que nous les trouverons encore à la première opportunité. Ces gens-là n'ont pas besoin de se prévenir entre eux ; ils se trouvent d'instinct dans toutes les chances qui s'offrent de goûter un bon morceau et de le digérer au nom du pays.

***

M. le président de la societé St. Jean-Baptiste s'est surpassé toutefois dans l'adresse qu'il a présentée au lieutenant-gouverneur. Il a dit en parlant à *Son Excellence :*

Comme Société canadienne-française, nous ne dissimulerons pas, dit-il, que nous regardons la haute dignité dont vous avez été revêtu par Sa Majesté

(*) Population approximative du Bas-Canada tout entier. Depuis l'établissement de la Confédération, en 1867, le Bas-Canada a pris le nom de Province de Québec.

comme projetant de l'éclat sur tous nos compatriotes, et *comme* assignant à notre race le rang qu'elle a droit d'occuper sur cette terre ..... nous pouvons proclamer hautement notre ferme attachement à la constitution qui nous régit, et qui nous a valu cette reconnaissance de nos droits.

Je ne sais si ce discours était improvisé. Dans tous les cas, M. le President aurait dû en faire un autre pour le public afin de lui expliquer si c'est *notre attachement qui nous a valu cette reconnaissance de nos droits, ou si c'est la constitution.* Si c'est notre attachement, il faut avouer que, comme tous les amoureux, nous restons aveugles devant l'ingratitude. Si c'est la constitution, reste à savoir quels droits on a pu nous reconnaître, quand on nous a enlevé celui d'élire notre conseil législatif, de nommer nos juges, de conduire nos affaires politiques, &.... Peut-être est-ce celui de nommer un imprimeur de la reine ; mais jusqu'à présent, si ce droit a été reconnu, comme nous ne l'exerçons pas, il est inutile.

Peut-être le gouvernement local fera-t-il bientôt acte d'existence, et si c'est le propriétaire de la *Minerve* qui est nommé imprimeur officiel, il y aura de suite une nouvelle manifestation nationale, composée de huit membres de la société St. Jean-Baptiste et du dit propriétaire, pour faire voir combien le peuple entier est heureux *sous la constitution qui le régit.*

***

On n'empêchera jamais les jeunes gens d'encombrer les professions. "En effet, " dit le *Journal de Québec*, "ils finissent toujours par se procurer la somme requise pour leurs examens, en la demandant à des amis, à des protecteurs, ou à *un travail forcé.*"

Quand ils n'auront plus ni amis, ni protecteurs, et qu'ils ne pourront plus casser des pierres, ils se feront condamner à deux ans de pénitencier. Après tout, vaut autant commencer que finir par là, bien mieux même....quand on a de l'avenir ! Sous le régime de mœurs indulgentes qui a été inauguré par le gouvernment local, il est difficile que les jeunes gens ne reçoivent pas à leur sortie du pénitencier quelque emploi du gouvernement, si la clientèle leur manque.

Je conseille donc fortement ce moyen aux étudiants qui veulent réussir.

***

J'ai toujours remarqué que les canadiens ont un amour prononcé pour le féminin ; c'est à ce sentiment sans doute qu'ils doivent leur autonomie nationale. Ainsi ils disent invariablement " la grande air, une belle hôtel, de la bonne argent" quand ils ne disent pas " des argents" grand Dieu ! Mais voilà le *Journal de Québec*, particulièrement attaché à la conservation de notre nationalité, qui trouve qu'il n'y a pas encore assez de féminin ; il dit : " Si *cette* impôt que l'on prélève est destinée ....mais si *elle* vise à eloigner....nous *la* trouvons injuste et inutile."

Impôt était pourtant le dernier mot à féminiser ; il est essentielle-

ment masculin, comme tout ce qui est lourd. Et puis, un impôt qui *vise* à !....

***

Monseigneur dit que l'écu que nous dépensons au théâtre *fait tomber sur nous un anathème qui se fera sentir jusqu'à la dernière génération.*

Il m'est impossible de contester cela, puisque c'est parole sacrée. Mais je me permets une réflexion, et c'est ce qui me désespère ;.. on ne devrait jamais réfléchir.

Nos petits enfants seront anathématisés quand même, malgré notre obéissance à notre pasteur. Nous sommes, nous, la *dernière génération* des hommes vivants ; or, nos pères qui allaient au spectacle, du temps de Louis XIV par exemple, ont dû être anathématisés aussi ; nous le sommes par conséquent, et nous transmettons cet anathème à nos petits enfants qui n'en pourront mais.....

Voyez-vous ce que c'est que de raisonner !

***

Le Pérou vient d'être à moitié enseveli par un tremblement de terre. Je ne sais pas si c'est un *buffle* qui aura fait tout à coup son apparition sur quelque volcan de ce pays malheureux. Dans ce cas, il faut que ce soit un gros *buffle*, bien plus gros que celui *d'Amalfi*. Quand ils s'y mettent, ces buffles-là sont terribles. Pour eux, c'est la moindre des choses que de faire des tremblements de terre, et ils appellent ça "donner un spectacle."

Il y a buffle et buffle. Le buffle ordinaire est celui qui se tient toujours dans les prairies où les Sioux et les Comanches le chassent ; celui-là ne donne pas de représentations. Mais le buffle des circulaires....brrrr !..Il arrive des montagnes exprès pour tout démolir. Après tout, le buffle du Pérou est peut-être le même que celui d'Amalfi qui aura eu le temps de grandir. (1)

Un autre genre de buffle, c'est l'Institut Canadien. Celui-là ne cause pas de tremblements de terre, mais il cause des tremblements de mère, voici comment :

---

(1) Extrait de la lettre circulaire de l'évêque de Montréal relative aux théâtres, en date du 30 août, 1868.

Nous l'espérons, N. T. C. F. et nous demandons, avec d'instantes prières, que cette bonne et tendre mère éloigne de nous toutes les causes qui pourraient nous attirer la colère du Ciel, et qu'elle fasse pour cette ville ce qu'elle fit pour celle d'Amalfi. St. Alphonse, dont nous venons de vous parler, y avait donné une grande retraite avec des fruits merveilleux. A la clôture de cette belle mission, il dit au peuple, après l'avoir béni : *Veillez sur vous-mêmes, mes frères ; après notre départ il tombera de la montagne un démon qui vous exposera au malheur d'oublier toutes vos résolutions, et vous attirera le châtiment d'un tremblement de terre.*

En effet, le lendemain, lorsque les missionnaires étaient déjà partis, on vit descendre ce démon ; c'était un *buffle* qu'on avait lancé pour donner au peuple le spectacle d'un jeu profane.

***

Uu jeune homme de Québec veut faire sa cléricature chez M. X...., avocat de Montréal et membre de l'Institut Canadien. L'archevêque de Québec prévient charitablement la mère de ce jeune homme que si elle envoie son fils chez M. X.... qui est excommunié, elle sera excommuniée aussi par cela même. La mère, toute tremblante, se rend chez M. X.... qui ne peut parvenir à la rassurer.

Et le jeune homme fera sa cléricature chez un patron qui n'est pas excommunié, mais qui n'a pas de causes.

Pour être conséquent, il faut admettre que les clients qui vont trouver M. X.... sont anathématisés aussi, que le juge qui lui donne gain de cause se plonge à plaisir dans l'enfer, et que l'argent qu'il reçoit vient de Belzébuth.....

Il ne reste plus qu'à décider maintenant si un débiteur de l'Institut peut le payer sans être excommunié. Si ce cas se présente devant un tribunal, il faudra que les juges en prennent leur parti, qu'ils se donnent à Satan ou donnent leur démission.

Il y en a qui ne se démettront pas ; ce qui fait voir l'état de démoralisation de nos tribtnaux.

***

L'abus est un roi ; c'est un roi, vous dis-je, inclinez-vous. C'est le seul qu'on n'ait jamais pu détrôner. Je ne prétends pas essayer de le faire. Ce roi, après quelques centaines de révolutions, règne encore aujourd'hui sur 1,500,000,000 d'hommes et particulièrement en Canada, pays fait tout exprès. Il y a des pays faits pour les manufactures, d'autres pour les arts, d'autres pour les sciences, d'autres enfin pour les lettres. Le nôtre est fait pour les abus, ce qui explique l'étonnement de la presse bonace à la vue de l'émigration canadienne aux Etats-Unis.

L'abus a chez nous toutes les formes ; aujourd'hui, il est sous celle d'un salaire de gouverneur-général. Cet abus consiste à donner 10,000 louis par an a un homme qui n'en *abuse* pas. Je m'explique.

Si nous lui donnons 10,000 louis, c'est pour qu'il en fasse quelque chose ; c'est pour qu'il donne des dîners, des soupers, des bals et des levers....puisqu'un gouverneur anglais n'a guère autre chose à faire et que nous sommes tenus de l'avoir. Ce n'est pas pour qu'il paie les dettes qu'il a contractées en Angleterre, attendu que le gouverneur du Ca-

---

Mais à peine cet animal est-il arrivé sur la principale place, que toute la ville est ébranlée par un affreux tremblement de terre. Aussitôt le jeu cesse, le peuple effrayé se rend à l'église où l'Archevêque monte en chaire pour annoncer la pénitence et rappeler aux habitants les promesses qu'ils avaient faites durant la mission.

Le prélat parlait encore, lorsqu'une secousse beaucoup plus violente ébranla horriblement l'église et renversa les chandeliers et tous les objets qui se trouvaient sur le maître-autel. On sortit incessamment avec l'Archevêque qui, continuant à prêcher sur la place publique, parla en ces termes de la menace prophétique : " L'homme de Dieu, dit-il, nous avait prédit ce grand châtiment, si parmi nous il s'en trouvait qui ne voulussent point se convertir. Prions, mes frères, pour ces pécheurs endurcis, et daigne le Dieu des miséricordes toucher leurs cœurs ! "

nada, c'est lord Monck, et non pas ses créanciers. Or, il se trouve que le cabinet anglais pense tout le contraire et prend la chose tout à fait à rebours.

***

Mais ce n'est pas tout. Au premier abord,il semblerait que,puisque c'est nous qui payons, c'est à nous de décider combien et pourquoi nous payons. Pas le moins du monde ; nous sommes dans l'erreur. Le premier devoir d'un colon est de payer sans savoir ; nous le remplissons fidèlement.

Celui qui décide en cette matière, c'est le Secrétaire d'État anglais. Il est vrai que nous nous appelons *Puissance* ; mais jusqu'à présent nous n'avons pas encore la puissance de disposer *nous-mêmes* de *notre* argent.

L'état colonial est un état unique ; il prépare un peuple à la grandeur et à la *puissance* par l'humiliation. *Si tu veux commander, sache obéir*, dit le proverbe : c'est très-bien, mais voilà trois cents ans que nous obéissons ; il serait temps que nous prissions l'habitude de commander. Le meilleur moyen de commander n'est pas d'obéir toujours. —C'est mal interpréter le proverbe.

***

Un autre abus, c'est une ville qui n'est pas éclairée quand les citoyens paient très cher pour qu'elle le soit. Je vous défie de ne pas vous tuer, quand vous sortez après sept heures du soir. Quand à moi, si je vis encore, malgré mes habitudes nocturnes très condamnables, je l'avoue de suite, c'est que la Providence me protége, que le *Courrier du Canada* veuille ou non que la Providence protége les libéraux.

Mais une compagnie du gaz ne peut pas faire éclairer une ville par la Providence et nous faire payer ensuite comme si c'était elle, la compagnie, qui éclairait.

Pendant six mois de l'année, la Providence prend la forme de la lune. (1) C'est encore là un abus, et nous payons toujours le gaz, pendant ces six mois-là. Mais comme nous ne payons pas à la lune, elle nous joue le tour de se cacher les trois quarts du temps dans les nuages, et il est très-difficile d'aller l'y chercher.

***

Les journaux anglais ont deux orthographes pour le nom de l'assassin de McGee. Les uns l'appellent *Whalan*, les autres *Whelan*. C'est un moyen sûr pour qu'il ne puisse échapper. Il prétendrait en vain que cette dernière orthographe n'est pas celle de son nom ; on lui répondrait qu'on a fait le procès de *Whalan* aussi bien que celui de *Whelan*, et que l'un a été trouvé aussi coupable que l'autre.

---

(1) Dans les villes canadiennes, on n'allume pas les becs de gaz quand la lune paraît.

Whelan est-il vraiment coupable ? se demandent encore certaines personnes. Là n'est pas la question. Il faut partir de ce principe. Il *fallait un coupable.* L'assassinat de McGee étant un crime politique, il fallait le venger. On a eu Whelan sous la main ; il a été trouvé coupable ; je suis convaincu qu'il l'est : mais le coupable, on l'aurait inventé, si on ne l'avait pas trouvé.

Pourquoi Whelan, au lieu de tuer McGee, n'a-t-il pas assassiné Howe ? Il n'y aurait pas eu de sentence prononcée contre lui après un verdict du jury, absolument comme dans le cas de Jean-Baptiste Daoust. Il eût été condamné, soit, mais à la charge de se présenter dans un comté quelconque. Et du reste, il aurait eu incontestablement une exonération fabriquée par la *Minerve*, ce qui équivaut à une récidive.

***

La *Minerve* dit que Son Excellence, Sir Narcisse Fortunat, a *daigné* répondre au discours que lui a fait l'association agricole.

Ce *daigné* m'a inondé de voluptés inconnues. C'est trouvé, cela ! Quels progrès nous faisons vers l'indépendance ! Tudieu ! mes amis, Daigné.... Sir Narcisse a *daigné* répondre.....

La *Minerve* annoncera prochainement qu'elle entretient un rapporteur spécial à Québec pour lui télégraphier tous les matins que Son Excellence a *daigné* se réveiller à sept heures, et s'étirer les membres trois fois pour représenter Sa Majesté.

Nous allons bien sous la *constitution qui nous régit.*

A propos d'*Excellence*, on était très embarrassé, dans le petit cercle officiel, de savoir si l'on donnerait ou non ce titre au lieutenant-gouverneur. Un homme d'esprit qui se trouvait là par hasard proposa de faire lire l'adresse par un bègue qui aurait commencé ainsi : " A Son ex....Excellence...." Tout le monde eût été satisfait de ce moyen ingénieux de concilier la vérité avec la prétention. Mais cela ne faisait pas le compte des membres de la Société St. Jean-Baptiste qui veulent toujours être satisfaits tout seuls.

***

On me dit : " Quelle rage vous pousse à fronder tous les vices, à chercher partout des ennemis, à vous attirer des haines sans trève ? Le monde est méchant, sot et vil : qu'y pouvez-vous ? voilà quatre mille ans qu'on le lui dit ; on le lui dira encore dix mille ans de plus, et il restera le même. Pourquoi ne pas jouir de la vie, en cueillir les quelques fleurs perdues çà et là, au lieu d'en exprimer le poison goutte à goutte et vous nourrir de fiel ? Pourquoi ne pas chercher le bonheur qui est la paix, au lieu de provoquer l'orage ? "

Je réponds que je ne puis être satisfait, ni tranquille, tant que je verrai autour de moi les méchants, les sots et les lâches triompher. Qu'ils soient tout simplement des sots, je ne puis que les plaindre; qu'ils

soient vils sans que personne en souffre, ma pensée ne s'abaissera jamais jusqu'à eux. Mais qu'ils soient méchants et hypocrites, vicieux pour l'avantage qu'ils en tirent, et veuillent se rendre solidaire tout un peuple, je ne cesserai d'agiter mon fouet qu'ils n'aient cessé d'envenimer les esprits et de corrompre les consciences.

Devant tous ces hommes vendus cent fois, incapables d'une volonté, tremblants sous une parole, courbés sous un signe et qui ont le cynisme de parler de religion, d'honneur national, de patrie, de devoirs, je me lève et je leur ris au nez, parce que toute colère serait impuissante, tout mépris puéril, quand même on le prodiguerait.

LA LANTERNE

N° 3

Le mot d'ordre n'a pas été bien donné. Il y a des journaux qui ont parlé de la *Lanterne.* Commencerait-on à se fatiguer de l'ennuyeuse consigne du silence et se trouverait-il des rédacteurs assez indépendants pour chanter pouille à qui bon leur semble ?

Il est vrai que les premiers essais d'indépendance des feuilles selon le cœur de l'autorité ont donné lieu à des équivoques superlativement comiques, comme lorsque le *Canada*, s'imaginant parler de la *Lanterne,* dit " qu'elle ne contient pas un mot fin, mais pas un seul, pas un trait gai duquel on puisse dire : " Tiens, voilà du neuf ! " pas une plaisanterie un peu allègre, un peu pimpante, un peu choisie, qui fasse penser, "—oublie que c'est son propre portrait qu'il trace, en employant pour d'autres ses plus vilaines palettes. O vérité ! comme tu te venges bien !

***

Mais voici qui est plus grave. Le *Canada* ajoute que la *Lanterne* " ne contient rien, rien, si ce n'est quelque impiété, quelques irrévérences envers le clergé, que le *Pays* avait omis jusqu'à présent d'étaler dans ses vitrines."

Il est temps de s'entendre sur la signification de ces mots *impiété, irrévérences envers le clergé.* Rédigez-vous la *Lanterne ?* vous êtes impie. Rédigez-vous le *Nouveau-Monde ?* vous *insultez les prêtres, vous travaillez à la ruine de la bonne presse, à la division des consciences. (Minerve)*

A force de chercher le secret de cette confusion, j'ai fini par découvrir qu'elle avait été imaginée exprès pour faire croire que la *Lanterne* est inspirée directement par l'évêché de Montréal.

Je déclare que c'est là une insigne fausseté, qu'ayant appelé mon journal *La Lanterne*, je ne l'ai pas appelé l'*Eteignoir*, et que la dite *Lanterne* n'est inspirée que par les sottises et les ridicules de la presse dévote, assez nombreux pour l'occuper longtemps avec toutes les variétés désirables.

***

Le *Courrier du Canada* félicite l'*Ordre* de *l'acte de courage !* qu'il a fait en renonçant à son titre de libéral. C'est le coup de grâce de ce pauvre écrasé. Il devait s'attendre pourtant à ce que ceux qui lui ont arraché cette lâche complaisance se moquassent de lui.

Et le *Pionnier de Sherbrooke*, prenant cela au sérieux, s'écrie avec transport : " Tout cela indique que le parti libéral progresse, hein ! "

Mais sans doute. Le premier pas à faire pour avancer est de se débarrasser des obstacles. Or, des libéraux de la trempe de l'*Ordre* sont des calamités—*nuisances*, comme disent les anglais.

Je veux prévenir les vrais libéraux du danger qu'il y a à recevoir dans leurs rangs élargis des recrues suspectes et des auxiliaires perfides. Jamais position ne sera conquise, jamais victoire ne sera remportée par eux, si, pour chaque pas qu'ils font en avant, ils ont parmi eux des alliés qui leur en font faire immédiatement trois en arrière.

***

Je ne connais qu'un homme dans le Bas-Canada qui ait trouvé moyen d'être un journaliste des bons principes, et de dire la vérité une fois. C'est M. Cauchon. Il a été trente ans dans la presse militante avant de pouvoir accoucher de cette vérité. Mais tenons-lui compte de cet acte de courage tardif qui va l'exposer, lui aussi, au reproche d'irréligion.

Voici ce qu'il disait dernièrement dans son *Journal de Québec :*

" Dans notre pays, on tolère longtemps les abus, on les souffre pendant des années avant de songer à les faire disparaître. On se borne d'abord à déplorer le mal, à souhaiter de le voir coupé dans la racine, et ce n'est qu'au jour où le danger devient imminent que, secouant leur apathie, les citoyens cherchent les moyens de le conjurer. "

Pour dire cela, il faut être décidé à braver toutes les foudres. Car on n'ignore pas que chaque fois qu'il s'est agi de faire le tableau de notre état social, notre digne clergé a cherché avant tout à nous bien convaincre que nous sommes le peuple le plus heureux de la terre.

La raison, je l'ignore.

Est-ce parce que nous payons bien la dîme ?

Est-ce parce que nous expédions à Rome des zouaves pontificaux qui y meurent dépuisement et de fièvre ?

Est-ce parce que la paix des ménages est troublée par les excommunications qui menaçent les lecteurs du *Pays ?*

Est-ce parce que notre population travailleuse, décimée par la misère, émigre avec douleur aux Etats-Unis ?

Est-ce parce que des milliers d'émigrants européens passent à notre nez tous les ans, pressés de se rendre chez les Américains ?

Est-ce parce que ?....mais je m'arrête. Nous avons en vérité trop de sujets d'être heureux, et je crains, en les énumérant, d'inspirer l'orgueil de la prospérité qui est toujours funeste....même aux grands peuples.

***

Une ombre vient se mêler à nos joies. Le nouveau gouverneur-général, Sir John Young, au lieu d'être un duc ou comte, est tout simplement un Sir.

Voici comment le *Journal de Québec* exhale son amertume :

" On trouvera peut-être un inconvénient dans la parfaite égalité sociale existant entre le gouverneur-général et ses ministres. Sir John Young est un baronet, M. Cartier est un baronet : Sir John Young est chevalier commandeur du Bain, Sir John A. Macdonald est chevalier commandeur du Bain. Anciennement, nous avions pour gouverneurs, dans les colonies, des comtes, des ducs et jusqu'à des princes du sang royal ; c'était lorsque notre population se comptait par milliers. Aujourd'hui que nous sommes un peuple de quatre millions, et presque une nation, la mère-patrie est à notre égard d'une décourageante parcimonie. Tel n'est pas le moyen, dans tous les cas, de propager les idées monarchiques parmi nous."

Vraiment, ça n'est pas la peine d'expédier un gouverneur d'Angleterre s'il n'est que l'égal, socialement, de M. Cartier. Mais je ne m'arrête pas à ces considérations.

Je ferai remarquer seulement que les Etats-Unis, qui sont une nation de plus de quatre millions d'hommes, ont un président qui est un ancien tailleur, qu'il a suffi d'un mot de cet ancien tailleur pour faire s'incliner devant lui le puissant empereur de la France, que le président qui l'a précédé était un ancien bûcheron, et que ses ministres étaient ses égaux à tous les points de vue.

Comment veut-on que l'Angleterre ne se contente pas de nous envoyer un *Sir*, quand elle voit les Etats-Unis se contenter d'un bûcheron ?

Bah ! on est toujours assez noble pour recevoir 10,000 louis de traitement.

***

Quant aux institutions monarchiques, il est malheureux que nous n'en prenions pas le goût à mesure que les autres peuples le perdent.

Mais si nous sommes condamnés à rester derrière tout le monde, au moins ne tirons pas trop sur la queue pour ne pas l'arracher. Nous resterions tout seuls.

***

Je viens de voir le prospectus d'un nouveau journal qui s'appelle l'*Ave Maria* et qui est fondé *dans les intérêts de la Sainte Vierge.*

Allons, bon. Voilà que la Sainte Vierge a besoin d'un organe. La polémique va devenir de plus en plus difficile ; mais heureusement que la *Minerve*, qui est une déesse, nous mettra à l'aise avant quinze jours en déclarant que l'*Ave Maria* n'est qu'un *insulteur* gagé de la mère du Christ et un *diviseur de consciences*.

On ne dit pas si l'évêque de Montréal a autorisé la Sainte Vierge à avoir un parti dans le Bas-Canada, mais on dit qu'une messe en *requiem* et un *certain nombre* de communions sont offertes tous les samedis à ceux qui paieront vingt dollars.

***

Malgré la perspective attrayante que cette messe en *requiem* fera luire aux yeux des actionnaires, beaucoup se diront qu'il n'est pas nécessaire de précipiter les choses, qu'il est toujours temps de se faire chanter des *requiems* quand on est mort, et que d'assister à son propre *libera* tous les samedis, même *en payant pour*, ne constitue pas un des plaisirs les plus recherchés de notre époque si féconde en divertissements.

D'autres prétendront qu'il faut avant tout être rond en affaires, que le chiffre de vingt dollars étant précisé, il faut que celui des communions le soit ; qu'en outre, comme il est difficile de constater le nombre de ceux qui communient le samedi dans toute la catholicité, la comptabilité du nouveau journal deviendra incontrôlable ;. . . . à moins que la Sainte Vierge ne fasse tous les samedis un miracle pour son organe et n'envoie des colombes annoncer le nombre exact des communions reçues. . . . Alors ce sera la chose la plus facile au monde.

***

J'ai toujours remarqué que les rois ont une heure, invariablement la même, pour abdiquer ; c'est lorsqu'ils ont perdu leur trône.

Mais comme le droit divin est inaliénable, ils ont soin d'ajouter qu'ils abdiquent en faveur de leurs enfants.

Ainsi Napoléon, battu à Waterloo, abdiquait en faveur de son fils. Aujourd'hui, c'est la reine d'Espagne qui, incapable de rentrer dans sa capitale, et par conséquent de reprendre son sceptre, veut le passer au prince des Asturies.

Tant qu'il reste aux rois la plus petite chance, au lieu d'abdiquer, ils fusillent.

Aussi toute phase d'abdication peut être indiquée par ce thermomètre infaillible :

1er jour.—Les troupes royales sont engagées avec les rebelles ; victoire indécise.—Cinq mille hommes seront passés par les armes dans les 24 heures.

2e jour.—Les troupes royales perdent du terrain, mais soutiennent bien la retraite.—Trois cents hommes seront fusillés avant la nuit.

3e jour.—Les troupes royales sont en pleine déroute.—Amnistie partielle pour les rebelles les plus compromis.

4e jour.—Les insurgés sont maîtres de la capitale.—Amnistie complète.

5e jour.—Le roi est en fuite.—Abdication.

***

Il y a encore un autre moyen quand on n'abdique pas, c'est de monter à l'échafaud. Mais les rois qui sont tous en faveur de la peine de mort, n'aiment pas à prêcher d'exemple.

***

Le *Courrier du Canada* a bien voulu dire que je n'étais qu'un *imbécile* ; me voilà désarmé maintenant ! Il est plus fin qu'on ne le pense, le *Courrier :* en effet, je ne voudrai jamais qu'on m'accuse de faire la guerre à mes semblables.

***

Je lis sous l'en-tête *Livres Nouveaux*, dans une annonce du *Nouveau-Monde :*

" Etudes philosophiques sur le christianisme, " par Auguste Nicolas.

Ces études datent d'au moins trente ans !

" L'art de croire, " (qui n'est pas nouveau, et surtout qui n'est pas un art ...)

Mais puisqu'il existe des titres de ce genre, c'est que les trois-quarts des choses qu'on veut faire gober aux hommes d'aujourd'hui exigent des esprits façonnés tout exprès pour les admettre.

De telle sorte que l'art de croire n'est que le résultat de l'art de faire croire.

Les personnes désireuses de se perfectionner dans cet art peuvent prendre des leçons tous les jours dans les articles de la *Minerve* et du *Nouveau-Monde*, moyennant six dollars par an, ce qui n'est pas cher quand on songe à la quantité d'absurdités qu'elles y apprendront à croire.

La raison de ce bas prix vient de ce que le fonds de la crédulité humaine est si prodigieusement grand, que les dites écoles sont toujours sûres de se rattrapper du bon marché par le nombre des élèves.

" Pharmacie spirituelle de poche, à l'usage des confesseurs. "

Oh, là ! D'abord, je n'ai pas compris ;—il faudra que je prenne des leçons de croire—ensuite, je me suis dit que, puisqu'on fait commerce de tout maintenant, je ne tarderais pas à trouver dans une colonne du *Nouveau-Monde* cette nouvelle annonce :

" Parfumerie religieuse :

" Odeur de sainteté pour le mouchoir.

" Odeur de vertu pour la toilette des dames.

" Essence de purification extraite des os de Saint Pacifique, à l'usage des pénitents qui sentent l'ail.

" Essence de componction pour les gencives.

" Eau de repentir distillée pour les yeux, combinée avec l'élixir de contrition pour les cœurs endurcis, etc., etc., etc.

" A prendre : Une cuillerée à soupe après avoir péché, ou un verre à vin avant de se rendre à confesse.

" En vente dans le soubassement de l'église des Jésuites, à côté du compartiment réservé aux représentations théâtrales."

***

Je lis qu'une adresse, débutant par ces mots, a été présentée à l'évêque de Saint Hyacinthe :

" *A Sa Grandeur Monseigneur l'Illustrissime et Révérendissime Charles Larocque, évêque de St. Hyacinthe.* "

Il me semble que lorsqu'on s'est déjà fait appeler Sa Grandeur Monseigneur, l'illustrissime et le révérendissime sont du superflu. Mais la religion des temps modernes, qui se traduit par ces expressions, n'en saurait trop avoir.

Il y a entre autres un *sissime* qu'on a sans doute oublié, et qui aurait trouvé là sa place admirablement, c'est l'*infaillibilissime.*

Depuis sa discussion avec le député d'Iberville, M. Dufresne, il n'est personne qui puisse contester ce titre à l'évêque Larocque qui disait :

Nous, le clergé, nous décidons de tout ; vous, laïques, vous êtes coupables si vous discutez quoi que ce soit ; un bon catholique doit être soumis à l'église et l'écouter, sous peine d'être regardé comme un païen et un publicain. "

Ainsi, je soutiens, moi, que le club Saint Jean-Baptiste n'est pas une société secrète, et je le prouve. Vous, évêque, vous dites " c'est une société se rète. "

Pardon, Monseigneur, excusez-moi, c'est une société secrète, puisque vous le dites. De cette façon, du moins, on ne m'appellera pas un publicain.

***

Le *Nouveau-Monde* trouve le *Pays* maladroit, parce qu'il a annoncé six heures à l'avance la condamnation de Whelan.

Nous faisons des miracles, cher confrère, nous faisons des miracles. Ça doit vous aller. Chacun son tour, que diable !

***

J'ai fini par découvrir la signification du mot "impie." Le *Nouveau-Monde* s'offre pour deux sous, et personne ne l'achète ; la *Lanterne* se vend six sous, et tout le monde la demande.—Donc, je suis impie.

***

Je ne vous demande qu'une chose, messieurs : c'est bien le moins, puisque vous êtes infaillibles, que vous soyiez conséquents, que vous ne disiez pas un jour une chose et le lendemain une autre.

Ainsi, lors de mon installation au *Pays*, vous m'avez accablé de compliments, mêlés de sottes injures, il est vrai ; mais dans mon petit amour-propre, je n'ai fait attention qu'aux compliments, comme s'ils pouvaient avoir quelque valeur.

Aujourd'hui, vous dites que la *Lanterne* est rédigée sans talent, sans esprit, sans style...., etc..

Voyez un peu la différence. Moi, je ne vous ai jamais pris que pour des imbéciles, je vous prends encore pour tels, je vous le répète, et je mourrai avec cette conviction.

***

Je suis un misérable, un scélérat, c'est entendu, c'est admis de tout le monde, ça été dit vingt mille fois, je ne le conteste pas.

Mais, pour comble à mon déshonneur, il faut que le *Nouveau-Monde* me traîne dans ses colonnes.

Vous voulez sans doute, en mettant sans cesse ma personne en avant, sans discuter mon œuvre, m'entraîner dans la lutte oiseuse et triviale des personnalités.

Non, messieurs. Vous pouvez vous occuper de moi, vous avez vos raisons. Mais je ne saurais, de mon côté, m'occuper de vos piètres personnes.

Je vous combats parce que vous représentez un fait, à défaut d'une idée, parce que vous êtes l'image d'un parti, formé d'ombres, il est vrai, mais existant et saisissable.

Quant à vos individualités, je ne les aperçois même point

***

Vous m'avez déclaré la guerre, je vous attendais.

Au premier coup que vous avez porté, tout le monde vous a reconnus ; ce premier coup était une lâcheté.

Vous avez effrayé un honnête homme, un brave libraire qui croyait dépendre de vous, et il n'a plus osé vendre la *Lanterne*.

C'est là le coup : mais le contre-coup, le voici. Pour un dépôt qui m'est enlevé, j'en aurai dix.

Vous avez cru empêcher la vente, elle va être triplée. Constatez vous-mêmes, vous qui croyez tenir tout dans cette ville enchaînée. On vous échappe ; la réaction du progrès se prépare, fermente, et vous ne la voyez pas !

Vous vous êtes dit que je serais écrasé. Beaucoup ont jeté un regard sur moi qu'ils croyaient seul devant la noire puissance.

Mais j'avais avec moi la jeunesse, cette jeunesse qui depuis dix ans est muette, enserrée, bâillonnée. J'ai remué ses entrailles et fait vibrer son cœur.

Vous croyez la tenir et elle me crie ! " En avant," et ses chaudes poignées de main me disent qu'elle aspire à la liberté, si elle n'est pas encore prête à combattre pour elle.

***

Venez, venez avec vos obscures phalanges, dresser l'obstacle devant la *Lanterne*. Nous le culbuterons.

Vous avez avec vous les bourreaux de la pensée, nous en avons les soldats.

Nous avons des recrues partout, et vous l'ignorez. Oui, partout des recrues, parmi ceux qui portent encore leurs fers, comme parmi ceux qui les ont brisés.

Vous avez beau dire que la *Lanterne* est une œuvre de protestants, de *Suisses*, comme vous les appelez. Non, ce n'est pas une œuvre de protestants.

C'est l'œuvre des hommes libres, et de tous ceux qui veulent l'être.

Vos jongleries religieuses, votre pieux charlatanisme, sablonneux édifice d'impostures, n'aveuglent plus que les vieilles femmes.

Le peuple, longtemps pâture, redevient homme. Le bandeau tombe, ou ne couvre plus que des yeux depuis longtemps affaiblis.

Il ne fallait plus qu'un drapeau. Eh bien ! je le prends en main. Pleuvez sur moi, malédictions, calomnies, infamies, injures.

Je souris voluptueusement à l'outrage, et je vous nargue.... troupeau !

***

Je lis dans la dernière *Lanterne* d'Henri Rochefort :

Le bureau de bienfaisance du sixième arrondissement, ayant besoin d'un médecin, avait placé, le premier sur la liste, le docteur Emile Allix.

Sur ces entrefaites, le ministre de l'Intérieur ayant appris que le jeune et savant docteur était appelé par Victor Hugo lui-même à donner ses soins à Mme Victor Hugo dans sa dernière maladie, a écarté M. Allix pour choisir le candidat placé en seconde ligne.

Vous rendez-vous un compte bien exact de la satisfaction que doit éprouver un malade à qui on vient tenir ce langage :

" Vous souffrez d'une maladie de foie qui vous emportera d'ici à un temps prochain. Nous pouvions vous envoyer un docteur qui seul parviendrait à vous sauver, mais comme il est un républicain et qu'il se permet d'aller donner ses soins aux exilés, nous allons le remplacer par un autre, entre les mains de qui vous passerez, très-probablement, mais qui a l'avantage d'être bonapartiste. J'espère que nous sommes gentils pour vous."

C'est absolument là le langage que tient notre clergé dans les élections.

" Voulez-vous être ruinés, dit-il, mais sauver votre âme? voici M. X, qui est un idiot, mais qui se présente devant vous tout exprès pour faire votre salut. Si vous élisez M. D., il parlera contre les fortifications de Lévis, et vous serez damnés à tout jamais."

Le premier devoir d'un homme politique, dès qu'il entre dans l'Assemblée Législative, c'est de dire le chapelet, ensuite, de ne rien dire, et, en dernier lieu, de toucher $600 pour le rachat des péchés de ses commettants.

Il y a des députés qui ont le double mandat. (1) C'est pour qu'ils ouvrent les portes du ciel à bouble battant.

***

(1) On disait alors des députés élus pour le parlement fédéral et pour l'Assemblée provinciale également, qu'ils avaient le " double mandat."

Je me suis toujours demandé pourquoi nous avions des élections en Canada. C'est la chose la plus inutile et la plus embarrassante au monde.

Tout candidat qui veut briguer les suffrages n'a qu'à se présenter chez son curé et lui annoncer sa détermination de sauver les âmes de toute la paroisse, ce qu'il peut exprimer par cette formule :

" Je jure de voter contre toute loi qui tendrait à l'abolition de la dîme ;

" Je jure de voter contre toute loi qui empêcherait les corporations religieuses d'hériter.

"Je jure de voter contre toute loi qui enlèverait au clergé une parcelle du monopole de l'éducation ;

" Je jure de voter contre toute loi qui bannirait le fanatisme des écoles en les rendant libres...., etc ..."

Cette formule peut être variée suivant les circonstances. L'essentiel est qu'on atteigne le but, qui est la sanctification des comtés par l'enrichissement des corps religieux.

***

Je frémis en songeant à la hauteur d'arrogance et d'absolutisme effréné où peut atteindre l'homme envers qui toute la presse inepte rivalise de servilité et de dégradante adulation.

La lettre suivante en fera foi. Elle est un peu ancienne ; mais cela est indifférent. Depuis lors, cette arrogance n'a fait que croître et embellir.

C'est l'évêque de Montréal qui écrit au docteur B.., professeur à l'école de médecine canadienne :

Montréal, 31 juillet, 1861.

" MONSIEUR,—Je suis profondément affligé en voyant l'attitude que prend votre Faculté de Médecine vis-à-vis de la religion. Elle n'ignore pas sans doute que l'Institut Canadien soit en flagrante désobéissance à l'Eglise qui condamne ses principes comme irreligieux, et sa bibliothèque comme impie et immorale. Cependant votre Faculté reçoit dans son sein et même met à sa tête des membres de cette Institution dont l'autorité ecclésiastique a signalé aux catholiques de ce diocèse les dangers pour leur foi et leurs mœurs. Par ce procédé que je ne puis m'expliquer, votre Faculté me force de lui retirer là protection que je lui avais accordée de si bon cœur, en lui donnant entrée dans nos institutions religieuses où elle n'aurait jamais, je pense, mis le pied sans mon intervention.

" Mon intention était de ne pas m'arrêter en si beau chemin et je méditais quelque chose de mieux encore pour donner à votre Institution une importance encore plus grande. Mais après cet acte de mépris de l'autorité divine dont je suis dépositaire, je me vois réduit à la pénible nécessité de rétracter ce que j'ai pu faire pour lui concilier la confiance publique.

" Il n'y a vraiment plus moyen pour le clergé de recommander aux élèves sur lesquels il peut avoir quelque influence, de fréquenter vos cours, et votre Faculté se trouve dans uneposition d'autant plus fausse que l'Université Laval, qui offre toutes les garanties possibles pour la foi et les mœurs de ses étudiants, est à notre portée, et qu'il est facile d'y faire arriver nos jeunes gens qui se distinguent le plus par leurs talents et leur bonne conduite.

" Je regrette beaucoup de me trouver dans la nécessité d'accomplir un devoir rigoureux et ce serait, n'en doutez pas, un vrai bonheur pour moi si les raisons qui m'empêchent d'être, comme par le passé, tout dévoué à votre institution, disparaissaient.

" Je suis très-véritablement,

" Votre très-humble serviteur,

" † IG., EVÊQUE DE MONTRÉAL."

Cette façon de mêler l'autorité religieuse aux choses purement de science, donne lieu, en dehors d'épouvantables abus, aux plus drôlatiques épisodes.

Un de mes amis avait fait, il y a quelques années, un petit traité de chimie agricole ; il l'expédie dans les campagnes ; le curé vient à passer, examine le livre: " Comment ! s'écrie-t-il, en le rejetant, *il n'y a pas un mot de la sainte Vierge dans tout cela !* renvoyez vite ce livre, il ne peut que perdre les enfants."

***

Mais voici un exemple plus frappant encore.

C'est une histoire assez récente, une expérience cruelle dont la victime, jeune, hélas ! vit la Parque inflexible couper les tendres fils de son existence printanière.

Tel on voit le blanc nénuphar balancé mollement sur le miroir des flots par une brise attiédie, ainsi son œil presque éteint flottait vaguement sur les profonds abîmes de l'empire de Caron, et l'ange de la mort, planant avec ses blanches ailes sur sa couche douloureuse.....

ceci est pour dire que l'évêque de Montréal, Ignace par la grâce de Dieu, ce digne prélat qui a tant fait pour la gloire de Saint Pacifique, avait décidé, après une de ces inspirations que lui envoie souvent le Saint-Esprit, que dans le cas d'accouchement difficile, s'il fallait sacrifier ou la mère ou l'enfant, on devait sans hésiter sacrifier la mère afin que l'enfant pût recevoir le baptême. Cette théorie, ou plutôt ce dogme, car une très-antique tradition canadienne a établi que tout ce que dit un évêque, un prêtre, un diacre, un sous-diacre, ou le moindre ecclésiastique, est parole divine, ce dogme, dis-je, créa une espèce de stupéfaction parmi les médecins qui n'étudient pas la thérapeutique dans les mandements.

Or, un jour, les docteurs T.., P..et C..sont appelés dans un hospice où mourait une jeune fille, en grand travail, disait-on, mais sans que rien ne parût encore. " Labor omnia vincit," a dit le poëte ; mais celui-là était un païen ; il n'a donc rien à faire dans mon récit. Le docteur T voulait employer le système ignatien ; les docteurs P et C hésitaient, s'y opposaient. Au beau milieu de la dispute, un profond soupir se fait entendre, une main tombe inanimée.. la jeune fille venait de mourir, sans l'aide des médecins, pour rendre hommage au nouveau dogme. Grande victoire pour l'Eglise ! Dieu lui-même intervenait et se manifestait clairement. Il n'y avait plus qu'à extraire l'enfant. L'opération césarienne sur un cadavre était la plus facile des choses. Pas un instant à perdre; l'enfant, dans le sein glacé de sa mère, trouverait vite un tombeau !....L'opération commence ; mais à peine l'instrument a-t-il entr'ouvert les cloisons fatales qui emprisonnent la vie, qu'un sang noir mêlé d'un pus abondant jaillit tout à coup. Le flot coule, inondant le lit de mort de ses teintes violacées ; les docteurs ébahis se regardent ; petit à

petit disparaît cette rondeur accusatrice, objet de tant de disputes, cause de tant de souffrances. Le flot cesse, et ces mêmes entrailles qui, tout-à-l'heure, semblaient contenir une existence vigoureuse, maintenant affaissées, molles, distendues, ressemblent à une joue après une fluxion.

Qu'était-ce donc ? ô merveille, un abcès ! un abcès énorme venait de crever dans les flancs de la morte. C'était là l'enfant qui avait hérissé d'arguments trois illustres Hippocrates, dont l'un voulait procéder avec les *canons* évangéliques, et les deux autres seulement avec le forceps. Mais comme pour témoigner de la vaine sagesse des hommes, et des crimes que peut engendrer une fausse interprétation des dogmes, la nature, se mêlant de la partie, avait soudain tranché la question.

Mais en sera-t-il toujours ainsi ? Et pourra-t-on chaque fois se procurer des abcès sur commande ?

***

La pièce qui suit m'est envoyée directement de France. C'est l'explication d'une carte de géographie allégorique, copiée récemment ar les élèves des religieuses du Saint-Sacrement de Bernay, en Normandie :

Presqu'île de la Perfection

La presqu'île de la Perfection est située à l'est du continent du Monde, auquel elle est jointe par l'isthme de la charité bienfaisante. Elle est baignée au nord et à l'est par le vaste océan de l'Amour divin et au sud par la mer du *Mépris de soi même.* On trouve le cap de Persévérance à la pointe méridionale, au nord celui de la *Sainte-Défiance*, et au nord-est celui de la *Mortification.*

Les principaux fleuves sont 1o. celui des Divines Consolations, qui prend sa source au pied du mont de la Générosité, arrose la cité du Bonheur, et se jette dans l'Amour divin ; 2o. le fleuve de la Paix qui sort des monts de l'*abandon à la volonté de Dieu*, et se jette dans la mer du *Mépris de soi-même.*

L'abord de ces lieux serait inaccessible si les voyageurs, après avoir côtoyé les rochers escarpés de la Crainte, des Troubles, des Scrupules et des Retours sur soi-même, ne trouvaient enfin le golfe de la Confiance, et ne jetaient l'ancre au port de l'Amour divin. Le commerce est très florissant ; on exporte dans le continent voisin le zèle du salut des âmes, la compassion, l'amour du prochain, le pardon des injures, et l'on reçoit en échange les solitudes et les croix dont les habitants savent tirer *un grand prix* ou plutôt un grand parti.

Le sol est très fertile et produit toutes les vertus. Après vingt-deux ans, le parfait modèle de la douceur, saint François de Sales se rendit maître de ce pays.

***

C'est ainsi qu'en France, au XIXe siècle, on instruit les jeunes filles.

Et les Ultramontains réclameront encore le monopole de l'enseignement !

Des filles que les parents ont la naïveté de leur confier pour en faire des femmes capables de remplir dignement leurs devoirs d'épouses et de mères, ils s'efforcent de faire des idiotes !

Cela s'appelle *élever les enfants sur les genoux de l'Eglise ! ! !*

***

LA LANTERNE

N° 4

Abonnés de la *Lanterne*, mes amis ! je suis illustre, illustrior, illustrissime, absolument comme l'évêque de Saint-Hyacinthe, mais sans qu'il m'en coûte aussi cher.

Mardi dernier, j'arrivais tout innocemment dans Québec, cette antique cité si pleine de souvenirs et si vide d'espérances.

Je foulais son sol vierge de macadam, et je cherchais ses trottoirs, qui sont aussi des souvenirs. Au-dessus de ma tête, les toits couverts de mousse des maisons se penchaient comme pour mesurer la distance qui les séparait du pavé. Les commères, installées déjà sur le devant des boutiques, arrêtaient les passants incertains et gourmandaient leur laitier. On voyait à l'horizon cahoter une calèche au milieu des rochers disposés jadis pour faire des barricades contre les Américains ; le ciel était serein, ainsi que les bons habitants....

A peine venais-je de gravir l'escalier de la haute ville et de me rendre compte, par anticipation, des sentiments qu'on éprouve dans le troisième ciel, qu'un groupe de jeunes gens, débouchant dans la côte de la Montagne, fond sur moi dès qu'il m'eût aperçu, m'entoure, m'arrête, et semble vouloir m'enlever.

" Buies, comment ! c'est toi ? Buies, toi ici ! ! ! Mais tu vas te faire brûler, mon ami. Tu n'as donc pas vu la dépêche ? "

Et l'un d'eux, tirant de sa poche le *Chronicle* de Québec, me lit cette terrible dépêche qui venait d'être expédiée de Montréal, et que je traduis pour vous, lecteurs, en attendant que vous sachiez l'anglais.

" *Une forte pression est exercée sur la* Lanterne, *journal satirique français, afin de l'étouffer le plus tôt possible. Sa lumière est trop vive pour plaire à certaines autorités ecclésiastiques qui désirent la supprimer. Quelques douze cents exemplaires de la* Lanterne *circulent chaque semaine parmi les canadiens-français.* "

Un autre, prenant l'*Evénement*, me met sous le nez cette nouvelle à sensation.

" Les autorités ecclésiastiques demandent la suppression de la *Lanterne.* "

Jugez du choc. Je reste ébahi. Mes amis s'empressent autour de moi, me contemplent et restent suspendus à la première parole qui va sortir de ma bouche ; car il était évident que j'étais illustre, illustre sans avoir été ni brûlé ni pendu.

Quels progrès depuis deux cents ans! Aujourd'hui on peut être illustre en dehors de l'église, et vivre !

C'est même tout le contraire de ce que c'était au bienheureux temps des bûchers et des auto-da-fé.

Nous sommes dans une honteuse décadence. Je publie un journal abominable, on s'empresse autour de moi, on me félicite, tandis que l'évêque de Saint-Hyacinthe, le jour même qu'il est proclamé *illustrissime* est obligé de quitter son siége épiscopal.

Il se sera dit sans doute " *que sert à l'homme de gagner ses procès s'il vient à perdre son âme ?* "

Il a préféré ne pas les gagner, se sauver *corps et âme* à Belœil, laissant derrière lui ses nombreuses créances contre la famille Dessaulles, et vivre dans une retraite modeste, de l'avis de son confrère, l'évêque de Montéal, qui a 40,000 dollars de revenus.

***

Je vis dans Québec une chose qui vaut mieux que tous les embellissements de Montréal.

L'ancienne prison, qui était au centre de la ville, est convertie en un collège. Ce collège s'appelle le collège Morrin, du nom de son bienfaiteur, le Dr. Morrin, un Anglais mort il y a quelques années, en léguant huit mille dollars pour fonder une maison d'éducation.

J'ai visité dans tous ses coins et recoins ce nouveau collège éclos des cellules et des cachots. Aucun édifice, grâce aux transformations qui ont été faites, n'est plus complet, mieux distribué, plus propre à faire un collège Il y a salles d'exercices, chambres de bains, gymnase, classes spéciales de chimie, de métallurgie, de géologie . . . ., etc., de spacieux corridors où l'air joue en liberté, des appartements qu'éclaire une lumière prodigue et joyeuse. Tout cela est frais et jeune ; et cependant c'est avec les murs décrépits d'une vieille prison, avec ses planchers chancelants, avec ses cachots humides et ses plafonds vermoulus que tout cela a été fait.

***

Il m'est venu une réflexion amère. Nos prisons sont trop petites pour le nombre des détenus. Elles ne le seraient pas trop peut-être, converties en collèges, pour le nombre des élèves.

Un jour viendra sans doute où toutes les prisons seront changées en collèges. C'est lorsque l'instruction, cette grande moralisatrice, aura banni l'ignorance et la misère qui sont la cause de tant de crimes.

Il faut pour cela que l'instruction soit libre, qu'elle soit dirigée par des hommes qui veulent faire d'autres hommes, et non par une caste ambitieuse qui ne cherche qu'à faire des esclaves afin de leur commander.

***

Les dernières nouvelles d'Espagne annoncent que la JUNTE provisoire a saisi les propriétés des Jésuites et banni leur ordre.

Allons, pauvre Espagne ! te voilà atteinte du même mal qui a sauvé la France, et qui menace de sauver prochainement le Mexique.

Il n'y aura bientôt que le Canada où l'on pourra faire son salut en payant.

Je lis dans le *Pays* :

" Si l'on se souvient que, par suite d'un décret, le nombre des couvents existant en Espagne, avant 1837, a été diminué de moitié, il ne sera pas sans intérêt de connaître le nombre de ceux qui existaient *en mil huit cent soixante*, date du dernier recensement officiel.

" A cette époque, il y avait 866 couvents, dans lesquels vivaient 12,990 religieuses, dont le chiffre des pensions se montait à 8,990,620 réaux par an. Le nombre des chapelains, sacristains, organistes et chanteurs des dits couvents était de 2,174, et leur budget annuel de 3,421,086 réaux.

" Il y avait en outre 8 espèces d'ordres religieux d'hommes, répartis dans 32 établissements, et composés de 719 personnes.

" Mais, depuis 1860, les communautés religieuses des deux sexes ont augmenté dans une proportion considérable, à l'abri de la protection que leur accordait le gouvernement.

" En 1833 on comptait en Espagne 29 ordres religieux d'hommes qui possédaient 1834 maisons ou couvents. Les religieux étaient au nombre de 31,279."

Maintenant, veut-on savoir pour quels gens on tenait ainsi l'Espagne comme embouteillée, et si bien, et si fort, qu'elle a fini par éclater ?

On s'entretenait, avant la révolution, dans une réunion assez nombreuse, de la conspiration qui a eu pour résultat l'exil des généraux de l'Union Libérale. Le curé d'une paroisse s'écria : *si Juarez estarà en eso*, donnant à entendre que le président de la République Mexicaine pouvait être le promoteur de la dite conspiration.

Cette sublime ignorance ne peut être comparée qu'à celle d'un de nos curés de campagne qui, prêchant la passion le vendredi saint, se tourna, dans un transport, vers un crucifix surmonté du coq légendaire. " C'est toi, s'écria-t-il, oui, c'est toi, maudit coq, qui es cause que notre Seigneur a été *pendu à Rome*, entre deux *autres* voleurs. "

Cette aversion légitime des coqs, jointe à d'autres motifs très graves, faisait que ce curé était toujours contre les *Rouges* dans les élections.

***

A propos de l'*Art de croire* que je continue à voir parmi les annonces de mon confrère en Jésus-Christ, il m'est venu une idée.

L'art de croire n'est rien ; tous les imbéciles viennent au monde perfectionnés dans cet art-là. Mais l'art de *paraître* croire ! voilà qui est essentiel. Il faut pour posséder cet art un stage d'au moins un an dans les bureaux du *Nouveau-Monde*, ou un apprentissage illimité dans les confréries du *Scapulaire Bleu de l'Immaculée Conception*, du *Scapulaire Rouge du Précieux Sang*, du *Scapulaire Noir du Mont-Carmel*—il y en a pour tous les goûts, afin d'éviter les discussions—ou encore dans la confrérie de la Couronne d'Or, de l'Adoration Perpétuelle, du Rosaire-Vivant....etc....après quoi on passe dans les bureaux de la *Minerve* où l'on apprend l'art de *faire croire*, qui est le dernier degré de toute ambition intelligente.

***

Je lis que la reine d'Espagne s'est sauvée en France, emportant avec elle la couronne et tous ses bijoux, plus 22 millions de réaux en or.

Je sais bien qu'il y a deux morales, l'une pour les princes, l'autre pour les simples mortels. J'ai même fait des études particulières des différents genres d'honnêteté dans la *Minerve*, où l'on apprend que la conscience des hommes au pouvoir ne peut être comme celle des simples citoyens.

Mais il m'arrive toujours de fourrer mon nez partout où je ne comprends rien.

Je me suis donc demandé si les bijoux de la couronne appartenaient bien à Isabelle II, depuis qu'elle n'est plus reine, et si les 22 millions de réaux qui forment sa liste civile sont bien à elle, dès lors qu'elle ne règne plus.

Je suis dans une perplexité extrême. Mais si l'on m'assure que les bijoux de la couronne et les réaux appartiennent *de droit divin* à l'ex-reine d'Espagne, alors je comprendrai absolument tout.

Le droit divin ne pouvant se perdre, grâce à son origine, si on ne l'applique plus aux trônes, il convient du moins de l'appliquer à l'argent qu'on en retire.

C'est de la plus stricte logique. On ne peut jamais les prendre en faute, les absolutistes ; c'est ce qui me désole.

***

Si, grâce à nos institutions, nous n'avons pas la presse baîllonnée, en revanche nous avons la presse ébêtée.

Je ne sais pas si c'est un avantage ; dans tous les cas, nous le payons cher. Nos journaux en effet trouvent le moyen d'être plus serviles et plus plats devant la seule puissance qui règne chez nous, que les français ne le sont devant les 600,000 bayonnettes de l'empire.

Ici, la servilité n'est pas imposée ; elle est volontaire, gratuite, adulée, recherchée à cœur-joie, avec transport. Nous sommes bien

faits pour être méprisés par les races qui nous entourent, et nous ne le volons point, Dieu merci.

L'évêque de Montréal fait-il un pas, tous les journaux de s'écrier : " Sa Grandeur Monseigneur par ici, Sa Grandeur Monseigneur par là....etc....

L'autre jour, *Sa Grandeur*, donc, allait consacrer la nouvelle église de l'Assomption.

Les élèves du collége, dit la *Minerve*, se disposaient à aller au devant de *Sa Grandeur*, tout armés de pied en cap pour lui faire escorte ; mais, par malheur, le mauvais temps empêcha qu'on arrangeât les choses au gré du zèle ; et une heure et demie avant l'heure fixée pour l'arrivée de *Sa Grandeur*, *Elle* descendait à l'église d'abord, puis au presbytère, à la grande surprise des habitants qui se trouvaient pris en flagrant délit de bonnes dispositions.

Le cortége qu'on se proposait de faire à *Monseigneur* eût bien valu la peine d'être compté, si *Sa Grandeur* n'eût prévenu les plus empressés.

Malgré qu'on eût été pris à l'improviste dix minutes après l'arrivée de *Sa Grandeur*, 300 à 400 personnes stationnaient devant le presbytère. Et *Monseigneur* ayant paru....etc....

Ceux qui peuvent avaler tout ce dégobillage, sans avoir des crises, ont l'estomac robuste. Quant à moi, je suis dispeptique, et, dès la troisième ligne, j'ai eu des nausées.

Je connais un temps, qui n'est pas le nôtre, où l'on était bien meilleur catholique qu'aujourd'hui, tout en l'affichant bien moins.

Dans ce temps-là, on se contentait d'appeler un prélat tout bonnement M. l'évêque, ce qui ne l'empêchait pas de bénir autant de cloches et d'accorder autant d'indulgences que le prélat de Montréal.

L'exagération pompeuse des titres est toujours en raison directe de l'affaiblissement du respect qu'on porte à la personne, ou à ce qu'elle représente.

***

Le *Journal de Québec* a changé son amour du féminin pour celui du pluriel. " Le lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Ecosse, dit-il, le général Doyle, *sont* en ce moment à Terreneuve.

Quand on n'a plus la qualité, il faut au moins se rattraper sur la quantité.

***

Les zouaves canadiens ont reçu une distribution de tabac que leur a envoyé le comité de Montréal. Voici comment ils témoignent leur reconnaissance.

Rome, Cercle Canadien, 8 septembre 1867.

Tous les enfants du Canada, Zouaves Pontificaux, sur lesquels vous avez déversé vos bienfaits, sans distinction de localité, vous disent simultanément : *merci, mille fois merci*, et vous envoient des souhaits de bonheur et de joie. Nous pensons avoir bientôt occasion de battre le briquet au nez des forçats anti-catholiques : nous leur montrerons qu'elle gaieté donne au cœur canadien une bonne pipée de bon tabac. Les sacrifices que vous avez faits auront, nous vous l'assurons, leur récompense.

Si les zouaves canadiens ont été envoyés à Rome pour se battre avec des forçats, ça n'était pas la peine, à moins que ce ne soit là une

manière d'avouer qu'à Rome il n'y a pas de tribunaux, et que le seul châtiment qu'on réserve aux scélérats est de leur *battre des briquets au nez.*

On voit que le gouvernement pontifical est un gouvernement paternel.

Si, d'un autre côté, les zouaves ne se rendent au combat qu'avec des pipes, quand bien même elles seraient bourrées de tabac canadien, le plus pontifical de tous les tabacs, ils pourront réussir à produire la fumée des batailles, mais pas le feu.... qui est essentiel.

Peut-être sera-ce une façon pour eux d'affirmer leur nationalité, mais je doute que les garibaldiens, qui ne sont pas tous au fait de la société Saint Jean-Baptiste, leur tiennent compte d'une bonne volonté si évidente.

Maintenant, je ne saurais trop m'associer aux zouaves pour reconnaître les *sacrifices* énormes que le comité s'est imposés pour leur faire avoir du tabac.

On n'aurait jamais pu croire à tant d'abnégation, si l'on ne savait tout ce qu'inspire l'espoir d'une récompense dans l'autre monde.

*
* *

A force d'admirer le régime qui régnait à Naples sous les Bourbons, alors que les rois pactisaient avec les brigands, nous en sommes venus à l'imiter.

C'est ainsi qu'après un vol de $200,000 commis au préjudice de l'Assurance Royale, à New-York, les coupables ont été arrêtés à Montréal, " et après mille procédures, la compagnie, s'apercevant qu'elle ne pourrait recouvrer ses fonds, a pris le parti de traiter avec les voleurs et de toucher la dîme de ce qu'on lui avait enlevé. "

*
* *

Nouvelle à sensation ! Le *Nouveau-Monde* se vend maintenant un sou aux gamins qui le revendent comme ils peuvent.

Son dévouement à la propagation de la foi tue mon confrère. Ce qui m'étonne, c'est que lui qui raconte toute espèce de miracles depuis un mois, n'ait pas trouvé moyen d'en faire un pour lui-même. Il est temps d'y penser, parce que, sans miracle, au point où il en est rendu, il lui faudra sombrer.

Quand je pense que je vends ma *Lanterne* aux gamins quatre cents, qu'ils la revendent cinq,et qu'il n'en est aucun qui ne fasse ses trois shillings par jour, je reste confondu des manières d'agir de la Providence qui se plaît à enrichir des misérables comme moi, et qui accable d'infortunes ses plus dociles serviteurs.

Il y a quelque chose là-dessous.

*
* *

L'erreur est toujours à côté de la vérité, comme un défi ou une menace. C'est ainsi que, dans les Etats les plus catholiques, la révolution est en permanence à côté de l'ordre établi.

En Espagne, dans le Pérou, dans l'Equateur, dans le Vénézuela, dans l'Amérique Centrale, on est toujours à couteaux tirés.

Je veux bien croire qu'il en est ainsi pour que l'étincelle jaillisse. Mais il faudrait ne pas être exclusif et convier un peu les protestants à s'entre-égorger de temps à autre, pour qu'il leur arrive aussi à eux quelques éclairs de vérité.

Ces gens-là s'amusent trop à raisonner, ça les embrouille. Si l'Angleterre et les Etats-Unis étaient comme l'Espagne où l'on enseigne encore, entre autres vérités, que c'est le soleil qui tourne autour de la terre, ils sortiraient vite de cette tranquillité funeste qui donne libre jeu à la science et à la raison, choses damnables.

*
* *

Je reçois à l'instant la lettre suivante que je m'empresse de publier.

" Monsieur,

Comme vous avez été le premier à annoncer dans la *Lanterne* l'établissement d'une *parfumerie religieuse*, je me hâte de vous faire savoir que je dois avant peu commencer une exploitation de ce genre, afin d'augmenter le nombre des bonnes œuvres instituées à Montréal, mais dont les bénéfices s'évaporent toujours mystérieusement, sans qu'on sache qui les retire.

Pour mériter l'encouragement que je sollicite, je déclare que tous les profits réalisés par moi seront employés au recrutement de l'armée pontificale, attendu, comme dit l'*Univers*, que

Si Pie 9 avait de l'argent et voulait simplement ouvrir les yeux sur les d´sertions italiennes, il ne tarderait pas à avoir à son service la majeure partie des troupes de Victor-Emmanuel.

" Voici quelques uns des articles que j'offrirai d'abord en vente pour faire voir la sainteté de mes motifs.

Protoxide de remords pour prévenir l'impénitence finale ;

Pilules anti-schismatiques pour empêcher les apostasies ;

Extraits de mandements pour guérir de la manie des théâtres ;

Poudre d'Amalfi pour arrêter les incursions des buffles impies dans les capitales ;

" Vous avez pu voir, M le rédacteur, que le *Nouveau-Monde* a retiré son annonce de la *pharmacie spirituelle* depuis que vous en avez parlé Je n'ai donc plus à craindre de concurrence. La raison en est sans doute que cette pharmacie n'étant qu'une pharmacie de *poche*, était établie sur un trop petit pied pour réussir. La mienne échappera à cet inconvénient par l'extension que je lui donne.

J'ose compter, monsieur, que vous voudrez bien en favoriser l'établissement. "

Je ne saurais trop féliciter cet honnête industriel de la résolution qu'il a prise. Son projet répond à un des grands besoins de notre époque. On avait bien jusqu'à présent toute espèce d'excellents

remèdes, comme le denier de Saint-Pierre, les indulgences....etc.... mais la demande étant devenue hors de proportion avec l'offre, il est nécessaire de créer de nouveaux produits qui satisferont toutes les consciences avides.

***

Parmi les bénédictions célestes qui ont été prodiguées au Canada pour l'envoi à Rome de cent cinquante zouaves pontificaux, on remarque l'élévation de trois canadiens au grade de caporal.

En revanche, le *Witness* de Montréal affirme, d'après *L'Echo d'Italia*, que s'il y a trois zouaves canadiens caporaux, il y en a cent atteints de maladies honteuses, qu'il ne nomme pas, s'imaginant que les gens devineront de quelle maladie honteuse peut être affligée cette milice sanctifiée par toutes les bonnes œuvres.

Sans doute qu'en attendant l'occasion de les purifier par le feu des batailles, la Providence a voulu rappeler à ces soldats de la religion, de la vertu, de la morale chrétienne, de la pureté évangélique, qu'ils sont encore peccables et sujets à tous les maux de l'humanité généralement quelconques.

***

Ne pouvant me faire supprimer ni emprisonner, les journaux cléricoeaux ont entrepris de me rendre fou.

Deux peuples qui se font la guerre ont des instants de trève ; deux ennemis acharnés, après un long combat, font la paix. Mais pas de répit, pas de trève, pas de repos pour celui qui se bat avec les stupidités du *Nouveau-Monde.*

Il faut que ce journal cesse de paraître, ou je deviendrai fou. Oui, je vous le jure, je ne pourrai résister trois mois de plus à l'amas de platitudes qu'il imagine encore tous les jours, après en avoir expectoré pendant un an.

Depuis une semaine, il a trouvé moyen de nous administrer deux miracles, dans un siècle où l'on ne croit plus aux pilules.

Le premier a été fait pour le père d'un zouave pontifical qui, atteint d'une maladie mortelle, s'est guéri tout à coup, grâce à Saint Joseph, et s'est mis à *sauter comme une carpe.*

Le second concerne les hommes de *cages*, (1)

dont l'un ayant dû son salut a la Sainte Vierge qu'il invoqua en pressant son scapulaire sur son cœur avec confiance, publia le fait à la louange de son auguste protectrice, et, dès le lendemain, plusieurs de ses compagnons se présentèrent au couvent vis-a-vis duquel avait eu lieu le naufrage, pour demander des scapulaires.

Dieu a daigné bénir ces nouveaux zouaves, ils n'ont éprouvé aucun accident cette année, tandis qu'ils ont vu plusieurs cages se briser dans des *rapides* qu'ils venaient de traverser.

C'est cette modeste fleur de dévouement et de reconnaissance envers le Cœur de Jésus que nous osons offrir a la bienveillance du *Messager*, afin que, par son moyen, le parfum s'en exhale à la gloire de ce divin Cœur.—*Messager du Cœur de Jésus.*

---

(1) On appelle communément " cages " des trains de bois.

Ce sont là les contes de vieille femme que le *Nouveau-Monde* offre quotidiennement à ses lecteurs.

***

Ce qui m'étonne, c'est que le Canada ne soit pas peuplé aujourd'hui exclusivement de bêtes, mais là ! de vraies bêtes, allant à quatre pattes, car il y en a assez de ceux qui n'en ont que deux.

Il faut que notre peuple ait une intelligence hors ligne pour avoir résisté depuis dix ans à des journaux comme le *Nouveau-Monde*, le *Courrier du Canada*, le *Journal de Trois-Rivières*, l'*Union des Cantons de l'Est* et la *Minerve* dans laquelle je lisais, l'autre jour, cette annonce : " *On demande un jeune homme pieux dans un magasin de chaussures.*"

Comment trouvez-vous ce rapprochement du cuir et de l'eau bénite ? Quelle consolation pour les gens bien-pensants que d'enfermer leurs pieds dans des chaussures vendues par un jeune homme qui a fait ses pâques !

Après cela, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle, diraient les uns. Moi, je vous prédis ceci :

Avant trois mois, si cela continue, on ne voudra plus se chausser qu'avec du cuir de veau béni, pour éviter les faux pas, ou bien du cuir de marsouin consacré, qui fera gagner des indulgences à ceux qui le porteront.

***

La *Minerve* annonce que la reine d'Espagne est tombée parce qu'il *lui manquait un homme.*

Il est vrai que son mari n'en était pas un, mais elle a su en trouver ailleurs, et plus d'un, même.

La reine très-catholique avait des maréchaux qui étaient des hommes, et ils l'ont bien fait voir, et la reine en a donné la preuve six fois, pendant que son mari, vain simulacre d'époux, admirait, sans pouvoir l'expliquer, la fécondité de son impuissance.

" Il lui *fallait des ministres énergiques*, continue la *Minerve.*

Je ne sais ce qu'elle entend par ministres *énergiques.* Il est à ma connaissance que ceux qu'a eus la très-pieuse fille chérie de l'église ont fait fusiller un quart des Espagnols et déporter un autre quart.

Probablement que pour être *énergiques*, il leur aurait fallu en fusiller une moitié et déporter l'autre.

A ce compte, il est certain que la reine serait encore sur le trône.

A quoi tiennent les monarchies de droit divin ! A un homme !!!....

***

Parmi les dernières améliorations introduites à Québec, on remarque un quartier spécialement réservé aux loups-cerviers.

Ce quartier comprend les rues Fabrique et Saint-Jean, les deux rues fashionables.

Les ministres de la province étant établis permanemment à Québec, on a compris qu'il fallait avoir des forêts de l'état, pour qu'ils pussent occuper dignement leurs nombreux loisirs.

Le prochain rendez-vous de chasse aux animaux à fourrures aura lieu à Québec, en décembre prochain.—

Un British, tout récemment déballé d'outre-mer, a pris les devants, croyant que puisqu'il y avait des loups-cerviers, il pouvait aussi bien y avoir des ours, et il s'est rendu à Québec pour leur faire la chasse.

Quelques personnes bien renseignées de l'endroit l'ont dissuadé de son projet, en lui faisant comprendre, à grand'peine, que toutes les bêtes de la création ne pouvaient pas habiter en même temps la capitale.

***

Les journaux d'Italie annoncent que François II., l'ex-roi de Naples, *abdique* en faveur de son frère, le comte Girgenti.

En voilà un qui ne se presse pas. Voilà huit ans qu'il a perdu son trône, et c'est d'aujourd'hui qu'il l'abdique !

Il n'y a que ces gens-là pour nous donner le fou rire.

Mais le plus drôle sera de voir le *Nouveau-Monde* prendre la chose au sérieux, et conseiller au roi sans royaume de ne pas abdiquer.

***

LE CONCERT PRUME

" Montréal, comme centre d'attraction artistique, dit la *Minerve*, ne se croit pas du tout à plaindre. Avec Prume et Madame Petipas, deux réputations européennes, nous laissons volontiers à New-York ses combinaisons Bateman et Grau, pour conserver nous-mêmes la véritable suprématie du bon goût en Amérique.

On connait Madame Petipas, M. N. Mairovitch et M. Mayerhoffer. On s'est acharné à les applaudir, et les applaudissements n'étaient pas volés. "

Il est bon d'observer, avant d'aller plus loin, que ce n'est pas nous qui laissons à New-York les *combinaisons* Bateman, ce sont elles qui nous laissent——que tant que la troupe Bateman est restée à Montréal, la ville entière s'est précipitée à ses représentations comme une véritable furie, malgré la concurrence qu'ont essayé de faire les jésuites——que là où nous donnons les plus remarquables preuves de bon goût artistique, c'est aux concerts de ménestrels, aux jeux de cirque, aux séances de nécromanciens, auxquels nos gens accourent avec fureur.....

Ensuite, il faut observer qu'on ne fait pas preuve de bon goût en mettant ensemble Mme PETIPAS et M. N. Mairovitch.

J'ai déjà dit dans mon premier numéro que les pires imbéciles sont ceux qui l'ignorent au point de se croire fins, et que ceux-là ont invariablement un penchant étrange, qui est de faire des comptes-rendus pour la *Minerve*. Faut-il que je le redise ?

Dieu qu'il m'en coûte d'être toujours sur le dos de mes confrères ! Mais pourquoi sont-ils toujours sur mes nerfs ?

Nous avions jeudi dernier deux grands artistes, Prume et Mme Petipas. Quelle idée a-t-on eue d'aller fourrer là Narcisse Mairovitch ? Quelle idée a-t-il eue d'aller s'y fourrer lui-même ?

Je ne dis conviens pas que Narcisse ait une voix, mais pas pour chanter. Il est bien mieux quand il tousse.

Il n'a donc pas d'amis, ce pauvre jeune homme !

***

Voilà Madame Petipas, une artiste nécessaire dans notre ville, une femme dont la longue perfection et les leçons savantes sont indispensables à toutes nos jeunes filles qui ont des dispositions musicales, et vous lui servez des *comptes-rendus* de *Minerve* pour reconnaître son talent et l'encourager ! !

Nom d'une clarinette ! ceci me froisse.

Ah ça ! dans le grrrand parti conservateur, vous ne trouvez donc pas un homme capable d'écrire deux lignes supportables ! Importez-en, que diable ! et ne faites pas payer vos lecteurs pour les rendre idiots.

***

LE PAPE

(Extrait des *Guêpes* d'Alphonse Karr)

" A propos de pape, la vocation réelle du comte de Mastaï Ferretti était pour l'état militaire. On assure même qu'il a porté quelque temps les armes ; c'est la faiblesse de sa santé qui le décida à entrer dans la carrière ecclésiastique, où il est devenu pape sous le nom de Pie IX. Ce goût paraît s'être singulièrement réveillé depuis quelque temps. Les journaux religieux sont remplis de ses préoccupations belliqueuses. " Le saint père, qui avait daigné visiter une " partie de ses milices à la Rocca-di-Pacha, a été hier visiter une autre " partie de ses braves défenseurs (je cite textuellement), au bruit des " salves d'artillerie et des fanfares militaires. Le saint-père a par-" couru le camp dans toute sa longueur.

" Le saint-père a célébré la *messe militaire* et a donné la bénédic-" tion, puis il a déjeuné, entouré de *ses officiers*.

" Les troupes ont rendu au pape *les honneurs militaires*. "

Voilà pour le côté guerrier ; voici qui regarde le successeur de l'humble Pierre, le serviteur des serviteurs de Pierre ;

" Le saint-père a daigné admettre au baisement des pieds les offi-
" ciers des troupes qui sont au camp. "

" Le saint-père a daigné admettre au baisement des pieds une
" grande partie de la noblesse et de la fleur des habitants de Rome, et
" des religieux, et des religieuses. "

Le saint-père a enfin livré ses pieds sacrés aux baisers de la multitude.

" Sa Sainteté a distribué des médailles à toutes les personnes qui
" ont eu l'honneur de lui baiser les pieds. "

Le saint-père donnant la bénédiction à son armée se rend-il bien compte de ce qu'il bénit ? Il bénit les sabres, les fusils, les bayonnettes, la poudre et le plomb. Il appelle sur des chrétiens les blessures et les plaies ; il bénit le sang et la mort. "

***

Pour ce qui est du " baisement des pieds, " il est à remarquer que les rois d'Occident n'ont jamais osé se laisser baiser que la main, quoique la race des courtisans se soit montrée de tout temps disposée à leur baiser n'importe quoi.

(Je porte envie à quelqu'un qui, la semaine dernière, a signalé le crime de lèche-majesté.)

En effet, ce genre de criminel est le malheur des peuples et la perte des rois.

Du temps de la royauté, il était d'étiquette qu'une femme, présentée pour la première fois, s'inclinât devant la reine et prit le bas de sa robe comme pour la baiser, mais la reine devait faire un pas en arrière et ne pas le permettre.

Ce qui est incontestable, c'est que la présence du pape dans les camps doit très heureusement modifier les habitudes militaires. Deux officiers se rencontrant le matin ne se disent plus : " Venez-vous prendre un verre d'absinthe ? ou : Acceptez-vous une chope de bière ? "

L'un dit à l'autre :

" Venez-vous baiser les pieds ? c'est moi qui paye. ".

LA LANTERNE

N.° 5

Un mal avisé demandait l'autre jour à une excellente dame si elle lisait la *Lanterne.*

" Moi ! lire la *Lanterne* ! s'écria-t-elle, j'aurais peur de tomber foudroyée. "

Je raisonne comme suit. Si vous, madame, vous tombez foudroyée, rien qu'à lire la *Lanterne*, c'est bien le moins que moi, qui la compose, je sois pulvérisé, réduit en charpie.

Eh bien ! c'est depuis cinq semaines précisément que ma santé redouble de vigueur. Je menace de devenir formidable.

Autre raisonnement. De tous ceux qui me lisent, et il y en a 1200 par semaine, sans compter ceux qui lisent la *Lanterne* sans l'acheter, il n'en est aucun qui soit tombé d'apoplexie foudroyante.

Si je n'avais qu'une dizaine de lecteurs, on aurait bien trouvé le moyen de faire quelque petit miracle. Mais allez donc démolir 1200 individus par semaine, pour prouver que Dieu est avec vous.

Cette manie d'empêcher de lire de braves femmes, afin qu'elles gardent tout leur argent pour acheter des scapulaires et des images, me remet en mémoire la petite anecdote qui suit :

Une jeune fille des environs de Montréal voulait avoir quelque chose à lire, ce qui est rare ; elle va trouver une personne de l'endroit qui lui prête le *Journal des Familles.* Le curé en a vent, fait mander la jeune fille, prend son livre, et, deux ou trois jours après, lui ordonne de le rendre à son propriétaire, ce qu'elle fait incontinent. Etonné, celui-ci lui demande si elle a déjà lu tout ce gros volume : " Non, répond-elle, mais le curé m'a ordonné de vous le remettre en me disant que *tous les livres étaient mauvais.*

Ce qui démontre que le clergé tout entier n'est pas prêt à faire des sacrifices pour l'éducation.

Il en fait comme corps. Quant à ses membres pris séparément, ils y sont courageusement opposés.

***

La jeunesse, jusqu'à présent conservatrice—mais intelligente—j'appuie sur le contraste, commence à se séparer d'avec le parti ultra-conservateur et absolutiste, ce parti que John Bright appelle *stupide.*

En effet, on voit, dans le comté de St-Maurice, M. Gérin-Lajoie se présenter contre le Dr. Lacerte que patronne le *Journal des Trois-Rivières*, organe stupide du parti, non, organe du parti stupide, et M. H. Fabre, de l'*Evénement*, Provancher, de la *Minerve*, et Chapleau aller à sa rescousse.

Ainsi, toute l'intelligence d'un côté, et toute la *stupidité* de l'autre.

Avec quel empressement, quelle avidité, cette jeunesse s'est lancée dans cette lutte, où elle n'avait plus à craindre de se compromettre, contre l'odieux absolutisme qui l'oppresse depuis dix ans !

Qui l'emportera ? Les stupides n'ont plus à leur disposition les refus de sacrements, les discours politiques en pleine chaire, les ordres formels des curés de voter contre M. celui-ci parce qu'il est rouge... etc....

D'un autre côté, nous sommes à Trois-Rivières ! qu'on y songe. La lutte sera rude.

***

Pourquoi ceux qui estiment l'appui du clergé comme indispensable à leur avenir, à leur commerce, à leurs entreprises, qu'elles qu'elles soient, n'arrivent-ils qu'à la médiocrité ou à l'impuissance ?

C'est que ceux-là n'ont pas de force par eux-mêmes ; c'est que, pour réussir, il faut avant tout compter sur soi ; c'est que le clergé ne vous accorde sa protection que parcimonieusement, afin que vous en ayez toujours besoin ; c'est qu'il utilise à son profit vos talents, vos connaissances, votre zèle, et ne vous donne en échange qu'un simulacre d'appui, parce qu'il ne dépend pas du clergé de changer l'ordre naturel des choses, de faire que les clients ou le public aient recours à un homme médiocre plutôt qu'à un homme de talent.

Le clergé n'a d'empire que celui qu'on lui laisse prendre, et de puissance que celle qu'on lui abandonne.

Jeunes gens ! bannissez donc cette crainte puérile, cette pensée indigne. Ne vous faites plus d'idoles ; on en fait assez sans vous.

***

Deux prêtres très connus, et bien mis du reste, sont venus à l'Institut-Canadien la semaine dernière et sont entrés chez le surintendant qui occupe le bas de l'édifice.

Ils ne voulurent jamais monter aux salles de séance et de lecture, quelque offre séduisante qui leur fût faite.

Il me vint alors cette idée.

Le bas de l'Institut n'est pas excommunié ; il n'y a que le haut qui le soit. C'est illogique, car le ciel est en haut et l'enfer en bas.

Mais ceci démontre la différence qu'il y a entre les édifices et les individus. Ceux-ci généralement sont excommuniés jusqu'à la troisième et la quatrième génération ; les édifices ne le sont même pas jusqu'au deuxième étage.

Cette visite va créer une zizanie parmi les membres de l'Institut. Ceux qui ne sont pas des scélérats fieffés comme moi, endurcis dans le crime, voudront tenir les séances dans la cave ; les autres voudront mordicus les continuer où elles se tiennent déjà.

L'Institut-Canadien-Français interviendra alors, depuis le temps qu'il en a envie, et proposera le grenier. *Altiùs tendimus !* C'est lui qui se trouvera à réaliser la devise de l'Institut.

Quel pas de géant pour un enfant !

***

Un correspondant de l'*Ordre* qui signe D, lui écrit que " j'attaque tout ce qui a nom, comme la vertu, l'autorité et le reste. "

Je n'ai pas encore trouvé le moyen d'attaquer ce qui n'a pas de nom, à moins que ce ne soit le correspondant de l'*Ordre*, mais je n'en ferai rien.

***

Le clergé canadien est en faveur de l'annexion, mais il ne le dit pas ouvertement, voilà tout.

Toutes les fois qu'un mariage a lieu, on voit de suite les *conjoints* —selon l'heureuse et fidèle expression—s'envoler à tire d'aile aux Etats-Unis.

Or il est d'usage, avant de se marier, d'aller à confesse, et là, d'entendre son confesseur donner des détails très précis sur la manière de faire une foule de choses après le mariage.

La première de ces choses que l'on fait, à peine la fidélité jurée de part et d'autre, étant un voyage aux Etats-Unis, j'en conclus que le clergé est annexioniste, et que, n'osant le dire publiquement, il prend sa revanche dans le confessionnal.

***

Quand on doit aux Jésuites, ils sont tous et chacun autorisés à retirer leur créance.

Quand ils vous doivent, on ne sait à qui s'adresser. On n'en trouve aucun.

Je ne dis pas qu'ils ne paient point leurs dettes ; mais ils n'y mettent pas d'entrain.

Un de mes amis, avocat de cette ville, leur devait une somme. Il les vit venir l'un après l'autre la réclamer.

Il lui arriva plus tard d'avoir une créance à exercer contre eux. Son huissier fut pendant trois mois ballotté de Caïphe à Pilate, renvoyé de celui-ci qui n'avait pas d'autorisation à celui-là qui n'en avait pas davantage.

On ne pouvait pas le comprendre : il n'y a rien de si embrouillant que les chiffres.

Morale.—L'autorisation est la chose la plus facile et la plus difficile à obtenir. On est toujours autorisé à recevoir de l'argent ; on l'est rarement à en payer.

***

" On a souvent besoin d'un plus petit que soi "—voilà ce que je me suis dit en acceptant le conseil que me donne le *Courrier de Beauharnois*, " de ne jamais débiter devant le public les abominations que j'écris dans la *Lanterne*, si je tiens à ma peau."

Je ne tiens pas absolument à ma peau qui n'a pas toute la blancheur désirable. Si le public voulait s'engager à m'en donner une autre à la place de celle qu'il m'écorcherait, je me présenterais devant lui sans hésiter.

Mais, dans le doute, je m'abstiens.

***

Les femmes continuent à vouloir être les égales des hommes.

Le *Figaro* leur donne un moyen bien simple d'atteindre leur but.

" Il est acquis par la science que le cerveau de la femme pèse cent vingt grammes environ de moins que le cerveau de l'homme. " Eh bien ! que, par un procédé quelconque, la femme trouve moyen d'avoir autant de cervelle que nous, et tout sera dit.

A votre place, mesdames, je laisserais les choses telles qu'elles sont, me satisfaisant de la double définition suivante :

L'homme vaut plus que la femme. La femme vaut mieux que l'homme.

***

Je m'entends souvent répéter ces douces paroles : " La *Lanterne* a de grandes chances de succès, parce que vous ne faites que dire ce que le grand nombre pense. "

Mais pourquoi suis-je seul à le dire ? d'où vient cette hypocrisie sociale qui fait craindre un espion et un délateur dans chacun de ceux que vous rencontrez ?

Lorsque je revins au Canada, il y a six ans, on regardait comme une monstruosité que j'eusse fait une campagne avec Garibaldi.

Les journaux cagots, croyant me perdre dans l'opinion, me jetaient sans cesse ce souvenir à la face, dans l'espoir que je m'en défendrais,

mais on gagne tout à rester indépendant et à garder l'orgueil de ses principes.

Je suis resté debout devant ceux qui croyaient me courber.

J'ai gagné tout le terrain qu'on croyait me faire perdre, je l'ai gagné contre mes ennemis, contre mes amis eux-mêmes qui me recommandaient les tristes concessions qui les ont perdus.

J'ai dit qu'il ne fallait pas prendre l'opinion telle qu'elle était, mais qu'il fallait la former.

Je me suis dévoué à cette œuvre, et aujourd'hui je défie toutes les attaques, je brave toutes les persécutions.

***

Le Gouverneur Général a souscrit *cinquante dollars* pour les nécessiteux de la Rivière-Rouge.

Il lui restera encore quarante-neuf mille, neuf cent cinquante dollars sur son traitement.

Lord Monck doit bien regretter de ne plus être gouverneur l'an prochain, car il était parti pour faire fortune.

Il connaissait du reste le secret d'acquérir, qui est de ne pas dépenser.

On trouvera un jour sur son tombeau cette épitaphe : " C'était un bon père de famille, qui fut six ans gouverneur du Canada pour assurer l'avenir de ses enfants. "

***

Pour faire concurrence au Grand-Tronc, les Jésuites ont institué les petits troncs.

L'année dernière, dans un bazar qu'ils tenaient à la place habituelle de leurs représentations, ils avaient mis une machine à coudre qui devait appartenir, soit à un asile protestant, soit à un asile catholique, suivant la somme que protestants et catholiques mettraient respectivement dans deux petits troncs qui leur tendaient les bras.

" Les Anglais sont généreux, se disaient les Jésuites ; les Canadiens sont religieux...ça montera, ça montera..." et ça a monté, monté, jusqu'à ce qu'enfin les protestants l'aient emporté.

Les Jésuites ont toujours pratiqué la tolérance...pas gratuite.

***

Sur les murs du palais de la reine d'Espagne, on lit en grands caractères, sur un placard de deux mètres de long :

Palais à louer

Les Jésuites ont été invités à sortir de l'Espagne.

Il est douteux qu'ils acceptent.

Du reste, les Jésuites, dont la mission est de s'occuper de tout le monde, n'aiment pas qu'on s'occupe d'eux.

Ils répondront poliment à la *Junte Provisoire* qu'ils ne veulent pas lui donner le moindre embarras et qu'ils préfèrent rester, pour ne déranger personne.

Quant au palais de la reine, il me paraît plus difficile à remplir qu'à vider.

Les temps sont durs ; on ne se soucie guère du reste de se faire mettre à la porte avant l'expiration de son bail, même avec vingt-deux millions de réaux d'indemnité.

Mais voyez l'aveuglement des peuples ! A peine se défont-ils d'un roi qu'ils en redemandent un autre.

Ce n'était pas *Palais à louer* qu'il fallait mettre, c'était : *Palais fermé pour cause d'utilité publique.*

***

On va élever une statue à la reine d'Angleterre sur la Place d'Armes.

C'est une grande idée.

On en a élevé une déjà à Nelson, personnage aussi indifférent au Canada que la reine d'Angleterre.

Mais Jacques-Cartier qui l'a découvert, Champlain qui l'a fondé, Talon qui l'a colonisé, n'ont de statue nulle part.

Ceci ne prouve qu'une chose, c'est que les Canadiens sont des Canadiens et que les Anglais sont des Anglais.

Mais soyons fiers de notre nationalité, il y a de quoi !

MORT DU COMMANDANT TÊTU

J'interromps un instant ma *Lanterne*, lecteurs, pour donner cours à des regrets que je ne saurais vous taire.

Je viens de perdre un ami d'enfance, presque un frère. Le commandant Théophile Têtu vient de succomber subitement à un anévrisme, pendant qu'il croisait dans le golfe, à bord de *La Canadienne.*

Il est mort à trente-trois ans, et c'était la première année de son commandement.

Tout le monde aimait Théophile Têtu. Il était brave, spirituel, élégant, plein de cœur.

Sa santé robuste, l'estime publique, sa position fièrement acquise lui promettaient un avenir digne de ses talents et de son mérite.

Il est mort sans avoir conquis un nom, sans avoir donné la mesure de ce qu'il pouvait faire.

La mort est étrangement avide et cruelle dans ses choix. Jamais elle ne fait le compte de ceux qui restent pour pleurer ceux qui ne sont plus. Pressée de moissonner, elle avance l'heure de ses victimes, et prend par surprise celles qui pourraient longtemps la combattre.

Il faut dire ce que l'on pense. Ce n'est pas seulement un droit, c'est un devoir.

" Quiconque a une pensée, dit Paul Louis Courier, est tenu de la produire et mettre au jour pour le bien commun. La vérité est toute à tous.

"Qu'importe ce qu'on dit de vous ! Les jésuites criaient autrefois contre le grand Pascal et l'appelaient *tison d'enfer ;* cela signifie toujours un homme qui dit vrai et se fait écouter. "

" Savez-vous ce qu'il peut y avoir dans une idée, et quand vous empêchez une idée d'éclore, savez-vous si vous n'anéantissez pas des mondes ? " (Milton—sur la censure).

Ici, il ne faut ni penser, ni dire ce qu'on pense. Quiconque a des idées est un écervelé : mais s'il les exprime, c'est un scélérat.

J'accepte d'être un scélérat, ne pouvant me résoudre à être un honnête homme en laissant faire le mal.

***

Toute vérité n'est pas bonne à dire. C'est là une maxime de poltrons. Dès qu'une chose est vraie, elle est bonne à dire, et doit être dite. C'est l'avantage qu'elle a sur le mensonge qui n'est *jamais* bon à dire, même pour la plus grande gloire de Dieu.

***

Le clergé n'a pas *demandé la suppression de la Lanterne,* comme l'a prétendu un journal de Québec. Le clergé ne demande rien en Canada. Quand il veut quelque chose, il l'ordonne.

Il a commandé à M. Chapleau, libraire de la rue Notre-Dame, de ne plus vendre la *Lanterne,* mais ne le lui a pas *demandé.*

Maintenant c'est au tour de M. Perry qui refuse de la vendre.

Voilà les moyens qu'on emploie. Et l'on dira que le clergé est fort en ce pays ! Quoi ! voilà un ordre qui se prétend dépositaire de la vérité absolue, et il n'est pas seulement capable de la défendre, et il a à lui presque toute la presse, il a ses organes attitrés, quotidiens, et pour combattre un pamphlet qui ne paraît qu'une fois par semaine, il en est réduit à faire peur aux libraires qui le vendent ! C'est là une puissance !

Si vous étiez réellement forts, craindriez-vous les attaques d'un simple citoyen comme moi, et ne m'auriez-vous pas écrasé déjà par des réfutations indiscutables, puisque vous avez avec vous la vérité ?

Vous avez fait peur aux libraires ; mais vous avez bien plus peur qu'eux, vous, puissance.

***

J'ai tort ou j'ai raison. Si j'ai tort, montrez-le. Si j'ai raison pourquoi vous opposez-vous à la raison ?

Vous croyez que vous allez me vaincre, moi, comme vous avez fait de tant d'autres qui n'ont pas eu le courage de vous braver et qui vous croyaient trop forts, tandis qu'ils n'étaient, eux, que trop faibles.

Vous croyez que les moyens ordinaires d'intimidation, que les persécutions, que la pauvreté, que les intrigues dans les familles, que l'exécration de mon nom, que toutes ces lâchetés de la force réussiront contre moi...non, non, jamais !

Je suis prêt à tout, j'ai fait le sacrifice de tout, de mon repos, de mon avenir pour dire la vérité, et je la dirai.

Venez maintenant m'arracher ma *Lanterne.* S'il n'y a plus de libraires pour la vendre, il restera toujours un homme pour l'écrire et un public pour la lire.

Oui, on lit la *Lanterne*; ce qui prouve que si vous avez encore assez de force pour captiver les gens par l'intérêt, vous n'en avez plus aucune sur la conscience, sur le sentiment de la vérité qui pénètre la foule.

***

J'ai reçu ces jours-ci une lettre d'une vieille parente, digne femme qui m'a élevé, qui m'a toujours chéri comme son enfant.

Elle me supplie de discontinuer la *Lanterne*, au nom de ma famille, de ma réputation, et, pour prix de mon sacrifice, elle m'offre tous les avantages matériels que je suis en droit d'attendre de son affection : mais elle me menace de rompre toute relation avec moi si je continue à publier la *Lanterne*....Eh bien ! soit.

Qu'on m'enlève toutes mes espérances, qu'on me réduise à la pauvreté la plus amère, que mon pain dur soit arrosé de larmes, tant que j'aurai un souffle de vie, on ne m'enlèvera jamais ce qui est au fond de mon âme, la haine de l'imposture.

***

Je vous fais la guerre ouverte, je m'expose à vos coups ; vous me faites la guerre des embûches, des intrigues ; c'est bien ! mais vous ne me vaincrez pas.

Il serait trop beau, vraiment, que vous eûssiez encore ce triomphe ; que, par ma défaite, le libéralisme fût rejeté encore de dix années en arrière.

Non, vous ne l'aurez pas ce triomphe.

S'il faut une victime aux idées libérales, que cette victime soit moi. Que mon nom soit flétri, j'y consens, mais que le peuple soit enfin arraché à l'odieuse domination, à la succion cléricales.

***

Vous aurez pour vous la calomnie et l'ignorance. Mais dans cette guerre que j'ai entreprise, acceptant d'avance le plus horrible destin,

j'étendrai partout mon champ de bataille ; j'en appellerai aux hommes de tous les pays. Ah ! vous n'étoufferez pas la presse du monde.

Voyez ; vous tombez partout. A Rome, vous n'avez qu'une misérable armée de 15,000 mercenaires, recrutés dans toute la catholicité. Où est-il donc le temps des croisades, où 200,000 hommes allaient à mille lieues combattre pour le St Sépulchre ? Aujourd'hui, vous n'avez pas 15,000 aventuriers pour défendre le siége même de votre empire !

***

Pourquoi ce pays est-il mort ? Pourquoi n'ose-t-il respirer ? C'est parce que le chancre de l'hypocrisie ronge toutes les faces. Tout le monde s'observe, mesure chacun de ses mots pour ne pas se compromettre aux yeux des prêtres.

Cela commence au collége où les élèves apprennent à *rapporter* les uns sur les autres, puis cela se continue dans les institutions fondées par le clergé, dans les *Unions*, dans les corps organisés sous son contrôle, et, de là, dans la société tout entière qui est un fouillis de tartuffes.

On ne vit pas en Canada, on se regarde vivre les uns les autres.

***

Aussi, tout languit, parce qu'on n'a pas l'indépendance d'esprit et de caractère nécessaire aux grandes entreprises. On n'ose pas être libre dans son commerce, parce que le clergé veut avoir la haute main sur tout.

Un libraire n'est pas libre, mais il vend dans l'arrière-boutique ce qu'il n'étale pas dans ses vitrines ou sur ses rayons. Un instituteur n'est pas libre ; une école ne peut fleurir si le prêtre n'en est pas reconnu comme le guide ou l'oracle.

Voyez le Haut Canada qui est loin d'avoir les mêmes avantages matériels que nous. Comme il prospère ! Il y a 30 ans, il n'avait pas la moitié de notre population ; aujourd'hui, il en a presque le double. C'est que les hommes y sont libres.

***

Ici, tout languit, tout dépérit. Nos villes, à l'exception de Montréal, se dépeuplent.

Toi, peuple, tu es pauvre, tu croupis dans la misère ; tu es obligé de fuir ta patrie, tu vois tes enfants te quitter l'un après l'autre. L'hiver, tu ne peux te chauffer ; l'été, tu ne trouves pas d'ouvrage. . . . .
" Il faut mépriser les biens de la terre, " te dit-on.

Oui, mais regarde. Vois-tu ce séminaire ? vois-tu ce collége ? vois-tu ces *palais* épiscopaux, ces *palais*, entends-tu bien, habités par des hommes qui se disent les successeurs de celui qui n'avait pas une pierre pour reposer sa tête ?

Eh bien ! ce séminaire, ces colléges, tout cela est riche, grassement doté, et s'enrichit tous les jours.

Ces prêtres se chauffent, eux, ils n'émigrent pas ; ils sont seigneurs, ils perçoivent la dîme, chantent des messes payées pour le repos de ton âme, quand ton corps a souffert toute ta vie.

Regarde dans les campagnes. Quelle est cette belle maison, la plus belles de toutes ? C'est le presbytère. Cette autre, splendide, c'est le couvent.

***

Tes mères, tes filles, tu ne sais comment les nourrir ; elles ont froid, elles gémissent, elles souffrent et se désespèrent.

Oui, eh bien ! regarde ces couvents, ces congrégations, habités par des femmes aussi. Mais ces femmes sont heureuses, elles jouissent, elles regorgent de richesses, elles ne méprisent pas les biens de la terre, et, par dessus le marché, elles passent leur vie à mendier.

Souffre, toi, peuple, c'est ton lot. Mais n'émigre pas dans les pays où tu deviendras libre, où tu ouvriras les yeux sur tous les mensonges qu'on te débite en Canada.

***

La reine d'Espagne, très-catholique, emprisonnait, exilait, fusillait les adversaires de son gouvernement.

La Junte Provisoire, qui ne s'est pas appelée catholique, comme en Canada les conservateurs prennent le titre de *Parti des bons principes*, afin de commettre, à l'abri de ce nom, tous les forfaits imaginables, la Junte Provisoire, dis-je, n'a encore emprisonné, ni exilé, ni fusillé aucun des ennemis de la révolution. Mais elle proclame la liberté des cultes, la protection du clergé inférieur, la suppression des dotations des séminaires, des abbayes et prébendes, le suffrage universel, la liberté de l'enseignement, l'instruction gratuite et obligatoire, la liberté municipale, l'abolition de l'esclavage, la liberté du travail, l'unité du droit, l'établissement du jury, l'abolition de la peine de mort, la suppression des loteries comme revenu de l'état, l'expulsion des Jésuites, l'abolition des monopoles, la fraternité avec tous les gouvernements libres, l'assimilation des monnaies avec celles de France.

Voilà ce qu'a fait l'Espagne, démocratique et révolutionnaire, en moins de huit jours.

***

Mais la monarchie espagnole, elle, qu'a-t-elle fait pendant une durée de huit siècles ?

Elle a détruit la civilisation des Maures qui avait embelli, enrichi et policé l'Espagne ;

Elle a fait l'Inquisition qui a jeté dans les bûchers *cinq millions* d'hommes ;

Elle a fait égorger, en moins d'un siècle, trois millions d'Indiens du Mexique, du Pérou, de Cuba, de la Colombie, etc...

Elle a institué, légalisé l'esclavage et la traite des noirs, dont elle percevait le cinquième des bénéfices.

Elle a mis Christophe Colomb aux fers ;

Elle n'a pas permis que des cultes autres que le culte catholique fussent exercés, et cela jusque sous le règne d'Isabelle.

Elle avait des colléges où l'on enseigne encore que c'est le soleil qui tourne autour de la terre ;

Elle a inondé l'Espagne de couvents, d'abbayes, de congrégations, de corporations religieuses de toutes sortes, qui prenaient le plus clair de l'argent du peuple ....

Pendant qu'elle, la monarchie, livrée à tous les désordres, à tous les déshonneurs, couverte de toutes les souillures, trônait dans l'Escurial, de par la grâce de Dieu.

***

On a vu encore ceci après le succès de la révolution. La Banque, la Bourse, l'Hôtel de la Monnaie, les ministères, l'Hôtel-de-Ville et les grandes maisons de Madrid ont été gardés par des volontaires en guenilles, et pas un vol n'a été commis. Jamais la ville ne fut plus sûre ni plus paisible.

D'un autre côté, le général Calonge, un des exécuteurs de l'ex-reine, avait été pris et l'on parlait de le fusiller.

Alors la Junte de Valladolid reçut la dépêche suivante :

"La Junte de Santander remercie sincèrement celle de Valladolid de la résolution qu'elle a prise d'envoyer le général Calonge à Santander pour y être mis à la disposition du peuple ; mais le peuple de Santander, libéral, se refuse hautement à demander compte de ses actes à un malheureux qu'il plaint. En conséquence, nous vous prions de vouloir bien suspendre les ordres d'envoi relatifs à votre prisonnier."

Ce sont là les excès de la révolution espagnole, sur lesquels le *Nouveau-Monde* fait des articles spéciaux depuis trois semaines.

Excès de générosité. Car le peuple, toujours bon enfant, ne prend jamais de précautions contre ses tyrans tombés.

Il leur pardonne, afin de leur ménager l'occasion de le faire fusiller de nouveau, quand ils seront rétablis, en guise de représailles.

***

L'Angleterre retire des colonies une grande partie de ses troupes. Elle veut réduire son effectif militaire. Le ministre américain, à Londres, a pour mission de régler pacifiquement tous les différends entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne. La paix, une longue paix, est désormais assurée entre ces deux grandes nations.

C'est le moment de commencer les fortifications de Montréal et de jeter vingt autres millions dans celles de Lévis. Il faut montrer que nous n'avons pas peur.

***

Voilà que le *Nouveau-Monde* me fait des compliments. Je demande à être guillotiné.

Si, maintenant, la *Minerve* se mêle de dire que je suis un modèle de vertu, je suis perdu à tout jamais.

Mais je suis incorruptible. L'encens, pas plus que les coups d'assommoir, ne m'empêchera d'être le meilleur ami de l'évêque de Montréal et de lui dire ma façon de penser, comme tous ceux qui aiment bien.

***

Le *Nouveau-Monde* qui n'imaginait pas seulement, il y a cinq mois, que le libéralisme *pût* faire des progrès, dit aujourd'hui que :

" Ceux dont les yeux voient venir les événements d'un peu loin avaient prévu ce coup d'audace (le *Pays* quotidien) ; et c'est ce qui explique l'attitude forte et tranchée prise récemment par l'Episcopat canadien contre les mauvais journaux, les sacrifices faits dans certains centres pour fonder de nouveaux organes de publicité, fortifier la presse catholique et prendre dans l'esprit des populations une place que l'ennemi ne devait pas longtemps laisser inoccupée. "

Vos yeux ne sont pas de ceux qui voient loin, puisqu'ils n'ont pas vu, il y a cinq mois à peine, ce que tant d'autres jugeaient être une nécessité depuis des années déjà.

Et cependant, vous êtes inspirés, éclairés de la lumière d'en haut.

Encore une preuve que la Providence vire de bord.

***

" Vous avez fait des sacrifices pour fonder de nouveaux organes de publicité."

Quels sacrifices, s'il vous plait ? Est-ce que vous avez des sacrifices à faire, vous qui avez tout en main ? Cet argent souscrit par les curés pour le *Nouveau-Monde*, d'où provenait-il, si ce n'est de la dîme ? et qui paie la dîme, si ce n'est le peuple ?

" Il vous fallait prendre dans l'esprit des populations une place que l'ennemi ne devait pas longtemps laisser inoccupée. "

Ceci mérite une béatification spéciale.

Voilà deux siècles que vous l'avez, cette place, dans l'esprit, dans le cœur, dans la bourse des populations, et vous en êtes encore à dire " qu'il vous faut la prendre ! "

Jusques à quand, confrère céleste, me forcerez-vous à faire connaître moi-même tous vos avantages ?

Le *Nouveau-Monde* termine son article par ce cri d'alarme : " Sentinelles, prenez garde à vous. "

Tous les bédeaux endormis sur les colonnes du *Nouveau-Monde* ont fait un saut. " Hein ! quoi ? qu'y a-t-il ? qu'est-ce qu'il y a ? "

—Mais, malheureux ! c'est le *Pays* qui devient quotidien.

—Oui, ah ! bien, nous allons sonner les cloches.

***

L'*Ordre* n'a qu'un défaut ; il est formidablement bête. En revanche, il n'a aucune qualité pour compenser ce défaut.

***

L'évêque de St Hyacinthe a changé de domicile afin d'en avoir deux. L'un, celui de St-Hyacinthe, est pour recevoir les visiteurs ; l'autre (Belœil) est pour ne pas les recevoir.

" Il faut espérer, dit le secrétaire de l'évêque, M. Moreau, que, Dieu aidant, cet ordre de choses amené par la nécessité ne sera pas de longue durée. Il n'est pas permis de douter que tel est le vœu unanime de toute la population du diocèse. "

Je connais bien des gens qui voudraient se trouver dans la dure nécessité d'avoir deux domiciles. D'autres, et des plus exigeants, se contentent d'en avoir un seul. Mais un évêque ne saurait être heureux, paraît-il, sans en avoir une dizaine.

Quant au *vœu*.....il est bien certain que, s'il était *unanime*, il était de *toute* la population. Il n'est pas permis de faire un pléonasme, même à un prêtre.

Etre au-dessus des lois de son pays ne veut pas dire qu'on est au-dessus de la grammaire.

Ce *vœu unanime* a laissé échapper une excellente occasion de se manifester ; c'était au départ de l'évêque de sa ville épiscopale. Il n'en a rien été. Il faut croire que M. Moreau ne s'était pas encore imaginé représenter à lui seul tout un diocèse.

Je me rappelle un autre évêque qui, forcé aussi lui, de quitter son siége métropolitain, vit la foule gémissante, remplissant l'air de lamentations, se précipiter sur son chemin, et lui faire une escorte comme jamais triomphateur n'en vit à sa suite.

C'était Jean Chrysostôme, banni de Constantinople par l'impératrice Eudoxie.

C'est aller chercher un peu loin, si l'on veut. Mais je ne saurais mieux faire que de comparer les prélats d'aujourd'hui à ceux de la primitive Eglise qui ne se faisaient point appeler *sa grandeur*, qui n'étaient pas toujours les humbles serviteurs de César, mais qui avaient des vertus modestes, sans se soucier du nombre de leurs domiciles.

LA LANTERNE

N° 6

J'adore le merveilleux, *mais y a des imites.*

La *Minerve* raconte qu'une jeune fille de Belgique voit apparaître du sang sur ses mains tous les vendredis, que ce sang coûle également de ses pieds et de son côté gauche, que pendant ce temps

" L uise interrompt son travail et reste immobile, les bras et les yeux levés vers le ciel. Elle demeure dans cet état pendant toute la journée, sans prendre aucune nourriture et sans adresser une parole à personne.

" Elle parait avoir perdu complètement le sentiment de la vie.

" Elle joint les mains, étend ses bras en forme de croix, se prosterne ; on voit sa face se couvrir d'une sueur froide, elle semble sur le point d'expirer.

" Les autres jours elle se livre à ses occupations ordinaires.

" Elle n'a rien conservé des plaies par où le sang a coulé, sauf une sorte d'ampoule blanchâtre.

" Le vendredi 4 septembre, par ordre de Mgr. l'Evêque de Tournay, une information fut commencée dans le presbytère de Bois-d'Haine, en présence de Louise, par M. Ponceau, vicaire-général, et par le P. Huchant, religieux rédemptoriste, avec le concours du docteur Lefebvre, professeur de médecine à l'Université de Louvain. Cette information, interrompue à cause de la multitude qui se pressait aux abords de la salle d'enquête, a été continuée le vendredi 18 septembre. Les mêmes personnes passèrent la nuit auprès de la jeune fille, dont le sang coulait *abondamment* et qui était constamment en extase. Le docteur Lefebvre essaya de la saigner au bras. Il ne put obtenir de sang ; les divers moyens qu'il employa pour exciter la sensibilité des yeux et des autres organes n'eurent aucun résultat ; mais, *à la voix du vicaire général*, Louise sortit de son état extatique et répondit aux questions qui lui étaient posées, puis elle revint à son attitude première.

" Dix à douze médecins sont allés à Bois-d'Haine, les uns sans esprit de parti, les autres espérant trouver une hallucinée ; ils ont vu les phénomènes que nous avons racontés, aucun d'eux n'a pu les expliquer.

" L'opinion générale dans le pays est que la jeune extatique est une sainte âme que Dieu a favorisée de dons extraordinaires."

Je ne sais pas jusqu'à quel point c'est un don que de se voir couler du sang des pieds et des mains pendant toute une journée, ni en quoi cela peut être utile aux hommes.

Quand on invente de jolies petites histoires comme celle-là, pour les idiots et les congréganistes, il faut avoir soin de les rendre inattaquables.

Il faut que les médecins qui ont pris la peine d'aller voir cette jeune fille, sans *esprit de parti* ni autre, soient de fiers crétins, s'ils existent.

Comment ! ils n'ont pas su expliquer pourquoi ce sang coulait ainsi tous les vendredis *abondamment* du côté et des pieds de Louise, sans qu'elle en soit morte au bout de deux heures, comme toute personne raisonnable l'aurait fait, suivant les lois de la nature !

Eh bien ! je vais vous l'expliquer, moi qui ne suis ni médecin, ni évêque, et par conséquent ni charlatan ni inspiré ; c'est que cette jeune Louise est . . . . mais c'est qu'elle est . . . . excessivement sanguine !

Faites des miracles maintenant. Je me charge de les expliquer tous.

***

Le Dr. Lacerte l'a emporté sur Gérin-Lajoie dans l'élection de St-Maurice.

Si j'avais la perspicacité du *Nouveau-Monde*, je dirais que j'avais parfaitement prévu ce résultat. J'en ai prévu bien d'autres et j'en prévois encore, tant qu'on n'aura pas remis le clergé à sa place.

Voici comment l'*Evénement*, sorti des gonds, s'exprime à ce sujet :

Cette élection s'est résolue en *une question d'argent*. Le Dr. Lacerte l'a emporté parce qu'il a dépensé dix fois plus que M. Gérin.

Voilà à quel degré d'abaissement moral en est arrivé le corps électoral en Canada. Point d'esprit révolutionnaire, c'est vrai ; mais aussi peu ou point d'intelligence politique, l'amour du gain, la soif du whisky.

Puis, derrière les électeurs qui se saoulent, des journaux, comme le *Journal de Trois-Rivières*, qui leur versent à boire et *bénissent* l'orgie.

Qu'il vienne, non pas un ambitieux revêtu de quelque gloire, mais des banquiers étrangers, des spéculateurs qui veulent acheter nos droits et trafiquer de nos libertés, et ce peuple est mûr pour l'encan. On le conduira au comptoir.

Bah ! est-ce que vous ne faites que vous en apercevoir ?

Et la *Minerve :*

" La défaite de M. Gérin ne doit surprendre personne. Notre ami avait à lutter contre tous les *préjugés* les plus en vogue en pareille circonstance ; il est même étonnant qu'il ait fallu, pour obtenir contre lui une centaine de voix de majorité, des sommes qui étonneraient, s'il était permis au public d'en faire l'addition.

Mais si le résultat de cette lutte électorale est pour nous un sujet de regret, il nous est encore plus pénible d'avoir à constater que des *principes faux, dangereux, t ès-impolitiques* ont égaré des hommes qui ne devraient pas être exposés à de pareils *errements*.

Les jeunes gens sont les premiers au travail, doit-on les renvoyer au dernier rang quand il s'agit de titres à conférer, de charges à partager ? On leur dit d'attendre. Attendre quoi ? que toutes les nullités soient passées avant eux ? Alors ils ne vivront pas assez vieux pour avoir leur tour.

La jeunesse passe pour être très-confiante ; elle n'est pas souvent de force à lu'ter d'astuce et d'habileté, mais son courage et sa franchise peuvent être de terribles armes, et le parti qui s'ali nera la jeunesse aura certainement un côté faible."

Ah, ah ! jeunes gens, vous y voilà donc !

Depuis votre sortie du collége, vous demandez aux prêtres leur appui, vous leur avez offert votre talent, vous leur avez livré tout ce

qui était en vous d'ardeur et d'énergie ; votre ambition, vos espérances, vous les avez mises à leur service, et vous vous étonnez qu'ils vous plantent là pour de bonnes vieilles croûtes bien façonnées, bien atrophiées, durcies dans le pétrin, et dont ils pourront faire tout ce qu'ils voudront !

Et vous vous plaignez de ce résultat, après avoir aidé à le préparer ! Depuis dix ans, vous parlez contre Gérin, et vous vous étonnez qu'il soit vaincu, quand vous ne parlez pour lui que depuis un mois !

Vous ne comprenez donc pas l'infaillibilité de la logique ? Vous avez travaillé à l'asservissement de votre pays et au vôtre, et quand vous vous trouvez en face d'une population dégradée, sans idées, sans opinion, sans vertu, cela vous étonne !

Ah ! vous voyez aujourd'hui ce que c'est que d'avoir prêté vos mains jeunes et viriles à l'étouffement des idées. Vous en êtes les premières victimes.

Sachez une chose : on ne veut pas de vous, parce que vous n'êtes pas assez brisés sous le joug, qu'il vous reste encore des années à courir, pendant lesquelles vous pouvez être emportés par les idées libérales, et que le pouvoir clérical, votre maître, sentant aujourd'hui le terrain manquer sous ses pas, a besoin de s'entourer de fidèles aussi aveugles que certains et irrévocablement acquis.

On s'est servi contre vous des mêmes armes que contre les rouges. Ça ne coûte pas plus cher. Là encore, vous avez recueilli ce que vous aviez semé.

Votre grand cheval de bataille dans les luttes électorales était la religion : aujourd'hui ce cheval a pris le mors aux dents, vous n'avez pu le retenir, et il vous a tués dans sa course.

Réfléchisssez devant l'évidence.

Je dis ceci à la jeunesse. Tant qu'elle ne sera pas virtuellement et pratiquement affranchie du clergé qui, loin de voir en elle un allié, n'y voit qu'un instrument qu'il brise dès qu'il ne lui sert plus, elle n'a rien à espérer de l'avenir.

Si le courage lui manque, qu'elle continue d'être esclave. La liberté n'est pas le pain des tremblants ; l'avenir n'est pas le prix des faibles.

***

On m'a raconté une histoire très-drôle.

Depuis que je rédige un journal *immoral*, (immoral, parce que je consigne les obscénités et les turpitudes de nos saints hommes), il me vient de tous côtés une telle quantité de renseignements et de documents divers, qu'il me faudra en faire une édition spéciale.

Or, un jour, un brave citoyen de la Pointe-aux-Trembles (en bas) qui n'avait jamais commis d'autre crime que de ne pas être le mouton de son curé, vient à mourir subitement pendant qu'il travaillait sur sa terre.

Punition de Dieu ! Exemple manifeste du châtiment qui attend tous ceux qui refusent de se faire tondre.

Le curé consciencieux, infaillible, fait voir à ses bons paroissiens ce qu'il y a d'horrible dans cette mort arrivée tout exprès pour qu'il en parlât (il est bon de noter, en passant, que les curés ne sont plus les représentants ni les serviteurs de Dieu, c'est Dieu qui est leur représentant et leur serviteur ; ils lui font faire tout ce qu'ils veulent). Après une éloquente semonce, le digne curé déclare qu'il ne peut enterrer le mort en terre sainte, mais que, celui-ci ayant été baptisé, il lui mettra *seulement la tête dans le cimetière.*

Vous voyez que le pauvre diable aurait mieux fait d'être un baptiste, parce que les baptistes se plongent tout le corps dans l'eau en naissant, ce qui lui aurait valu un enterrement *in toto corpore.*

Mais comme il était catholique, on ne lui mit que la tête dedans.

Maintenant, je me pose cette question. Qu'aurait-on fait à des étudiants en médecine qui, voulant se livrer à une dissection anatomique,—passe-temps utile, sinon agréable—seraient allés prendre le corps de ce malheureux, tout en laissant sa tête dans le cimetière ?

Le corps d'un païen ne saurait être sacré..... Encore une preuve de l'embrouillamini qu'apporte la réunion du spirituel et du temporel.

C'est égal. Elle est très-drôle, l'histoire de cet homme qui n'était pas catholique des jambes, ni du ventre ni du dos, mais qui l'était de la tête.

Je le vois arriver devant l'Eternel, au jour du jugement dernier, avec sa tête à la main, la lançant dans le troisième ciel, en faisant avec le reste de son corps une pirouette sublime dans le domaine (Dominion ou Puissance) de Belzébuth, où c'est tout plein de scorpions, de vipères, de serpents venimeux, qui trouvent le moyen de vivre là-dedans, qui y sont sans avoir commis de péché mortel, et de chaudières toutes rouges qui chauffent, depuis la chute de Lucifer, sans pouvoir crever, et de fourches d'un fer encore plus dur que celui de Moisic, parce que le fer de Moisic, chauffé à blanc pendant vingt-quatre heures, se volatilise.

Ce qui me consterne, c'est que les curés de campagne, infaillibles toujours, et éclairés de la lumière d'en haut, n'ont pas prévu qu'il apparaîtrait un jour en Canada, précédant la fin du monde, une *Lanterne*, rédigée par un antéchrist endiablé, qui se ferait un plaisir diabolique de publier toutes ces jolies petites anecdotes, où il trouve le parfait bonheur.

***

Le *Nouveau-Monde* et le *Journal de Québec* m'invectivent, parce que j'ai écrit au *Witness.* L'un dit que *je fais appel aux protestants et à tous les ennemis du catholicisme ;* l'autre que *je m'associe, que je m'identifie avec une feuille protestante, célèbre par son fanatisme et par son intolérance.*

En faisant un appel aux protestants, j'aurais fait comme le pape, qui vient de leur adresser une longue épître, et n'aurais pu mieux faire ; mais je me permets d'avoir une autre ligne de conduite.

Je ne fais pas d'appel aux protestants plutôt qu'aux juifs, ou aux mahométans, s'il y en a. Je fais appel à tous les hommes libres qui ne veulent pas se laisser fouler aux pieds par le clergé ; et j'ai fait cet appel dans le *Witness*, parce que c'était mon bon plaisir.

En voulez-vous la raison ? La voici.

En fait de fanatisme, il n'y a rien de si outrageusement et de si stupidement fanatique que la presse canadienne-française. C'est elle qui a réussi à faire en Canada deux populations distinguées entre elles, non pas tant par la langue, par l'esprit, les mœurs et le caractère, que par la religion.

En Canada, il n'y a que des catholiques et des protestants. La religion absorbe tout. Nous avons des institutions libres, mais elles sont nullifiées par le fanatisme et le servilisme de la presse française. Aucune idée indépendante ne peut s'y faire jour.

Est-ce ma faute, à moi, si vous êtes tellement bornés et tellement bigots, qu'il me faille avoir recours à une feuille anglaise pour publier ce que je crois utile et juste ?

Quoi ! voilà un journal qui paraît dans une ville que j'habite, un journal estimé, qui se tire à 8 ou 10,000 exemplaires, qui est lu par tout le monde, et je n'aurai pas le droit de lui envoyer une lettre, parce qu'il est rédigé par des protestants ! Ah ça ! où vivons-nous donc ?

Il est temps que cela finisse, que les cultes ne soient pas ennemis du moins, s'ils ne sont pas semblables, et qu'une intolérance odieuse, fruit de l'ignorance des uns et de la bigoterie intéressée des autres, ne soit pas la règle qui domine tous nos actes.

J'ai prêché d'exemple encore cette fois en écrivant dans le *Witness*, pour démontrer qu'il est temps de s'affranchir de préjugés et de mœurs barbares qui mettent à couteaux tirés toute une population jouissant des mêmes droits, des mêmes institutions, des mêmes libertés.

Avec ce fanatisme de la presse française, il est impossible que nous formions jamais en Canada une nation une, et c'est vous qui maintenez cette division que le progrès de notre époque aurait dû depuis longtemps effacer.

***

Vous dites, *Journal de Québec*, que les persécutions dont je me plains *n'existent pas, que je ne ferai croire à personne que l'autorité religieuse s'occupe de moi, qu'elle se contente de me laisser m'agiter dans le vide, et ne veut pas donner à mes attaques une réfutation bien facile, qu'elle les méprise, parce que c'est ce qu'elles méritent.*

Eh bien ! mais pourquoi venez-vous donc, vous, organe officieux de cette autorité, me chercher dans ce vide où je me débats ?

Pourquoi, si cette réfutation de mes attaques est si facile, ne la fait-on pas ?

C'est votre devoir impérieux de la faire, et le clergé est coupable de laisser accomplir le mal qu'il pourrait empêcher.

Ah ! vous ne me réfutez pas, parce que vous savez bien que je ne m'arrêterai pas à moitié chemin, que tous vos moyens ordinaires d'intimidation et d'étouffement sont nuls avec moi ; que l'injure et la calomnie, vos seuls arguments, je m'en amuse ; que je vais droit sans m'occuper de ce qui m'arrivera, et qu'avec un passé comme le vôtre, plein de tyrannie révoltante, d'abus d'autorité inouïs, vous ne sauriez raisonner sans vous perdre.

Vous n'avez d'autre ressource que dans le soulèvement des préjugés et des haines sans motifs.

Mais cette réfutation-là, très-facile, il est vrai, n'a qu'un défaut, c'est qu'elle ne réfute rien, et que, pour entendre aboyer des chiens furieux, il n'est pas nécessaire de s'abonner à un journal.

Je vous attends. C'est à vous de mettre un terme à la *Lanterne.* Réfutez-la et elle cesse de paraître. En attendant, n'y en eût-il que dix exemplaires répandus par semaine, vous êtes coupable de ne pas en empêcher la lecture, si la vérité est de votre côté.

***

On écrit du Havre à un journal de Paris :

Tout près de l'*aquarium*, qui attire tant de curieux, se trouvent deux kiosques : l'un protestant, l'autre catholique : c'est dire qu'ils ne se regardent pas d'un bon œil. Dans l'un de ces kiosques, un brave homme distribue *pour rien* des Bibles et autres livres pieux ; il en a déjà donné plus de 200,000. Dans l'autre, une charmante jeune fille *vend* le plus cher possible....devinez quoi ? Je vous le donne en mille ; donnez votre langue aux chiens tout de suite, car vous ne trouverez jamais. Elle vend de l'*eau de toilette de l'Immaculée Conception.*

O mystère ! ô profondeur ! *Eau de toilette de l'Immaculée Conception !* A quels usages cette eau peut-elle bien être consacrée ? Je m'y perds.

Je ne m'y perds pas, moi, et je vais expliquer à quoi sert cette eau.

Elle sert à enrichir les congrégations, avec l'argent des vieilles femmes, comme l'huile de Notre-Dame-de-Pitié, à Montréal.

Cette huile miraculeuse est inépuisable, et se débite régulièrement dans l'église St-Joseph. Elle n'a aucune odeur, si ce n'est l'odeur de sainteté qui ne s'évapore pas.

L'argent retiré de la vente de cette huile se dépense en bonnes œuvres, comme celle de procurer du tabac aux zouaves pontificaux, et d'acheter des cordons de St. Thomas, enroulés trois fois autour du corps, pour conserver la chasteté.

***

L'*Ordre* demande la liste des actionnaires du *Pays quotidien.*

Je vais satisfaire l'*Ordre* ; j'ai cette liste, je la connais par cœur, et la lui passerai, à une condition. Pour chaque nom de protestant qu'il y trouvera, je lui donne $100. Pour chaque nom de catholique, il me donnera un écu. Est-ce fait ? Il y a 150 noms.

Ah ! ah ! elle est jolie la demande de l'*Ordre.* Vous voudriez bien l'avoir, n'est-ce pas, cette liste, afin de persécuter les actionnaires,

mettre le désordre dans leurs ménages et, au moyen des femmes, les faire renoncer aux versements obligés en leur faisant retirer leurs noms !

Mais elles sont trop usées, vos ficelles, cher ami. Notre éducation s'est faite, voyez-vous.

Quand je pense toutefois que les libéraux ont été assez....., je ne dirai pas quoi, pour voir dans l'*Ordre* un allié !.... Et quand je leur montrais clair comme le jour cette énorme bêtise, ils me traitaient de....., je ne dirai pas quoi encore.

Enfin, j'espère qu'ils ont ouvert les yeux. L'*Ordre*, l'*Ordre* est votre pire ennemi, enfants. Votre meilleur ami, le connaissez-vous ? c'est.....le *Nouveau-Monde.*

C'est lui, c'est ce journal, complètement idiot du reste, qui a plus fait pour le libéralisme depuis un an que tous les actionnaires du *Pays* imaginables.

Mon Dieu ! s'il pouvait donc y avoir trois *Nouveau-Monde* dans Montréal, je me ferais élire à l'unanimité représentant de n'importe quel comté.

***

Si je n'avais pas à écrire pour le public, je ne m'occuperais certainement pas d'un article publié dans la *Minerve* de la semaine dernière, un des articles les plus sots, les plus vides, les plus saturés d'ineptie qu'on puisse enfanter en délire.

Il y a évidemment deux rédacteurs-en-chef à la *Minerve*. L'un écrit des articles sensés, du moins par la forme, discutables, saisissables par quelques arguments qui ne rendent pas la discussion oiseuse et lui donnent une raison d'être ; l'autre semble avoir été mis là, comme un bouche-trou, pour dire n'importe quoi, quand il n'y a rien à dire.

Or, le bouche-trou a essayé, la semaine dernière, de démontrer l'excellence des monarchies, et en regard, la faiblesse, le danger, l'instabilité des républiques. Ecoutez-moi ça.

" La révolution, dit-il, reçoit dans son sein tous les affamés et tous les ambitieux. Elle paie ses soldats et ses sicaires par les rapines et les places."

Les *affamés et les ambitieux* ne sont pas ceux qui font naître les révolutions, mais ceux qui les étouffent. Les révolutionnaires s'appellent Brutus, Camille Desmoulins, Guillaume Tell, Washington; les étouffeurs, soldats ambitieux, se nomment Sylla, Cromwell, Bonaparte.

Et quand une révolution est étouffée, c'est alors que surgit et se multiplie la gent des *affamés*, courtisans avides, valets blasonnés, à quatre pattes devant les rois, n'ayant pour fonction que de mendier des faveurs et des places.

Dans les républiques, tous les hommes étant égaux, il n'y en a pas qui soient les marchepieds des autres, ni esclaves par profession.

" Si les monarchies ont tant à lutter, c'est que la révolution leur rend l'hommage que leur existence est incompatible avec le désordre social."

Les monarques luttent contre les peuples, parce que les peuples ont des *droits* à conquérir et que les rois n'ont que le *pouvoir* à conserver.

Qui a séparé les rois des autres hommes? Le fait. Quels droits ont-ils à maintenir? Aucuns. Car ils ne sont rois que pour leurs peuples, et leur autorité ne leur a été que déléguée, loin d'exister de par elle-même et de constituer un droit spécial, d'une origine surhumaine.

La royauté est incompatible avec le désordre. Sans doute, si vous appelez désordre la réclamation constante et répétée des droits que les souverains refusent de reconnaître aux peuples, en rendant par là les révolutions inévitables.

L'ordre règne en Russie. Le peuple n'y demande rien, parce qu'il ne connaît pas ses droits. Ignorant et barbare, il reste courbé sous un joug de fer, sans se douter seulement qu'il existe des nations libres.

L'ordre règne en France avec le concours de six cent mille baïonnettes. Mais les peuples, qui ont une fois connu la liberté, ne peuvent plus être menés comme un troupeau de bétail.

Vous parlez de la tranquillité, de l'ordre des monarchies. Y eut-il jamais empire plus troublé, plus livré à l'anarchie, aux guerres civiles, aux excès sans frein de la soldatesque que l'empire romain? Est-il un souverain plus inquiet aujourd'hui sur son trône que Napoléon III? Comment se maintinrent Ferdinand VII et Isabelle II? Par les massacres.

C'est la lutte éternelle de l'autorité contre le droit qui, une fois se connaissant, veut s'affirmer et se voir reconnu.

" Toutes les perturbations sociales sont venues de la révolution. Sans la révolution, la tranquillité publique n'eût jamais été troublée."

Je voudrais bien savoir où les hommes en seraient aujourd'hui sans les révolutions. Elles troublent la tranquillité, bien sûr, de même que lorsque, pour assainir une ville, vous desséchez un marais, vous en troublez les eaux croupissantes. Il y a tant à faire dans les sociétés corrompues et abâtardies par le despotisme, que les révolutions, pour produire des résultats durables, sont obligées de les bouleverser de fond en comble.

En s'arrêtant à la surface, elles ne créent qu'une agitation inutile, suivie bientôt de la réaction, et tout est à recommencer, comme cela a eu lieu pour toutes les révolutions espagnoles depuis 60 ans. Mais aujourd'hui, la dernière de ces révolutions, consciente de sa mission et de son objet, a accompli des choses sur lesquelles il sera impossible de revenir.

" Il est inouï que les républiques aient été attaquées par le principe monarchique au moyen de la violence, du vol public et des grandes boucheries d'hommes qui ont accompagné la chute des trônes Les républiques n'ayant contre elles aucune des influences indues qui travaillent contre les monarchies, il est surprenant que leur règne ne soit pas perpétuel."

Vous oubliez sans doute les proscriptions d'Auguste qui noyèrent Rome dans le sang, le coup d'état de Napoléon III, les *boucheries*

commandées par Ferdinand VII, appelé le Néron moderne, et les fusillades d'Isabelle II.

Si *rien ne travaillait* contre les républiques, il est évident qu'elles dureraient toujours. Mais je vais vous dire pourquoi plusieurs d'entre elles n'ont pas duré. C'est que la république est le gouvernement des hommes et que la monarchie est celui des enfants. Les peuples capables de se conduire par eux-mêmes n'ont pas besoin de rois ; aux peuples en tutelle, ceux-ci sont nécessaires.

Les peuples qui ont tour-à-tour proclamé la république dans les temps modernes, n'y étaient pas préparés. Sortis brusquement de longs siècles d'oppression, de misère, et d'une servitude qui les réduisait à l'état de brutes, ils étaient incapables d'exercer judicieusement et longtemps des droits qu'ils avaient conquis sans les comprendre.

Le plus frappant exemple en est donné par le peuple français qui a fait 89, mais qui ne tarda pas à retomber sous le joug, parce que les trois quarts de ses enfants ne savaient pas lire.

La liberté est une école, et sans l'éducation politique, sans la science du droit populaire, les républiques sont impossibles.

L'Espagne retombera encore peut-être sous la monarchie ; il faut s'y attendre. Mais la Suisse y est-elle retombée depuis cinq cents ans ? Les Etats-Unis y sont-ils retombés ? Non, parce qu'avant de proclamer leur indépendance, ils avaient eu deux siècles d'institutions libres, deux siècles d'une république de fait, si ce n'est de nom.

" Sait-on pourquoi les adversaires de la monarchie ont à citer plus d'exemples de monarchies tombées que nous en avons à citer de républiques déchues ? C'est que le sentiment républicain est si peu naturel à l'humanité qu'il n'a jamais eu la vogue et que les peuples n'en ont pas voulu. De là le nombre restreint des républiques."

Le sentiment républicain n'est pas naturel à l'humanité, et les peuples n'en veulent pas !

Qu'ont-ils donc fait, les peuples, toutes les fois qu'ils ont brisé un despotisme, chassé des rois ? Ils ont proclamé toujours et invariablement la république.

La république est l'aspiration constante, universelle des hommes. Semblable à un but éloigné, mais qu'on poursuit toujours, tantôt avec des défaillances, tantôt avec une ardeur nouvelle, la république apparaît comme le terme de leurs espérances, comme le seul gouvernement où la liberté ait des garanties inviolables, où le peuple soit maître de ses destinées.

Dira-t-on que les hommes tendent à l'éternisation de leur dépendance plutôt qu'à la jouissance de la liberté ? Dira-t-on qu'ils aiment mieux obéir qu'exercer eux-mêmes leur volonté dans la souveraineté nationale ? Voilà pourtant ce que vous prétendez.

Interrogez l'histoire depuis qu'on l'a écrite pour l'enseignement des générations.

Que fit Rome lorsqu'elle s'affranchit des Tarquins ? Elle fit la république. Cette république dura cinq cents ans ; tant qu'elle fut vertueuse, elle mérita d'être libre. Plus tard elle se corrompit, et

c'est alors qu'on vit surgir les maîtres, les despotes, les empereurs en un mot. La corruption des mœurs engendre toujours les tyrans, de même que l'eau stagnante produit la boue.

Le premier de tous fut Sylla. Il fit voir aux Romains qui commençaient à être énervés tout ce que peut faire celui qui ose. Plus tard Auguste montra aux Romains devenus esclaves tout ce qu'on peut faire sans rien oser. Sous Sylla, ils se souvenaient encore d'avoir été libres : sous Auguste, ils n'avaient même plus la force de résister. Ils étaient propres à la monarchie.

Que fit l'Angleterre lorsqu'elle détrôna les Stuarts ? La république. Que fit la Suisse lorsqu'elle s'arracha des serres des Habsbourg ? La république. Que fit la France lorsqu'elle précipita sous la guillotine sa monarchie douze fois séculaire ? La république. Que firent toutes les populations de l'Amérique du Sud, lorsqu'elles brisèrent le joug de l'Espagne ? La république. Que demande aujourd'hui cette Espagne elle-même, affranchie à tout jamais de la camarilla ? La république ; et c'est la république que tous les esprits éclairés de France lui conseillent.

Voilà donc ce gouvernement *si peu naturel à l'humanité, et dont l'humanité ne veut pas !* Ah ! si les hommes n'étaient pas si confiants, si, à peine rendus à la liberté, ils n'abandonnaient pas leurs destins aux ambitieux qui les trompent, la terre entière ne serait aujourd'hui qu'une vaste république, et les hommes, au lieu d'être les jouets des despotes qui les font s'entr'égorger, ne seraient plus que des frères s'embrassant sous le ciel satisfait.

*
* *

La république, ou la liberté, n'est pas aujourd'hui ce que les peuples la croyaient autrefois. La liberté moderne est inséparable de la fraternité. On ne la veut pas seulement pour un peuple, mais pour tous les peuples. On veut effacer les frontières et voir tous les hommes dans la recherche du bien commun.

Voyez ces associations d'ouvriers qui se rencontrent sur un point donné de l'Europe, mais qui viennent de tous les pays à la fois. Ces ouvriers déclarent qu'ils sont frères et que les gouvernements ne les forceront pas à se battre les uns contre les autres. Voyez ces congrès pacifiques qui se réunissent à Genève. C'est le premier pas vers la fusion des races et l'harmonie des droits populaires.

Voyez l'Angleterre elle-même, la constitutionnelle Angleterre. Elle marche à grands pas vers la république. Sa reine n'est plus qu'une femme respectée et aimée ; mais ce n'est pas une reine, c'est un souvenir. Le prince de Galles sera probablement le dernier des rois anglais. Quand on aura renversé l'église établie qui est le principal soutien du trône, et que le suffrage aura atteint ses dernières limites, alors il n'y aura plus de raison pour conserver un fantôme de Majesté.

L'Angleterre a pris exemple des Etats-Unis, et elle a plus fait pour s'assimiler leurs institutions depuis cinq ans qu'elle n'avait fait de progrès constitutionnels dans les cinquante années précédentes.

C'est qu' aux Etats-Unis la liberté est une science. La république n'y est pas un système de gouvernement, mais un axiôme, dont toutes les conséquences se déduisent d'elles-mêmes, que l'on applique au fur et à mesure, et qui font l'école du monde.

Qu'était à côté de la liberté américaine la liberté antique ? C'était une marâtre pleine d'égoïsme et de tyrannie. Elle ne dépassait pas les murs de la ville natale, et tel grand homme qui se perçait le sein plutôt que de voir sa patrie asservie, traînait derrière lui des milliers d'esclaves. Cette liberté s'accommodait du despotisme, comme on le vit bien dans la Venise républicaine, sous le Conseil des Dix.

Elle admettait l'oligarchie et l'odieuse distinction des rangs qui nourrit toujours l'injustice ; elle regorgeait de privilégiés. Monstre décoré d'un beau nom, on lui vouait un culte qui étouffait dans le cœur tous les sentiments du juste et du vrai. C'était enfin une courtisane impérieuse dont il fallait caresser les violences, et non pas cette vierge sévère qui, aux Etats-Unis, convie tous les hommes à l'amour du droit commun, à la recherche de l'égalité, à l'exercice plein et facile des droits de l'individu qui sont le fondement même de la constitution américaine.

" Nommez-nous, continue la *Minerve*, les républiques qui ont vécu le quart de l'espace de temps qu'a duré la monarchie anglaise, ou même la monarchie espagnole, que l'on croit morte aujourd'hui, mais qui renaîtra sous peu. Combien de temps la république a-t-elle vécu à la place de cette longue et glorieuse monarchie française ? Si le sentiment républicain était si fort, il nous semble que le peuple, tour-à-tour maître de l'Angleterre, de la France, de l'Espagne, eût pu s'y installer à son aise."

Je nommerai la République Romaine qui a duré cinq cents ans sans interruption, celle de la Suisse qui date de 1389, celle des Etats-Unis qui remonte réellement à trois cents ans ; j'en nommerai partout enfin où il y a eu des peuples éclairés.

N'est pas libre qui veut, mais qui est digne de l'être.

En Asie, les monarchies se perdent dans la nuit des temps, parce que les hommes n'y furent jamais que des troupeaux d'esclaves.

Qui ne voit que le despotisme ne pourrait subsister, s'il n'éblouissait et s'il n'étreignait les peuples ? Ce respect superstitieux qu'il grave dans les imaginations les rend comme inertes et comme fascinées. Du jour où l'on raisonna le pouvoir en France, on fut effrayé à la vue des abîmes qu'il avait creusés tout autour de lui pour rester seul debout. C'était un monstre, engraissé de l'ignorance de douze siècles, qui apparaissait soudain dans toute son énormité, qui fit voir par là ce qui l'avait toujours soutenu et ce qu'il fallait d'efforts pour l'abattre.

Aussi, pour donner la liberté au peuple français, fallut-il le plonger dans des flots de sang.

C'est à cela qu'avait abouti cette *longue et glorieuse monarchie.*

***

" Ce m'est, s'écriait La Bruyère, une chose toujours nouvelle de contempler avec quelle férocité des hommes traitent d'autres hommes. L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, avides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes ; ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines ; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères."

Voilà l'*heureux* peuple (la majorité des Français) sur lequel régnait le roi-soleil ; sur ce fond sombre et sinistre tranchaient comme des teintes vives et joyeuses, comme des lueurs dorées et sanglantes, la richesse et les priviléges des grands. Le souverain d'abord, pompe énorme et absorbante de tous les sucs vitaux de la nation ; puis, rangées près de lui en tuyaux d'orgues, pompes moindres, mais sans cesse aspirantes, les princes royaux, les princes de l'Eglise, les favoris et les favorites, les courtisans sans nombre, les financiers et les accapareurs.

Le clergé avait la meilleure et la plus sûre part, car ses bénéfices consistaient en superbes et inaliénables domaines, grossis chaque jour par les dons de riches testateurs, désireux d'acheter par ces dons une place au paradis, aussi belle et aussi privilégiée que celle dont ils avaient joui sur la terre.

" Ce garçon si frais, si fleuri, et d'une si belle santé, dit encore La Bruyère, est seigneur d'une abbaye et de dix autres bénéfices ; tous ensemble lui rapportent six cent vingt mille livres de revenu, dont il n'est payé qu'en médailles d'or. Il y a ailleurs six-vingt mille familles indigentes qui ne se chauffent point pendant l'hiver, qui n'ont point d'habits pour se couvrir et qui souvent manquent de pain ; leur pauvreté est extrême et honteuse."

" Un gouvernement despotique, dit à son tour Raynal, *n'est jamais assez puissant pour faire le bien.* Il commence par ôter aux sujets ce libre exercice des volontés qui est l'âme, le ressort des nations, et quand il a brisé ce ressort, *il ne peut plus le rétablir.*

***

Je reçois de Toronto la lettre suivante :

A M. A. Buies, rédacteur de la *Lanterne*,

J'ai lu votre lettre dans les journaux ce matin et j'admire votre ferme et courageuse résolution de résister aux ennemis de la libre parole. Nous sympathisons avec vous dans Ontario et nous souhaitons ardemment votre succès.

Il ressort évidemment des actes du parti ultramontain qu'il est mal à l'aise, qu'il est effrayé de la lumière que répand votre *Lanterne.*

Brillez, brillez encore, vous disons-nous. Faites ce qui est juste, et résistez fermement à toutes les menaces.

Envoyez-moi votre pamphlet et le compte d'abonnement.

Bien à vous,

Free-Speech.

***

Un autre aussi m'écrit de Lyn (Ontario)

" Envoyez-moi, je vous prie, votre *Lanterne* pour six mois.
Dites la vérité, dût le ciel tomber sur votre tête : "
Soyez tranquille, je la dirai, la vérité.

***

Ce sont deux pr testants qui m'ont écrit ces deux lettres. Ce n'est pas là le pire ; ce qui est horrible, c'est que je ne m'en cache pas. Oui, mes amis, de l'argent de protestants, monnayé et frappé par Belzébuth, qui va servir à payer mon cordonnier, lequel le prendra sans demander d'où il vient.

C'est un signe des temps.

***

Un autre correspondant m'écrit de Québec, sous la signature " Historicus. "

Je regrette d'avoir à refuser son article.

Qu'il soit bien entendu, et je désire bannir toute équivoque à ce sujet, que ma *Lanterne* ne peut servir à aucun genre de personnalités.

J'écris pour instruire, non pour satisfaire des haines. Qu'importent le nom ou les actes de tel ou tel. Tant que ces actes n'ont pas un caractère public et ne peuvent servir d'exemple, je n'ai rien à y voir.

Je veux maintenir ma *Lanterne* à la hauteur d'un pamphlet, et non l'abaisser au libelle.

Ça ne serait vraiment pas la peine de prendre une plume pour me mettre au niveau de ces petits insulteurs gagés qui mendient l'aumône du scandale et vivent des réputations que leur souffle flétrit.

Je descendrai dans l'arène pour y combattre le vice, le mensonge, l'hypocrisie, toutes les hontes, jamais pour outrager un nom.

Non que ce soit là le rôle que veuille me faire jouer le correspondant " *Historicus ;* " mais j'y arriverais bientôt et n'aurais plus raison de m'arrêter, ayant entamé la pomme.

On comprendra sans doute maintenant que je ne puis sortir du terrain où je me suis placé, et que, voulant rendre ma *Lanterne* utile, je ne puis la faire méprisable.

***

Bon nombre de personnes me demandent encore tous les jours " Où donc trouve-t-on votre *Lanterne ?*

Je déclare que je suis exaspéré.

Où trouve-t-on la Lanterne ! Mais partout. Partout les affiches brillent et vous invitent.

Si vous voulez l'avoir, vous n'avez qu'à ouvrir les yeux. Si vous ne la voulez pas, ne venez pas m'en parler.

***

AUX CORRESPONDANTS

J'ai reçu cette semaine une quantité de correpondances auxquelles il m'est impossible de faire droit, vu le manque d'espace et le désavantage de ne paraître qu'une fois la semaine.

Je ferai remarquer en particulier au correspondant qui signe *Ancien procureur en droit* que son article, pour être très-piquant et digne à tous égards de la publicité, ne contient néanmoins aucun fait précis que je puisse utiliser.

Or, ce sont des faits, des faits *arrivés*, qu'il me faut.

Je me servirai avant longtemps des documents qu'il a eu la bonté de me faire parvenir. Ils sont précieux ; je les mettrai en français sous les yeux du public.

LA LANTERNE

N° 7

On me demande où je veux en venir. On dit " Cherchez-vous donc à détruire la religion ?

Ce que je veux, le voici.

***

Je veux que le peuple croie, mais non qu'il soit exploité.

Je veux qu'il n'y ait pas de superstition lucrative, et qu'on ne fasse pas de miracles ridicules pour en tirer de l'argent.

Ce n'est pas moi qui attaquerai une religion, quand elle sera digne de respect.

Mais j'attaquerai sans crainte et sans relâche les faux ministres de cette religion qui s'enrichissent en prêchant la pauvreté, qui trafiquent de toutes les pratiques religieuses, qui font servir Dieu constamment à leur ambition, à leur rapacité, à leur esprit d'accaparement et de domination, à leurs haines, à leur fanatisme de commande.

Dieu est grand ! dit l'Arabe. Je ne veux pas que vous le fassiez petit, que vous le fassiez à votre image.

" Si les chevaux se faisaient des dieux, ils leur donneraient la forme d'un cheval, " a dit depuis longtemps Xénophane.

La religion, la vraie, a fait de grandes choses. L'ultramontanisme n'a engendré que des hontes.

Il ne s'adresse pas à l'intelligence, mais à la crédulité, qui n'est pas la foi.

Croyez, et ne raisonnez pas. C'est absurde. Toute la raison humaine se révolte contre cette théorie aveugle qui fait des hommes des automates.

Je respecte toutes les convictions, quand elles sont des convictions, et non des idées imposées qui rejettent l'examen.

Un homme est un être intelligent et raisonnable. Voilà ma croyance.

***

Je n'aime pas à me poser en victime. C'est un rôle qui, lorsqu'il n'est pas sacré, est ridicule. Il y a tant de charlatans qui l'ont exploité de nos jours que, vraiment, on est tenté de lui préférer celui de bourreau.

Mais voici des petits faits que je trouve de nature à me faire inscrire dans le martyrologe, bien plus que si j'avais passé dix ans, une jambe sur une colonne, à me faire nourrir par des corbeaux, comme les saints *stylites*.

***

J'employais un petit garçon à mon bureau. Cet enfant avait été à l'école des Frères, mais il ne savait pas lire. J'avais une peine infinie à lui faire déchiffrer quelques lignes.

Il était payé grassement et bien traité, ce en quoi il différait des zouaves pontificaux.

Un beau jour, il se sauve au moment où j'avais le plus besoin de lui.

Deux jours après, sa mère vient chez moi *entrer dans des explications*. Ces explications consistaient à me dire qu'on lui avait *formellement défendu* de laisser vendre la *Lanterne* à son fils. C était plus que satisfaisant, et je m'inclinai.

Mais d'où venait cette défense ?

En Canada, il n'y a plus qu'une classe d'hommes qui défende et ordonne ; ce sont les prêtres. Les juges eux-mêmes, parlant au nom de la loi, ont perdu cette attribution, comme on l'a vu la semaine dernière dans l'affaire du shérif

Je compris donc de suite que j'avais affaire à l'énorme Puissance, dont un des plus formidables moyens est d'épouvanter la conscience d'une pauvre femme du peuple, ignorante, et d'obliger un petit garçon à quêter plutôt qu'à gagner honnêtement sa vie.

J'engageai de suite un autre enfant et lui donnai des *Lanternes* à vendre.

Une heure après il revenait chez moi tout ému, tout bouleversé.

Ah ! Monsieur, me dit-il, j'en ai eu une râclée, allez. J'ai bien rencontré mon confesseur, M. F...., de l'évêché, qui m'a dit : " Qu'est-ce que tu fais là ? Qu'est-ce que ce papier ? Des *Lanternes!* Comment, tu vends des *Lanternes !* Va-t-en vite brûler ça ; que je ne t'y reprenne plus. "

Et de deux.

***

Le soir même—vous voyez que les événements se précipitent—j'entrais dans un hôtel avec quelques amis.

Aussitôt vient à nous un petit garçon, qui avait l'air de mépriser les biens de la terre, fonction qui se généralise de plus en plus et qui a pour avantage immédiat de faire une population mendiante et abrutie.

Il nous demande quelques sous. "Pourquoi ne travailles tu pas? lui dis-je.

—Je ne peux pas trouver d'ouvrage, Monsieur." C'est la réponse invariable.

"Viens avec moi, je vais t'en donner."

Je l'amène et lui offre une douzaine de *Lanternes* à vendre.

"Oh, monsieur, je ne peux pas vendre ce papier-là, fit-il en regardant la vignette.

—Tiens ! pourquoi ça ?

—Parce que, monsieur, je me *ferai prendre ;* c'est ce qu'on a dit aujourd'hui à un petit garçon qui le vendait.

—Mais l'a-t-on pris, ce petit garçon ?

—Non.

—Eh bien ! on ne te prendra pas davantage, toi.

—Ah ! j'ai trop peur.

—Ecoute, si tu te fais prendre, je te *déprendrai* ; va toujours.

—Oh ! non, non, monsieur, ce papier-là est *effrayant*, voyez-vous !

—Bien, mon garçon ; voici deux sous, va quêter."

***

Le lendemain matin, j'entre chez un de mes dépositaires pour lui donner quelques instructions.

Il n'y était pas. Mais sa femme y était. Oh ! les femmes !.... je veux bien leur permettre de m'aimer, mais non pas de m'avaler tout rond.

Or, je fus sur le point de l'être ce jour-là.

Arrive sur moi la maîtresse de céans, du fond de la boutique. Elle a des dents, cette femme !.....

J'ai vu les ouragans du golfe mexicain ; j'ai vu l'Atlantique furieux tourner bout pour bout le steamer où je me trouvais, n'ayant dû mon salut, en ce jour mémorable, qu'à la Providence qui a des vues sur moi, mais je n'ai jamais vu de catastrophe comme cette figure-là.

"Nous sommes des catholiques *romains*, fit-elle en fondant sur moi.....

—Mais, mais, madame, je vous en congratule, repris-je en reculant de trois pas, convaincu instantanément que la femme est supérieure à l'homme, quand elle a des dents de trois pouces..... Madame, veuillez.....un instant.....recevez.....

—Monsieur, monsieur, *je* n'ai rien à recevoir. *Nous* sommes des catholiques romains, et *je* ne veux pas vendre votre infâme journal ; il est plein d'obscénités, votre journal ; il dit que les prêtres ont des

femmes, qu'ils....que, qui....", et sa bouche pleine de qui, que, qu'a, expectorait et ne jetait plus que des sons sans mots.

Je retrouverai devant cet orage le calme des grands caractères.

" Madame, lui dis-je, si vous êtes catholique, et romaine ! (car il paraît que catholique canadien ne vaut rien du tout), vous devez savoir qu'il est défendu de porter des jugements téméraires, de condamner sans savoir pourquoi.... Avez- vous lu la *Lanterne* ?

—Non, je ne l'ai pas lue, Dieu merci, et je ne le lirai pas non plus. *Mais il est obscène, votre journal.*"

Rien n'était plus clair. Depuis ce jour, je suis canvaincu que j'ignore ce que j'écris, et que d'autres savent ce que je n'écris pas.

***

Partant de là, je me rends chez un autre dépositaire. J'arrive le cœur serré.

Plus d'affiche ! je reste saisi. Mais faisant effort sur moi-même, j'entre, et d'une voix étranglée : " Ne vendez-vous plus la *Lanterne ?* hasardai-je.

—Oui, monsieur, nous la vendons certainement. Il nous en reste encore quatre exemplaires sur les deux douzaines déposées.

—Mais vous n'avez plus l'affiche.

—Tiens ! "

Et derechef je vais constater. Il n'en restait plus rien, pas la plus petite déchirure. Durant la nuit on l'avait enlevée. Evidemment la main qui avait passé là était infaillible.

***

C'est la foi qui soutient dans les douloureuses épreuves de la vie.

Si j'avais pu croire aux miracles, comme ceux que rapporte le *Nouveau-Monde*, j'aurais compris de suite que l'affiche s'était envolée toute seule vers un monde meilleur, et je me serais consolé de cette perte en la sachant heureuse.

Mais comme je ne suis qu'un renégat, (expression de l'*Ordre*), je partis accablé d'amertume. Je crus sentir toute une armée d'ennemis invisibles me combattant dans l'ombre, et me portant des coups d'autant plus sûrs que je ne pouvais les parer.

Les connaître, ces ennemis, impossible ! Ils ne sont personne, et ils sont légion. Ils intriguent sans paraître, et tuent un homme sans commettre de meurtre. Ils ne violent pas la loi, mais ils violent toutes les notions d'honnêteté, de bonne foi, de justice. Insaisissables eux-mêmes, ils savent bien par où vous prendre, ils vous harcèlent, vous détruisent petit à petit, sans relâche, sans trêve, et lorsque, succombant sous les coups sans voir la main qui les porte, vous jetez le cri de persécution, vous faites appel à tous les hommes libres et les ralliez autour de vous pour vous protéger, ils font demander par la presse, sans qu'on sache encore qui l'inspire, de quelles persécutions

vous avez à vous plaindre, quels faits vous pouvez préciser. C'est ainsi que de vous, victime tourmentée par tous les moyens clandestins maniés à profusion dans les familles, dans les confessionnaux, dans les confréries, dans les sociétés dirigées par eux, c'est de vous quils font un persécuteur !

***

Notre peuple est profondément abaissé et humilié, parce que ce sont ces hommes-là qui ont fait son éducation. Ils lui apprennent à être faux, craintif, oblique, à employer toute espèce de petits moyens, de sorte qu'il ne peut employer les grands, quand il le faut, et qu'il se voit d'un grand bout dominé par les autres races.

Nous sommes des moutons et, qui le veut, peut nous tondre.

On ne nous prêche que deux choses, l'obéissance et l'humilité, l'obéissance surtout, dont on fait la première des vertus.

Mais l'obéissance n'est que l'école du commandement et non pas une vertu en soi.

Et l'humilité, telle qu'on nous l'enseigne, n'est autre chose que l'humiliation.

La vraie vertu des nations n'est pas l'humilité, c'est l'orgeuil, c'est la conscience de leur force qui leur fait faire de grandes choses.

L'esprit public inculqué dans les masses, le voici. Il se résume en deux mots prononcés, il y a deux ans, par l'évêque de Trois-Rivières :

"Dans toute matière, dit il, et *surtout en matière politique*, c'est l'évêque qui juge en dernier ressort."

***

Dernièrement, les journaux du *parti stupide* se rengorgeaient à la vue de statistiques fournies par le *Journal de l'Instruction*, d'où il ressortait que le Canada *est le pays le plus ins'ruit du monde !*

		Population	Elèves des écoles	Proportion suivant la population
Italie	1863.	22184560	1109224	1 sur 20
Espagne	1865.	16301000	1569017	1 " 10½
France	1850.	35779067	3407545	1 " 10½
"	1862.	37472000	4336368	1 " 8½
Autriche		36514466	2605000	1 " 10
Angleterre	1858.	16921888	2144379	1 " 7½
Etats-Unis	1860.	30000000	4300000	1 " 6½
Prusse		16285036	2605000	1 " 6½
B.-Canada	1861.	1111568	180845	1 " 6

Quand le roi de Prusse fit la guerre à l'Autriche, il ne se présenta pas avec des listes d'enrôlement, mais avec des hommes.

Ces hommes n'avaient pas seulement des armes à la main, mais ils savaient s'en servir.

Nous qui sommes *le peuple le plus instruit de la terre*, nous n'avons ni soldats ni armes.

Les écoles publiques en Canada sont un mythe, une farce honteuse.

Si les enfants par hasard y apprennent à lire, on ne leur met guère entre les mains d'autres livres que le catéchisme et la petite *histoire sainte ;* ils ont bien pour la forme une grammaire et un volume d'*exercices français*, mais ils ignorent l'une et ne font guère les autres ; de géographie, point ; d'histoire, n'en parlons pas ; de physique, de mathématiques, de chimie, des notions confuses. Dans d'immenses paroisses, on trouve une seule école où les enfants en petit nombre qui la fréquentent viennent souvent de très-loin, ou ne viennent que rarement, débitent une petite leçon d'histoire sainte, regardent curieusement l'instituteur s'embrouiller dans les quatre premières règles de l'arithmétique, s'en vont, reviennent, et ainsi de suite, pendant trois à quatre ans, sans avoir rien appris. Le curé du village est là qui guette s'il se glisse un ouvrage de science élémentaire égaré sur les bancs de l'école, et le proscrit sans miséricorde. Ça n'est pas *approuvé par Monseigneur !*

Parlerez-vous de la jeunesse des colléges ? Que sait-elle ?

Pendant cinq mois que j'ai été rédacteur du *Pays*, je n'ai pu trouver un seul produit de collége capable de traduire, dans un français décent, les documents anglais que je recevais.

Quand il s'agissait de documents scientifiques, les jeunes gens à qui je m'adressais ignoraient l'orthographe et le sens des mots techniques.

Quand il s'agissait de documents politiques, ils ignoraient l'histoire, la géographie, et ne savaient comment bâtir leurs phrases.

J'ai passé ces cinq mois à faire l'école.

Vous ne le croyez pas ? Lisez les traductions de la *Minerve.*

Les traductions sont difficiles ! Eh bien ! prenons quelque chose qui ne soit pas une traduction, prenons un *éditorial* du *Nouveau-Monde*, par exemple.

Il s'agit de la statue de la reine Victoria : " Comme la chose doit se faire, dit le *Nouveau-Monde*, par des souscriptions volontaires, nous n'avons pas un mot à dire du *mérite*, du *prix* ou de l'à-propos du mouvement."

Vous figurez-vous ce que c'est que le *mérite et le prix d'un mouvement* ?

Parlant du conflit de juridiction survenu la semaine dernière entre le gouvernement et le tribunal de M. Berthelot, le N...M...dit encore :

" Tout est suspendu pendant quelques minutes : puis la cour *reprend à rendre* des jugements."

***

Je continue. La jeunesse sort des colléges, bouffie de prétentions, mais vide de science.

Elle ignore les choses les plus élémentaires, sans parler du grand mouvement scientifique de notre époque, des découvertes de la géologie, du développement de la race humaine sur toutes les parties du monde, des études nombreuses et variées faites sur tant de sujets divers, et qu'il n'est pas permis d'ignorer aujourd'hui. Cela est bien simple, on enlève aux jeunes gens tous les livres ; ils ne peuvent lire que ceux de la petite bibliothèque du séminaire, et Dieu sait ce qu'est ce *stock*-là. Histoire ancienne : Rollin, et rien que Rollin ; Gibbon n'existe pas ; histoire de France : Gaboure ; mais Thiers, Thierry, Henri Martin, Mignet, Michelet, inconnus ! Poésie : Lefranc de Pompignan, J. B. Rousseau, un peu de Racine, encore moins de Corneille ; voilà le bagage. Eloquence : oraisons funèbres de Bossuet ; Fénélon est dangereux.

Un élève rapportait de ses vacances, il y a quelques années, quelques pièces de Shakespeare et le traité de l'*Existence de Dieu*. Il voulait connaître ce que c'était que ce Shakespeare dont on parle tant, et comment l'existence de Dieu était démontrée par Fénélon. On lui ôta ces deux livres dès le premier jour ; Shakespeare est un Anglais qui ne parle pas de la nationalité canadienne, et Fénélon apprend à raisonner. Voilà !

***

Je reçois la communication suivante :

" La sécularisation des propriétés accaparées en Espagne par les Jésuites et autres corps religieux va sans doute ramener les mêmes doléances et les mêmes lamentations. On criera encore à la spoliation. Ces opérations qui ont fait le tour du monde et qui passeront ici un jour comme ailleurs, sont maintenant bien comprises. Ce sont de simples revendications. L'état, représentant la société dépouillée par les corps religieux, ne fait que rentrer dans son bien. On avait mis un bandeau sur les yeux des populations pour les dépouiller ; les populations reprennent leurs biens quand elles y voient clair. Ce n'est pas plus compliqué que cela.

" Victor-Emmanuel, cédant aux arguties de quelques casuistes, a eu la candeur d'indemniser les corps religieux. Qu'y a-t-il gagné ? Plus de malédictions que s'il eût repris le bien de la nation là où il le trouvait, sans cérémonie. L'exemple ne sera pas perdu pour les Espagnols."

Le digne citoyen qui m'adresse ces observations, croyant sans doute entrer dans mes vues, se trompe du tout au tout. Il oublie une chose bien simple ; c'est que le pape, ayant été institué par Dieu maître des trônes et des empires, il en résulte manifestement que le clergé est propriétaire naturel de tous les biens d'ici-bas.

S'il en laisse avoir par ci par là à quelques particuliers, c'est par pure tolérance.

***

Un jeune homme se présente l'autre jour pour demander une place dans la galerie de l'église des Jésuites. On lui répond qu'il l'aura, à la condition qu'il se mette de l'Union Catholique !

La condition était dure. Néanmoins elle fut repoussée. Moi, j'aurais accepté, rien que pour voir si les Jésuites m'auraient donné ma place dans la galerie, sans exiger en sus que je fisse partie du *Rosaire Vivant*, de la *Couronne d'Or* ou de l'*Adoration Perpétuelle.*

Ah ! vous ne savez pas ce que là c'est que toutes ces jolies choses. Je vais vous le dire.

Le *Rosaire Vivant* est une confrérie dont les membres sont tenus de réciter trois chapelets par jour, ce qui fait en tout 150 Ave Maria.

C'est le seul exercice dont il soit impossible de se lasser, pas plus que le *Nouveau-Monde* ne se lasse de faire des miracles.

La *Couronne d'Or* est une société secrète, approuvée par l'évêque, le même qui n'a pas approuvé le club St-Jean-Baptiste, parce qu'il n'avait pas de chapelain. La société de la *Couronne d'Or* comprend 30 membres ayant chacun son jour pour communier. Quand le mois a 31 jours, ils communient tous ensemble.

Les membres de l'*Adoration Perpétuelle* viennent l'un après l'autre se mettre à genoux, pendant une heure, devant le St-Sacrement.

Cette pratique, très-profitable aux tailleurs, a été instituée pour rappeler à l'homme qu'au moins une heure par jour il doit cesser de veiller à ses affaires, à moins, bien entendu, qu'il ne fasse déjà partie de l'Union Catholique, où l'on est à genoux tout le temps.

Ceux à qui il arrive quelque lassitude par suite de ces nombreux exercices quotidiens, se procurent une fiole de l'huile de Notre-Dame-de-Pitié pour s'assouplir les articulations.

Vous voyez comme tout se tient.

Il ne reste plus ensuite qu'à devenir membre de la société St-Jean-Baptiste, pour que le royaume des cieux s'ouvre à deux battants.

***

Le *Pays* est enfin devenu quotidien ; oui, il l'est devenu, ce vieux scélérat.

Tous les hommes vertueux vont être obligés de quitter la province maintenant.

Savez-vous ce qu'il a osé dire, ce monstre de journal ? Ah ! l'on voit bien qu'il est fondé par des protestants...., et moi qui fus assez naïf pour le nier !

Savez-vous ce qu'il a dit, là....Eh bien ! il a dit....non, je ne pourrai jamais répéter ça.

Pourtant, il faut prévenir les gens....le *Pays* dit ce matin, 8 Novembre 1868, ah ! cette date fatale ne partira jamais de ma mémoire....il a dit, le *Pays*, il a dit....non, tenez, lecteurs, je n'ai pas le courage de vous.....

Un coup de cœur, voyons.....Eh bien ! oui, il a dit, il a....

Jour de Dieu ! est-il possible ! je ne pourrai jamais....

Une, deux, ça y est quand même ! je le lâche....tenez-vous bien ..

Lecteurs ! lecteurs ! le *Pays* a dit ce matin....qu'il voulait instruire et intéresser ! ! ! ! ! ! !

Mourons !

***

La concurrence est une chose licite et louable : elle favorise le progrès industriel. Les religieuses l'ont si bien comprise et la pratiquent si bien qu'elles font aux pauvres femmes du peuple, qui travaillent pour les magasins, une concurrence qui les met sur la paille, ce qui est mauvais dans cette saison-ci.

Grâce à cette concurrence, les femmes du peuple ne trouvent plus d'ouvrage, mendient, ou.....

Qu'une industrie prospère ou débute, dans notre ville, avec de belles perspectives, de suite vous voyez arriver les émissaires de certaines congrégations qui demandent qu'on leur cède la besogne, et qui offrent de la faire au rabais.

Naturellement, l'industriel livre le travail. Alors vient l'ouvrière qui, apprenant que les religieuses font l'ouvrage pour tel prix, l'accepte pour le même prix, plutôt que de n'en pas avoir.

A leur tour, les religieuses reviennent et offrent de faire l'ouvrage à plus bas prix encore.

La pauvre ouvrière, qui n'a pas les avantages qu'ont les congrégations dont je parle, qui n'est pas nourrie, chauffée, éclairée par la charité publique, renonce à faire l'ouvrage à perte, et la voilà sans ressource.

Chacun est libre sans doute d'entreprendre un travail à aussi bas prix qu'il le veut ; et le marchand, qui ne consulte que son intérêt, cherche à réaliser le plus de profits possible sur ses ouvriers.

Ce n'est pas là la question. Une concurrence ne saurait être louable, ni même légitime, si elle n'est faite à moyens égaux. Mais que des congrégations, qui vivent de la piété crédule et de la charité du peuple, viennent enlever le pain aux pauvres femmes de ce peuple, aux ouvrières, mères de famille souvent, qui n'ont qu'un métier pour vivre, c'est un de ces petits supplices arrosés d'eau bénite, comme on en tient en réserve pour précipiter plus vite dans le paradis les gens qui ont la vie dure.

Il est fort heureux qu'il y ait des sœurs qui entendent le commerce. Sans elles, on vivrait trop longtemps dans cette vallée de larmes.

***

Je reçois la lettre suivante de Québec :

MONSIEUR,—Votre *Lanterne* est suivie avec beaucoup d'intérêt par nn grand nombre de personnes, chaque semaine.

Comme peu de protestants cherchent à troubler les catholiques dans l'exercice de leur religion, de même je crois qu'il n'y a qu'une classe de catholiques romains qui veuille nous priver de notre liberté religieuse.

C'est là la classe que vous attaquez si courageusement, et contre laquelle vous avez besoin de tous les appuis possibles.

Mais soyez convaincu que vous aurez les sympathies et l'appui de tout homme indépendant d'esprit, tant que vous conduirez votre petit journal avec tact et que vous vous attacherez à la vérité.

Le gouvernement local peut se vanter de ses écoles et de l'éducation publique, mais quelle peut être la valeur de cette éducation, quand la voix d'un seul homme, (comme dans la discussion entre les abbés Pouliot et Chandonnet), peut clore toute discussion, sous la menace du plus grand des châtiments qui puisse frapper un catholique ?

Cette éducation ne peut servir qu'à appesantir encore davantage notre jeunesse sous un joug énervant et funeste.

Continuez comme vous avez commencé. Réussissez ; vous avez les meilleurs souhaits de tous les hommes éclairés et libéraux.

UN PROTESTANT

Un protestant ! Ah ! quand j'arrivai à cette signature, quel coup de foudre ! En un instant toutes mes illusions s'enfuirent. Peut-on signer " Un Protestant ! "

Cette lettre est mon coup de grâce. Désormais l'*Ordre* ne me fera plus de réclames, et le *Nouveau-Monde*, possédant la preuve manifeste de mon apostasie, n'aura plus besoin de l'inventer !

***

L'Institut canadien-français, n'ayant plus de membres, a compris l'urgence de nommer des officiers.

Les messieurs suivants ont élé élus, c'est-à-dire se sont élus, par le suffrage universel.

M. Bourgoin, secrétaire-correspondant. Cette charge exigeait un homme d'une santé vigoureuse, capable de signer son nom et au fait de toutes les notes échangées entre M. Duhamel et M. Thibault, lorsque celui-ci reçut de celui-là ce fameux coup de pied qui l'ébranla jusque dans ses fondements.

M. Bourgoin aura la faculté de se décharger sur un secrétaire adjoint de toutes les lettres qu'il n'y aura pas lieu d'écrire, se réservant les adresses à Sir Fortunat Belleau qui continue d'être gouverneur, dans l'attente d'une nouvelle " exposition provinciale " des plus belles bêtes du pays.

MM. Valois et Rolland ont été nommés trésoriers du petit tronc de l'Institut. On ne leur a pas demandé de cautionnement.

Le comité de la bibliothèque a la charge d'un volume que les membres du comité devront emporter tour à tour chez eux, vu l'impossibilité de le placer dans le dit Institut, transformé en bureaux d'avocats.

Le comité de discussion siégera tous les trois mois pour discuter si le gardien de l'Institut prendra ou non le titre d'Excellence.

Il s'est agi en outre de décider si l'on s'abonnerait à la *Lanterne*.

C'est alors que M. Thibault, dans un transport d'éloquence, s'écria qu'il recevrait plutôt 300 autres coups de pied de M. Duhamel, à cinq shillings pièce,* que de laisser une lumière quelconque pénétrer dans les salles du Canadien-français.

---

* M. Duhamel avait été condamné à cinq shillings d'amende pour avoir donné au dit Thibault le dit coup de pied.

Quelques esprits timides essayèrent de s'objecter ; mais M. Rolland mit fin à la discussion en rappelant que l'abonnement à la *Lanterne* coûterait $2.00 par année.

Puis l'Institut s'ajourna jusqu'à la nouvelle élection des officiers qui aura lieu dans six mois.

***

Un digne compatriote, à qui j'avais envoyé des *Lanternes* pour vendre, dans un endroit obscur du Bas-Canada, me répond par ces mots brefs, mais éloquents :

" MONSIEUR,—Vue que votre papier parait suceptible vis-à-vis le publique je ne puis en vendre en conséquence je vous les renvois.

" Votre Obt. Svt.

" * * * "

Je passerai cette lettre, pour qu'il y réponde, au secrétaire-correspondant de l'Institut-canadien-français.

***

Le pape, paraît-il, dit une prière tous les jours pour le rétablissement d'Isabelle sur son trône.

La Providence aurait bien dû épargner cette peine au pape, qui ne peut dire trop de prières pour rester sur le sien.

Il n'y avait qu'une chose bien simple à faire, c'était d'empêcher Isabelle de dégringoler.

On dira que Dieu veut éprouver les rois ; c'est inutile. Quand ils sont rétablis, comme cela arrive, ils sont cent fois pires qu'auparavant.

Ça m'amuse beaucoup, cette expression : *Dieu veut éprouver les rois.* Eh bien ! Et les peuples ! Ils ne comptent donc pas !

***

Je lis dans un journal français :

" La cour de Rome prépare, elle aussi, son coup d'état. On a béatifié, il y a deux ans, Pierre d'Arbues, ce sombre et féroce inquisiteur d'Espagne qui fit périr dans les tortures les plus affreuses de dix à douze mille infidèles. Eh bien ! il est question d'avancer pour lui les temps canoniques et de le jeter, tout sanctifié, à la tête des révolutionnaires qui demandent la liberté de conscience et la suppression du budget des cultes."

Ce sera bien fait.

***

A propos de cette béatification, on me raconte un bien joli mot du cardinal Antonelli :

Un ambassadeur d'une puissance protestante, avec lequel il est assez familier, lui disait :

—Vous n'y pensez pas, Eminence, béatifier ce rôtisseur de mécréants ! Votre paradis ne devient plus habitable. Jamais je n'oserais passer l'éternité entre ce bourreau et votre Benoît Labre, l'apôtre des mendiants. Mieux vaudrait la société de Voltaire, Diderot, d'Alembert et autres damnés de distinction.

—Rassurez-vous, dit l'Eminence, nous pourrons aller de temps en temps dans leur compartiment.

Ce mot est profond.

***

Le *Nouveau-Monde* aime bien les statues, mais à la condition qu'on ne les mette nulle part. Il n'admet qu'un seul endroit décent où l'on puisse placer celle de la reine d'Angleterre, et c'est le marché à foin, au milieu des chantiers de bois.

" Elever une statue à la reine Victoria sur la Place-d'Armes, dit-il, ce serait élever un monument au chef du protestantisme en face d'un des plus imposants édifices du culte catholique de ce pays, et dans un endroit sacré pour la population française. La Place d'Armes, en effet, fut un champ de martyrs. Si Sa Majesté est notre reine, et, comme telle, a droit à notre allégeance et à notre soumission, il est des occasions où son titre de chef de l'Eglise anglicane ne saurait être oublié. C'est d'une de ces occasions qu'il s'agit ici.

" C'est bien assez d'avoir défiguré la place Jacques-Cartier, encore un site historique, par la colonne de Nelson, sans que nos concitoyens d'origine et de croyance différentes fassent une demande qui blesse nos sentiments de catholiques et de premiers colons de ce pays."

Las d'exercer son fanatisme sur les vivants, le *Nouveau-Monde* s'en prend aux statues.

Il aura plus de chance. Il en aura du moins autant qu'avec les statues pour lesquelles il s'imprime, c'est-à-dire qu'il réussira à créer encore plus d'étonnement que de dégoût, en dehors du petit cercle de vieilles croûtes mommifiées qui le soutiennent par la force d'inertie.

Il ne s'agit pas d'élever une statue au chef du protestantisme, mais à la reine d'Angleterre.

Il n'y a plus aujourd'hui de *chef du protestantisme ;* c'est là une de ces expressions banales, consacrées par l'usage, qui ont perdu leur sens avec la marche des événements et des idées.

Et quand bien même la reine Victoria représenterait le chef du protestantisme, je dirais encore : Elevez cette statue, élevez-la précisément en face de la cathédrale catholique.

Nous sommes un peuple formé de toutes les races et de toutes les religions. La plus large tolérance doit régner parmi nous. La statue de la reine d'Angleterre en face de Notre Dame serait un emblême de l'harmonie si nécessaire à notre bonheur et à notre acheminement vers nos destinées communes.

Au lieu de la statue de la reine, j'aimerais à voir une église protestante s'élever en face des tours majestueuses de Notre-Dame. Cela serait d'un grand et magnifique exemple.

Sur cette terre donnée à tous les hommes, il ne doit pas y avoir un seul coin livré exclusivement à tel ou tel culte. Le Dieu des chrétiens est le Dieu de l'humanité.

Je sais bien que le *Nouveau-Monde* voudrait avoir un dieu à lui tout seul. Mais ce n'est pas la peine d'avoir créé les mondes, de régner dans l'espace, d'être infini par la durée, pour venir s'enfermer dans un atelier de bedeaux.

Quand le *Nouveau-Monde* aura prouvé que son Dieu est le seul vrai, alors il sera temps de mettre devant sa porte une statue avec cette inscription : " *Hic est Lamarchi Deus qui fecit cœlum et terram, et omnia quæ vadunt, propterea Novum-Mondum, suæ delectationis operam.*"

Ce jour-là, le *Nouveau-Monde* ressemblera au trône d'Isabelle II.

***

Depuis un certain temps, les lecteurs habituels du *Nouveau-Monde* restaient tout ébahis de l'intérêt qu'offrait tout à coup ce journal voué fatalement à l'insignifiance.

Sous le titre attrayant de *Revue des Journaux Américains*, le *Nouveau-Monde* donnait en effet tous les jours une série d'articles tellement sensés que ses lecteurs commençaient à le prendre au sérieux et à le ranger parmi les journaux ayant une signification.

Or, savez-vous de quoi étaient composés la plupart de ces articles qui faisaient oublier tout le reste ?

D'extraits du *Messager Franco-Américain ! ! !*

***

Le *Messager Franco-Américain* de New-York,—je ne dis pas cela pour vous, lecteurs de la *Lanterne*, qui savez à quoi vous en tenir, mais pour vous, consciences fragiles qui regardez le *Nouveau-Monde* comme votre colonne de lumière,—le *Messager Franco-Américain* est le journal le plus franchement et le plus dignement libre-penseur de notre hémisphère.

Voilà de quoi l'on vous nourrissait, chers agneaux qui pensiez paître dans le champ du Seigneur : on vous faisait avaler l'impiété à grandes doses, et vous trouviez cela excellent, bien meilleur que des miracles.

Il est vrai que le *Nouveau-Monde* vous a tellement aveuglés depuis sa fondation que vous n'êtes plus capables de rien discerner.

Mais quoiqu'il fût assuré de votre ignorance qui lui est si chère, il se gardait bien toutefois, par pure sainteté, de créditer le *Messager Franco-Américain* pour tous les articles qu'il lui dérobait afin de captiver vos yeux.

Que le *Nouveau-Monde* abuse de votre crédulité angélique au point de vous dire que les petits lépreux se transforment en Christs à discrétion, passe encore.

Mais qu'il fasse prendre pour siens des articles du *Messager*, voilà un de ces miracles qui feraient frémir l'évêque Bourget lui-même par leur audace.

" On ne doit pas sa foi à qui ne la garde point à Dieu, " a dit Innocent III déjà depuis six cents ans.

Innocent cinquante, qui est le *Nouveau-Monde*, dit ou pense la même chose aujourd'hui.

Ce qui démontre le progrès que les idées font parmi la gent tonsurée.

***

Je viens de mettre la main sur un nouvel échantillon des marchandises cléricales.

On verra que notre digne clergé étend ses opérations de jour en jour. Jusqu'à présent il n'avait pas passé la Chine ; dernièrement il était rendu en Corée où il découvrait tout à coup 3,000 martyrs ; maintenant, le voilà au Japon.

S'il n'y avait pas de martyrs partout, ça ne serait pas juste.

Il est probable que les nouveaux martyrs découverts au Japon viennent de ce que le Mikado, ou empereur, a retenu les services de l'ex-lieutenant Grennell, un *américain*, comme chef du bureau de la marine, et qu'il a nommé le général Paul Frank, aussi de l'armée américaine, général-en-chef des forces militaires du Japon.

Peut-être aussi le denier de St-Pierre n'a-t-il pas rapporté cette année autant que les années précédentes, ce qui a pour effet immédiat de créer une centaine de martyrs dans quelque pays très-lointain.

Ou bien encore on s'attend à l'arrivée au Concile œcuménique d'un certain nombre d'évêques râpés qui n'ont pas le bonheur de vivre dans un pays tondable comme le Canada, et comme la religion est intéressée directement à ce que chaque évêque ne laisse pas de comptes à sa pension en quittant Rome, on a imaginé la petite pratique suivante, imprimée sur papier glacé et distribuée à profusion dans les maisons de Montréal :

COURONNE DES SAINTS MARTYRS JAPONAIS

" Ce petit chapelet, composé de 26 grains rouges, se récite ainsi :

" 1. Sur la croix, les actes de foi, d'espérance et de charité ;

" 2. Sur chacun des petits grains, les invocations suivantes :

" Doux Cœur de Marie, soyez mon salut ! Mon Jésus, miséricorde !

" 3. Sur les gros grains, on ajoute à ces deux invocations la suivante :

" Père éternel, je vous offre le sang très-précieux de J-C en expiation de mes péchés et *pour les besoins de la sainte Eglise.*"

J'ai toujours trouvé très-commode cette façon d'expier ses péchés en offrant le sang d'un autre,. C'est même si commode que j'ai envie d'offrir celui de l'évêque Bourget ; ce sera un sacrifice d'autant plus agréable au Seigneur qu'il m'est plus cher.

Si c'est un besoin de la sainte Eglise que j'immole monseigneur Ignace, Dieu de bonté, j'y consens.

" Treize mille trois cents jours d'indulgence chaque fois, deux indulgences plénières une fois le mois aux conditions ordinaires."

Les conditions ordinaires sont qu'on ne cessera pas d'être idiot un instant dans tout le cours de sa vie.

VARIÉTÉS

Si vous aimez à entendre causer morue salée et hareng saur, allez à Fécamp. Dix fois sur onze la conversation des habitants roule sur ce sujet intéressant. Mais Fécamp a plus d'une corde à sa lyre, et quand on a parlé morue, on se recueille pour dire au voyageur l'histoire du gant imbibé du précieux sang de Notre-Seigneur, et que l'église de la Trinité, reste de la célèbre abbaye de cette ville, a pu conserver intact après tant de bouleversements accomplis.

Ah ! ce n'est pas la moins merveilleuse des légendes que celle-là, et j'entends encore la voix convaincue de l'honnête pélerin qui me la conta.

—Nous devons, me dit-il, le précieux sang qui fait la fortune de l'église de la Trinité à un disciple de Jésus, nommé Joseph d'Arimathie, et dont vous avez sans doute entendu parler.

—Je ne connais que lui.

—Eh bien ! Joseph d'Arimathie, qui portait des gants, eut la bonne pensée d'en imprégner un du sang de notre divin rédempteur. Naturellement il conserva précieusement cette relique sacrée. Mais se sentant sur le point de mourir, il la légua à son neveu Isaac. Isaac, quoique juif, avait des sentiments chrétiens. Il conserva le gant de son oncle, et pour le soustraire aux Romains qui le recherchaient avec rage, il l'enferma dans une boîte de plomb. Ensuite il alla placer cette boîte dans le tronc d'un figuier. Puis il abattit l'arbre et le poussa à la mer. Les vents et le courant portèrent jusque sur la côte de Fécamp cette souche bénie et le gant fut ainsi sauvé et rendu à la dévotion des chrétiens.

—Mais comment sut-on que c'était là le gant de Joseph d'Arimathie, et même que ce gant existait ?

—Par un miracle, monsieur.

—Vous m'en direz tant !

—Ce furent les enfants d'un certain Bozo qui, en pêchant des crevettes, découvrirent le figuier. Ils le portèrent à leur père, qui le mit sur un char pour le brûler comme une vulgaire bûche. Mais le char se brisa à l'endroit même où s'élève aujourd'hui l'église de la Trinité. A la vue du chariot brisé un pélerin s'écria : " Cette souche contient le précieux sang de Notre-Seigneur, c'est ici qu'il doit être conservé à la postérité."

—Comment avait-il pu deviner ce mystère, ce pélerin inspiré ?

—Voilà bien le miracle. Mais il y en a un second et plus étonnant que le premier.

—Bravo ! voyons le second miracle.

—Le duc Richard avait fait rebâtir l'abbaye de Fécamp en l'honneur de la précieuse relique. Le jour de la dédicace de l'église, savez-vous ce qui apparut ?

—Non, mais je brûle de l'apprendre.

—Un ange de six pieds de haut.

—Quel gaillard !

—Cet ange magnifique tenait dans sa main le gant, qu'il déposa sur l'autel. Puis il disparut, laissant son pied imprimé sur une pierre. Il n'y avait plus à douter de l'authenticité de la relique, et personne n'en douta plus.

Les pélerins qui vont chaque année se prosterner devant le gant de Joseph d'Arimathie peuvent être évalués à vingt mille. Par la même occasion, ils boivent de l'eau d'une fontaine appelée " Fontaine du précieux sang ", et qui se trouve dans la cour de la maison portant le No. 10 de la rue de l'Aumône. Cette fontaine, propriété particulière, rapporte autant que les vignoles de Château-Margaux. Cette petite fiole d'eau est payée dix centimes par le croyant, et les fidèles en ingurgitent plus de dix mille litres le seul jour du grand pélerinage. " Le succès comme vente de l'eau de la source du pré ieux sang, nous dit M. Conty dans son *Guide* des côtes de Normandie, a donné l'idée à un propriétaire voisin de faire concurrence au premier vendeur, en prétendant que c'était dans son champ et non dans celui de son voisin qu'avait été trouvée la relique. Quelle est la vraie source ? Faut-il boire aux deux pour faire un pélerinage efficace ? Je ne puis vous renseigner à cet égard." On parle d'un procès entre les deux propriétaires, dont l'un a bravement appendu à la porte de sa petite Salette l'écriteau suivant :

PRAIRIE OU A ÉCHOUÉ LA SOUCHE DU FIGUIER CONTENANT LE PRÉCIEUX SANG DE N. S. JÉSUS-CHRIST.

Ne trouvez-vous pas qu'il est grandement temps de décréter l'instruction élémentaire obligatoire pour tous les Français ?

LA LANTERNE

N° 8

La *Minerve* et le *Nouveau-Monde* se sont trouvés d'accord cette semaine. L'un et l'autre ont refusé d'insérer le rapport de l'Institut Légal, *parce qu'il a ouvert ses séances dans les salles de l'Institut-Canadien.*

L'*Ordre*, quant à lui, a voulu des explications. On a donc choisi le plus éloquent, le plus persuasif des étudiants en droit, pour expliquer à l'*Ordre* qu'un institut légal avait pour objet l'étude et la discussion des lois, l'examen des questions de jurisprudence et la création d'un foyer de ralliement pour la jeunesse studieuse qui préfère aux cabarets les exercices préparatoires à la profession qu'elle embrasse.

L'*Ordre*, dit-on, s'est déclaré satisfait ; c'était pour se tirer d'affaire, une manière de dire qu'il n'avait pas compris.

Ce qui effraie le *Nouveau-Monde*, c'est l'influence pernicieuse qu'exerceront sur l'esprit des jeunes gens leurs professeurs, presque tous membres de l'Institut-Canadien.

***

Ces professeurs sont messieurs A. A. Dorion, Joseph Doutre, Gonzalve Doutre, Kerr, Perkins, Geoffrion.....et autres vauriens.

Ils commencent invariablement leur cours par ces paroles horribles : " Jeunes gens, vous êtes ici dans l'Institut-Cananien,—Pothier, page 210, chapitre Testaments.—Jeunes gens, encore une fois, rappelez-vous que vous êtes ici dans l'Institut-Canadien.—Cette question de

jurisprudence ardue vient heureusement d'être réglée par le juge Berthelot siégeant en révision, lequel l'avait déjà décidée en première instance, mais il a fallu la confirmer; pour cela on n'a pu mieux faire que de prendre le même homme, qui, du reste, a le bon goût de s'offrir lui-même pour décider de ses décisions.....—Jeunes gens, l'Institut-Canadien est un foyer ardent de libéralisme,—ces paroles tirées de Troplong, " Commentaires sur la vente, " indiquent suffisamment combien il est difficile de préciser les conditions de nullité des contrats....

Et ainsi de suite. Comment veut-on que les jeunes gens ne soient pas corrompus et les parents effarouchés ?

***

Le *Nouveau-Monde* demande si de tels professeurs ont une *assez grande sûreté de doctrine pour ne pas fausser l'intelligence du disciple dans l'examen du civil et du religieux, du pouvoir spirituel et de l'autorité temporelle*....celle-ci qu'il appelle *extérieure.*

Moi, je conseillerais de faire faire les cours de droit par des Jésuites. Alors, plus d'ambages, plus de discussions oiseuses; doctrine sûre, claire et nette. D'autorité civile, point; l'autorité religieuse serait tout. On enseignerait, par exemple, que le pape a seul le droit de gouverner les empires, que l'autorité de l'Eglise s'étend sur toutes les choses de ce monde, que tout pouvoir vient de Dieu, en ce sens que les hommes soumis à ce pouvoir sont des brutes et n'ont pas droit de le renverser quand il devient tyrannique, avili, corrompu, destructeur...."

***

Le *Nouveau-Monde* continue :

" Il existe plusieurs sociétés littéraires qui s'estimeraient heureuses de rendre au cercle légal le même service que l'Institut Canadien : ne serait-il point dès lors plus prudent et plus dans les véritables intérêts de l'Institut Légal qu'il en fût ainsi ? Sans compter que ce serait disposer favorablement le public en sa faveur, lui assurer les sympathies de la grande majorité de notre population et nous permettre d'applaudir sans reserve. '

***

J'admire que cet oison mitré n'est même plus capable de cacher son jeu. Et pourtant l'hypocrisie est son élément indispensable, sa condition d'existence.

Vous voudriez bien voir l'Institut Légal installé à l'Union Catholique, ou au Canadien-Français, ou, que sais-je encore ? Mordi ! vous vous ennuyez entre vous. Quand il vous arrive de vous réunir une fois en six mois, c'est pour dire tant de platitudes que vous avez mal au cœur les uns des autres.

Quelle fête ce serait pour vous si des jeunes gens venant de l'Institut Canadien allaient vous retremper ! Mais voyez le défaut

du système. Au bout d'un an, il vous faudrait une nouvelle fournée d'élèves formés à l'Institut Canadien, car la première serait devenue complètement idiote.

***

Nos jeunes gens ont perdu l'ambition de l'aplatissement ; il en est qui sont restés avec vous ; ceux-là n'ont plus la force de se relever ; captifs endormis, ils regardent leurs chaînes d'un air hébêté, ne sachant même plus qu'ils sont esclaves. D'autres s'agitent, mais ils retombent, vaincus par le poison que vous avez versé dans leur intelligence.

Ils font pitié à voir ; aussi je les regarde sans dédain. Caractères avachis, cœurs étiolés, fantômes sournois, on les aperçoit qui passent, l'œil terne, ne voyant plus d'avenir, bornés à l'ombre qui les entoure.

Une triste lassitude règne dans ces âmes abattues avant d'avoir pris leur vol. Partout ailleurs la jeunesse a des élans ; ici, elle n'a que des craintes.

Vous avez étouffé en elle la source généreuse du patriotisme et de l'abnégation. Cette soif de liberté et de lumière qui s'abreuve et s'augmente à la fois par l'absorption des grandes idées, qui seule est l'instrument du progrès humain, dont les désirs toujours croissants accusent l'intarissable fécondité de l'esprit, vous l'avez étouffée sous les capuchons de l'Union Catholique, comme on étouffe un feu dévorant que l'eau ne peut éteindre.

Non, vous n'aviez pas assez d'eau bénite pour nous noyer dans le marais. Il vous a fallu des ressources inouïes contre cette jeunesse livrée à vous sans défense, fréquentant vos colléges, ignorant que le monde partout marchait, tandis qu'elle seule reculait.

***

Nous étions autrefois un peuple fier, vigoureux, indomptable. Nous luttâmes un siècle contre la puissante Albion. Plus tard, vaincus, mais glorieux du passé, nous restâmes seuls, à l'écart, nourrissant l'âpre amour de la nationalité, grandissant et espérant.

Mais depuis un quart de siècle, nous rapetissons et nous n'espérons plus.

***

Si vous aviez fait des hommes, ces hommes eussent fait un grand pays, aujourd'hui libre, mais vous avez préferé enseigner l'obéissance, gardant pour vous le commandement ; et maintenant, façonnés à ce joug, nous sommes tellement avilis, tellement bafoués, que nous éprouvons comme une humiliation d'être appelés canadiens-français.

***

Dans ce pays qui compte 1,200,000 habitants, dont 300,000 à peine d'origine étrangère, quels sont les dominés, les méprisés, les incapables ? C'est nous.

Qui nous a fait un peuple sans caractère, sans opinions, sans idées, sourd et rebelle à l'enseignement ? C'est *l'ignorance systématique dans laquelle le clergé nous a maintenus.*

C'est l'évêque de Montréal, avec ses Jésuites attirés ici par l'odeur de la proie, et suivis bientôt par les prêtres de ce diocèse, âpres à la curée, acharnés aux bribes.

Les Jésuites, avec leur Union Catholique, avec leurs confréries, leurs pratiques bigotes, leur doctrine d'artifices, leur principe d'autorité qui ne fait que des hypocrites et des peureux ; avec leurs intrigues incessantes, leur humilité ambitieuse, leur flexibilité perfide, ont petit à petit fait entrer dans tous les cœurs le poison qui les nourrit. Partout chassés, exécrés, maudits, ici ils trônent, ils grandissent, ils règnent.

***

Dieu, dit l'Ecriture, prit une poignée de boue, souffla dessus, en fit un homme et le lançant dans l'espace :

" Va, dit-il, je te livre à ta propre misère ;
Trop indigne à mes yeux d'amour et de colère,
Tu n'es rien devant moi.
Roule au gré du hasard dans les déserts du vide,
Qu'à jamais loin de moi le destin soit ton guide,
Et le malheur ta loi....

Et l'homme, roulant d'abîme en abîme, plongeant d'espaces en espaces, défiguré, meurtri, repoussé comme un être hideux de tous les globes où il voulut mettre pied, vint échouer sur cette terre, dernière étape de sa déchéance.

Plus tard encore, tombant de faîte en faîte, précipité des sommets où son vol impuissant ne le soutenait plus, épave boueuse où il y avait une âme, l'homme, devenu chenille, s'aplatit sur la terre du Canada, sans regard pour mesurer les cieux dont il était banni, sans pensée pour mesurer sa honte.

Ce fut sa dernière chute.

La malédiction divine était accomplie. L'homme n'était plus rien.

***

Depuis trois mois, je marche avec ma *Lanterne* et n'ai pas encore vu un homme. Ici il n'y a que des masques, et nous n'avons d'égal à notre hypocrisie que notre lâcheté.

Hier encore, c'était mon éditeur qui refusait d'imprimer plus longtemps la *Lanterne.* Pourquoi ? On a dit à son prote que s'il continuait de le faire, on lui enlèverait l'impression de l'*Echo du Cabinet de Lecture paroissial.* Et il a cédé. Oui, il a cédé, messieurs. Et cet homme se croit libre cependant.

Mais fûsssé-je imprimeur et dûssé-je y perdre toutes mes presses, tout mon matériel et toutes mes cases, j'aurais encore gardé une poignée de vieux caractères pour les jeter au visage de celui qui eût osé me faire une pareille menace.

Oui, nous sommes asservis et courbés. Mais pour nous rendre tels, certes il a fallu nous en donner outre mesure l'exemple, il nous a fallu des maîtres comme ceux qui, dans leur épouvante de la *Lanterne*, ont trouvé pour la combattre ce moyen, l'enlèvement d'un maigre patronage à un imprimeur !

Et ils savaient que cet imprimeur obéirait !.....

***

L'autre jour, c'étaient deux gamins à qui j'avais donné des *Lanternes* à vendre. L'un d'eux m'avait toujours bien servi ; cette fois il s'est sauvé. Sans doute il a rencontré un prêtre qui l'a menacé de l'enfer s'il me rapportait le prix de sa vente. Et pourquoi pas ? Un autre gamin avait bien eu l'ordre d'un prêtre de brûler les *Lanternes* qu'il avait reçues de moi.

Il y a des gens apostés dans les rues qui menacent de la police mes petits vendeurs ; on leur a fait toutes les misères imaginables ; l'un d'eux fut presque entraîné de force l'autre semaine chez le curé de Bonsecours.

Et voilà mes ennemis ! Ils ne disent rien, ils n'osent souffler mot devant moi qui, chaque semaine, les provoque et les expose sans relâche, mais ils font peur à des enfants de douze ans ! !

Allons ! attaquez-moi donc, moi qui suis un homme, ou bien défendez-vous. Prenez-moi en face, tel que je m'offre. Il me semble que je vous présente un front contre lequel vous pouvez porter vos coups.

Mais non ; terribles dans l'ombre, effrayants par le mystère, vous n'êtes rien devant la résistance.

Il a suffi qu'on se montrât une fois pour ne plus savoir où vous trouver.

***

Nous n'avons pas toujours été un peuple flétri ; mais nous fûmes toujours un peuple d'enfants, tondable, exploitable à discrétion, et tondu et exploité.

Qu'on en juge par cette page écrite en 1685 par un diplomate envoyé de France au Canada, une page qui jamais n'a paru dans aucune de nos histoires, et que j'ai trouvée dans une bibliothèque de Paris :

" Le curé de Montréal empêche de penser au jeu, aux dames et à tout plaisir honnête ; il refuse la communion à des dames pour un pontage de couleurs. Il a des espions partout et vous fulmine du haut de la chaire. Le gouvernement n'oserait sans mêler .....Les prêtres persécutent jusque dans le domestique et l'intérieur des maisons. Ils ont toujours les yeux ouverts sur la conduite des

femmes et des filles....Pour être bien dans leurs papiers, il faut communier tous les mois. Chacun est obligé de donner à Pâques un billet à son confesseur. Les prêtres font la guerre aux livres ; il n'y a que les volumes de dévotion qui vont tête levée ; tous les autres sont défendus et condamnés au feu.

Les gouvernements politique, civil, ecclésiastique et militaire ne sont, pour ainsi dire, qu'une même chose en Canada, puisque les gouverneurs-généraux les plus rusés ont soumis leur autorité à celle des ecclésiastiques. Ceux qui n'ont pas voulu prendre ce parti s'en sont trouvés si mal qu'on les a rappelés heureusement. J'en pourrais citer plusieurs qui, pour n'avoir pas voulu adhérer aux sentiments de l'évêque et des jésuites, etc., ont été destitués de leurs emplois, et traités ensuite à la Cour comme des étourdis et des brouillons. (Frontenac)

Les gouverneurs-généraux, qui veulent s'avancer ou thésauriser, entendent deux messes par jour et sont obligés de se confesser une fois en 24 heures. Ils ont des ecclésiastiques à leurs trousses qui les accompagnent partout, et qui sont à proprement parler leurs conseillers. Alors les intendants, les gouverneurs particuliers et le conseil souverain n'oseraient mordre sur leur conduite, quoiqu'ils en eussent assez de sujet, par rapport aux malversations qu'ils font sous la protection des ecclésiastiques, lesquels les mettent à l'abri de toutes les accusations qu'on pourrait faire contre eux.

On nomme les gens par leur nom à la prédication, on défend sous peine d'excommunication la lecture des romans et des comédies. Les Jésuites et les Récollets s'accordent aussi peu que les Molinistes et les Jansénistes. Les premiers prétendent que les derniers n'ont aucun droit de confesser.

Le gouverneur-général ne peut se dispenser des Jésuites pour faire des traités avec les gouvernements de la Nouvelle Angleterre et de la Nouv-York, non plus qu'avec les Iroquois.

Les Conseillers du Conseil Souverain ne peuvent vendre, donner ou laisser leurs charges à leurs héritiers ou autres, sans le consentement du roi. Ils consultent les prêtres ou les Jésuites, lorsqu'il s'agit de rendre des jugements sur des affaires délicates ; mais lorsqu'il s'agit de quelque cause qui concerne les intérêts de ces bons Pères, s'ils la perdent, il faut que leur droit soit si mauvais, que le plus subtil et le plus rusé jurisconsulte ne puisse lui donner un bon tour. Plusieurs personnes m'ont assuré que les Jésuites faisaient un grand commerce de marchandises d'Europe et de pelleteries du Canada...Les gentilshommes ont bien des mesures à garder avec les ecclésiastiques, pour le bien et le mal qu'ils peuvent recevoir indirectement. L'évêque et les Jésuites font trouver des partis avantageux aux filles nobles. Un simple curé doit être ménagé, car il peut faire du bien ou du mal aux gentilshommes dans les seigneuries desquels il n'est pour ainsi dire que missionnaire, n'y ayant point de curés fixes en Canada. Les officiers entretiennent aussi avec eux de bonnes correspondances, sans quoi ils ne pourraient se soutenir."

***

A ceux qui m'accusent d'exagération, je demanderai s'ils ont lu les choses dont je parle, et si l'exagération peut venir de moi qui ne fais que signaler et commenter des *faits*.

Si cela ne suffit pas, je répondrai à ceux qui me reprochent encore d'attaquer sans relâche le clergé, par les citations suivantes de la *Gazette des Campagnes*, où l'on verra que mes écrits sont d'une infinie douceur et d'une extrême modération, comparativement aux moyens et au langage dont les organes ultras se servent sans trève et sans détour contre nous.

" La révolution, dit la *Gazette*, c'est la proclamation des droits de l'homme *contre les droits de Dieu*," (comme si l'homme ne tenait pas ses droits de Dieu même !) " Faire des lois, sans tenir compte de la suprême autorité de Celui à qui tout est soumis, parce que rien n'existe que par lui ; faire de la politique, en mettant absolument de côté les intérêts spirituels des individus et des familles, seuls intérêts que la vraie politique doit favoriser, *puisque les gouvernements n'existent que pour aider les âmes à se sauver....*

Cependant, Dieu ne veut pas laisser périr le monde sous les griffes de Satan, car le nombre des élus n'est pas encore complet. Il ne le laissera qu'un peu de temps sous la puissance de ce prince des ténèbres, et ensuite il le délivrera. Il est tout probable même que cette délivrance ne s'opèrera qu'après les crises les plus terribles.

De même qu'aux jours où le Fils de l'homme parut sur la terre, les possédés étaient violemment agités au moment où il commandait à l'Esprit immonde de sortir de leurs corps, de même aussi le monde actuel passera par les convulsions de l'agonie lorsque Satan lâchera prise. *Il faut du sang et du sang à flots pour expier les crimes dont* ce monde s'est rendu coupable envers Dieu et son Eglise.

Plus loin, parlant des cataclismes terribles qui ont eu lieu récemment au Pérou, en Californie, en Italie, en Suisse, la *Gazette* ajoute :

Ces formidables ébranlements devraient nous donner beaucoup a réfléchir. Notre globe entre en convulsions *parce qu'un immense désordre règne dans les mœurs et les intelligences ; il gémit sous le poids des iniquités des hommes ; il s'agite, impatient qu'il est de voir arriver le moment où l'Esprit sanctificateur viendra renouveler la face de la terre.*

Et l'on voudra que je me taise maintenant ! on voudra que je ne répète pas, sur tous les tons et sous toutes les formes, que tant que l'éducation sera entre les mains du clergé, nous ne pourrons sortir de la honteuse infériorité où nous croupissons, et que nous ne pouvons que former tôt ou tard un peuple de crétins, foulé aux pieds sur notre propre sol, parias d'un monde que nous ne comprendrons pas, pendant que les races étrangères, nous poussant du pied, se réserveront à elles seules les magnifiques destinées de notre continent !

Si les prétendus libéraux qui foisonnent partout, et qui passent leur temps à se plaindre en redoutant le remède, me laissent seul à lutter contre cette théocratie qui nous a paralysés et abrutis, tant pis pour eux.

Je ne puis que me sacrifier à leur avancement, en leur réservant ma pitié.

***

Il a été question dernièrement d'attirer en Canada une émigration française.

Je ne vois pas pourquoi les Français, qui ont aboli la dîme chez eux depuis quatre-vingts ans, s'amuseraient à venir la payer ici, ni ne vois-je comment nous conserverions des étrangers, quand nous ne pouvons même pas garder ceux dont le Canada est la patrie.

Du reste, personne ne désire une émigration française ; les Anglais n'y tiennent pas, le clergé tient à ce qu'elle ne vienne pas, et nous ne tenons qu'à ce à quoi tient le clergé.

Le Haut-Canada, lui, demande que l'émigration afflue sur son sol, à quelque nationalité, à quelque religion qu'elle appartienne.

Ce n'est pas là le seul exemple d'intelligence, de libéralité et de sentiment du progrès que nous donne cette province-sœur, depuis qu'elle a le bonheur de ne plus être traînée avec nous à la remorque du monde.

Elle a réduit à un chiffre insignifiant le cens électoral et les conditions d'éligibilité ; elle vient de refuser toute subvention du gouverne-

ment pour les écoles sectaires, consacrant ainsi le principe de la séparation absolue de l'Eglise et de l'Etat, et elle est sur le point d'adopter un système d'éducation supérieure universitaire, c'est-à-dire libre.

***

A propos de M. Havin, directeur politique du *Siècle* de Paris, le *grand prêtre*, comme on l'appelle, les journaux canadiens ont tous reproduit avec emphase et triomphe, d'après un petit article arrangé pour la circonstance par un journal clérical de France, que M. Havin était mort administré et tout prêt à être lancé dans l'autre monde, après avoir confessé ses erreurs.

Or, le fait, le fait véritable, est que M. Havin est mort d'une congestion cérébrale qui a duré huit jours sans qu'il pût reprendre ses sens, sans qu'il pût même reconnaître personne, malgré les efforts répétés de Mme Havin, qui, malade elle-même, s'était fait porter auprès du moribond.

La forte constitution de M. Havin a lutté huit jours durant contre la mort ; mais le cerveau avait cessé de fonctionner.

La *Minerve* elle-même se charge de nous apprendre que M. Havin, pris d'une fièvre mortelle à la suite d'un échec électoral, a été jusqu'à sa mort dans un délire continu, pendant lequel il ne cessait de répéter " *cinq cents voix de majorité, cinq cents voix de majorité !* "

Si c'est là la confession de M. Havin, je comprends qu'on l'ait promptement absous.

***

Il m'est venu une réflexion. Si j'enseignais une doctrine, il me semble que j'aurais honte de recruter des adhérents parmi ceux que leur esprit affaibli met hors d'état de rien juger ni comprendre. Je ne me targuerais pas, au contraire je rougirais de ces conversions *in extremis* qui ne prouvent qu'une chose, c'est que l'homme, à l'heure de la mort, est un être passif, incapable de lutter contre les obsessions, en proie le plus souvent à des terreurs imaginaires dont il se moque dans l'exercice plein de ses facultés, mais, qu'à l'heure de la mort, il n'a plus l'énergie de repousser, n'ayant même plus celle d'exprimer un désir.

Quoi ! voilà une vérité incontestable, révélée ; voilà un enseignement qu'on appelle divin, et on ne peut le persuader qu'à des mourants qui ne comprennent pas ?

Voilà un homme qui se sera moqué de vous pendant soixante ans, qui vous aura confondus dans toutes les polémiques, et vous triompherez de le voir pendant cinq minutes résigné à vous entendre, parce qu'il ne sait même pas ce que vous lui voulez !

Vous êtes donc à bout de moyens pour que votre doctrine, pour que votre voix n'aient d'ascendant qu'au milieu des râles !

***

Lorsque John Surratt, poursuivi pour complicité dans l'assassinat de Lincoln, échappa à la police américaine, il vint se réfugier à Montréal. Un prêtre de l'évêché, M. Lapierre, le prit sous sa garde et le cacha deux mois dans une maison de cette ville. Menacé d'être découvert, il le confia aux soins du curé de Belœil, M. Boucher, qui le garda, renfermé dans une chambre de son presbytère, pendant plus d'un mois, après quoi il le conduisit, travesti, transformé, à bord du *Peruvian* qui partait pour l'Europe.

En route, Surratt raconta tous ces détails au docteur McMillan, de Sweetsburg, en qui il croyait trouver un complice ou un protecteur, puisque le curé Boucher le lui avait recommandé. Mais arrivé à Liverpool, McMillan alla dénoncer Surratt, qui réussit à s'échapper encore, comme on sait.

Revenu au Canada, McMillan raconta ces faits, comparut même en cour à Washington, où il donna les plus minutieux détails qu'il avait appris de la bouche même de Surratt. Alors, M. l'abbé Boucher écrivit contre lui des articles dans la *Minerve*, où il le qualifiait de parjure, d'homme sans honnêteté, de médecin exerçant une pratique criminelle....

M. McMillan fit aussitôt faire une enquête qui ne tarda pas à le laver des odieuses accusations que M. le curé avait imaginées pour le besoin de sa cause, et il fit de plus condamner le dit M. le curé à 200 dollars de dommages-intérêts pour calomnies.

Si le docteur McMillan était tel qu'on le représentait, M. le curé Boucher eût pu lui fournir des cas de source non équivoque, dit la rumeur : car il paraît que ce curé en a fait de jolies à Belœil.

Etant allé l'an dernier à Portland avec deux autres curés du diocèse de Montréal, habillés en laïques et portant de faux noms, au moment où il s'amusait le plus avec ses joyeux camarades qui s'étaient complètement déboutonnés, n'a-t-il pas la déveine de tomber nez à nez avec une jeune fille qu'il avait très-intimement connue, et qui se trouvait alors servante de l'hôtel où étaient descendus saintement les trois curés pour faire des conversions, c'est-à-dire pour changer les bouteilles pleines en bouteilles vides.

Comment ! s'écria-t-elle, c'est vous, M. le curé, c'est vous, ici, dans cet attirail....ah ! elle est bonne !....

—Moi, M. le curé ! Qui ça..qu'est-ce,.....que.....vous, mais.....je.....ne suis pas.....soyez cert....ah !

Et le lendemain, de fort bonne heure, M. le curé décampait, tel qu'il appert en détail, fort au long, dans le procès de Surratt qui a eu lieu dernièrement à Washington, M. le curé Boucher étant témoin ; procès que j'ai en ma possession, imprimé très bellement, en 2 volumes, petit in-octavo, couvert bleu, sans indulgences y attachées, car il n'y a que des vérités dedans.

Ces deux volumes m'ont été envoyés par le gouvernement de Washington, avec lequel je suis en relations très-suivies, et je les déclare authentiques.

Maintenant, M. le curé Boucher ou M. l'abbé Lapierre, n'importe, voudront-ils bien me rendre le service de faire faire une petite enquête sur tout ce que je dis là ?

CORRESPONDANCE

M. le Rédacteur

J'arrive du comté de Verchères, où j'ai passé quelque temps pour les affaires d'une certaine maison de notre ville. Figurez-vous ce que j'y ai vu. Il paraît que M. Desautels, curé de Verchères, (quelques-uns l'appellent Monseigneur, je ne sais diable pas pourquoi), étant dernièrement en Europe, tout épris d'amour pour ses bons habitants, se serait passé la fantaisie de leur acheter un saint de cire. Il est aussi vieux que Notre Seigneur, dit-on. Arrivé avec son trésor à Varennes, les habitants le refusent, vû que leur paroisse est sous le patronage du beau sexe. Grande consternation ! On verse des pleurs. Le curé s'aperçoit de sa sottise.

S'il eut pris une sainte, tout allait bien. On vend le saint à la paroisse de Verchères pour $200, c'est-à-dire que le curé de Verchères l'a acheté. Il a pris l'argent dans la caisse publique pour le payer. Il doit rembourser par des quêtes qu'il fera..... On progresse, on progresse, que diable ! J'espère bien que, dans quelques années, chaque paroisse aura sa demi-douzaine de saints des deux sexes. Dites donc, à présent, qu'on ne vit pas bien en Canada. J'ai cependant observé dans le comté de Verchères une chose qui me fait croire que l'ombre des saints ne donne pas à manger ; car il se fait là une émigration effrayante vers la Nouvelle Angleterre. Lors de mon séjour dans le comté, chaque steamer emportait des familles entières du côté des Etats-Unis, pays que la Providence a maudit en le comblant de richesses.

UN VOYAGEUR

***

Derniers détails sur le saint importé à Varennes.

Il s'appelle St Vital : il est parfaitement ciré, et il a déjà fait un miracle.

Une brave femme, souffrant d'un œil, est allée lui frotter le mollet avec un bouquet, puis s'est passé le bouquet sur l'œil.

Elle en a *éprouvé un grand bien.*

Je prédis à St Vital qu'il paiera avant longtemps et au centuple ses frais de transport et d'installation.

RECTIFICATION

Dans le No. 4 de la *Lanterne*, j'ai dit que le collége Morrin, de Québec, avait été fondé moyennant un legs de 8000 dollars laissé par le docteur Morrin.

C'est beaucoup plus de 8000 dollars qu'a légués le docteur Morrin.

Mais cela n'empêche pas que le legs a été fait par un protestant. Jamais le collége ne se lavera de cette tache originelle.

Les protestants, voyez-vous, je ne peux pas les voir en face.

Si le legs avait été fait à une institution catholique, oh alors ! c'était différent, tellement différent que c'eût été comme s'il n'y avait pas eu de legs du tout.

***

A ceux qui nient le progrès, je répondrai par cet extrait de Chamfort.

" La loi de Moïse condamnait à mort la femme adultère ; chez les Egyptiens, on lui coupait le nez ; par la loi Julia, chez les Romains, on lui coupait la tête ; aujourd hui, en France, quand une femme est surprise en flagrant délit, on se moque de son mari."

Dans cinquante ans, on fouettera le mari que sa femme aura trompé. Dans cent ans, on le pendra ; à moins que les femmes d'alors consentent à ne plus tromper leurs maris, ce qui serait absurde.

***

Creusons la terre, éternel tombeau des plus fières espérances. Qu'y trouvons-nous ? des néants entassés, sépulcres sur sépulcres, hécatombes du temps qui seul ne vieillit point. Voilà ce dont est faite la terre qui nourrit l'homme, lui-même une ruine vivante.

St Pacifique a seul échappé à cet anéantissement. Pétris d'une argile surhumaine, ses os ont défié les vers qui s'acharnèrent en vain sur son immortelle carcasse, destinée à embaumer des châsses dans la nuit des siècles.

***

Que vous faut-il pour être plus frais trois cents ans après votre mort qu'à l'instant où vous sortez d'un bain parfumé, les lèvres encore humides de l'élixir du docteur Mathieu ?

Avoir été dangereusement malade et revenir promptement à la santé, ce qui constitue un miracle certifié par votre médecin qui, ne comprenant rien à votre maladie, ne peut expliquer une guérison qu'il a tout fait pour rendre impossible : voir en songe des anges et des madones vous apparaître dans des nuages célestes, avec des couronnes à la main (ceci démontre que les anges ont des mains, car dès lors que Dieu vous envoie des visions bienheureuses, il est à supposer qu'il est sincère et vous fait voir les choses telles qu'elles sont) ; être tous les matins dans un endroit exposé de l'église, vous frappant bruyamment la poitrine et poussant des gémissements ; faire un voyage dans les Indes où tous les pays sont encore idolâtres ou mahométans, malgré que François-Xavier en ait converti cinquante-neuf ; assassiner comme Beauregard, si vous voulez mériter des Lettres Pastorales et être

appelé *un des élus du Seignèur*, parce que vous serez mort en prononçant le nom de Jésus et en donnant des petites images à votre frère ; mentir, calomnier effrontément et sans mesure, pourvu que vous ayez les mains jointes et les yeux levés vers le ciel....

***

Généralement ce sont les vieilles filles qui ont les meilleures méthodes de sainteté. Arrivées à cinquante ans, elles ont une aversion insurmontable pour les amours mondains et ne veulent plus être les épouses que de Jésus-Christ. C'est pour elles qu'on a imaginé spécialement la neuvaine à Sainte Thérèse dans ce style : Premier jour. " Notre très-aimable Seigneur. Deuxième jour. Notre très-miséricordieux Seigneur. Troisième jour.—Notre très-aimant Seigneur. Quatrième jour.—Notre très-doux Seigneur. Cinquième jour.—Notre très-bon Seigneur. Sixième jour. — Notre très-libéral Seigneur. Septième jour.—Notre très-amoureux Seigneur. Huitième jour.—Notre bien aimé Seigneur. Neuvième jour.—Notre très-cher Seigneur. "

***

Au 19e siècle, époque de civilisation et de mœurs adoucies, il n'est plus nécessaire, pour être saint, de se flageller, de porter des cilices, d'attendre dans les déserts qu'un corbeau vous apporte un pain tous les jours (ces corbeaux étaient plus forts que ceux du Canada), ou enfin de rester planté sur une colonne pendant soixante-huit ans, comme St Siméon stylite, le jeune.

" La vertu n'est pas une fâcheuse, dit le révérend père Lemoine, dans son livre de la *Dévotion Aisée* ; il y a eu des saints pâles et mélancoliques ; ceux d'aujourd'hui sont d'une complexion plus heureuse ; ils ont abondance de cette humeur douce et chaude, de ce sang bénin qui fait la vie."

Ainsi, soyez d'humeur douce, soyez bien docile et soumis, un des 99 moutons ; ayez le sang et l'esprit bénin, dites en parlant des prêtres : " notre digne clergé qui a fait tant de sacrifices pour....s'enrichir," mais gardez-vous, gardez-vous de n'être pas amoureux fou des Jésuites.

***

Un autre bon moyen, c'est de réciter tous les jours trois ou quatre pages du " Rosier de Marie " ; récitez de préférence la page où vous lirez ceci : " Marie est une beauté très-ancienne (ce qui est le contraire des autres créatures qui, en devenant anciennes, perdent leur beauté). Elle a existé en Dieu éternellement. Le Seigneur a vu que la chair et le sang de Marie passaient dans l'humanité de son Verbe et seraient divinisés dans sa personne, et que, dans un vrai sens, elle ne *serait plus distincte de son Dieu.* Marie fut l'objet, de la part d'Adam et d'Eve, d'une grande dévotion, et ils la transmirent à leurs enfants. Les hommes spirituels lui rendirent un culte d'amour, dès les premiers âges du monde."

Quand on est pénétré de ces vérités, on a toutes les connaissances nécessaires pour être un rédacteur de l'*Ordre.*

***

Le *Nouveau-Monde* dit : " La créature tend à se mettre à la place de Dieu pour satisfaire les convoitises qui la dévorent."

Donc Dieu est rempli de convoitises.

Et plus loin. " La société est constituée sur le principe chrétien ; c'est-à-dire l'homme à la base, et Dieu au sommet."

Mauvaise construction, mon ami ; le sommet écrasera la base ; ça ne pourra jamais tenir. Gare là-dessous.

***

Quelques personnes bienveillantes disaient l'autre jour : Vous verrez Buies à son lit de mort, comme il changera !

Je souhaite que ces personnes n'aient pas raison ; mais j'envisage un destin horrible. Je mourrai, je le crains, comme j'aurai vécu.... en tirant le diable par la queue.

Je ne conseille pas à tout le monde de mourir, ni surtout de vivre de cette façon-là.

***

La *Gazette des Campagnes*, journal qui fait de l'agriculture catholique, annonce à ses abonnés qui paieront avant le 30 novembre, qu'elle leur enverra en prime un *paquet d'avoine.*

C'est ça, L'an prochain, elle leur enverra une botte de paille. La *Gazette des Campagnes* comprend qu'il faut être franc avec ses abonnés et leur témoigner les égards qui leur sont dus.

LA LANTERNE

N° 9

Quel jour pour moi que le dimanche ! jour de travail tranquille et de solitude aimée. Pas de roulement de voitures, pas de va-et-vient, tous ceux qui passent vont du même côté, se rendent tous au même endroit. Je regarde défiler leur silencieuse procession, et pensif, recueilli, je prépare ma *Lanterne*.

Que ceux qui en seront scandalisés me le pardonnent en considération de mes remords.

Si je fais la *Lanterne* le dimanche, je m'en repens invariablement le jeudi, jour où elle paraît.

Mettons-nous à la fenêtre, et regardons.

***

Je vois des gens très-petits qui portent avec effort de très-gros livres de prières, visibles à trois cents pas, et qui se rendent à la messe à l'heure où il y a le plus de monde dans les rues.

Cela ne suffit pas pour gagner le ciel, à moins qu'on n'y joigne l'intention bien arrêtée de lorgner, durant l'office divin, toutes les jeunes filles qui sont à droite et à gauche de soi.

Il est parfaitement orthodoxe de lorgner à l'église depuis que l'église est devenue un théâtre, depuis que la *Minerve* publie des programmes de concerts donnés à la cathédrale, et depuis que les révérends Pères Jésuites ont inauguré leur nouveau temple par des représentations.

***

Moi aussi, j'ai des livres de prières, mais ils sont tout petits.

Il est vrai qu'ils ne sont pas pour la montre.

Prenons-en un parmi les favoris, un de ceux où je cherche de préférence les pensées consolantes et les méthodes de salut. Il a pour titre " Manière d'honorer le St Suaire."

Il y a plusieurs saints Suaires, mais cela est indifférent, de même qu'il y a de par le monde une telle quantité de morceaux de la vraie croix qu'on en pourrait faire un escalier pour monter aux nues. Ne songez pas au nombre, mais à la qualité. Ainsi, le meilleur des saints suaires est celui qui est conservé dans la cathédrale de Besançon, en France. Par la vertu de ce St Suaire, si vous communiez et si vous dites sept *Pater* et sept *Ave*, vous délivrerez cinq âmes des flammes du purgatoire. Il n'est pas dit ce que vous délivrerez, si vous n'avez jamais eu d'amis, ou si vos amis ont déjà été sauvés par une foule d'autres indulgences gagnées par des amis de vos amis. En outre, le pape Clément VIII accorde cent jours d'indulgence à tous ceux qui *porteront* sur eux l'*adoration* du St Suaire. Ce style tout séraphique est fait exprès pour les esprits qui ont la sainte ignorance du mal, et toutes les autres ignorances. Remarquez que dans ce suaire on a trouvé écrits les noms de Jésus et de Marie ; cette découverte vous donne le moyen de mourir en disant : " Jésus, Marie, ô Jésus, je vous donne mon cœur pour jamais. O Marie, je vous donne mon cœur ; donnez-le, s'il vous plaît, à votre fils. Venez, seigneur Jésus, soyez-moi Jésus. O Marie, soyez-moi Marie. Vive Jésus et Marie."

Mais rien n'est profitable comme les lettres qui ont été trouvées dans le sépulcre de Notre Seigneur Jésus-Christ. En voici une que je cite textuellement :

" Vierge Marie, mère de Dieu, palme bénite entre toutes les créatures chrétiennes, Jésus-Christ, aidez-moi à l'heure où mon âme sortira de mon corps, obtenez le pardon de mes péchés, s'il vous plaît. Ainsi soit-il."

Cette lettre a été trouvée au saint sépulcre de Notre-Seigneur Jésus-Christ par un prêtre, après avoir terminé la sainte messe. Elle était enveloppée dans un linge blanc, chose étonnante et merveilleuse. Il fut grandement étonné lorsqu'il vit l'explication de cette lettre : quiconque la portera sur soi ne craindra aucune injustice, ne sera point accusé de la mort injuste, ne mourra pas sans recevoir les dernières grâces que Dieu confie aux fidèles, ni par le feu en bataille, et ne sera pas accusé par de faux témoins. Si une personne est possédée du démon, mettez le saint Suaire sur elle, sur-le champ elle en sera délivrée. Ceux qui le porteront sur eux sont assurés de voir la très-sainte Vierge trois jours avant leur mort, et elle conservera les grains et les fruits de la terre.

Une autre lettre a été envoyée miraculeusement par Jésus-Christ, *écrite de sa propre main et dictée de sa bouche sacrée en lettres d'or.* " Si vous portez cette lettre sur vous, jamais le malin esprit, ni le feu, ni le tonnerre, ni la tempête ne vous toucheront. Lorsqu'une femme sera en peine d'accouchement, mettez cette lettre sur elle, aussitôt elle sera délivrée, *chose que Dieu nous assure par sa bouche sacrée.*"

Jésus-Christ, sans doute pour donner plus de vertu à cette lettre, l'a dictée, et de plus l'a écrite ; on ne peut pas prendre trop de précautions pour empêcher que le tonnerre ou le feu vous démolissent ; mais cette lettre copiée par des mains mortelles et indignes aura-t-elle

la même efficacité que l'original? Un bon catholique peut avoir des doutes là-dessus, et quand il s'agit du salut de son âme, il convient d'être bien renseigné.

Mais il n'est plus permis d'avoir la moindre incertitude en présence de faits irrécusables comme les suivants, rapportés dans le petit livre cité plus haut : " Une femme en travail d'enfant, ayant été abandonnée des médecins et de tout le monde, a été délivrée par la vertu du Saint Suaire. Un charpentier, faisant un bâtiment, tomba du faîte jusque sur les fondements (quels fondements ?) sans se faire le moindre mal, et retourna de suite à son travail *par le Saint Suaire.*" (P. 16.)

Comment lire ces miracles sans répandre des larmes sur le sort de tant de femmes mortes, parce qu'elles ne *portaient pas* le Saint Suaire ?

***

Ce Saint Suaire, à part toutes les grâces merveilleuses qu'il prodigue, a encore le don de vour transférer des indulgences.

Oh ! les indulgences. Gardez-vous de les dédaigner, celles qui se vendent surtout. Grâce à elles, on devient blanc comme neige, après les plus abominables forfaits.

A ce propos, il me revient heureusement en mémoire le texte d'une des lettres d'absolution que le pape Léon X chargeait les moines de vendre au 16me siècle. Il y en avait pour les petits péchés ; celles-là coûtaient moins cher ; il y en avait pour les grands péchés, et comme à cette époque de violences, de désorganisation sociale, de force et de perfidie, d'absence complète de police et de justice, la moitié des hommes étaient des scélérats, les amateurs de perfection peuvent juger combien étaient nombreux ceux qui achetaient les grandes lettres d'absolution, et combien elles servaient à multiplier les crimes. En voici un modèle :

" Que Notre-Seigneur Jésus-Christ ait pitié de toi, qu'il t'absolve par les mérites de sa très-sainte passion. Et moi, en vertu de la puissance apostolique qui m'a été confiée, je t'absous de toutes les censures ecclésiastiques, jugements et peines que tu as pu mériter ; de plus, de tous les excès, péchés ou crimes que tu as pu commettre, quelque grands et énormes qu'ils puissent être, et pour quelque cause que ce soit, fûssent-ils même réservés à notre Saint Père le Pape et au Siège Apostolique (tels que *bestialités*, le *péché contre nature*, le *parride* ou *l'inceste ;*) j'efface toutes les traces d'inhabilité, toutes les notes d'infamie que tu aurais pu t'attirer en cette occasion ; je te remets les peines que tu aurais pu endurer dans le purgatoire ; je te rends de nouveau participant des sacrements de l'église ; je t'incorpore derechef dans *la communion des saints* ; je te *rétablis dans l'innnocence et la pureté* dans lesquelles tu as été à l'heure de ton baptême, en sorte qu'au moment de ta mort, la porte par laquelle on entre dans le lieu des tourments et des peines te sera fermée, et qu'au contraire, la porte qui conduit au paradis de la joie te sera ouverte, et si tu ne

devais pas bientôt mourir, *cette grâce demeurera immuable pour le temps de ta fin dernière.* Au nom du père, du fils et du Saint Esprit."

Merle d'Aubigné, v I, p. 328.

***

Que la voie du paradis que l'on dit semée d'épines est aisée ! Vous n'avez qu'à marcher droit sur cette route pavée d'indulgences. A chaque piastre jetée dans le capuchon d'un moine, un obstacle tombera, et vous arriverez au but, pauvre, mais assuré de la béatification. Car, vous le savez, il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. C'est pour cela qu'il est bon de donner tous ses biens aux séminaires, aux congrégations, aux curés et surtout aux jésuites, qui étant des chameaux plus raffinés, passent mieux que les autres par le trou des aiguilles.

***

Qui peut jamais être sûr de lui-même ? Qui a jamais sondé les profondeurs du mysticisme ? Qui a jamais vu le fond du précipice du haut des sommets altiers ? L'homme, mélange d'aigle et de chauve-souris, dirige son vol dans les cieux, regarde le soleil en face, et retombe l'instant d'après dans la nuit, précipité comme l'archange rebelle pour avoir trop osé. Vouloir trop approfondir avec notre nature et nos connaissances bornées, c'est tomber dans l'absurde ; et une fois dans l'absurde, on s'en tire comme le rév. M. Raymond dans sa polémique avec M. Dessaulles. Les extrêmes se touchent. Quelle différence y a-t-il entre d'Holbach et Loyola ? Le premier ne croyait à rien, le second feignait de croire à tout. Pour moi, mon idéal est Saint Pacifique ; j'ai deux de ses cheveux conservés scrupuleusement dans un reliquaire antique ; et je n'ai plus qu'une pensée, c'est de trouver son index pour me le mettre sur le front, signe d'infaillibilité.

***

L'évêque de St-Hyacinthe, écrivant à M. Alexandre Dufresne, le 9 novembre 1866, lui dit :

" Mon cher monsieur, le plus bel être de la création s'est perdu en disant : *similis ero altissimo.*"

L'évêque a voulu se peindre lui-même par ces paroles, car il est très-beau, Monseigneur, et il le sait, mordi !

Du reste, ce qu'il dit là de lui-même, tous les prêtres ne cessent de le répéter du clergé en général. En effet, ils se donnent tous les jours comme les représentants, les confidents, les images de Dieu sur la terre, et ils appellent Dieu la *beauté même !*

Dans l'Eglise de Jésus-Christ, continue Monseigneur, on se perd toujours quand on ose dire la même chose. Et ne l'avez-vous pas dite déjà bien ouvertement, en voulant vous mettre sur une même ligne avec votre curé en fait d'interprétation morale et dogmatique ? Aujourd'hui c'est à des évêques que vous osez vous comparer et dont vous rejetez la décision parce qu'elle est contraire à votre opinion !

Je tremble à l'idée que, rendu si loin en indépendance d'esprit, je pourrais dire en orgueil, vous succomberiez probablement à la tentation de ne pas vouloir vous soumettre à l'autorité du chef de l'Eglise lui-même! Je ne vous nie pas le droit d'en appeler à cette divine et suprême autorité, mais sachez, monsieur, qu'en attendant son jugement définitif, comme tout catholique dans le monde devrait faire en une circonstance comme celle où vous vous trouvez, vous devriez humblement vous soumettre à votre Evêque et que vous ne pouvez vous dire catholique qu'à cette condition ; sachez de plus, monsieur, que si vous tombiez malade, votre curé et tout prêtre qui pourrait se transporter à sa place auprès de votre lit de mort, devrait vous refuser l'absolution et les autres sacrements, si vous aviez le malheur de maintenir les prétentions affichées dans votre lettre

Il y a trois pays au monde où un évêque peut tenir ce langage, le Kamskatka, le Spitzberg et le Canada. Aussi quelle jouissance ce doit être pour le clergé canadien que cette omnipotence dont il jouit, et combien il doit être jaloux de la moindre atteinte qui lui serait portée ! Si elle dure encore dix ans, il est une chose certaine, c'est que les habitants du Canada retourneront à l'état de singes non perfectionnés, ce qu'étaient tous les hommes il y a trois cent mille ans.

" Obéissez, obéissez ; il n'y a pas de résistance devant Dieu. Or, nous sommes Dieu, nous : nous avons son infaillibilité, et de droit divin nous seuls commandons aux hommes qui sont un troupeau de bêtes. (Du moins notre mission est de les rendre tels, ce qui, certes, n'est pas difficile au moyen des images, des miracles....) Courbez-vous ; devenez des automates, des ânes, des brutes, et vous serez bons catholiques."—Mais quoi ! Dieu n'a-t-il pas mis en moi une intelligence et n'a-t-il pas frappé mon frout du sceau immortel de la raison, afin que je comprenne et que je marche le regard dans les cieux ? Le fouet est fait pour le mulet, et non pas pour l'homme. Moi, je veux savoir, et non pas obéir. Savoir, c'est se rapprocher de la divinité ; et vous, vous voulez m'en éloigner, vous qui vous dites les représentants de Dieu et qui le rabaissez à votre niveau, qui le faites stupide, ignare, cruel, aveugle, imbécile, afin de vous l'assimiler ! Je veux la lumière, et vous m'entraînez dans une nuit épaisse où tout est mystère pour moi, en me disant qu'il en est ainsi afin que je sois convaincu de ma faiblesse et du pouvoir que, seuls, vous avez de conduire les hommes.

Allons ! montrez-moi donc le signe olympique qui fait de vous des dieux sur la terre. Je regarde dans votre œil, j'y cherche l'éclair céleste, et je n'y vois que le rayon oblique du mensonge. Non-seulement vous avez fait de la terre votre empire, mais encore vous usurpez l'éternité et la dispensez aux âmes crédules, abruties d'avance par vous, moyennant quelques simagrées hypocrites et quelques ridicules grimaces auxquelles vous donnez la bénédiction. Jongleurs, artisans d'ombre, fabricants de fausses clefs pour les verroux du paradis, arrière, laissez l'homme libre afin qu'il grandisse ; et si vous ne pouvez le suivre, ne cherchez pas du moins à le retenir.

*
* *

Le *Meschacébé* de la Nouvelle-Orléans salue mon apparition par ces lignes flatteuses :

" Nous recevons le No. 6 de la *Lanterne Canadienne*, publiée à Montréal, par M. A. Buies. C'est vif, et même un peu raide pour un pays qui n'a guère entendu jusqu'ici que le son des cloches orthodoxes. Nous ne savons si elle s'y acclimatera, mais nous souhaitons à son bouillant et spirituel rédacteur de ne point rencontrer de Marfori sur son chemin.

Les personnes, qui aiment le pamphlet et la polémique, peuvent souscrire à la *Lanterne*....."

Les *Marfori* du Canada ne sont pas à plaindre. Leur arme, leur unique arme, est le goupillon ; ils s'en servent avec vigueur, mais.... je suis invulnérable.

Ils s'en vengeront dans l'autre monde.

De son côté, le *New York Mercantile* me consacre ces bienveillantes paroles.

" La *Lanterne Canadienne* est une nouvelle et mordante publication française, publiée à Montréal toutes les semaines, d'après le modèle de la *Lanterne* de Rochefort qui a presque révolutionné Paris et est devenue l'objet de toutes les conversations en Europe.

Le *nouveau-né* a déjà mis en émoi tout le Canada, et pendant que les progressistes en sont ravis, les vieux conservateurs orthoxes le dénoncent en termes qui ont perdu toute mesure."

Il est vrai qu'à côté de ces témoignages, l'*Ordre* dit que je n'écris que des *saletés*.

Que me servirait maintenant l'approbation de l'univers ?

***

M. Ricard, curé d'Acton, vient de renvoyer le *Pays* avec 212 *refusés* sur l'enveloppe.

L'administration du journal est réstée convaincue qu'il ne voulait pas le recevoir.

***

Je reçois la communication suivante d'un homme qui a occupé longtemps les plus hautes fonctions politiques, et qui est d'autant mieux placé pour juger les campagnes qu'il les habite depuis quarante ans :

M. le Rédacteur—Vous avez bien choisi votre position pour livrer bataille au parti clérical, d'abord parce qu'il est manifeste que les arguments de ses organes sont faits sur commande, et que la mauvaise foi qui les inspire perce partout ; ensuite, parce que vous n'avez pas laissé de porte ouverte au placement ou à la vente de vos convictions.

Mais gardez-vous bien ; le tentateur est plein de ressources.

Je voulais aujourd'hui attirer votre attention sur un article du *Courrier de Saint-Hyacinthe*, intitulé " l'Education. "

" L'éducation, dit-il, tout le monde se plaît à le reconnaître, a fait de grands progrès depuis quelques années parmi notre jeune population."

C'est ce que je nie de la façon la plus formelle. Depuis quarante ans que j'habite les districts ruraux du Bas-Canada, la seule époque où l'instruction y ait fait du progrès est lorsque le clergé n'avait pas à se mêler de l'organisation des écoles.

La *Loi des Ecoles*, passée par le parlement du Bas-Canada et connue sous le nom de *Nelson's School Act*, tout le monde sait qu'elle fut mise de côté par le conseil législatif du Bas-Canada, avec l'approbation des évêques et du clergé catholique, quoique ce conseil en eût pris la responsabilité, et pour cause.

Jusqu'à quel point une bonne chose peut servir à mal paraît clairement dans les actes d'écoles passés par le parlement du Canada. Je me rappelle que pour chaque clause il était nécessaire, ou du moins on regardait comme un devoir, de consulter le clergé et d'avoir son approbation, avant que l'acte passât. C'est alors que la griffe se cachait sous la patte de velours.

Allez maintenant avec votre *Lanterne ;* cherchez parmi les hommes de 20 à 40 ans, répandus dans les campagnes du Bas-Canada, et vous n'en trouverez pas un sur 20 qui sache lire, un sur 50 qui sache écrire, et cependant ils vous diront tous qu'ils sont allés à l'école depuis l'âge de 7 à 14 ans, mais qu'ils ont oublié *tout* ce qu'ils avaient appris.

Je vous laisse à juger ce que ce *tout* veut dire, quand les instituteurs étaient pour la plupart de jeunes filles prises dans les couvents pour un salaire de 10 à 20 louis par année, et choisies parce que leurs parents étaient pauvres et incapables de payer aux couvents le prix que payaient les autres élèves.

Maintenant, quels étaient les régulateurs, les maîtres suprêmes dans tout ceci ? Le surintendant de l'éducation ? non. Les surintendants de districts ? non. Les commissaires choisis par le peuple ? non. Mais c'était M. le curé de la paroisse, lui seul.

Le clergé canadien a obtenu et a fait précisément ce que dit Victor Hugo :

" Vous voulez, dites-vous, la liberté d'enseignement ; tenez, entendons-nous, voulez-vous que je vous dise quelle est la liberté que vous réclamez ? c'est la liberté de ne pas enseigner."

Jamais paroles ne seront plus vraies de l'éducation telle qu'elle est donnée dans les campagnes du Bas-Canada.

UN QUI HABITE LA CAMPAGNE DEPUIS QUARANTE ANS."

*
* *

Je veux maintenant mettre sous les yeux du lecteur les annonces de *Livres Nouveaux* de deux libraires de cette ville, MM. Rolland et

fils, et MM. Beauchemin et Valois. Ces annonces se ressemblent toutes par la nature des livres qu'elles énumèrent ; je prends les deux plus récentes.

On verra s'il est possible que l'instruction se répande en Canada, lorsque, du haut en bas de l'échelle sociale, on voit se reproduire les mêmes faits, lorsqu'on voit les aliments qui sont offerts à l'intelligence de la population.

Les libraires, les seuls qui méritent ce nom dans Montréal, sont des Anglais. Les autres ne sont tous plus ou moins que des vendeurs d'images.

LIVRES NOUVEAUX

Dictionnaire Universel des Sciences Ecclésiastiques
Evangelia Dominicarum ac Festorum totius anni
Nouveau Dictionnaire de Théologie Morale
Le Credo de Bossuet
Histoire de Ste Monique
Lettres inédites et Fleurs choisies de Saint François de Sales
Les Soliloques de Saint Augustin
Vie intime de J. B. Vianney, curé d'Ars, mort en odeur de sainteté
Esprit du curé d'Ars
Petites Fleurs d'Ars
Pensées de Louis Veuillot
Les Usages du Monde
Les Francs Maçons — Ce qu'ils sont, ce qu'ils font, ce qu'ils veulent, par Mgr. de Ségur, 19e édition, 10c.
Glorieuse Victoire de Mentana
Méthode pour confesser les enfants, 15c.
Lettres à la Dame de cœur sur l'Exposition Universelle, par J. T. de Saint Germain, 65c.
Voltaire, sa vie et ses œuvres, par l'abbé Maynard, chanoine honoraire de Poitiers, 2 volumes in 8 reliés, $4.50.
Tout le Ciel
Le Cœur agonisant, consolation des affligés, par le P. Blot, S. J., in-32, 40c.
La Science des Saints
De l'Education dans la Famille
L'Esprit de l'Education, par l'abbé Béesseau, 1 volume in-12, 75c.
De l'Education des Femmes
Méthode pour confesser

En vente à la Librairie de

C. O. BEAUCHEMIN & VALOIS,
237 et 239, Rue St Paul.

LIVRES

Les Auxiliatrices du Purgatoire, par le R. P. Blot, 1 vol. in-18 relié, 40c.

L'Art de croire ou préparation philosophique à la foi chrétienne, par Auguste Nicolas, 2 vols. in 12o bro, $1.75.

Etudes littéraires pour la défense de l'Eglise, par Léon Gauthier, 1 vol. in 12o broché, 40c.

Les Espérances de l'Eglise, par le R. P. Ramière, S. J., in 12o bro. $1.25.

Les ferventes communions ou préparations et actions de grâce, in 18o broché, 38c.

Conférences de Notre-Dame de Paris, par le R. P. Henri Dominique Lacordaire, 5 vols. in 12o relié, $5.50.

La Très-Sainte Vierge Marie proposée comme modèle aux femmes et aux filles chrétiennes, 55c.

Le journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion, par Mlle. Monniot, 2 vols. in 12 broché, $1.30.

Marguerite à vingt ans, suite et fin du journal de Marguerite, par Mlle Monniot, 2 vols. in 12o broché, $1.55.

Les Merveilles divines dans les âmes du Purgatoire, 60c.

Nenia, l'incorrigible, ou la première confession, par Mlle. Monniot, 1 vol. in 12o broché, 65c.

Les Religieuses modèles dans les diverses fonctions de la vie régulière, 67c.

Les ruines morales et intellectuelles. Méditations sur la philosophie et l'histoire, par Alfred Nettement, in 12o broché.

Les Saints et les Bienheureux du XVIII siècle, par E. Darras, 2 vols. in 12o broché.

Sermons pour tous les dimanches et pour les principales fêtes de l'année, suivis de méditations sur les passions de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par l'abbé Schellens, 5 vols. in 12o relié, $4.25.

Sursum Corda ! Lettre à Maurice, par Théogène, 2 vols. in 12o broché, $1.25.

Vie et œuvres de la bienheureure Marguerite-Marie Alacoque, 2 vols. in 18o broché, $4.00.

En vente à la Librairie de

J. B. ROLLAND & FILS,

Nos. 12 et 14, rue St Vincent.

Quand vous aurez lu tout cela, aurez-vous appris l'anglais, le français, l'histoire, la géograghie, les mathématiques, la chimie, la physique, la mécanique, l'histoire naturelle, la minéralogie, etc....toutes choses indispensables ?

Non, je me trompe ; ce qui est indispensable, c'est de savoir comment Marie à la coque tombait en extase, ce que faisait Margue-

rite à vingt ans, et comment la *glorieuse victoire de Mentana* fut remportée par le fusil Chassepot béni pour tuer les hommes.

*
* *

Ce qui me bouleverse, ce qui m'horripile, ce qui me met tout à l'envers, c'est qu'il existe une classe d'hommes qui se soit donné pour mission de dégrader et d'abrutir leurs semblables, qui ait le courage de poursuivre ce but, qui s'en fasse gloire, et qui exerce avec passion ce monopole qu'il suffit de nommer pour faire frémir, l'ignorance des peuples.

Chez toutes les nations, un groupe d'hommes s'est formé pour le malheur des autres, qui s'est dit le dépositaire de la vérité, le sanctuaire de la science. Aucun mortel ne pouvait franchir la porte du temple mystérieux ; l'ignorance, nuit épaisse, enveloppait les peuples agenouillés. Les prêtres riaient et priaient ; ils offraient de nombreux sacrifices, mais jamais d'eux-mêmes, ni de ce qui leur appartenait. Tout à coup un rayon de soleil éclate sur le front de la multitude ; la voix d'un mortel audacieux s'est fait entendre, il a déchiré le voile, le temple s'écroule, les dieux séculaires tombent mutilés sur leurs autels en ruines, et le mystère apparaît dans toute sa nudité abjecte, amas de supercheries et de monstruosités.

Mais à quoi cela a-t-il servi ? une erreur détruite en fait naître deux autres ; la mort est une mère féconde qui enfante parmi les ruines. A une imposture dévoilée succèdent d'autres impostures, d'autres mensonges, d'autres dupes : l'homme ne se lasse point de tromper ou d'être trompé.

Cependant l'arbre de la science émerge lentement des vapeurs épaissies sur les mondes ; il se dilate dans une atmosphère plus propice.... Enfant des siècles, devra-t-il longtemps grandir ? Dernier venu sur la scène vieillie du globe, que lui réserve l'avenir ? Ira-t-il rejoindre les débris du temps ? Non, car ce n'est pas l'homme qui l'a semé. Eternel, il a ses racines partout : seulement, il vient à peine de secouer sur la terre quelques gouttes de sa rosée immortelle, et ces quelques gouttes, plus fécondes que toutes les philosophies entassées, étalage puéril d'impuissance, vaines recherches dans une nuit obscurcie encore par l'orgueil, ont suffi pour faire naître d'impérissables germes.

*
* *

On verra par les allocations suivantes, retranchées par la révolution du budget de l'Espagne, que le clergé de ce pays, s'il faisait maigre le vendredi, avait de quoi faire gras les autres jours.

Cesantias, pensions de toutes sortes. Réaux	163,500,570
Obligations ecclésiastiques	180,126,570
Pensions aux déclotrés	10,385,265
Fabrique de Saint-Pierre et Saint-Jean-de-Latran	337,690
Nonce de Sa Sainteté	220,000
Total	354,521,809
Soit	$480,000

La moitié de cette somme dépensée en écoles aurait suffi pour empêcher la révolution, en rendant le despotisme et l'obscurantisme impossibles.

***

Voici que la *Minerve* se place au premier rang des défenseurs de l'Institut-Canadien. Jugez-en par ce qu'elle disait le 13 novembre.

" Blâmons-nous les sociétés religieuses de cette ville qui recherchent la publicité des journaux anglais et qui s'y font des réclames ?

" Est-ce que le *Nouveau-Monde* veut défendre tous rapports entre les gens de croyances différentes ? Mais alors pourquoi expose-t-il sa foi à recevoir des annonces de maisons protestantes ? pourquoi cherche-t-il à se mettre en bons rapports avec les maisons protestantes qui lui fournissent son papier et ses presses ?

Je vois bien pourquoi on me reprochait, à moi et à l'Institut, de recevoir des secours des protestants. Les Jésuites voulaient garder tout cela pour eux. Les sœurs vont quêter chez les protestants ; les Jésuites leur prennent un écu en échange d'une comédie jouée dans le bas de leur église ; les malades catholiques vont absorber la soupe protestante, les médicaments et les soins protestants à l'hôpital anglais, et on me reproche à moi de vouloir leur vendre ma *Lanterne !* Faut-il donc que j'endosse la soutane, ou que je m'habille en sœur noire ou grise, pour avoir droit à ma part de l'argent protestant ?

***

Le cable transatlantique va incessamment être excommunié. Il vient d'annoncer que des évêques et des cardinaux, réunis à Rome, sont convenus de proposer au concile œcuménique le mariage des prêtres.

Si le confessionnal survit au célibat des prêtres, la plus franche portion du beau sexe sera écrêmée par les jeunes abbés. Les militaires eux-mêmes seront supplantés. Hâtez-vous, garçons, mes amis, de planter votre tente et d'y loger une femme, car vous n'aurez bientôt plus d'atout qui tienne contre le confessionnal de vos rivaux.

***

" L'attitude du clergé espagnol est toujours très-rassurante," dit un article étranger cité par la *Minerve*, " j'allais dire trop rassurante ; il s'exécute en effet, ou se laisse exécuter de si bonne grâce, qu'on serait tenté de craindre un retour offensif,—quand l'occasion lui semblera favorable. C'est son droit."

C'est son droit me remplit d'une joie ineffable.

Du reste, le clergé de tous les pays a cela de particulier, qu'il exerce le droit de changer avec tous les gouvernements. Ainsi, l'archevêque de Paris, Sibour, acclamait la république de " 48 ", et le lendemain chantait des *Te Deum* à l'empire.

De même, l'évêque de Québec, Plessis, recevait une pension de mille louis du gouvernement anglais, et prononçait ces paroles à l'occasion du service funèbre de l'évêque Briand, le 27 juin 1794 :

" Nos conquérants, regardés d'un œil ombrageux et jaloux, n'inspiraient que de l'horreur et du saisissement.... Nation généreuse qui nous avez fait voir avec tant d'évidence combien ces préjugés étaient faux ! Nation industrieuse qui avez fait germer les richesses que cette terre renfermait dans son sein ; nation exemplaire qui, dans ce moment de crise, enseignez à l'univers attentif en quoi consiste cette liberté après laquelle tous les hommes soupirent et dont si peu connaissent les justes bornes ; nation compatissante qui venez de recueillir avec tant d'humanité, les sujets les plus fidèles et les plus maltraités de ce royaume auquel nous appartînmes autrefois ! Nation bienfaisante qui donnez chaque jour au Canada de nouvelles preuves de votre libéralité ! Non, non, vous n'êtes pas nos ennemis. Si, après avoir goûté trente-cinq ans les douceurs de votre empire, il se trouve encore parmi nous quelques esprits assez aveugles ou assez mal intentionnés pour entretenir les mêmes ombrages, et inspirer au peuple des désirs criminels de retourner à ses anciens maîtres, n'imputez pas à la totalité ce qui n'est que le vice d'un petit nombre.

" Bien éloigné de donner dans ces erreurs, M. Briand vit à peine les armes britanniques placées sur nos portes de ville, qu'il conçut *en un instant l'idée que Dieu avait transféré a l'Angleterre le domaine de ce pays ;* qu'avec le changement de possesseurs, *nos devoirs avaient changé d'objet ;* que les liens qui nous avaient jusqu'alors unis à la France étaient rompus ; il aperçut *(ce que personne ne soupçonnait !)* que la religion elle-même pouvait gagner à ce changement de domination."

Cet hommage rendu au plus fort a été la marque distinctive du clergé de tous les temps.

" L'évêque d'Avila, continue la *Minerve*, sur la foi de son correspondant, s'est présenté devant la junte de cette province pour adhérer " aux principes proclamés par la glorieuse révolution de septembre, " et de plus pour affirmer qu'on l'avait " calomnié " en le représentant comme un homme politique.

L'évêque de Cadix a envoyé à la junte de Grenade des explications " satisfaisantes " sur la conduite qu'il a observée pendant les premiers jours de la révolution.

Enfin, un journal d'Alicante annonce qu'une commission du clergé de cette ville s'est rendue au sein de la junte pour exprimer son adhésion au nouvel ordre de choses."

Ce qui n'empêche pas que si le gouvernement provisoire est renversé, contre toute attente, on verra les mêmes évêques tomber d'admiration devant le gouvernement qui lui succèdera.

Si le diable venait s'emparer de la terre, les évêques iraient le saluer du nom de *Majesté* et lui souhaiter un long règne.

***

La *Minerve*, cherchant, il y a trois mois, toute espèce de griefs contre les libéraux, découvrait que sur 72 personnes qui avaient

souscrit pour amortir la dette de l'Institut Canadien, il se trouvait 44 Anglais et 28 Canadiens seulement ; et elle déclarait que l'*Institut serait bientôt noyé dans l'élément protestant, s'il ne l'était déjà.*

Je lui répondis alors humblement,—car j'étais anéanti du coup qu'elle nous avait porté—que les protestants de l'Institut valaient infiniment mieux que les catholiques de la *Minerve*, ne fût-ce que pour l'intelligence.....que les protestants souscripteurs avaient eu le bon sens de ne pas demander si l'Institut était catholique, luthérien, mahométan ou juif ; qu'ils avaient souscrit pour une institution publique, sachant, eux qui ne lisent pas la *Minerve*, que la vraie gloire d'une ville est celle que lui donnent les institutions de ce genre..... que c'était tout naturel que la *Minerve* se flattât de ce que 28 Canadiens seulement eûssent souscrit à l'Institut, qu'en effet l'ignorance de notre peuple était pour elle une question d'existence, la *Minerve* et avec elle le *Nouveau-Monde* étant évidemment impossibles parmi une population éclairée.....

Eh bien ! figurez-vous maintenant que la *Minerve* contenait ce qui suit dans son numéro du 14 courant :

" Quand le directeur spirituel de l'*Union Catholique* se met en rapport avec la *Gazette*, le *Herald* ou le *News* pour obtenir d'eux une mention favorable, au lieu de nous en formaliser, ne sommes-nous pas fiers de voir l'éloge d'une telle œuvre portée devant leur public, et nous savons que par ce moyen l'*Union Catholique* a reçu des dons considérables de protestants, *a bénéficié de l'assistance protestante* (quel style) à des concerts."

Si cela continue, je serai obligé de me faire turc pour avoir quelque chose à dire contre cette *Union Catholique* qui se soutient par des dons de *protestants.*

***

Je vois dans le *Telegraph* de Toronto qu'un sourd muet a recouvré la parole et l'ouïe sans attouchement et sans huile de Notre-Dame-de-Pitié. C'est un scandale, ceci.

Il ne devrait pas être permis à un protestant de recouvrer ses sens. Oh ! si c'eût été un catholique, quel joli petit miracle on nous faisait, et quelles huiles sortaient de toutes les fioles !

Si quelqu'un s'avise encore de se guérir sans la permission du *Nouveau-Monde*, je le dénonce.

***

L'*Ordre* demandait à ses abonnés ces jours-ci de lui repasser plusieurs numéros égarés de sa collection.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Pendant deux jours, l *Ordre* se vit assiégé d'abonnés qui arrivaient les uns sur les autres ; c'était à qui serait le plus pressé de remettre les numéros en question.

Ceux qui ne purent venir s'excusèrent en disant qu'ils avaient jeté ou brûlé les dits numéros.

L'*Ordre* ne vit jamais pareils témoignages de sympathie en sa faveur.

***

Le *Courrier de Saint-Hyacinthe* attribue les mauvaises récoltes à *l'indifférence du peuple pour les pratiques religieuses, et au nombre croissant des mauvais journaux qui se publient.*

Cela est incontestable. Le nombre des mauvais journaux est beaucoup trop grand pour notre petite population ; ils lui prennent tout son temps.

Comment le peuple apprendra-t-il à cultiver, tant qu'il existera des mauvais journaux comme le *Courrier de St. Hyacinthe*, le *Nouveau-Monde*, l'*Ordre*, le *Courrier du Canada*, le *Journal de Trois-Rivières*, l'*Union des Cantons de l'Est*, la *Gazette de Sorel*, le *Pionnier de Sherbrooke*, la *Voix du Golfe*, la *Gazette des Campagnes*..... ?

L'autre raison donnée, l'*indifférence pour les pratiques religieuses* est également juste.

En effet, si, au lieu de labourer, les habitants passaient tout leur temps à dire le chapelet et à embrasser M. le curé, œuvre pieuse pour laquelle il y a 600 jours d'indulgence, la terre deviendrait tellement féconde qu'on serait obligé de fabriquer un autre petit miracle de la *Salette* pour en détruire les produits.

Un jeune canadien, venu des Etats-Unis dernièrement, à qui l'on faisait lire cet article du *Courrier*, s'imagina de répondre que les mauvaises récoltes étaient probablement dues à un mauvais système de culture, ou à la température, ou aux insectes, etc.., mais ses interlocuteurs persistèrent à dire que c'était grâce à l'indifférence religieuse.

Alors, le jeune homme : " Si vos récoltes diminuent, dit-il, je commence à croire que c'est parce que Dieu se fait protestant ; je n'ai jamais vu en effet d'aussi splendides récoltes qu'aux Etats-Unis et dans le Haut-Canada. A Chicago, le grain est plus abondant que le sable, et l'on ne sait plus où le mettre."

Les bons habitants se signèrent, et regardèrent leurs champs pour voir quel effet ce signe de croix produirait sur eux. Mas les champs ne bougèrent pas.

LA LANTERNE

N° 10

Le culte de l'Anglais, c'est sa reine ; celui du Français, le beau ; celui de l'Espagnol, le pronunciamiento ; l'Italien adore la conspiration, le Yankee est amoureux fou du risque ; l'idole du Canadien, c'est le..... *Qu'en dira-t-on ?*

Nul ne se soucie autant qu'il le fait de ce que pense, et surtout de que dit autrui.

***

Un tel veut bien me donner un conseil. "Vous allez trop loin, me dit-il, vous imprimez des choses qu'on ne saurait répéter, vous empêchez ainsi grand nombre de gens de vous lire ; il faut ménager les susceptibilités, les idées reçues, les opinions et même les préjugés qui ont leur raison d'être, qui s'expliquent par les circonstances, et qu'on ne peut modifier ou détruire sans changer complètement l'éducation, les conditions sociales, les habitudes....."

Ce refrain-là n'a pas de variantes. On rencontre un bonhomme dans la rue, un brave citoyen qui n'est jamais sorti de chez lui, qui ne sait pas que la terre tourne, qui n'a jamais rien lu et qui, tombant par hasard sur un numéro de la *Lanterne*, recule d'effroi. Ce bonhomme vous dit que mon pamphlet est épouvantable, vous demande comment il se fait qu'on l'imprime, qu'il est impossible de le laisser pénétrer dans les familles, et vous qui êtes un *libéral*, j'entends libéral comme les cinq-huitièmes de ceux qui prennent ce nom, vous vous dites, ou vous venez me dire que je dépasse toutes les bornes, que le *sentiment*

public se prononce contre moi, que je me fais un tort énorme, outre que je ruine ma cause.

***

Vous êtes très-aimable ; mais voyons. Ce que je dis se dit depuis trois cents ans dans toute l'Europe, et se dit encore tous les jours par les mille voix de la presse. Si je reproduis des choses scandaleuses, à qui la faute si ce n'est à ceux qui les font ? Et pourquoi veut-on qu'il y ait en Canada une presse à part, un langage à part, une publicité bâtarde et boiteuse, faite exprès pour ce peuple qui n'aurait pas le droit d'apprendre ce que tous les autres peuples savent ?.....

Je sais que la vérité claire et nue effarouche vos timides paupières, mais il vous faut en prendre l'habitude. Tout ce qui est du ressort de la publicité doit être publié. Tout fait, qu'il soit avéré ou douteux, admirable ou scandaleux, a droit à sa place dans un journal, et on la lui donne partout, excepté en Canada, pays où la presse n'a été jusqu'aujourd'hui qu'un *hosanna* au clergé.

Toutes les idées, toutes les doctrines, toutes les théories se discutent dans tous les pays libres ; c'est ainsi que les hommes s'éclairent ; et vous voulez me fermer la bouche à moi, sous prétexte que nous sommes en Canada et qu'il faut ménager l'opinion ! Quel aveu de notre profonde ignorance, de notre infériorité !

L'opinion ! où la voyez-vous ? Sur quoi peut se fonder une opinion dans un pays où toute l'éducation est entre les mains d'un ordre intéressé à la donner aussi faible que possible, quand tous les journaux ne sont que d'une même couleur, quand tous les prétendus libéraux ont peur des expressions et des idées libres qui leur feraient du tort devant leur commettants ou leurs clients ?

Devons-nous suivre l'opinion, ou la guider ? Devons-nous descendre au niveau du public, ou l'élever jusqu'au nôtre ? Devons-nous former ce public, ou bien nous confondre avec lui en caressant son ignorance ?

Si vous n'avez pas le courage de me suivre, pourquoi voulez-vous m'arrêter ?—" Mais nous ne pouvons pas montrer vos écrits à nos femmes, à nos filles....."

Allons donc ! Est-ce que le Canada est le seul pays où il y ait des femmes et des filles ? Et puis, ai-je à m'occuper, moi, que vous vouliez ou que vous ne vouliez pas montrer à vos femmes ce que j'écris ? Je vais ma ligne droite, et je dis la vérité pour ceux qui sont capables de l'entendre.

Je n'écris pas pour les hommes d'aujourd'hui, oh ! grands dieux ! ça n'en vaudrait pas la peine ; mais j'écris pour la génération qui pousse et celle qui la suivra, alors qu'un certain nombre d'idées auront fini par percer l'ombre épaisse qui nous enveloppe.

J'écris pour instruire et pour former une société, une jeunesse qui s'affranchise, après quoi le peuple suivra.

Je n'ai rien à demander aux hommes du jour, ni de peuple à

courtiser. S'il fallait parler directement au peuple ou aux familles, je n'aurais qu'à prendre le premier livre de prières venu, le transcrire en entier dans la *Lanterne*, et demander ensuite $2.00 au bout de l'année.

Je ne connais pas, Messieurs, ou plutôt je ne la connais que pour la fouler aux pieds, cette hideuse tactique "*A jésuite jésuite et dem* ," comme si ce n'était pas assez d'être jésuite tout court, ou comme si l'on pouvait être plus jésuite qu'un jésuite.

La vérité est une et indivisible. L'amoindrir ou la dissimuler, c'est la corrompre. Où en seraient donc les autres pays, si les hommes qui les ont illustrés s'étaient amusés à entourer de réticences les idées qui ont avancé la cause des peuples? Au penseur, à l'écrivain, le devoir sacré, inaltérable, absolu, de dire tout ce qu'il pense, et surtout tout ce qui est.

C'est ce que je fais, à travers les clameurs, les plaintes, les cris d'effroi, convaincu que, dans quinze ans, ceux qui trouvent que je vais trop loin aujourd'hui, me glorifieront.

***

L'*Ordre* appelle les zouaves du pape des *correspondants pontificaux*.

Or, un de ces correspondants *pontificaux* écrit au *Franco-Canadien* : " Vous vous imaginerez facilement, et nos mères encore mieux, ce que devaient être des habits que nous portions depuis sept mois, je dirais presque la nuit et le jour, tant il n'est pas rare que nous nous mettions au lit habillés des pieds à la tête."

Les voies de la perfection sont innombrables. Ainsi, dans les colléges, pour éviter le scandale, on fait coucher les élèves avec leurs pantalons. Dans les monastères, il est expressément défendu de se laver le corps, pour s'épargner de voir des choses, mais des choses !.. comme dit l'abbé Giban. " La sainteté, " remarque un touriste célèbre qui avait visité de nombreux couvents, " est l'art de puer suivant certaines règles." Mais celui-là sans doute était un impie, et ne comprenait pas que le mépris d'objets matériels et périssables est un sentiment agréable au Seigneur.

Le corps est l'enveloppe bonneure de l'âme immortelle ; les instants employés à se décrasser sont autant d'instants perdus pour le salut de son âme. Dieu nous réclame tout entiers, en outre des couches graisseuses qui se superposent de mois en mois sur notre épiderme épaissi.

***

Une seule fois par année, il est permis de laver les pieds *des autres* en signe d'humilité.

Aujourd'hui, la puanteur va prendre un caractère particulièrement agréable à Dieu ; elle va devenir *pontificale*.

Cela me rappelle qu'une charmante dame du Canada avait chargé son mari de lui rapporter de Rome une soutane du pape. Le mari,

fidèle à sa mission, certain de ne pas se noyer à son retour, revient au bout de quelques semaines, rapportant une soutane.

Aussitôt, allégresse au logis, exhibition, découpures pour faire des reliques. Les amis sont conviés ; l'un d'eux, quelque peu intrigué, malgré une foi robuste, se risque à dire : " Mais qui vous prouve, madame, que cette soutane soit celle du pape ? ne peut-on pas en avoir acheté ou emprunté une exprès ?. . . ."—" Comment ! s'écria la dame indignée, cette soutane ne serait pas celle du pape ! mais vous ne voyez donc pas, vous ne voyez donc pas. . . .comme elle est sale ? "

***

Le même correspondant continue ponficalement :

" Aussi il fallait voir comme nous nous dandinions dans les rues, les premiers jours où nous *étrennâmes* nos costumes si élégants et d'une étoffe superfine. Si nos mères nous eûsseut vus dans ces moments, elles ne se seraient pas gênées, j'en suis sûr, de traverser le Corso pour venir baiser *leurs chers et jolis zouaves.* Plus tard, chères mères, vous aurez cette jouissance. Pour le moment, il faut vous contenter de savoir que nous sommes propres et *chiquement* propres encore. Puisque je suis à converser avec nos aimables mamans, je les supplierai, la mienne surtout, de nous écrire souvent. Il n'y a pas de lettres qui fassent autant de bien, au cœur et à l'âme, que celles qu'elles nous écrivent."

***

De son côté, le *Courrier de Saint-Hyacinthe,* qui appelle l'évêque Larocque *pontife,* s'amuse à raconter le fait suivant :

" Il y a quelque temps, M. Noé Raymond, qui n'est pas d'une taille colossale, était de corvée avec plusieurs autres Canadiens aux casernes situées près du Vatican Leur occupation consistait à charroyer du pain. M. Raymond se donnait beaucoup de peine, faisait tous ses efforts, mais n'en ployait pas moins sous le fardeau. Tout à coup il aperçoit Pie IX se tenant à une croisée voisine et s'amusant un peu de sa faiblesse et de sa misère. Les zouaves voulurent alors faire une ovation au St. Père, qui s'éloigna de sa fenêtre, convaincu de la bonne volonté de M. Raymond."

Et l'on voudra maintenant que les Anglais, en voyant nos journaux reproduire des niaiseries de cette espèce, ne nous prennent pas pour des êtres inférieurs ! Ils auraient bien tort.

***

Il est minuit. Minuit, c'est l'heure solennelle. . . . . ; c'est l'heure du crime, du désespoir, de l'amour et des ronflements.

Seul, accoudé sur ma table de travail, je prépare un attentat. Que va-t-il sortir de mon cerveau ténébreux ? Une page de la *Lanterne.*

Ma chambre est pleine de fantômes. Dans un coin le diable rit à se tordre.

Le *Nouveau-Monde* et l'*Ordre,* ombres épaisses. Accroupi, le *Courrier du Canada* invoque l'Esprit Saint qui, comme tous les autres esprits, ne veut pas descendre en lui.

Le *Courrier de Saint-Hyacinthe* expédie des bénitiers en guise de

charrues aux habitants de la campagne qui se plaignent des mauvaises récoltes.

Le curé Picard étiquette les dernières fioles de l'huile de Notre-Dame-de-Pitié, dont quelques-unes de ses pénitentes ont besoin cette nuit même.

L'évêque de Moutréal recire Saint Pacifique qui ne voit plus que d'un œil, et qui a perdu trois cheveux dans la traversée de Rome à Montréal.

Le gros chanoine Lamarche signe des brevets à ceux qui inventent les meilleurs moyens de mentir en gardant l'anonyme.

***

La nuit est profonde, terne, silencieuse. Des nuages sans forme et sans couleur passent comme ces ombres qui s'abaissent subitement sur les flots ; la lune attristée n'a point d'éclat, et semble un grand œil morne ouvert sur l'immensité. Ça et là, quelques étoiles gisent immobiles dans les profondeurs des cieux ; la nature est inerte, l'espace n'a pas de bruits ; de temps en temps, la neige tombe lourdement des toits sur le pavé muet ; l'horreur me saisit....

Ce fut sans doute au sein d'une nuit pareille que les prêtres se partagèrent la conscience humaine.

" Il faut étouffer la pensée qui est la lumière du monde, " s'écrièrent-ils, et depuis lors les tyrans et les imposteurs ont répété ces mots qui retentissent comme un glas funèbre parmi les pleurs des générations-

Ceux-là seuls qui disent la vérité sont les seuls qu'on n'écoute point.

La vérité n'est pas encore un fruit mûr, et les larmes des hommes ne l'ont pas assez arrosée.

Quand on erre dans les champs au lever de l'aurore, on voit les brins d'herbe se relever péniblement sous la rosée de la nuit ; ainsi la vérité émerge avec peine des sueurs de ses martyrs.

Les gibets et les échafauds ont porté des milliers de cadavres ; mais la raison humaine n'a pas cessé d'être immolée pendant quarante siècles....

.....

Je m'arrête juste à temps. Où allais-je ? grand Dieu ! Dans quelle course effrénée m'entraînait l'imagination, cette folle du logis ?

Je deviens poétique quand j'oublie l'*Ordre* et le *Courrier ;* mais cette fois j'ai été absurde. Cela s'explique : entre le génie et la folie, il n'y a qu'un pas ; mais entre le *Nouveau-Monde* et le bon sens, il y a l'infini.

C'est la même chose, c-à-d..non..je divague.

***

Le *Pays* semble entreprendre en Canada la tâche déjà en voie de progrès aux Etats-Unis et en Angleterre, la réhabilitation sociale et intellectuelle de la femme.

Moi, j'aime passionément les femmes ; c'est pourquoi je suis heureux de toutes les occasions d'en dire du mal.

Je dirai donc qu'il est grandement temps d'élever la femme au niveau de l'homme, si nous ne voulons pas que l'homme descende au niveau de la femme.

C'est par la femme que nous sommes ce que nous sommes, contrairement à ce qu'enseigne la Genèse qui fait sortir la femme de la sixième côte de l'homme. Entre parenthèses, je n'ai jamais compris comment la femme, être doux, tendre, malléable, élastique, souple, ondoyant, pût sortir d'une côte, et surtout de celle d'Adam, qui, paraît-il, avait les côtes très dures, puisqu'il a vécu neuf cents ans.

Après je ne sais combien de siècles de domination déguisée sur l'homme qui se croyait le plus fort et le maître, la femme n'a plus maintenant que deux conditions possibles, être notre esclave ou notre égale.

J'aimerais bien qu'elle fût notre esclave, pour nous venger. Mais toutes les fois qu'on a voulu faire un esclave de la femme, on a fait de l'homme une brute.

Il faut donc qu'elle soit notre égale.

***

Ce n'est pas déjà très-beau que d'être l'égal de l'homme, et je ne vois pas là un objet d'ambition insaisissable.

Je connais quantité de singes, de chacals, de bouledogues, qui valent infiniment mieux que la moitié des hommes. N'envisageons que la classe intelligente et cultivée, l'homme tel que l'a fait la science et la civilisation.

Cet homme-là est beaucoup trop au-dessus de la femme. Mais à quoi doit-il cette supériorité ? Est-elle naturelle, est-elle légitime ? La doit-il à l'éducation ou à la force ? Il a commencé par l'une et il a fini par l'autre.

L'homme, à l'origine, gros animal féroce, épais, grossier, s'adjugea la domination. Plus tard, il la conserva, mais en s'en rendant digne. Il fut roi et maître par l'étude et par la science : mais jamais il ne lui vint à l'idée d'associer la femme à ses travaux, comme à ses plaisirs et à ses passions.

La femme resta donc un être secondaire, passif, obéissant, plus ou moins machine, papillon et moucheron, fleur et venin, rosée et fange.

***

Voyez-vous comme nous sommes stupides. Nous souffrons encore bien plus que la femme des droits et priviléges que nous lui avons

enlevés. C'est nous qui la faisons corrompue pour ne pas vouloir la faire libre, et qui, pour demeurer les maîtres, nous condamnons à être des dupes.

Que la femme reste légère ; il le faut pour compenser la lourdeur de l'homme. Mais que cette légèreté soit celle de l'esprit, de la grâce, du goût, le côté qui nous complète, la nuance qui harmonise, le coloris du dessin, l'éclat de nos qualités, le rayon sur le fond sombre et dur.

Pour être tout cela, la femme doit être notre égale.

***

Mais elle ne le sera qu'en recevant notre éducation ; qui veut la fin veut les moyens.

Pourquoi voit-on tant de femmes sottes, ennuyées, livrées aux puérilités, aux vanités ridicules, entretenant en nous le goût des enfantillages, des fadeurs, des niaiseries..etc.. ? C'est parce qu'elles sont ignorantes.

" L'ignorance d'une fille est cause qu'elle s'ennuie et qu'elle ne sait à quoi s'occuper innocemment, " a dit Fénelon.

Pourquoi, dans le Canada particulièrement, avons-nous si peu d'idées, de connaissances ? sommes-nous bien en arrière de la civilisation moderne ? ignorons-nous les arts, les lettres ? restons-nous ébahis, ébêtés, en présence d'étrangers qui, pour nous être souvent inférieurs, nous dominent cependant par la possession de ce fonds de connaissances vulgaires, par cette culture élémentaire, commune aux autres peuples ?

C'est parce qu'on s'est servi de la femme ignorante pour étouffer l'indépendance de l'esprit, mettre le trouble dans les familles, arrêter l'homme par l'effroi des menaces de l'église et le condamner, pour avoir la paix, à n'être qu'un esclave.

C'est la femme ignorante de France qui a fait la réaction contre les principes de 89. C'est grâce à elle que l'ultramontanisme et la superstition ont rendu en France le despotisme facile.

Avoir les femmes, c'est avoir le secret du pouvoir.

Les hommes éclairés l'ont bien senti, et ils ont institué les écoles secondaires de femmes, pour empêcher la France de devenir un cadavre.

L'homme ne sera libre que lorsque la femme sera émancipée.

***

J'apprends à l'instant que messire Lamarche va établir son confessionnal au bureau du *Nouveau-Monde*.

Les âmes timorées, qui s'y rendront faire leur *meâ culpâ*, n'auront l'absolution qu'à la condition de s'abonner à son journal.

A celles qui sont encore un peu rétives il infligera en outre, pour leur pénitence, trois colonnes du *Nouveau-Monde* à lire tous les jours, ce qui remplacera le paquet d'avoine que la *Gazette des Campagnes* inflige à ses lecteurs.

***

L'ex-reine de toutes les Espagnes passe son temps à regretter de ne pas être un homme. " Si je portais culotte," dit-elle en apprenant à Saint-Sébastien le soulèvement de Madrid, " ça ne se passerait pas ainsi."

Ce sont là des accès violents, mais rapides, des utopies de désir qui s'effacent devant la réalité, devant Marfori.

La reine d'Espagne, c'est-à-dire celle qui le fut, ne portait pas culotte cependant quand elle faisait fusiller, arrêter, déporter presque tous ses généraux. Mais, exilée à son tour, elle veut avoir avec eux ce point de ressemblance ; les jupons gênent la fuite ; c'est peut-être cela qu'elle voulait dire.

J'ai le tort très-grave à mes yeux, dans un pays où l'ignorance est une idole, d'être profondément versé dans l'histoire.

Ainsi, je connais beaucoup de femmes qui furent héroïques sans porter culotte, si ce n'est toutefois Jeanne d'Arc à qui son entourage fit juger avec raison que c'était plus prudent.

***

Au reste, Isabelle n'a fait que se répéter, ce qui enlève de leur force à ces glorieuses paroles :

" Au moment du départ de l'armée expéditionnaire pour le Maroc, dit Magny, elle daigna dire aux officiers généraux, en portant la main sur son cœur, conformément à la tradition classique : " Je regrette de ne pas être un homme pour pouvoir prendre part à vos dangers."

Y yo tambien !..et moi aussi ! exclama le roi époux qui perd à ne pas se faire entendre plus souvent.

Quand naquit le prince Alphonse, on exhiba au peuple, du haut d'une fenêtre du palais, ce précieux rejeton, l'espoir de l'Espagne.

Après s'être repus de cet intéressant spectacle, quelques enthousiastes, ou peut-être quelques loustics, demandèrent à grands cris : " *El padre ! El padre !* " L'auteur ! l'auteur !..

L'heureux époux, dont la modestie régugnait à ce triomphe, poussa vivement vers le balcon un majordome faisant fonction de régisseur : " Dites qu'il n'est pas ici."

Et il fut fait selon sa volonté. " Une fois n'est pas coutume."

***

Cette femme, dont l'*Univers* de Paris et le *Nouveau-Monde* de Montréal déplorent amèrement la chute, parce qu'elle tenait son pouvoir de Dieu, qui a consenti à passer pour vaincu, a cependant

gardé la suprême consolation des exilés, le père Claret qui l'absout à côté de Marfori qui lui donne des raisons pour l'être.

Je ne dis rien de la sœur Patrocinio qui ne fait plus de miracles depuis que la reine ne règne plus. Ça l'a dégoûtée immédiatement.

***

Je ne sais comment je me sens porté à reproduire à ce propos une page prodigieusement intéressante de Louise Colet :

" Le pouvoir dévolu aux prêtres, dit-elle, d'ouvrir les portes du ciel et d'assurer une éternité de délices aux plus saturés et aux plus souillés d'ici-bas, leur ouvrait à eux toutes les portes des rois et des grands." " Je vois, dit encore La Bruyère, que le goût qu'il y a de devenir dépositaire du secret des familles, de se rendre nécessaire pour les réconciliations, de procurer des commissions ou de placer des domestiques, de trouver toutes les portes ouvertes dans les maisons des grands, de manger souvent à de bonnes tables, de se promener en carrosse dans une grande ville et de faire de délicieuses retraites à la campagne, de voir plusieurs personnes de nom et de distinction s'intéresser à sa vie et à sa santé, et de ménager pour les autres et pour soi-même tous les intérêts humains ; je vois bien encore une fois que cela seul a fait imaginer le spécieux et irrépréhensible prétexte du soin des âmes, et semer dans le monde cette pépinière intarissable de directeurs."

Au temps de Pâques, un directeur pouvait tout ; il maniait l'âme du roi et la modelait comme une cire molle ; mais il avait la main câline et douce, il employait des atermoiements pleins d'indulgence et de souplesse pateline ; les pénitences qu'il infligeait revêtaient les formes les plus attrayantes ; il ne brisait pas les passions, il ne faisait pas saigner la chair ; il ne les châtiait qu'en apparence, comme en les caressant. Exigeait-il pour le temps pascal le sacrifice d'un amour qui faisait scandale, il consentait que cet amour fût remplacé par un autre moins ostensible. Les désirs d'un roi ne pourraient être refrénés à l'égal de ceux d'un simple mortel, se disaient ces doux casuistes.

***

Les confesseurs de Louis XIV furent toujours recrutés parmi les révérends pères jésuites ; leur morale ondoyante chatouillait l'orgueil et les convoitises du maître. Pendant que Mme de Montespan était favorite, le roi avait pour confesseur le père Lachaise. C'est lui qui a donné son nom au grand cimetière de Paris. L'histoire ne dit pas si le flexible père Lachaise connaissait l'attrait que Mlle de Fontages inspirait à son royal pénitent ; mais celui-ci lui ayant déclaré, à l'approche de Pâques, qu'il ne pouvait jeûner d'amour, même pendant le carême, sans tomber en langueur, l'humain confesseur, soucieux de la santé du grand potentat, lui répliqua ces doctes paroles :

" En ce cas, sire, supprimez du moins pendant ce saint temps la moitié de votre double adultère.

—Que voulez-vous dire ? demanda le roi.

—Votre Majesté étant mariée, et la marquise de Montespan l'étant aussi, cela constitue deux fois l'adultère. Une fois passe,

puisqu'il s'agit de tenir en vigueur le plus cher des rois ; prenez, sire, mademoiselle de Fontanges, et Votre Majesté ne péchera plus qu'à demi.

A l'exemple de Mme de Sévigné, qui ne reculait pas devant les mots crus qui peignent nettement les choses, Mme de Montespan, en apprenant cette transaction de casuiste, s'écria furieuse : " Oh ! ce père Lachaise n'est qu'une chaise de commodité." Le mot resta et devint le surnom de l'ingénieux confesseur.

Les facilités religieuses que les prêtres accordaient aux souverains leur étaient amplement rendues en concessions plus positives. D'ailleurs l'Eglise eût été mal venue à exiger plus d'austérité dans les mœurs des souverains. Le long règne de Louis XIV vit passer la tiare sur la tête de huit papes dont aucun ne saurait être canonisé pour sa chasteté ; le plus impudique de tous fut Innocent X, Panfili, qui prit pour sa concubine la femme de son frère, la fameuse Olympia. Elle exerçait un empire absolu sur l'esprit du souverain pontife ; elle faisait annuler les décisions prises par le sacré collége quand elle n'avait pas assisté à ses réunions.

Innocent X fit construire pour sa favorite la villa Panfili (la plus belle villa de Rome), dont les frais ombrages couronnent la cime du Janicule.

***

Le pieux Racine, dans ses *Fragments historiques*, raconte l'anecdote suivante, qui peint à la fois la vénalité de la Panfili et les us et coutumes des prélats romains :

" Alexandre VIII, né à Venise, n'étant encore que monsignor Ottoboni, et ayant grande envie d'être cardinal sans qu'il lui en coûtât rien, avait un jardin près duquel *la dona Olympia* venait souvent. Il avait à la cour de cette dame un ami, par lequel il obtint d'elle qu'elle viendrait un jour faire collation dans son jardin. Il l'attendit en effet avec une collation fort propre et un très-beau buffet tout aux armes d'Olympia ; elle s'aperçut bientôt de la chose et compta déjà que le buffet était à elle ; car c'était la mode de lui envoyer des fleurs ou des fruits dans des bassins de vermeil doré, qui lui demeuraient aussi.

" Au sortir de chez Ottoboni, l'ami commun dit à ce prélat qu'Olympia était charmée et qu'elle avait bien compris son dessein galant. Celui-ci mena son ami dans son cabinet et lui montra un très beau collier de perles, en disant : *ceci ira encore avec la crédence*, c'est-à-dire avec le buffet. Quinze jours après il y eut une promotion dans laquelle Ottoboni fut nommé, et il renvoya aussitôt le collier de perles chez le marchand et fit ôter de sa vaisselle les armes d'Olympia.

" A la mort d'Innocent X, sa favorite fut exilée par le pape Alexandre VII. Le fils d'Olympia hérita de son immense fortune, qui passa par la suite dans la famille des princes Doria."

On le voit, les mœurs de la cour de Rome ne l'autorisaient pas à se montrer rigoureuse envers les déréglements de la cour de France. Pape et roi devaient s'entendre sur les pratiques d'une religion utile et accommodante, qui régentait les misères des peuples et condescendait à toutes les passions des souverains.

Les jésuites exerçaient leur *saint ministère* en courtisans bien appris. Préoccupés de plaire au maître, aux grands et aux favorites, ils n'en exigeaient que quelques pratiques extérieures et ne s'inquiétaient guère de sonder les âmes et de les purifier.

" Leur morale est toute païenne ! " s'écriait Pascal dans les *Provinciales.*

Louis XIV mourut dans les bras des révérends pères. La régence proposa leur proscription, et un édit de Louis XV et du parlement les chassa de France. En sortant, ils y laissèrent leurs putrides doctrines, dont tout le clergé de l'époque était imprégné. Pour constater ce que furent durant trois règnes les hauts dignitaires de l'Eglise, il suffit de nommer le cardinal Dubois sous la régence ; sous Louis XV, l'abbé de Clermont, prince du sang et prince de l'Eglise, entretenant deux prostituées, dont il épousa une *in extremis ;* sous Louis XVI, le cardinal de Rohan, amoureux de la reine et principal acteur du drame du collier, et le fameux cardinal de Bernis, ambassadeur de France à Rome, où il vivait publiquement avec la princesse de Santa-Croce.

***

Le *Nouveau-Monde* vient d'adopter le genre comique. Il dit : " Le *Pays* semble croire qu'il nous répugne de tomber d'accord avec lui : nous l'assurons au contraire que rien ne nous ferait plus de plaisir que de le voir jeter là sa défroque libérale, accepter l'idée chrétienne et demeurer catholique, tout en respectant l'organe de l'opposition de Sa Très-Gracieuse Majesté. "

Ce que je traduis en style sérieux par cette simple phrase : " Si le *Pays* veut être de notre avis, rien ne nous serait plus agréable que d'être de son avis."

Deux ennemis acharnés se rencontrent. L'un dit à l'autre : " Mon ami, vous avez là une très forte cuirasse, une épée dangereuse, faites-moi donc le plaisir de les ôter ; je vous assure que rien ne me serait plus agréable. Après cela, vous me ferez de l'opposition tant que vous voudrez."

Si le *Nouveau-Monde* continue d'être aussi plaisant, j'ai une crainte sérieuse, c'est que l'*Ordre* essaie d'avoir de l'esprit.

***

Je ne me lasserai jamais de faire voir les avantages qu'on retire de l'instruction et les efforts que font dans ce sens les libraires canadiens

de Montréal, dont je reproduis encore une annonce, et gratis, tant je suis dévoué :

MOIS DE NOVEMBRE

Manuel de prières et de pratiques, la plupart indulgenciées, pour le soulagement des âmes du purgatoire.

Les auxiliatrices du purgatoire ;

Les saintes âmes du purgatoire, par un religieux Trappiste ;

Les merveilles divines dans les âmes du purgatoire ;

Piété envers les morts, ou " Recueil de prières pour soulager les âmes du purgatoire ; "

Le mois des âmes du purgatoire ;

Livres de Confirmation, préparés pour l'enregistrement des confirmés.

En vente chez

FABRE ET GRAVEL.

Fromage de Gruyère.

Comme vous le voyez, cette annonce est pour le mois de novembre. Celle de décembre, dont on a bien voulu me communiquer la liste, contiendra les livres suivants :

" Manuel de simplicité pour les âmes non encore dans le purgatoire, par Messire Lamarche, du *Nouveau-Monde*, gros in-folio, 30,000 pages.... Prix 10 centins.

" Exercices de cancan indulgencié, ou Recueil de médisances pieuses à l'usage des femmes du monde qui vont le plus à confesse ;

" Manière de tremper les mains dans l'eau bénite afin de retirer, sans se brûler, les âmes du purgatoire.

" Les merveilles divines dans les âmes où il n'y a rien d'humain.

" Pâtés de saintes blagues aux truffes. "

***

Sydney Smith prétendait que la meilleure manière de construire des trottoirs en bois était de mettre ensemble toutes les têtes de conseillers, et....

Malheureusement, je ne puis conseiller ce moyen à nos édiles. Il y en a qui ont la tête si dure qu'on ne pourrait la décoller, d'autres l'ont comme de la filasse, d'autres enfin n'en ont pas du tout.

***

CORRESPONDANCE

Québec, 1er déc. 1868.

Cher monsieur,

L'autre jour, j'entrais dans le magasin d'un de vos dépositaires pour me procurer un numéro de la *Lanterne*. Je fus bien étonné quand le propriétaire (un protestant) m'apprit qu'un prêtre l'avait visité dernièrement, ayant en vue la suppression de votre lumineux petit journal. Les arguments de ce digne père furent des remontrances fortes, suivies de l'expression de sa surprise de ce que les vîtres du magasin n'avaient pas été cassées. Quelle effronterie !

Monsieur, imaginez donc un ministre protestant se présentant chez un libraire catholique, et lui demandant d'arrêter la vente de certains livres écrits contre l'église protestante ! Quel bruit ne feraient pas les organes du clergé romain ! avec quelle indignation parleraient-ils de la suppression de la liberté religieuse ! (une chose, entre parenthèses, qu'ils ne connaissent pas.)

C'est ainsi, monsieur, que la plupart des prêtres essaient de priver les catholiques (et même les protestants) de la liberté de conscience, un des meilleurs biens que Dieu nous ait donnés. Il y a beaucoup de gens ici qui cherchent la raison de la haine que les prêtres portent à votre *Lanterne ;* mais c'est facile à dire. Sa lumière est forte, et ils aiment mieux les ténèbres, parce que leurs œuvres sont mauvaises.

Qu'elle réussisse à dissiper ces ténèbres, tel est le désir

D'UN DE VOS LECTEURS.

***

Je suis homme à ne plus m'évouvoir de quoi que ce soit. Mais une chose m'aurait étonné, c'est que le clergé, ayant droit de tout faire dans ce pays, n'abusât point de ce droit, et ne se mît au-dessus des mœurs, des lois et des libertés individuelles.

C'eût été là un clergé trop vertueux pour notre époque où la religion n'est plus qu'un trafic et une farce.

Mais les prêtres canadiens ayant abusé largement de l'autocratie qu'on leur abandonne, je ne vois dans le fait mentionné par mon correspondant qu'un de ces épisodes vulgaires comme il y en a des centaines par jour.

Une seule réflexion m'est venue. Ce prêtre, que j'adore, se sera dit sans doute, en voyant la compagnie du gaz refuser depuis un mois d'éclairer la ville de Québec, qu'il était convenable que l'état intellectuel de la ville fût en harmonie avec son état matériel, et voilà pourquoi il a voulu *supprimer* la *Lanterne* chez mon dépositaire, ignorant sans doute que pour supprimer la *Lanterne*, il faudrait en supprimer l'auteur.

***

Les abonnés de la *Lanterne* sont prévenus qu'avec le présent numéro expire l'abonnement de ceux qui se sont inscrits pour trois mois, dès l'origine de cette admirable publication.

Comme le goût s'en est répandu au-delà de toutes mes prévisions, mais encore bien en-deça de mes espérances, je m'engage à publier la *Lanterne* pendant six mois de plus ; je ne demande au *Nouveau-Monde* que de vivre encore ce temps-là, car sa chute entraînerait la mienne.

Je supplierai l'*Ordre* d'être exactement aussi idiot qu'il l'a toujours été ; davantage serait trop, et je serais accablé de besogne.

La *Minerve* voudra bien me seconder dans mes efforts pour détruire les préjugés religieux, comme elle a entrepris de le faire ; mais pour l'amour de Dieu, qu'elle ne perde pas l'habitude de mentir ; je n'aurais plus l'occasion de dire tant de vérités.

Le *Courrier du Canada* aura soin de rester sourd comme un pot, muet comme une citrouille, aveugle comme une borne, et je lui pardonnerai tout le reste.

LA LANTERNE

N° 11

Dans le numéro 8 de la *Lanterne*, mes lecteurs stupéfaits ont vu que les tremblements de terre, les inondations et les avalanches sont dûs aux iniquités des hommes, lesquelles iniquités se trouvant à vingt mille pieds sous terre, sont rejetées par le globe qu'elles ennuient, et sont lançées sous forme de ras-de-marée, de quartiers de rocs, de vagues hautes comme des montagnes, et enfin de torrents s'échappant de leur lit.

Cette explication des tremblements de terre, des éruptions volcaniques et des inondations, n'est pas rassurante pour la faiblesse humaine.

En effet, à chaque péché mortel que vous commettrez, ami lecteur, vous serez menacé de faire explosion ou de sauter à trois cents pieds en l'air, à moins que vous n'ayez le soin d'enterrer votre péché qui, dans dix ans, lorsqu'il aura fermenté convenablement, éclatera sous les pas de quelque passant naïf. La terre est ainsi bourrée de péchés qui bondissent à certaines époques, renversent les maisons et culbutent les meubles les uns sur les autres.

***

La *Gazette des Campagnes*, organe de la ferme-modèle de Sainte-Anne, est, comme on le voit, très au fait de l'agriculture qu'elle enseigne et connaît tous les secrets de la terre.

Elle nous a donné en un clin-d'œil la cause de cataclismes que les savants expliquent de diverses manières, mais sans avoir encore trouvé la bonne, que nous, Canadiens, avons maintenant le bonheur de connaître.

Il est à supposer que toutes les parties de la science agricole sont enseignées de la même façon.

" Pourquoi, dit un élève à son professur, ce grain de blé, que j'ai semé il y a six mois, a-t-il produit ce bel épi que vous voyez ? Comment ce travail s'est-il fait ?

—C'est parce que, mon enfant, vous aviez communié ce jour-là.

—Et cet autre épi si maigre, pourquoi ?....

—Ah ! il y a un péché là-dessous ou tout près ; prenez garde, il pourrait bien vous sauter à la figure ; allez quérir de l'eau bénite et arrosez-en cet épi ; demain, vous le verrez pliant sous le poids de ses grains."

***

Constatons que la *Gazette des Campagnes* est dirigée et contrôlée par le supérieur du collége de Sainte-Anne, et que la ferme-modèle appartient à ce collége qui est en train d'acquérir à peu prés la moitié de la paroisse.

A côté de cette ferme-modèle, très bien cultivée du reste, et qui donne de beaux produits, on voit les terres des habitants s'amaigrir de plus en plus en subissant les errements de la vieille routine.

De même, si l'on se transporte à la côte Beaupré, près de Québec, on voit des fermes appartenant au Séminaire dans un état de prospérité éclatante, comparées à celles qui les entourent.

Le secret de cette différence est dans le fumier et la bonne culture appliquée à ces fermes. Mais pour les terres d'habitants, c'est autre chose. Là il faut surtout force messes et quarante heures. On admet à la rigueur la charrue, mais comme accessoire ; les habitants sont prévenus d'avoir à compter surtout sur leur exactitude à payer la dîme. S'ils n'ont pas de bonnes récoltes, c'est parce que les idées modernes commencent à travailler notre société.

***

Maintenant, transportons-nous sur un autre théâtre.

Il y a quelque temps un étranger, sourd-muet, arrive à Montréal et se fait conduire à la chapelle des sourds-muets, rue Marguerite.

Voici ce qu'il y vit ; je cite textuellement le rapport qu'il en a fait.

" Le professeur, habillé en prêtre, ouvrit son livre, épela le nom de *Chiniquy* plusieurs fois, afin de bien l'imprimer dans l'esprit de ses élèves. Dès qu'il fut convaincu d'être bien compris, il secoua la tête, comme avec angoisse, et fit la peinture de Chiniquy au moyen de signes qui signifiaient : Lui, méchant, a beaucoup d'enfants naturels ; chassé de l'église romaine pour ivrognerie et immoralité, s'est fait protestant.—Ici, les sourds-muets manifestèrent leur dégoût et leur indi-

gnation par des gestes de colère, des battements de pieds sur le plancher....—Le professeur alors se frotta les mains, regarda son livre, fit semblant de lire un moment, puis épela sur ses doigts lentement :

" Un Miracle dans Montréal ! — Les pauvres sourds-muets expriment leur joie et leur impatience de savoir ce que c'était, en battant des mains. Un sourire de satisfaction passe sur la figure du professeur qui raconte ce qui suit :—Dernièrement, dans Montréal, temps durs, plus de pain, beaucoup mourant de faim ; les religieuses demandent à un prêtre de recueillir de l'argent pour avoir du pain ; le prêtre répond " beaucoup de pain dans le couvent. " Les nonnes vont voir et ne le trouvent pas. Elles reviennent vers le prêtre et le lui disent. Le prêtre leur jure qu'il y a vingt-cinq pains dans un buffet, les renvoie chercher de nouveau et les suit, en embrassant la croix et en priant la vierge Marie. Les religieuses ouvrent le buffet, et....trouvent les 25 pains."

Un tonnerre d'applaudissements termine ce récit. A peine a-t-il rétabli l'ordre que le professeur s'écrie : " Les protestants ne peuvent pas faire de miracles, parce qu'ils sont méchants et que leur religion est fausse."

Sur ce, les sourds-muets s'agitent comme des furieux et montrent le poing.

Puis vint la pièce suivante :

" Meurtre accompli par des Protestants. L'Hostie. — Un saint prêtre a été dernièrement assassiné et volé, près de Montréal, d'une somme d'argent recueillie pour des fins charitables.

" Les assassins sont des protestants. Le jour suivant, on trouve le corps du prêtre ; brillante auréole autour du corps, brillante comme le soleil. Le phénomène était causé par des hosties dans la poche du prêtre. Le corps ne s'est jamais décomposé, il est resté beau et parfait jusqu'à ce jour " (ô Pacifique ! on te la coupe).

Ce nouveau récit est accompagné de tels gestes de rage par les sourds-muets, de telles menaces contre les protestants, que je songeai à mon heure dernière.

" Un autre Miracle ! — Une jeune fille tombe dans un puits très profond ; elle flotte sur l'eau et est sauvée par le scapulaire qu'elle portait sur elle. *Elle reste dans le puits toute la nuit et le jour suivant. Un prêtre la voit dans un rêve et vient la sauver.*" (Pourquoi ça, puisqu'elle était si bien dans ce puits ?)

Le professeur montre alors le scapulaire que les sourds-muets regardent avec admiration et respect, se frottant les mains de bonheur.

L'autre histoire fut celle-ci :

" Garibaldi complote de tuer un prêtre ! — Garibaldi feint d'être malade, envoie chercher un prêtre. Ce prêtre trouve Garibaldi au lit ; un poignard était caché dans ses draps. Le prêtre lève sa croix et prie. Garibaldi, touché du remords, tremble et confesse son intention."

Ici, le professeur, que l'émotion gagne, peut à peine continuer son exposition ; mais à la fin il pousse un cri et fait avec ses doigts les mots " Vive le catholique, " qui sont suivis des plus délirantes manifestations de la part des élèves.

Puis vint

" La Mort de Luther.—Luther était en train de prêcher contre le pape et l'église de Rome, quand il fut saisi à la gorge par des démons invisibles ; on le transporte chez lui dangereusement malade. Sa gorge commença à enfler à tel point qu'on le crut perdu. Son corps était couvert de vermine, d'ulcères et de plaies de toute sorte ; enfin il mourut à la suite des souffrances et de l'agonie les plus atroces. "

Ce qui m'étonne, c'est que le professeur n'ait pas fait mourir Luther en se confessant ; peut-être avait-il trop mal à la gorge.

***

Vous avez suivi, lecteurs, vous avez vu comment on instruit les sourds-muets, comment on enseigne l'agriculture et la physique du globe.

Qui osera me taxer d'exagération, maintenant, quand je dirai qu'il est impossible que dans nos colléges on enseigne la science, qu'il est impossible que notre jeunesse en sorte connaissant quelque chose. On ne veut pas qu'elle sache, pardieu ! " Cela ne ferait pas notre affaire " ! !

Qu'on prenne le grand nombre de nos hommes de profession, parmi la classe qu'on est convenu d'appeler instruite, que savent-ils ? un peu de routine de métier propre à faire d'eux des agents d'affaires, et, en dehors de cela, rien.

***

Ah ! nous en sommes bien encore au temps où le clergé forçait Copernic à dire que le soleil est immuable, parce que Josué l'ayant arrêté, il n'était pas dit qu'il l'eût fait repartir, et où il emprisonnait Galilée pour avoir prétendu que la terre tourne. Et il en sera ainsi du clergé de tous les temps, parce que la science démolit l'échafaudage théocratique, amas de légendes et de puérilités qu'ont détrôné Newton, Kepler, Laplace et Cuvier.

Voilà des noms qu'on ignore dans les colléges, parbleu ! Mais en revanche, on y passe les deux-tiers de la vie en prières, l'autre tiers à apprendre les racines grecques et à maudire les philosophes.

Oh ! les philosophes ! on n'en connaît qu'un, Voltaire ; il est vrai qu'on ne le connaît que de nom, mais c'est assez pour le maudire.

Eh bien ! c'est une chose poignante et terrible qu'un état de société comme le nôtre. Quoi ! nous sommes aussi vieux que les Etats-Unis, et où en sommes-nous ? Quand je descends dans cet abîme, je reste épouvanté. Mais je ne craindrai pas d'y descendre encore davantage,

parce que je veux vous le montrer dans sa nudité béante, je veux te le faire voir, à toi, jeunesse endormie du Canada, à toi, peuple, qui jouis de ta servitude.

***

Je viens plaider aujourd'hui, devant l'histoire et devant la civilisation, la cause du peuple canadien, peuple vigoureux et intelligent, dont on essaie en vain de faire un troupeau stupide. Je la plaide devant les Anglais qui en sont venus à nous mépriser, ne pouvant s'expliquer comment nous aimons à ce point la soumission.

Remontons dans le passé de notre abaissement ; nous pouvons aller loin ; toutes les tyrannies, hélas ! ont des dates anciennes, la liberté seule n'a qu'un passé récent.

***

Lorsque les colonies, nos voisines, s'affranchirent et proclamèrent leur immortelle déclaration des droits de l'homme, elles firent d'éloquents appels aux Canadiens de se joindre à elles.

Mais nous n'écoutions alors, comme aujourd'hui, que la voix des prêtres qui recommandaient une soumission absolue à l'autorité. En vain Franklin vint-il lui-même, en 1775, offrir au Canada d'entrer dans la confédération américaine, lui garantissant telle forme de gouvernement qu'il lui conviendrait d'adopter et une liberté de conscience absolue, les mêmes lois et la même constitution que les Etats-Unis, il ne fut pas même écouté.

En même temps, le Congrès envoyait au Canada une invitation pressante et l'engageait à élire des députés qui le représenteraient dans l'assemblée générale de tous les Etats ; le comte d'Estaing, qui commandait une flottille au service de la cause américaine, nous écrivit de son côté une lettre chaleureuse où il disait que nous n'avions qu'à vouloir être libres pour le devenir. . . . tous ces appels, toutes ces sollicitations à l'indépendance parvinrent à peine aux oreilles des Canadiens, ou furent étouffés sous les sermons et les mandements dans lesquels on ne prêchait qu'une chose, l'obéissance passive.

Ainsi la cause du peuple n'était déjà plus celle du clergé, et c'est lui cependant qui a osé se dire jusqu'à ce jour notre protecteur et notre défenseur !

***

Uni à la noblesse, le clergé conspira l'extinction de tous les germes d'indépendance nationale qui se manifesteraient. Ces deux ordres étaient tenus de servir obséquieusement la métropole, pour que rien ne fût enlevé aux priviléges ecclésiastiques ni aux priviléges féodaux.

Jouissant d'une influence incontestée, d'un ascendant sans bornes sur la population, ils s'en servirent pour enchaîner leur patrie. Ils déployèrent dans cette tâche une activité infatigable ; le clergé surtout,

comprenant que tout son prestige s'effacerait si le Canada, uni à la république américaine, avait des écoles libres où l'instruction religieuse fût formellement interdite, a fait depuis quatre-vingt dix ans aux Etats-Unis une guerre de calomnies et d'injures qui, heureusement, sont si ridicules qu'elles perdent le plus souvent de leur portée.

***

Plus tard, lorsque le monde retentit de révolutions, que la France souffla à l'oreille de tous les peuples ses principes humanitaires, que les colonies espagnoles se soulevèrent contre un joug ténébreux, les Canadiens seuls, entretenus dans l'ignorance, reçurent à peine un écho de toutes ces grandes choses. Les philosophes qui ont affranchi l'humanité n'avaient pas même de nom chez eux ; le livre, cette puissance du siècle, était proscrit ; chaque message des gouverneurs, chaque mandement des évêques retentissait d'imprécations contre le peuple français qu'on appelait l'ennemi de la civilisation, parce qu'il conviait les peuples à briser leurs fers sur les trônes des rois.

En 1838, ce même clergé, ennemi traditionnel de tout affranchissement, anathématisa les patriotes déjà voués au gibet. Depuis, il a écrasé le parti libéral qui, en 1854, tenta de soulever contre lui la conscience publique; il a étouffé toute manifestation libre de la pensée, non seulement dans le domaine de la philosophie, mais encore dans les choses les plus ordinaires de la vie.

Vint enfin 1866 qui trouva les Canadiens français tout à fait ignorants de l'immense changement politique qui allait s'accomplir dans l'Amérique anglaise, qui les trouva incapables de se former une opinion à ce sujet.

C'est là le résultat de l'obscurantisme érigé en système, depuis l'origine de la colonie.

Pour n'avoir appris que cette phrase sacramentelle mille fois répétée, cet adage traditionnel inscrit partout " Les institutions, la religion, les lois de nos pères ", pour n'avoir voulu vivre que de notre passé, nous y sommes restés enfouis, aveugles sur le présent, inconscients de l'avenir.

***

Les colléges vont être obligés de bannir Bossuet lui-même du petit nombre d'auteurs qu'ils laissaient aux mains de leurs élèves.

J'ai beaucoup lu Bossuet, il est un de mes auteurs favoris ; aussi me vois-je aujourd'hui en mesure de répondre à ceux qui m'accusent d'exagération, parce qu'ils ne connaissent rien, et de violence de langage, parce qu'ils ne savent pas que le langage de la vérité n'admet pas de compromis : Que voulez-vous ? c'est de Bossuet lui-même que j'ai appris cette exagération et cette violence ; on a eu tort de me le mettre entre les mains au collége. Qui eût dit en effet que Bossuet écrivait, il y a deux cents ans, ce que j'écris aujourd'hui, avec cette

différence seulement qu'il l'écrivait mieux, tandis que les choses dont il parlait sont restées les mêmes.

Sermon de Bossuet sur les obligations de l'Etat Religieux. " Ainsi la pauvreté n'est qu'un nom, et le grand sacrifice de la piété chrétienne se tourne en pure illusion et en petitesse d'esprit. On ne veut rien posséder, mais on veut tout avoir. Les familles accoutumées à la pauvreté épargnent tout, elles subsistent de peu, mais les communautés ne peuvent se passer de l'abondance. Combien de centaines de familles subsisteraient honnêtement de ce qui suffit à peine pour la dépense d'une seule communauté qui fait profession de renoncer aux biens du siècle pour embrasser la pauvreté ! Quelle dérision, quel renversement ! Dans ces communautés, la dépense des infirmes surpasse souvent celle des pauvres malades d'une ville entière. C'est qu'on est de loisir pour s'écouter soi-même dans les moindres infirmités.... ; de là vient, dans les maisons *qui devraient être pauvres, une âpreté scandaleuse pour l'intérêt :* le fantôme de communauté *sert de prétexte pour le couvrir,* comme si la communauté était autre chose que l'assemblage des particuliers qui ont renoncé à tout, et comme si le désintéressement des particuliers ne devait pas rendre toute la communauté désintéressée.

" Ayez affaire à de pauvres gens chargés d'une grande famille, souvent vous les trouverez droits, modérés, capables de relâcher pour la paix, et d'une facile composition. Ayez affaire à une communauté régulière, *elle se fait un point de conscience* de vous traiter avec rigueur. On ne voit point de gens *plus ombrageux, plus difficultueux, plus tenaces, plus ardents dans les procès,* que ces personnes qui ne devraient pas même avoir d'affaires. *Cœurs bas, cœurs rétrécis,* est-ce donc dans l'école chrétienne que vous avez été formés ? Est-ce ainsi que vous avez appris Jésus-Christ, J-C qui n'a pas eu de quoi poser sa tête et qui a dit, comme saint Paul nous l'assure : On est bien plus heureux de donner que de recevoir ? "

*
* *

Je ne ferai pas de commentaires : On comprendra qu'ils seraient inutiles. Je demanderai seulement la permission d'envoyer paître désormais tous ces bonshommes ridicules qui viennent vous prêcher la modération, comme s'il fallait s'amuser à dorer la pilule pour un malade à l'agonie.

*
* *

Québec, 10 décembre.

La rumeur annonce que Sir George E. Cartier et l'Hon. M. McDougall, en conséquence des changements ministériels survenus dans le g uvernement anglais, vont de suite revenir au Canada, et qu'après la prochaine session du parlement canadien, ils retourneront en Angleterre pour des affaires relatives à l'achat du Territoire du Nord-Ouest.

M. Cartier, étant fatigué de voyager sur le Grand-Tronc, ne voyage plus que sur les steamships Allan. Il faut l'océan et l'espace au ministre d'une "Puissance."

Le Grand-Tronc ne sert plus maintenant qu'au menu frétin des ministres locaux.

Ayant été obligé la semaine dernière de me rendre à Québec auprès du gouvernement, je demandai à voir un des ministres.

" Il est parti pour Montréal, " me dit-on. J'allai à Montréal.

" L'honorable M. vient de prendre le train d'Ottawa ", m'apprit quelqu'un. Je me rendis à Ottawa. "Le ministre que vous cherchez," me répondit un employé du gouvernement, "est précisément retourné à Québec hier soir. "

Nos ministres sont infatigables. Et dire qu'il n'arrive jamais d'accidents quand ils sont dans ce Grand-Tronc si prodigue cependant de la vie d'autrui ! C'est à désespérer de notre avenir !

***

Le Haut-Canada se hâte de regagner le temps qu'il a perdu lorsqu'il était avec nous.

Pendant que nous nous civilisons de moins en moins, il se civilise de plus en plus, afin de ne pas former un contraste ridicule avec les Etats-Unis, comme nous sommes menacés de le faire, si jamais l'Amérique anglaise leur est annexée.

Les mesures libérales sont adoptées les unes après les autres avec un entrain merveilleux. J'en ai fait connaître quelques unes. A son tour, M. Wood, trésorier de la province, vient de présenter un acte concernant les écoles industrielles :

" Il expliqua, dit le *Pays*, l'objet de ce projet de loi qui est de constituer plusieurs institutions charitables de la Province en autant d'écoles industrielles où seront admis les enfants, orphelins ou autres, qui n'ont pas de parents ou de gardiens naturels. Ils devront être admis, d'après la loi, sous l'autorité du secrétaire provincial.

On comprend combien cette loi peut opérer de bien en remplaçant les maisons de refuge où, seuls, les enfants entachés de crimes sont admis, par des écoles où les enfants qui sont, en l'absence de ces institutions, forcément jetés sur la voie du crime, seraient admis de droit, sans l'intervention d'un magistrat de police dont la décision entraîne nécessairement une sorte de déshonneur.

En fait d'institutions charitables——qui ne sont pas transformées en écoles industrielles —— nous avons, nous, l'hospice de Saint Vincent-de-Paul, lequel reçoit tous les pauvres qui paient douze piastres d'entrée, plus quatre piastres de pension par mois.

C'est un conseil indirect donné à tous ceux qui n'ont pas une croûte à se mettre sous la dent et qui ne savent pas où passer la nuit, de mendier pendant un mois pour trouver leurs douze piastres, puis de mendier encore tous les autres mois pour payer leur pension.

***

Je reçois la lettre suivante :

M. le Rédacteur — Votre Lanterne est bien évidemment un mauvais journal ; les prêtres et tous leurs journaux le disent trop pour me laisser l'ombre d'un doute à ce sujet. Je me suis donc jusqu'à ce jour religieusement abstenu de la lire, malgré la tentation. Mais voilà qu'en lisant dernièrement les " Mémoires d'Outre Tombe " de Châteaubriand, grand défenseur quand même de l'Eglise, je trouve qu'à Rome, au moyen d'une dispense, on peut lire les plus mauvais livres, en sureté de conscience, et cela pour quelques sous. Alors je me suis dit : " Si cela est permis à Rome pour de l'argent, pourquoi ne le serait-ce pas, à Montréal, aux mêmes conditions ? Le seul embarras que j'éprouve est de savoir à qui m'adresser pour avoir cette dispense. Sera-ce à l'évêque, au supérieur des Jésuites ou à mon curé ? Vous m'éclairerez sans doute à ce sujet, vous qui possédez beaucoup des secrets du corps, à ce que l'on dit. Si vous ne pouvez le faire, vos amis du " Nouveau-Monde " se feront sans doute un plaisir et peut-être un devoir de me rendre ce service. Je n'ignore pas pourtant qu'il y a beaucoup de gens qui prétendent, et avec beaucoup d'apparence de raison, que, s'il n'y a pas de mal à faire une chose, quand on a donné de l'argent aux prêtres pour la faire, il n'y a pas davantage à la faire lorsqu'on ne leur en a pas donné. Votre etc.

Mon correspondant est d'une naïveté qui ne devrait plus être permise.

Comment ! il ne sait pas que, dans un siècle d'affaires, la religion elle-même devient matière à compromis et à trafic !

De quelque côté qu'on se tourne, on est pincé dans un admirable mécanisme de décrets, de prohibitions, de dépenses, de dispenses.... etc....Vous payez pour être exempté de ne pas lire ! Ne vous plaignez pas. Si vous saviez ce qu'il en coûte aux pauvres diables ignorants pour être exemptés de lire !

***

Voilà que *L'Ordre* est de mon avis ; ce calice m'était réservé. La *Lanterne* a fait là une conquête gênante, mais qu'on juge du chemin qu'elle a dû faire dans l'opinion, lorsque de tels résultats se trahissent.

Lisez :

" Soyez tranquille, M. Buies ; il y a longtemps que l'Eglise a fait preuve de sa sollicitude en démasquant et en stigmatisant, comme elles le méritent, toutes ces *sottes pratiques de dévotion* que les esprits illettrés gobent partout. Si vous aviez jamais eu l'obligeance d'écouter un sermon quelconque jusque dans les églises de campagne, vous auriez entendu, comme nous, des prêtres, peut-être de ceux que vous qualifiez si poliment d'ignorants, de cruels, d'hypocrites, et que savons-nous encore ? reprocher à leurs paroissiens, ou à une certaine classe parmi eux, ces *superstitions niaises* que vous prétendez être entretenues parmi les catholiques, et les éclairer sur ce sujet. Ces pratiques sont bien plutôt *l'invention de l'esprit de ténèbres*, qui cherche à se transformer en ange de lumière pour détourner les fidèles des sérieux devoirs de la religion, en occupant leur esprit à *des puérilités*."

Non, certes, non, je ne pensais pas marcher sur les pas du clergé en écrivant la *Lanterne*.

Je me figurais naïvement que tous ces petits livres ridicules, comme le Saint Suaire et le Recueil de Neuvaines (dont je parlerai), que tous les livres plus ridicules encore dont j'ai reproduit le catalogue annoncé dans les journaux par nos libraires, se vendaient au vu et su de notre clergé, et étaient approuvés par lui....Je me figurais encore que *toutes ces sottes pratiques de dévotion*, comme le rosaire vivant, la

couronne d'or..etc..n'avaient pas été établies par le maire et les échevins, ni par le gouvernement provincial, quoiqu'il l'eût pu faire, mais bien par les membres du clergé.

Je me figurais encore que *toutes ces sottes pratiques*, formant le plus clair et le plus gros des revenus des prêtres, ils ne pouvaient en être les ennemis, et je me rappelais incidemment cette parole de Voltaire :

" Les prêtres font la guerre au diable, quelle imprévoyance ! mais c'est lui qui les fait vivre ! "

Je me figurais que toutes ces prières comiques pour sauver les âmes du purgatoire et toutes les indulgences qui y sont attachées, n'étaient pas l'œuvre de quelque marchand de tabac, mais bien des prêtres qui, par conséquent, ne les peuvent condamner....

Mais je m'étais mis le doigt dans l'œil.

Le plus grand ennemi de *toutes ces sottes pratiques*,..c'est le clergé ! !

Mais alors qu'on me fasse donc connaître l'acte ou le mot par lequel il les blâme, ou tout au moins ne les encourage pas.

Qu'il y ait des prêtres qui aient prêché contre la superstition, c'est possible, cela est très facile ; mais ont-ils indiqué au moins ce qu'ils entendaient par superstition ? ont-ils nommé, comme moi, ces *sottes pratiques ?* S'ils l'ont fait, au lieu d'écrire contre moi, vous devez me combler d'éloges, puisque je ne fais que les imiter.

***

Je me figurais encore, triple naïf, que le clergé, ou bien l'évêque de Montréal, s'il désapprouvait ces *sottes pratiques*, n'avait qu'à le dire, et de suite on les aurait vu disparaître.

Mais elles ont été fortement condamnées, paraît-il, et cependant elles subsistent encore.

Vous vous êtes donc placés vous-mêmes dans ce dilemme, terrible pour vous qui ne savez pas raisonner :

Ou le clergé ne défend pas ces *pratiques*, et alors vous avez menti gratuitement.

Ou il les défend, et alors il a perdu toute influence, tout prestige sur ceux qui l'écoutent le plus, puisque ces pratiques, au lieu de disparaître, se multiplient tous les jours comme la postérité d'Abraham.

***

Quand je disais que le clergé perd du terrain tous les jours, je ne m'attendais pas à ce que ce serait vous, L'*Ordre*, qui lui donneriez le coup de grâce.

Mais voilà ! on fait des convertis, et ensuite on ne peut plus retenir leur zèle : les néophytes laissent bien loin derrière eux les apôtres ; ça s'est toujours vu.

***

Je lis dans l'*Avenir National* de Paris :

" Une dépêche télégraphique, datée de Rome, nous apprend que les condamnés Monti et Tognetti ont été " guillotinés " hier, à sept heures du matin, au lieu des exécutions ordinaires.

" Quel était le crime de Monti et de Tognetti ? Ils avaient pris part, il y a plus d'un an, au commencement d'insurrection qui éclata dans Rome, pendant que Garibaldi et les siens entouraient la ville du pape. Quelle avait été leur part d'action dans ce mouvement, que les chassepots de notre corps expéditionnaire firent échouer ? Qu'avaient-ils fait de criminel ? Nous n'en savons rien. La justice du pape est une justice secrète. La procédure inquisitoriale de Rome ne permet pas au public de regarder ses œuvres, à l'opinion de juger ses arrêts. Le tribunal qui juge n'entend pas même de témoins, n'interroge pas, ne voit pas les accusés. Lentement, pendant un an, la police du pape espionne et cherche : l'accusé attend dans un cachot. Au bout d'un an, les juges du pape enrégistrent la sentence de la police ; l'échafaud se dresse et deux têtes tombent. Au bout d'un an ! "

C'est au moins encourageant de vivre sous ce régime ; et je comprends que le Canada ait envoyé, pour le défendre, toute la jeunesse dont il ne savait que faire.

Mais je frémis en songeant au jour des représailles. Il serait bon que les zouaves canadiens fussent malades d'ici à un an au plus tard, pour obtenir leur congé.

Ceux qui n'auront pas le bonheur d'avoir les fièvres courront le risque de ne pouvoir plus envoyer de correspondances *pontificales* à l'*Ordre*.

***

" Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. " C'est cette parole de l'Evangile que va réaliser le concile œcuménique.

Le pape a eu beau demander aux protestants, aux grecs schismatiques..&..d'y assister ; il lui ont tous répondu qu'ils ne voulaient pas de son concile.

N'importe, le concile aura lieu tout de même ; pourvu qu'il en sorte au moins un nouveau dogme, ce dont nous avons tant besoin, et une nouvelle fête d'obligation, car il est impossible que l'humanité se sauve, rien qu'avec quinze fêtes d'obligation par année !

***

Je vous annonce, lecteurs, que le prix de l'abonnement à la *Lanterne* est dès maintenant fixé à vingt dollars par an.

Un de mes abonnés m'ayant envoyé ces jours-ci dix dollars pour six mois, j'ai trouvé l'exemple si séduisant que j'ai résolu de vous le faire suivre.

Ceux qui y répugneront pourront continuer à faire comme jadis, c'est à dire à m'envoyer une misérable piastre pour six mois et d'avance, mais je les tiendrai en petite estime.

***

" Sainte Agnès," d'un seul mot fit tomber raide mort un jeune homme qui s'était montré audacieux ; mais elle lui rendit la vie à la prière de son père.

" Sainte Agnès " fut martyre, condamnée à être brûlée, dit " saint Ambroise " ; mais les flammes refusèrent de la consumer, et le juge la fit tuer d'un coup d'épée.

Il y a au moins soixante martyrs dont on raconte la même chose, sans expliquer davantage pourquoi la puissance divine qui les préservait des flammes ou des bêtes féroces ne pouvait pas ou ne voulait pas les préserver du glaive.

Je citerai seulement :

" Sainte Julienne, " dont on raconte sans aucune preuve et sans vraisemblance qu'un juge ordonna de lui arracher les cheveux avec la peau de la tête.

Cela ne lui causa aucun mal.

Il ordonna de la faire rôtir dans une fournaise.

Cela lui fut indifférent.

Alors il la fit frire dans l'huile bouillante.

Ce qui sembla la rafraîchir [textuel].

Mais lorsque ce même juge ordonna de lui trancher la tête, Dieu ne s'y opposa pas.

On maria saint Aubert et sainte Angradesme. — Saint Aubert refusa net de consommer le mariage ; de son côté, sainte Angradesme obtint de Dieu d'avoir le visage couvert d'ulcères. Les deux époux, alors au comble de leurs vœux et si bien d'accord, ne s'occupèrent plus que de leur salut.

Saint Benoît n'avait rien trouvé de mieux pour faire plaisir à Dieu, dit saint Grégoire, que de se rouler tout nu dans les orties.

En parlant de sainte Radégonde (cette reine qui aimait tant les puanteurs) j'ai oublié un détail curieux ; " elle feignait des nécessités, dit saint Grégoire de Tours, pour quitter la nuit le lit où elle reposait à côté de son mari, et aller se coucher sur la terre nue et prier. "

Pour lui il se mit dans un petit coin et s'y tint debout pendant quarante jours sans s'asseoir ni s'agenouiller, sans user de pain ni d'eau, et mangeant seulement quelques feuilles de chou cru le dimanche.

Entre les autres austérités que l'on rapporte de saint Macaire, on dit que, " l'esprit d'impureté le pressant par de violentes tentations, " il s'en alla dans un marais où il y avait des " moustiques et des cousins gros comme des guêpes, et où il s'établit tout nu pendant six mois. Or, ces moustiques avaient des aiguillons si pénétrants que la peau même des sangliers n'était pas à l'abri de leurs piqûres. "

Il n'est pas besoin de dire quel spectacle réjouissant ce fut pour Dieu de voir ce saint tout nu dans son marais. L'Eglise l'honore le 2 janvier.

***

Les écrivains ecclésiastiques donnent la virginité comme le plus haut point de perfection pour les deux sexes. Il se trouve un assez grand nombre de veuves néanmoins dans le calendrier ; mais on a soin de faire remarquer que c'est malgré elles qu'elles ont accepté un époux ; quelques unes ont amené cet époux à ne l'être que de nom ; d'autres, comme sainte Reine, ont fait, après la mort de cet époux, une austère pénitence. L'époux de sainte Reine, cependant, était un homme si vertueux que l'historien de leur vie (Molanus) déguise ce qu'il y a d'horrible dans le mariage en disant :

" Ces deux saintes âmes eurent dix filles. " Ces dix filles restèrent vierges ; ce fut une d'elles, sainte Régenfrede, qui fut abbesse du monastère de Donoue, que fonda sainte Reine, qui ne voulut pas accepter cette qualité, " ne trouvant pas séant qu'une personne qui avait subi le mariage et dont l'âme avait produit dix enfants, eût quelque autorité sur des vierges en la compagnie desquelles il lui semblait que c'était déjà trop d'honneur pour elle de pouvoir passer sa vie. "

L'auteur ajoute à ce sujet une sévère admonestation aux veuves qui entrent en religion et qui souvent, dit-il, " portent dans ces " maisons où on leur fait la grâce de les admettre un esprit d'autorité " et cet air de commandement qui leur reste de leur première vie. " Prions cette sainte veuve d'attirer cette grâce sur les communautés " que Dieu en éloigne les veuves altières, curieuses, entreprenantes, " etc. "

Témoin sainte Cunégonde qui, veuve, ayant fait nommer sa nièce abbesse du couvent où elle s'était retirée, toujours par respect pour la supériorité de la virginité, ne poussa pas ce respect jusqu'à ne pas lui donner un soufflet, un jour que l'abbesse était en retard pour l'office. " De ce soufflet, dit l'auteur, Dieu voulut que la marque restât sur la joue de l'abbesse pendant toute sa vie. "

Il parait que sainte Cunégonde n'y allait pas de main morte.

Cette supériorité des vierges se fonde sur ce qu'elles pensent être les épouses de Jésus-Christ, situation que les auteurs ecclésiastiques n'expriment pas toujours avec une réserve suffisante. Une des formules les plus fréquemment employées est celle-ci :

" Elle mourut et alla jouir des embrassements de son céleste époux. " J'ai souvent remarqué que les prêtres, les religieux et les personnes qui ont la prétention de ne pas connaître l'amour, par cela même ne connaissent pas la chasteté ; voir les casuistes, dont les livres sont d'une obscénité et d'une grossièreté choquantes.

On ne se figure pas combien, avec de pareilles idées et de pareilles images, on remplit les couvents de pauvres filles qu'on rend hystériques, à la façon de sainte Thérèse, qu'on a appelée sainte Sapho.

On n'ose pas dire aux jeunes religieux qu'ils épouseront la vierge Marie, placée déjà au ciel entre saint Joseph et le Saint-Esprit, mais il est certain que cela entre dans leurs rêveries mystiques.

Saint Aquilin était homme de guerre. Au retour d'une longue absence, il vit sa femme venir au devant de lui et lui apprendre qu'elle avait fait vœu, s'il revenait saint et sauf, de vivre avec lui pendant un an dans une continence absolue. " Je n'aurais pas osé vous le proposer, dit-il ; mais puisque vous allez au devant de ce vœu, pourquoi ne pratiquerions-nous pas éternellement cette continence si agréable à Dieu."

Jusque-là c'est assez spirituel, mais je comprends moins la prière qu'il adressa à Dieu de le rendre aveugle, ce qu'il obtint ; et " Dieu, dit Surius, auteur de sa vie, éleva cette lampe sur le chandelier " en le faisant nommer évêque. Il fut un des nombreux directeurs de sainte Thérèse.

C'est saint Jérôme qui a écrit la vie de sainte Paule, veuve. " Elle donnait beaucoup aux pauvres, dit-il ; elle n'avait de la dureté que pour ses enfants ; elle les dépouillait pour revêtir les pauvres." Il lui arriva de faire connaissance avec saint Epiphane et Paulin d'Antioche. " La vertu et les sages discours de ces saints prélats,—dit saint Jérôme, ayant encore enflammé davantage l'ardeur de sainte Paule, elle annonça la résolution d'aller prier au désert. " Elle quitta ses enfants, " qu'elle aimait tendrement, " et leur dit adieu sans verser une larme (textuel) ; elle emmena sa fille Eutoquie et alla voir à Chypre saint Epiphane et Paulin à Antioche.

" Sa vertu lui attira un très-grand nombre de saintes vierges, récompense que Dieu voulut donner à la foi de cette mère admirable qui avait, pour lui, renoncé à ses enfants propres (textuel) ; " elle fonda trois monastères de filles et un monastère d'hommes. Ces filles, sous sa direction, " ne se servaient de linge que pour se laver les mains." Sainte Paule affaiblissait leur corps par de grands jeûnes, préférant la santé de leur esprit à la santé de leur estomac." Elle leur disait que " que l'extrême propreté du corps était la saleté de l'âme." (textuel)

LA LANTERNE

N° 12

J'entends dire de ci de là : " Laissez donc un peu les prêtres tranquilles ; toujours le même sujet, cela devient monotone ; il y a tant de choses qui peuvent exciter votre verve ! Variez, variez, si vous voulez rester intéressant."

Je réponds : Voilà trente ans (depuis l'union des deux provinces) que les prêtres du Canada nous abrutissent, et cela sans varier un seul jour, sans cesser un instant, tandis qu'il n'y a que trois mois et demi que je publie la *Lanterne.* Il me reste donc encore 29 ans, huit mois et deux semaines, pour rendre coup pour coup, œil pour œil, dent pour dent.

***

Les Jésuites ont persécuté les libéraux ; je leur réponds par des vérités et par le raisonnement.

Ils nous ont foulés aux pieds, ont fait de nous des monstres signalés à l'horreur et à la haine publiques ; je viens aujourd'hui, armé de l'histoire, de mes veilles, de mes recherches, exposer par quelles innombrables impostures, par quelles atrocités, par quels crimes, par quelles horreurs prolongées de siècle en siècle, on a réussi à élever ce colosse de l'Eglise qui pèse sur la conscience des peuples depuis quatorze cents ans.

Que les lecteurs en prennent leur parti ; quant à moi, j'irai jusqu'au bout.

La matière abonde sous mes doigts, et je brûle d'écrire.

***

Lorsque le faux bruit courut, il y a quinze jours, de la mort de Napoléon III, le *Nouveau-Monde* trouva ceci :

" L'ordre politique européen se trouve aujourd'hui menacé par la mort d'un homme, et il en a toujours été ainsi chaque fois que les monarques *ont oublié qu'ils règnaient par la grâce de Dieu—Per me reges regnant.* Lorsqu'au contraire la société se trouvait constituée sur le principe catholique, un changement de roi était un événement sans doute, mais nullement une cause de trouble et d'effroi pour les honnêtes gens. *Le roi est mort, vive le roi !* s'écriait le héraut, et bientôt le deuil au dehors du palais se changeait en réjouissances publiques.

" L'organisation sociale reposant *sur le respect de l'autorité et la justice* n'avait rien à craindre du trépas de son roi, parce que le nouveau prince avait, pour se diriger ou se maintenir, l'exemple de ses prédécesseurs *et la médiation salutaire du souverain pontife, protecteur né de tous les droits.*"

D'abord, le principe d'autorité n'a rien à faire avec la justice, si ce n'est pour la détruire.

C'est au nom de ce principe que toutes les persécutions, tous les despotismes, toutes les barbaries se sont donné libre carrière.

Ensuite, puisque le *Nouveau-Monde* nous ramène encore à la question tant de fois débattue, si ce n'est en Canada, de la *séparation de l'Etat et de l'Eglise*, je vais l'y suivre.

Je ne rirai pas aujourd'hui, lecteurs ; j'ai un tableau effrayant à faire. Dans notre pays, il ne suffit pas de rire, il faut surtout enseigner. L'histoire est la grande école ; c'est elle qui est l'institutrice des hommes. " Elle est la première des philosophies, " dit Byron. Avec elle j'entre dans l'exposé de cette question horrible dont chaque étape est marquée par un massacre, par une extermination de peuples entiers.

***

Quel a été le résultat le plus éclatant, le produit naturel engendré par la réunion de l'Etat et de l'Eglise, ou plutôt par l'assujettissement de l'Etat à l'Eglise ? Ce sont les croisades.

Le dépeuplement des Flandres par Philippe II a été une croisade contre les protestants qui s'affranchissaient du joug de l'Espagne.

La Saint Barthélémy a été une croisade.

Les Dragonnades ont été une croisade.

Dernièrement enfin, on a appelé *croisés* les jeunes Canadiens qui sont allés défendre un pouvoir impuissant à se maintenir lui-même contre la réprobation du monde civilisé.

***

Si, malgré l'énormité de la tâche, j'entreprends aujourd'hui de passer en revue ces pages pleines de sang, ce n'est pas seulement pour la leçon qu'elles contiennent en elles-mêmes, mais c'est avant tout pour l'analogie frappante qu'elles offrent avec le Canada.

C'est la comparaison qui éclaire, c'est par le rapprochement que l'on juge.

***

Le 19 octobre 1208, Innocent III écrivit ces mots :

" Le roi de France devra faire peser sur le comte Raymond VI le poids de sa royale colère, le chasser de ses châteaux et de ses villes, en exterminer les habitants et les remplacer par des catholiques."

Raymond VI était comte de Provence, de cette Provence qui était le pays le plus civilisé de l'Europe, dit Augustin Thierry, le pays de la belle langue romane qui n'est pas encore morte, le pays des troubadours, des mœurs pastorales, de l'harmonie.

La Provence avait des institutions municipales ressemblant à celles des grandes communes italiennes ; elle imitait leur liberté, et une complète égalité règnait entre les nobles et les bourgeois. Elle avait la plus belle littérature du monde, et son idiôme littéraire était classique en Italie et en Espagne.

Vers la fin du douzième siècle, elle avait adopté des opinions nouvelles tant soit peu éloignées du dogme catholique ; l'Eglise, alarmée de voir croître cette hérésie qui infectait le clergé comme le reste de la population, résolut de la détruire en ruinant l'ordre social d'où provenait son indépendance d'esprit.

Innocent III entreprit cette réforme et prêcha la croisade.

On va voir ce que le bras séculier, armé par l'autorité spirituelle, fit de cette noble contrée qui était le foyer de l'art au moyen-âge et qui fut le berceau de la civilisation française.

***

A peine Innocent III a-t-il parlé que les moines cisterciens envahissent aussitôt le Languedoc, promettant des indulgences, la rémission de tous les péchés commis et à commettre, et les dépouilles du midi qui était représenté comme une riche proie.

Alors, barons avides, cotereaux, serfs en rupture de ban, *tout ce qui vivait de pillage et de violence*, prit la croix.

Les évêques catholiques entretiennent des bandes de routiers pour percevoir les dîmes et rançonner leurs ouailles.

" Ils aiment les femmes blanches, le vin rouge et les beaux habits, " dit un trouvère.

" Faux clergé, s'écrie le troubadour Bertrand Charbonnel, mensonger, traître, parjure, larron, débauché, mécréant, tu fais tous les jours tant de mal que tu as mis tout le monde dans l'erreur. Jamais saint Pierre n'eut capital d'argent en France, jamais il n'eut bureau d'usure. Il tint au contraire droite la balance de loyauté. Vous ne faites pas de même, vous qui pour de l'argent prononcez des interdictions, absolvez, condamnez ; auprès de vous, nul sans argent ne trouve de rémission."

Le clergé répondait par des accusations d'hérésie.

***

C'est ce qu'il fait aujourd'hui en Canada, étant incapable de se défendre contre les faits, et le pouvant encore moins en employant la raison, puisqu'il condamne la raison elle-même.

" J'ai avec moi la vérité, je ne discute pas, " dit-il.

Mais si vous avez avec vous la vérité, vous devez être fiers de la faire voir. Seuls d'entre tous les mortels, vous possédez ce trésor inestimable, étalez-le donc, montrez-le sous tous ses aspects, glorifiez-vous de ce qu'on le touche et qu'on constate, après examen, qu'il est bien à vous.

" Dans ce monde, dit Louis Blanc, la grande affaire est d'avoir la vérité de son côté, lorsque les flambeaux brûlent. Mais encore faut-il qu'on ne les éteigne pas. La discussion ne tue que l'erreur. Celui qui croit être dans le vrai, doit désirer les attaques au lieu de les craindre, pourvu que ce soit en plein jour ; et, s'il est sincère, il dira volontiers comme Ajax :—

Dieu, rends-nous la lumière, et combats contre nous."

Mais lorsqu'au lieu d'une pierre précieuse on n'a qu'une imitation, dont le vulgaire ne voit pas la différence, lorsqu'au lieu du vrai on n'a que le clinquant, on redoute de l'exposer de trop près aux yeux expérimentés.

Je vous appelle à réfuter ce que je dis, je vous y provoque de mille manières, et vous restez dans le silence.

Vetabo Cereris sacrum qui vulgârit.

La vieille histoire toujours de l'autorité contre la recherche.

D'où vient donc que Luther, lorsqu'il proclama le libre examen, vous arracha la moitié de l'Europe ? C'était la moitié intelligente, comme je vais le démontrer tout à l'heure ; il ne vous resta que ceux qui étaient incapables d'examen, et ceux qui avaient intérêt à ne pas examiner.

Mais ne rendons pas trop hommage à Luther d'avoir déchiré le voile. La vraie formule de la Réformation, les Vaudois l'avaient trouvée et proclamée avant lui, lorsqu'ils s'écrièrent. " Tous les chrétiens sont prêtres," c'est-à-dire qu'ils ont tous le droit de comprendre ce qu'ils croient, contrairement aux trois quarts des prêtres de nos jours qui ne croient pas, et qui comprennent encore moins.

Je reviens à la croisade contre les Albigeois.

***

Pour détruire tous les scrupules, Innocent III écrivit au roi : " On ne doit pas garder sa foi à qui ne la garde pas à Dieu."

Cette guerre qui devait être un *travail court*, comme disaient les moines, dura quarante ans, plus soixante ans de persécution.

***

Une législation atroce, produit de l'union de l'Eglise et de la monarchie, succède à la croisade. L'infraction à l'orthodoxie devient un crime contre l'Etat ; retranché de l'Eglise, l'hérétique est aussi retranché de l'Etat. Les ordonnances de saint Louis l'appellent *faydit*, c'est-à-dire réfractaire de la société *humaine*, *religieuse* et *politique*, et comme tel banni de la terre des vivants. *Il n'a plus le droit de vivre.* Ses biens sont confisqués, sa masion est démolie, et sur son emplacement on ne rebâtira jamais.

Pour tomber dans cette condition effrayante, il suffit d'un jugement du tribunal de l'inquisition. La procédure suivie envers l'accusé, traité tout d'abord en coupable, lui enlève tout moyen de défense ; il ne connaîtra ni son dénonciateur, ni les témoins. Même, lorsqu'il se reconnaît hérétique, on ne se fie pas à sa parole, on veut lui arracher l'aveu par la torture. Les peines portées sont de trois sortes ; la mort par le feu pour celui qui a occupé un ministère dans la secte, l'immuration pour ceux qui ne renoncent pas à leur croyance, les pénitences publiques au choix de l'Eglise pour ceux qui y renoncent, pour les suspects, et pour tous ceux qui ne détestent pas l'hérésie et les hérétiques.

***

L'immuration devient si fréquente que les prisons, les *murailles*, étant insuffisantes pour contenir tous les condamnés, le concile de Béziers ordonna, en 1242, que le tiers des biens confisqués sur les hérétiques serait consacré à en construire de nouvelles. Dans toutes les villes du midi, et même dans les villages, s'élevèrent des édifices massifs, dont les murs s'ouvraient et se refermaient sur une population maçonnée de vivants et de cadavres.

Quant aux pénitents, séparés du reste de leurs compatriotes, portant un costume particulier et sur le dos une large croix rouge, qui les faisait reconnaître, parqués dans des villages isolés pour être plus facilement surveillés, ces parias de l'Eglise devinrent un objet d'horreur. On se détournait d'eux dès qu'on apercevait leur croix rouge, et si quelqu'un leur témoignait de la pitié, l'inquisition réprimait ce sentiment par une pénalité spéciale. Les pénitents occupaient dans l'église une place à part, la place des infâmes et des abominables, où le curé venait les compter chaque dimanche. L'Eglise semblait tirer gloire de ces *maudits* rentrés dans ses cadres, et comme le triomphateur romain, elle les attachait à son char et les montrait dans toutes ses cérémonies, pour faire preuve de sa force.

***

On attribue à la malédiction qui pesait sur les pénitents l'origine d'une population dégradée et affligée de maladies endémiques qu'on rencontre encore aujourd'hui dans les Pyrénées. Sous le poids de l'horreur et du mépris, ils se retirèrent peu à peu des plaines et des

lieux habités ; ils n'avaient pas recouvré leurs biens confisqués, quoique rentrés dans l'église, et ils gagnèrent les vallées perdues, où ils ont formé des colonies maudites, connues sous le nom de *cagots*. Là ils se livrèrent à des pratiques superstitieuses d'où leur est venu le nom de *cagots*, changé plus tard en celui de *caffos*, qu'on donne encore aujourd'hui aux goîtreux et aux crétins des Pyrénées. (1)

"On est étonné qu'en présence des effroyables oppressions que l'union du temporel et du spirituel a produites à travers les âges, l'Etat moderne n'ait pas encore rompu ce mariage adultère." (Hudry-Menos. L'Israël des Alpes.)

***

Dans chaque paroisse de Provence, après la croisade Albigeoise, il se forma une commission composée du curé, d'un familier de l'inquisition et d'un officier royal, pour faire la chasse des hommes. Le concile d'Alby, en 1254, fixa une prime de vingt sols tournois pour chaque hérétique saisi, et par un décret du concile de Béziers, le seigneur qui avait entravé la chasse sur ses terres était passible d'une amende de 1,000 mares d'argent.

Quelques uns des fugitifs ayant trouvé asile dans les églises, le pape Martin IV abolit pour les hérétiques, par un bref du 21 8bre 1281, ce droit d'asile déclaré inviolable au moyen âge pour les plus grands criminels.

Cette persécution entraîna a l'étranger la population laborieuse du midi : actifs et économes par zèle religieux, les sectaires s'étaient emparé de l'industrie des laines et des soies, déjà florissante ; ils avaient fondé en plusieurs villes des fabriques de tissage dont tous les ouvriers étaient engagés dans le mouvement religieux ; de là le nom de *tisserans* qui leur fut donné. L'hérésie s'était confondue avec l'industrie du tissage, et il suffisait d'exercer l'une pour être accusé d'appartenir à l'autre.

***

Les Albigeois exterminés, un noble peuple réduit à la plus hideuse dégradation, voilà ce qu'avait fait un roi de France règnant *de par le droit divin*, voilà ce qu'avait fait une royauté *constituée sur le principe catholique*, voilà ce qu'avait fait une organisation sociale *reposant sur le principe d'autorité*.

***

Et ce principe est partout, quelles que soient les croyances, barbare, oppressif, aveugle. Il l'était chez les Juifs de l'antiquité ; il l'est chez les Turcs, chez les Russes dont l'empereur est pape et bourreau, il l'est surtout dans la libre Angleterre qui a commis l'ini-

(1) P. de Marca—Histoire de Béarn. Francisque Michel—Histoire des races maudites, en France et en Espagne.

quité de *l'Eglise établie d'Irlande*, et qui n'a pas encore aboli *l'Acte d'uniformité* de 1661 qui transformait en crime le refus de se conformer à l'Eglise établie, et l'acte, plus monstrueux encore, qui mettait entre tout ministre non-conformiste et les villes représentées au parlement, une distance de cinq milles, déclarée infranchissable.

" Nul ne peut dire combien aurait duré l'enfantement de la liberté intellectuelle en Angleterre, si, par bonheur, l'ambition du pouvoir n'y avait mis de bonne heure aux prises les whigs et les tories, et si l'oppression de l'Eglise établie n'y avait été combattue par les premiers comme moyen de l'emporter sur leurs rivaux.

" Là où un système donné d'instruction religieuse est officiellement reconnu, spécialement protégé et doté par l'Etat, il est bien difficile que le gouvernement ne cherche pas un point d'appui pour sa politique dans ce système, et ne se fasse pas des auxiliaires de ceux qui ont charge de l'enseigner, ce qui a le double inconvénient de corrompre l'essence de la religion et de mettre en péril la liberté.

" Ensuite, il est contraire à la nature du régime démocratique qu'il y ait au sein de la société une classe d'hommes revêtus de fonctions permanentes, se tenant au-dessus du peuple et le dominant par ce qui a le plus de prise sur l'imagination..& "..(Louis Blanc, Lettres sur l'Angleterre).

*
* *

Qu'a produit l'Eglise établie d'Irlande ? l'oppression et la dégradation, depuis deux cents ans, des Irlandais catholiques, qui forment les trois quarts de la population, tandis que les membres de l'Eglise établie n'en forment que le dixième.

Qu'a produit dans l'Angleterre elle-même, l'union de l'Eglise et de l'Etat ? Il est curieux de voir à ce sujet les épreuves par où doit passer, et les déclarations que doit faire quiconque y aspire aux honneurs de l'ordination et du ministère sacré.

Il doit prêter le serment *d'allégeance et de suprématie*, puis déclarer que le livre de prières (Book of common prayers) ne contient rien de contraire à la parole de Dieu, enfin reconnaître que des 39 articles qui constituent l'orthodoxie protestante, il n'en est pas un seul qui ne soit conforme à la parole de Dieu.

Pour devenir diacre, il faut qu'il répète serments et déclarations : de même pour devenir prêtre. Mais cela ne suffit pas, dès qu'il s'agit pour lui d'obtenir un bénéfice, ou de passer d'un bénéfice à un autre ; il est tenu alors de déclarer : 1. Qu'il s'engage à se conformer à la liturgie de l'Eglise d'Angleterre ; 2. qu'il donne son assentiment pur de toute arrière-pensée à chacune des choses contenues et prescrites dans le *Book of common prayers*.

Il faut ajouter à cela le serment d'obéissance canonique, le serment contre la simonie, l'obligation de répondre à une foule de questions inquisitoriales.

C'est-à-dire l'Etat rivé à l'Eglise, l'Eglise rivée à l'Etat, et tous deux s'entendant pour étouffer la liberté de conscience.

L'établissement d'une religion d'Etat veut dire invariablement persécution des religions dissidentes.

***

Sous Cromwell, les Indépendants ou Brownistes, de persécutés qu'ils avaient été, se firent les persécuteurs des épiscopaliens.

Sous la restauration, en 1660, *l'acte d'uniformité*, décrété sous Elizabeth contre les non-conformistes, fut remis en vigueur. Il fallait souscrire à tout ce que contenait le *Book of common prayers*.

On voit dans ce livre des invocations comme les suivantes : "O Seigneur Dieu, toi à qui appartient la vengeance....

"O fille de Babylone, béni soit celui qui saisira tes enfants et les écrasera contre la pierre...."

Mais disons-le à la gloire de l'Angleterre, elle fait des efforts prodigieux pour s'arracher à ce joug indigne d'elle. En mai 1863, lord Ebury demanda la radiation de la clause qui oblige de souscrire à tout ce que contient le *Book of common prayers*, et dans la chambre des Lords même, ce boulevard de l'Eglise établie, la seconde lecture de son bill fut votée par 50 lords contre 90.

Aujourd'hui, avec Gladstone et Bright au pouvoir, si la séparation de l'Eglise et de l'Etat ne devient pas un fait accompli, du moins elle sera victorieusement préparée pour l'avenir, malgré la lenteur des réformes dans un pays essentiellement adorateur de toutes ses institutions, bonnes ou mauvaises.

***

Le dépeuplement des Flandres fut une croisade de l'Eglise par l'Etat.

Philippe II régnait alors en Espagne. C'était le roi des bûchers, le pontife de l'Inquisition ; il promena le massacre et la destruction sur toutes les parties du vaste empire que lui avait légué Charles-Quint.

Les habitants des Flandres, peuple industrieux qui fournissait à l'Europe ses plus belles étoffes, opprimés par lui, persécutés dans l'exercice paisible de leur commerce, cherchèrent un refuge dans l'émigration.

Cette émigration commença en 1550. Elle était composée généralement des meilleurs ouvriers et des chefs de fabrique les plus intelligents. "Qui émigre en pareil cas ? dit Esquiros. (Immigrations protestantes). Les forts, les entreprenants, les hommes de caractère et de volonté ; les autres, c'est à-dire tous ceux qui n'ont pas confiance en eux-mêmes, restent où ils sont, s'attachent avec désespoir à la terre natale, fût-elle noyée de sang ?"

Quelle triste analogie cette émigration n'offre-t-elle pas avec celle des Canadiens depuis cinquante ans ! Tous nos hommes forts, vaillants, préférant le travail qui affranchit à la misère qui enchaîne, sont allés aux Etats-Unis où il n'y a pas de joug clérical qui paralyse l'essor individuel et l'essor national. Là ils sont des hommes. Ici, il nous est resté deux générations moutonnières, agenouillées au son des cloches, et tellement accablées de bénédictions célestes qu'elles ont perdu absolument de vue les choses de cette terre où, cependant, leur destinée est de vivre

***.

Pie V demanda à la reine d'Angleterre, Elizabeth, de chasser de son royaume les réfugiés protestants qu'il appelait *ebriosi omnium pestissimi*, eux qui donnaient l'exemple de toutes les vertus domestiques.

L'évêque anglais Jewel rétorqua en reprochant au Saint Père de couvrir de sa protection 6,000 usuriers et 20,000 courtisanes dans Rome.

Le système d'extermination et les mesures déployées contre les hérétiques réussirent au-delà de tout espoir. Les Flandres devinrent presque un désert : " Les bêtes sauvages, dit un historien du temps, couvraient le pays et les louves venaient allaiter leurs petits dans les fermes abandonnées par les paysans." Le duc d'Albe avait détruit l'industrie, le commerce, réduit les catholiques eux-mêmes à la pauvreté. Gand porte encore aujourd'hui la trace des blessures que reçut son ancienne prospérité. En 1585, après le sac d'Anvers, un tiers des marchands et des fabricants de soieries, damas et autres étoffes, avait dit adieu à cette ville ruinée. " J'ai vu, en 1814, les rues désertes de Bruges, ses vieilles et curieuses maisons tombant pierre à pierre, ses belles églises, ses monuments, sa tristesse, sa misère, sa solitude. Encore un tiers de la population vit-il sous la loi de l'aumône. Les femmes, la tête à demi recouverte d'un chapeau rouge et la taille enveloppée dans une nante espagnole, ne sont plus que les ombres de ces riches Flamandes dont on vantait autrefois le caractère laborieux et les vertus domestiques. Grâce à Philippe II, Bruges est une ville orthodoxe, oisive et mendiante. L'Inquisition triomphait, mais les finances étaient ruinées, et le royaume sur lequel ne se couchait jamais le soleil, touchait à la banqueroute."

***

En 1530, conquête du Pérou,—nouvelle croisade.

Deux aventuriers audacieux, Pizarre et Diego de Almagro, s'associent à Fernand de Lucques pour la conquête qu'ils méditent.

Ce dernier " était un prêtre avide qui s'était prodigieusement enrichi par toutes les voies que la superstition rend faciles à son état, et par quelques moyens particuliers qui tenaient aux mœurs de son siècle.

" Lucques consacra publiquement une hostie dont il consomma une partie et partagea le reste entre ses deux associés qui jurèrent tous trois, par le sang de leur Dieu, de ne pas épargner, pour s'enrichir, celui des hommes." (Raynal, Histoire philosophique des Indes.) Raynal est inconnu dans les colléges du Canada.

***

Les Péruviens étaient un peuple doux, tranquille et heureux. Leur empire avait fleuri sous onze Incas consécutifs, tous prudents, humains et justes.

Ils comblèrent de présents les Espagnols qu'ils croyaient descendus du soleil. " L'Inca embrasse Pizarre et le fait servir par des princesses. Ils conviennent tous deux d'un rendez-vous pour le lendemain.

" Atahualpa, c'était le nom de l'Inca, s'y rend escorté de vingt mille hommes.

" Ils étaient assez près du palais de Pizarre lorsqu'un Jacobin, nommé Vincent, le crucifix dans une main, son bréviaire dans l'autre, pénètre jusqu'à l'empereur. Il arrête la marche de ce prince pour lui faire un long discours dans lequel il lui expose la religion chrétienne, le presse d'embrasser ce culte et lui propose de se soumettre au roi d'Espagne, *à qui le pape avait donné le Pérou.*"

" L'empereur, qui l'avait écouté avec beaucoup de patience, lui répondit qu'il voulait bien être l'ami du roi d'Espagne, mais non son tributaire ; qu'il fallait que le pape fût un grand imbécile pour donner si libéralement ce qui n'était pas à lui ; qu'il ne quittait pas sa religion pour une autre ; et que, si les chrétiens adoraient un Dieu mort sur une croix, il adorait le soleil qui ne mourait jamais.

" Il demanda ensuite au moine où il avait appris tout ce qu'il venait dire de Dieu et de la création.—Dans ce livre, répondit Vincent, en présentant son bréviaire à l'empereur.

" Atahualpa prend le livre et le regarde de tous côtés, se met à rire, et, jetant le bréviaire : " Ce livre, dit-il, ne me dit rien de tout cela." Vincent se retourne vers les Espagnols et leur crie de toutes ses forces : " *Vengeance*, mes amis, *Vengeance, chrétiens ;* voyez-vous comme il méprise l'évangile, il l'a jeté par terre"; *tuez-moi ces chiens qui foulent aux pieds la loi de Dieu.* ' *(Id.)*

Les Espagnols, qui n'attendaient qu'un signal, se ruent alors sur les Péruviens, et en font un carnage affreux. Vincent excitait les soldats fatigués de tuer, leur criant de se servir de la pointe et non du tranchant de leur épées pour faire des blessures plus profondes.

Au retour de cette boucherie, les Espagnols passèrent la nuit à s'enivrer, à danser, à se livrer à tous les excès de la débauche.

***

Cette débauche a duré deux cents ans. Et savez-vous ce qui est résulté de cette conquête entreprise au nom du catholicisme ? L'ex-

termination de deux millions de Péruviens dans les mines, dans les cachots, dans les supplices.

De ceux qui restaient, on a réussi à faire des néophytes ; mais quel peuple dégradé, abâtardi, superstitieux, fétichiste !

Voilà ce que l'union de l'Eglise et de l'Etat a fait au Pérou.

***

Assez pour aujourd'hui. La patience est la vertu des nations, mais elle n'est pas toujours celle des individus. Aussi ne veux-je pas trop compter sur celle de mes lecteurs, malgré qu'il m'en aient témoigné depuis trois mois.

J'ajouterai cependant au présent numéro la communication suivante que je reçois à l'instant :

La "*Gazette des Campagnes*" a reçu de la chambre d'agriculture de la province de Québec pluiseurs subventions s'elevant, depuis sa création, à $1.600, à la condition expresse d'être exclusivement agricole et de ne pas traiter de questions politiques.

Le dernière subvention est du mois de Mai 1868 et de la valeur de $400.

L'abbé Pilote, le directeur de la *Gazette des Campagnes*, se prétend membre de la Chambre d'Agriculture du Bas-Canada depuis huit ans, sous le faux prétexte qu'il est professeur d'agriculture. Il a pris part à tous les votes d'argent, empoché ses allocations de voyage et de depenses occasionnées par sa présence illégale aux assemblées de la Chambre d'Agriculture, lesquelles allocations s'elèvent au chiffre approximatif de $600.—Cependant il est parfaitement connu que l'abbé Pilote n'est pas professeur d'agriculture et ne l'a jamais été."

Qu'à cela ne tienne. L'abbé Pilote, en sa qualité de prêtre, est tout ce qu'il veut et empoche tout ce qu'il veut.

Je l'ai déjà dit : Les prêtres et moi, nous sommes les seuls qui, en Canada, faisons fi du *Qu'en dira-t-on.* Seulement, je ne me suis pas encore prétendu membre de la Chambre d'Agriculture, j'ai eu tort ; je n'avais qu'à enseigner que *les tremblements de terre sont dûs aux iniquités des hommes* et j'aurais eu droit de voyager et de manger pour rien.

***

Le Grandissine, l'Illustrissime, l'Infaillibilissime, le Grâcissime, le Richissime, et le Sime, Sime, Evêquissime de Montréal, est parti pour Rome.....issime.

C'est la saison des tempêtes et des ouragans conjurés. Mais semblable à

"Celui qui met un frien à la fureur des flots
Et qui sait des méchants arrêter les complots,"

Il se tournera vers l'océan furibond et, de ce geste renversantissime qui en impose à la foule hébêtée, il lui commandera de rentrer dans son repos ; il lui fera voir Sa Grandeur qui n'entend pas badinage, et l'abîme soulevé s'affaissera comme un article de *l'Ordre* qui n'a pas été approuvé d'avance.

***

Monseigneur va à Rome pour voir les trois zouaves canadiens qui ont été faits caporaux et leur faire connaître l'admiration délirante que ces distinctions ont soulevée parmi les Bas-Canadiens.

Il dit qu'il se rend au concile ; ce n'est qu'un prétexte. Je connais mieux l'humilité de Monseigneur ; il va à Rome pour fumer une vieille pipe du tabac que le *Nouveau-Monde* a expédié aux zouaves l'autonme dernier, afin qu'on ne dise pas qu'il n'a pas eu sa part de tout ce qui se donne dans son diocèse.

***

Monseigneur sera bien trois mois absent,—trois mois de repos pour les donateurs et donatrices !—à moins que le concile ne le retienne pour mûrir longuement la réponse qu'il doit faire à la question suivante :

" Le mollet de saint Vital, saint ciré de Varennes, qu'une brave femme de l'endroit s'est mis dans l'œil, donne-t-il d'assez belles espérances pour qu'on puisse vendre aisément une autre carcasse cinq cents dollars, au lieu de 250 que Vital a coûtés à la paroisse de Varennes ?"

Monseigneur, qui n'est pas embarrassé lorsqu'il s'agit de tripotage dit religieux, répondra que son diocèse n'a pas de grands moyens, que des centaines de familles, accablées par la misère, émigrent en foule, que des milliers d'enfants aux trois quarts gelés parcourent les rues en demandant l'aumône, mais qu'on trouve toujours à extorquer de l'argent de ces malheureux pour quelque spéculation sacrée ; que les séminaires qui sont très-riches, et les jésuites qui sont en train de le devenir, n'achètent jamais de saints cirés, mais que ces bêtises-là sont toujours bonnes pour les pauvres habitants qu'on attrape comme on veut ; qu'il est encore facile de placer une demi-douzaine de carcasses prises n'importe où, auxquelles on donnera tous les noms de saints qu'on voudra, mais qu'il faut se dépêcher, afin d'empocher les premiers gains que les habitants feront au printemps sur la vente de leur beurre et de leur veaux....&...

Le tout pour la plus grande gloire de Dieu.

Et le Pape invitera tous les peuples de la terre à lui envoyer chacun un million de francs pour acheter de la cire et expédier les corps. Les saints, n'étant pas cotés dans l'industrie, coûtent un prix de transport exorbitant.

***

LES SAINTS DU CALENDRIER

On trouve la vie de saint Macaire d'Alexandrie dans l'histoire de Pallade et dans celle de Rufin.

Il y a une jolie anecdote d'une grappe de raisin qu'on apporta à saint Macaire ; il l'admira et l'envoya à un solitaire malade, lequel

l'envoya à un autre, lequel à un autre, jusqu'au dernier qui vint en faire présent à saint Macaire.

Ayant appris que les solitaires de Tabennes ne mangeaient rien dans tout le carême qui eût passé par le feu, il fut frappé de ce "grand exemple," et le dépassa en restant sept années à ne se nourrir que de légumes crus.

Cependant il se déguisa et se présenta, après quinze jours de marche, à saint Pacôme, père des mille quatre cents solitaires de Tabennes, et il le pria de le recevoir. Saint Pacôme refusa d'abord, puis lui accorda sa demande. Le carême arriva. Saint Macaire examina comment chacun se disposait dans sa ferveur à passer un si saint temps. Il vit que les uns attendaient le soir pour prendre quelque nourriture, que les autres ne mangeaient que tous les deux jours ; quelques-uns seulement au bout de quatre jours.

Il y en avait qui s'étaient imposé de rester debout toute la nuit.

LA LANTERNE

N° 13

Le *Nouveau-Monde* publiait l'autre jour le fait suivant et en tirait gloire :

Nous devons à l'obligeance d'un excellent prêtre français la communication de la lettre qu'on va lire. Admis à l'audience, il a déposé dans les mains du Pape l'offrande modeste d'une ouvrière d'A.....mais il n'a pas osé lire la lettre et encore moins faire la demande naïve qui la termine. Nous, nous osons, parce que nous savons l'ineffable bonté de Pie IX.

L'offrande était de cinq francs *pris sur le pain de chaque jour*. La lettre exprime des sentiments d'une pureté sainte et d'un élan sublime. Nous n'y ajoutons ni n'en retranchons rien :

" *Vive Jésus dans tous les cœurs !*

O Rome, Rome, que ne puis-je, moi aussi, aller vers toi !

.....

Catholiques sans esprit comme sans foi vive, que faites-vous donc ?

.....

Et moi, enchaînée par la faiblesse de mon sexe, *obligée de soutenir* par mon travail une mère chérie, je suis *là*. *Mais fallût-il vendre mon dernier vêtement ou me priver de la moitié de mon pain*, toujours j'enverrai à Rome mon très faible tribut de dévouement et d'amour ...."

D'un autre côté, je lis dans une correspondance adressée de Rome à *l'Univers :*

" On rapporte que Pie IX, recevant avant hier une somme d'argent qui provenait d'un diocèse de l'Italie où la population a souffert les ravages de l'inondation, s'est montré très ému. Il a dit que son cœur était navré à la pensée que ses chers enfants étaient eux-mêmes dans l'affliction.

" Hélas ! a-t-il ajouté, pourquoi faut-il que je ne puisse rien leur donner ?"

Et, ce disant, il empochait leur argent.

*
* *

Un homme ordinaire, un homme qui ne serait ni un prêtre ni un pape, un homme enfin qui ne se serait pas durci le cœur à vivre de la charité des gens, aurait refusé l'offrande de la pauvre ouvrière, *prise sur le pain de chaque jour.*

De même, il n'aurait pas eu le courage d'accepter de l'argent d'une population obligée déjà, à la suite du fléau dont elle a été victime, d'avoir recours à des souscriptions publiques.

Mais ces prêtres et ces évêques et ces papes n'ont pas d'entrailles. Ils croient que le monde entier n'a d'autre mission que de les nourrir.

Fûssiez-vous sur la paille, n'eûssiez-vous pour vous arracher à la faim que quelques sous, dernières épargnes de l'indigence, eh bien ! ils vous les prendraient et vous donneraient en échange des bénédictions pour vous rendre dans l'autre monde.

Allons, viens ici, peuple canadien ; vide tes poches. Tu ne sais comment passer l'hiver ; le bois coûte dix piastres la corde ; les marchés sont devant toi, mais tu n'as pas un sou pour y aller ; c'est égal, appelle-nous saint évêque, bon curé, prends le scapulaire, mets-toi à genoux et meurs de faim.

Vous autres, habitants des campagnes, vous n'avez pas cent piastres pour payer une dette et empêcher vos terres d'être vendues ; c'est égal, cotisez-vous pour nous bâtir de belles églises, pour nous faire des presbytères splendides ; venez avec la dîme, fruit de vos sueurs, pour que rien ne nous manque à nous, pour que nous soyons gros et gras : en revanche on vous chantera des messes, on confessera vos femmes et vos filles, et l'on vous huilera par dessus le marché.

***

Ecoutez l'évêque de Montréal.

Il vient de lancer un nouveau mandement ; celui-ci a trait au Concile Œcuménique ; eh bien ! il a trouvé le moyen de demander encore de l'argent pour cela. Lisez :

Mais vous ne bornerez pas à la prière, N. T. C. F., votre zèle à coopérer à la grande œuvre du Concile ; car vous joindrez à la prière l'aumône, qui est toujours si puissante sur le cœur du Père des miséricordes. A cette fin, vous ajouterez à vos aumônes *courantes et ordinaires, celle que vous faites en contribuant au Denier de St-Pierre.* Or, s'il est un temps où il vous faut déployer tout l'intérêt que vous portez déjà à cette grande et belle œuvre, c'est assurément celui-ci. Car vous n'ignorez pas à quelles énormes dépenses va être exposé le Père commun, pour subvenir aux frais que va lui causer cette grande réunion ; et votre bon cœur vous inspirera ce que vous aurez à faire pour l'aider suivant vos moyens. Car ne l'oubliez pas, c'est *pour notre avantage* et celui de toute l'Eglise qu'il se charge de tant de dépenses.

Pour notre avantage ! comment ça ? Mais, des décisions et des canons, et des dogmes nouveaux, et des interprétations, et des canonisations, on en a jusque par dessus les oreilles.

***

Quel besoin a-t-il de ce concile, l'habitant des campagnes qui va à la messe tous les dimanches, vote comme son curé le lui dit, paie sa dîme régulièrement, achète des saints cirés et se cotise avec ses co-paroissiens pour offrir des présents à la sainte Vierge ?

Quel besoin en a l'habitant des villes qui passe son temps dans les retraites, dans les unions, dans les confréries, les archiconfréries, les neuvaines, les quarante heures, les adorations perpétuelles, les sacristies et les confessionnaux ?

Assurément, il y en a assez dans tout cela pour faire son salut !

Continuons.

" En vous mettant ainsi à contribution aussi généreusement que possible, vous aurez l'honneur incomparable de vous associer aux nobles et généreux sacrifices que vont s'imposer les bons chrétiens du monde entier. On va en effet voir des yeux l'accomplissement de cette belle prophétie d'Isaie, annonçant d'avance les secours que vont porter les peuples à l'Eglise, *qui est la véritable Jérusalem* sur la terre ; dont l'ancienne Jérusalem, capitale de la Judée, n'était que l'ombre et la figure.

" Alors vous verrez, *ô Jérusalem," dit le prophète, dans son ravissement, " vous verrez avec joie cette multitude d'enfants,* vous serez " dans une abondance *qui vous surprendra ;* votre cœur s'étonnera et " se répandra hors de lui-même, lorsque vous serez comblée des " richesses de la mer, et que tout ce qu'il y a de grand dans les " nations viendra à vous. *Tous viendront de Saba* vous apporter l'or " et l'encens, et publier les ouvrages du Seigneur. " Isaie 60, 5, 6.

***

Libre à Monseigneur de trouver que Rome est Jérusalem, et que Saba est le Canada. Mais je veux bien que le diable m'emporte si les prophètes, qui vivaient il y a trois mille ans, ont pensé au concile œcunémique qui aura lieu en 1869.

Mais pour avoir de l'argent, l'évêque de Montréal nous apprendrait que Noé, en sortant de l'arche, débarqua dans son diocèse, à Varennes, par exemple, où est saint Vital, et que, sur les conseils de son chapelain, il y laissa ses bottes et son *casque*, dans l'espoir que les futurs habitants du Canada se cotiseraient pour faire présent à leur évêque de cette relique sacrée.

***

Je poursuis.

" Ces considérations vous feront plus que jamais comprendre le bonheur que vous avez de pouvoir contribuer si facilement au *denier de saint Pierre :* et vous vous ranimerez d'une nouvelle ardeur pour cette œuvre si catholique et si propre d'ailleurs à attirer sur vous et vos enfants les plus abondantes bénédictions. N'oubliez pas que si chacun, dans ce diocèse, donnait, l'un portant l'autre, seulement

vingt sous par année, nous aurions une riche offrande à faire à notre Père commun et nous ne nous en apercevrions que par des grâces toujours nouvelles et surabondantes."

C'est précisément là le hic. On est toujours pour s'en apercevoir, mais on ne s'en aperçoit jamais.

" Faites-en l'essai, (Oui, encore un petit coup, là, envoyez ;) N. T. C. F, et vous comprendrez, par une heureuse expérience, que Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité."

Ceci, par exemple, c'est de la blague.

L'heureuse expérience pour les Canadiens a consisté à être tondus depuis cinquante ans, à payer tout ce que leur demandaient les prêtres, et loin que Dieu ait voulu les vaincre en générosité, il les a laissés se plonger de plus en plus dans la misère.

Il faut en conclure que Dieu en veut aux papes presque autant que moi, et qu'il s'en venge sur ceux qui les soutiennent.

J'admire tout de même cette habitude que les prêtres ont, depuis un temps immémorial, de ne faire faire de bonnes actions à Dieu que lorsque les hommes lui en ont donné l'exemple.

***

Ensuite, c'est pour les zouaves que monseigneur Ignace veut de l'argent.

" Si cet appel a le succès que Nous en attendons, Nous nous regarderons comme très heureux de pouvoir porter votre offrande à Rome et de la remettre entre les mains de vos chers enfants, pour qu'eux-mêmes la déposent aux pieds du Saint-Père, qui les a déjà honorés de ses caresses vraiment paternelles. Comme ils se trouveront heureux de pouvoir se réunir en corps auprès de cet immortel Pontife et de lui dire, dans les transports de leur affection filiale :

" Très Saint-Père, daignez nous bénir tous, nos pères et nos mères, nos frères et nos sœurs, nos parents et nos amis, nos pasteurs et nos concitoyens, en un mot tout notre cher Canada, et accepter en même temps ce tribut, qui n'est qu'une bien faible expression de leur amour et de leur vénération pour votre personne sacrée. Ils se considèrent comme si honorés et si heureux de nous voir engagés au service du St-Siège, pour la défense du patrimoine de St-Pierre, qu'ils ont voulu se charger de faire, autant qu'il était en eux, les frais de notre entretien, pendant les deux années de notre enrôlement dans votre *noble et généreuse* armée. Ce qu'ils désirent uniquement, *ces chers parents, ces bons concitoyens*, c'est que, *par notre bonne conduite*, nous puissions faire honneur au nom canadien et mériter toujours les bénédictions de Votre Sainteté.

" Nous croyons devoir ajouter qu'une partie du tribut que nous offrons à Votre Sainteté est le produit *des épargnes de nos mères chéries, de nos bonnes sœurs et de nos jeunes concitoyennes*, qui, pour se conformer à Votre *vénérable* décret, concernant le costume des

personnes du sexe dans les églises, ont renoncé au luxe dans leur ajustement, afin de ne paraître dans les églises *que la tête voilée* et de ne se montrer dans les sociétés qu'en habits décents et modestes. Car, Trés-Saint-Père, toutes vos paroles, proférées dans l'enceinte de cette grande ville, retentissent bientôt dans notre religieux Canada, et y sont toujours reçues avec une profonde vénération. Il ne faut pas s'en étonner ; car, par une heureuse expérience, on y a compris *qu'elles portent bonheur* à ceux qui les reçoivent avec foi et avec la conviction intérieure qu'elles *sortent de la bouche même de Notre Seigneur Jésus-Christ*, dont vous êtes *le Vicaire et l'image vivante.*"

Est-il possible de beurrer un peuple à ce point là ?

Moi je prétends une chose, c'est que Robert Macaire n'était qu'un saute-ruisseau, comparé à l'évêque de Montréal.

***

Le *Nouveau-Monde* se plaint de ce que le *Pays* n'ait eu que deux colonnes de matière samedi dernier.

Quoique le *Pays* ne soit pas approuvé par Monseigneur, je vais néanmoins prendre son parti (en canadien, je dirais *prendre sa part*, mais je ne suis pas vorace).

Il y a emplir et emplir.

Quand on consacre douze colonnes d'un journal à publier un mandement de l'évêque Bourget, on n'emplit pas, on bourre, absolument comme on le fait de la farce dans les dindes.

Mais quand on met en une seule fois deux colonnes d'éditorial bien pensé et bien exprimé, c'est plus que n'en peuvent mettre en une année tous les journaux conservateurs et cagots réunis.

Le *Nouveau-Monde*, qui s'emplit de lettres apostoliques, de prières, de neuvaines, de contes de vieilles femmes et de miracles à donner le fou rire à des condamnés à mort, peut se vanter d'être plein.

Mais le *Pays*, qui a pour lecteurs des hommes et non des carapaces, est obligé d'avoir du bonsens, et je trouve énorme d'en avoir tous les jours, quand on est tout seul pour cela.

J'oubliais de dire que le *Nouveau-Monde* a essayé dernièrement de faire de la science. L'imprudent !

Il s'est vite aperçu qu'il se fourvoierait sur un terrain où il n'y a pas de blagues à faire. Aussi s'est-il rejeté de suite sur le mandement de l'évêque où il y en a beaucoup.

***

Le *Nouveau-Monde*, à bout d'épithètes contre la *Lanterne*, en a trouvé tout de même une nouvelle ; c'est l'épithète *expirante ;* mais il y joint celle *d'ignoble.*

Ce n'est pas généreux ; on insulte pas un adversaire expirant.

Cette feuille a toujours quelque chose qui va mal. A part le bonsens qui lui manque toujours, elle manque encore de cœur. Quand

elle ne manque pas de cœur, elle manque de bienséance. Quand elle ne manque pas de bienséance, elle manque de tout le reste.

***

" Je suis allé à la messe de minuit," me disait l'autre jour une charmante dame ; "quel monde il y avait ! je n'ai pu me placer nulle part.

—C'est dommage qu'il n'y ait pas de théâtre en ce temps-ci, lui répliquai-je, il y aurait eu bien moins de monde à l'église."

En effet, s'il est une chose grossièrement évidente, une chose qui saute aux yeux brutalement, c'est que les deux tiers et demi des jeunes femmes ne vont à l'église que pour voir et être vues. C'est la seule distraction qu'elles aient dans notre ennuyeuse ville.

Aussi, n'est-ce pas étonnant qu'on ait multiplié pour elles les exercices pieux, les retraites, les confréries..&..

Pour se rendre au lieu saint, là où l'on voit Jésus crucifié, agonisant, et recevant une éponge imbibée de fiel pour apaiser sa soif, le beau sexe, beau surtout à l'église, fait des toilettes ébouriffantes, entasse sur sa tête les plus gigantesques chignons et fait frissonner les longues nefs du frôlement des étincelantes robes de soie.

A la Havane, les jolies dames donnent leurs rendez-vous à l'église ; c'est là qu'elles jouent de l'éventail, cet intelligent messager des pensées du cœur.

Je n'en dirai pas autant des Canadiennes qui ne donnent pas de rendez-vous particuliers à l'église, mais qui semblent en donner à tout le monde.

C'est là en effet qu'on se rencontre, qu'on se regarde et qu'on dit invariablement à la sortie : " Quel beau sermon ! " exclamation immédiatement suivie de : " Avez-vous remarqué une telle ? comment trouvez-vous sa robe mauve ? quel élégant manteau ! il faudra que je m'en achète un semblable."

Et voilà comment la religion, que les conservateurs mettent dans la politique, est mise par nos jolies dames dans les crinolines.

A Dieu ne plaise que je veuille changer cet état de choses ! Les temples catholiques n'étant plus des lieux saints, il convient qu'ils soient du moins des théâtres.

***

Le père Ronay, de New-York, est venu prêcher une retraite ces jours-ci à la cathédrale. Il a parlé de Dieu !

Cela a surpris tellement un des auditeurs qu'il est venu me dire : " Savez-vous que je n'en reviens pas ? Voilà un prédicateur qui a parlé de Dieu ; jusqu'à présent, je n'avais entendu les prêtres parler dans la chaire que d'eux-mêmes et de l'obéissance qui leur est due. "

Le père Ronay peut être certain qu'on ne le redemandera pas une seconde fois.

***

Whelan est décidé à souhaiter la bonne année à ses juges. Il vient d'obtenir un nouveau sursis jusqu'au 1er février, et si le tribunal ratifie la première et la deuxième condamnation, son avocat demandera un appel au conseil privé d'Angleterre.

Whelan veut donner le temps à l'excitation de se calmer, et s'il doit être pendu, que ce soit avec sang-froid, avec calme, *take it easy.*

En attendant, il mange du poulet rôti et se fait faire toute espèce de politesses par le geôlier qui croit ne pouvoir trop couronner de fleurs la victime dévouée aux mânes de McGee.

On veut lui faciliter la voie du repentir. Peut-être, et c'est là qu'éclaterait dans toute sa majesté la profondeur de nos ministres fédéraux, peut-être veut-on le faire mourir d'indigestion afin d'épargner à l'Etat les frais d'un gibet.

***

Je veux bien discuter avec l'*Ordre*, mais je m'oppose à ce qu'il prenne tous mes arguments pour me combattre.

Je sais bien qu'il n'en a aucun à son service, mais alors qu'il se taise ou qu'il se contente de me reproduire.

Ne voilà-t-il pas que c'est moi qu'il accuse *d'être dans l'ornière*, et de n'en vouloir sortir !

En vous refusant l'esprit, cher confrère, Dieu ne vous a pas autorisé à prendre celui des autres, ni surtout le mien, quelque intarissable qu'il soit.

Si vous continuez, je vous enverrai le compte de mon imprimeur.

***

"Les exercices de la retraite annuelle des hommes, dit le *Nouveau-Monde*, viennent de se terminer à Notre-Dame par le magnifique ensemble de chants, d'illuminations et de cérémonies saintes qui ont marqué, plus que jamais cette année, la belle fête de Noël. Plus que jamais aussi cette fête sera un doux et cher souvenir, parce qu'elle a été préparée de la bonne manière par un plus grand nombre, et qu'avec *les échos de ses cantiques et les reflets de ses lumières, elle laissera dans bien des âmes la paix du retour à Dieu et la joie de la bonne conscience.*

Voulez-vous avoir une bonne conscience ? redoublez les becs de gaz.

Que les échos vous étourdissent, et vous aurez la paix de l'âme. Un tintamarre de tous les diables dans l'oreille est l'indice d'un cœur contrit et repentant.

Si l'on me demande à quoi servent tous ces exercices périodiques qui prennent aux gens un temps utile et les empêchent de vaquer à leurs affaires, je répondrai : " C'est pour apprendre à jouer du tambour."

***

" *Aimez-vous les uns les autres*, et SURTOUT *le parti pour lequel vous combattez si vaillamment.*"

Le Christ, qui n'a jamais voulu voter pour M. Cartier, avait dit tout simplement : *Aimez-vous les uns les autres.*

" Aimez-vous les uns, mais *n'aimez pas les autres*, interprète le *Courrier de Saint-Hyacinthe.*

On n'aura jamais fini de paraphraser l'Ecriture Sainte, surtout si l'on y ajoute.

Cette façon d'introduire l'Evangile dans la politique m'édifie surabondamment.

Voyez-vous un candidat se présentant aux libres et indépendants électeurs : " Messieurs, le Christ n'a-t-il pas dit ! " Aimez-vous les uns les autres, et *surtout le parti que je représente ?* "

C'est tout simple ; il n'y a plus ensuite qu'à voter pour moi, c'est le Christ qui l'ordonne.

De là à étendre cette parole divine à l'Union Législative, il n'y a qu'un pas. *Aimez-vous les uns les autres* ne veut-il pas dire *Soyez unis ?* ce qui prouve que le Christ n'était pas en faveur des gouvernements locaux.

On découvrira avant peu que le premier qui a dit : Embrassons-nous, Folleville, est saint Paul, dans la troisième aux Corinthiens.

***

Avec la fin de l'année 1868, juste le 31 décembre, paraît le numéro 16 de *La Lanterne.*

Pendant quatre mois, une fois par semaine, on a pu dire la vérité en Canada !

Oui, il s'est trouvé un homme qui a dit ce qu'il pense *seize* fois de suite, pendant quatre mois, sans broncher, un homme qui s'est moqué des cagots et des cafards, gens dont tout le monde avait peur.

Aujourd'hui, les rôles sont changés ; ceux qui ont peur sont les cafards et les cagots.

L'année 1869 me fournira le moyen de dire la vérité encore *cinquante-deux* fois, dans 16 pages par semaine ; c'est la meilleure étrenne que je puisse offrir à mes abonnés, et le meilleur souhait que je puisse faire à ceux qui ne le sont pas est de le devenir.

***

J'annonce à mes lecteurs qu'ils trouveront la série complète de la *Lanterne* chez M. Grafton, 80 Grande rue Saint-Jacques, au No. 68 de la même rue, à l'Institut-Canadien et à la Librairie Evangélique, 493 rue Craig.

Dès que le vingtième numéro aura paru, je ferai tirer une nouvelle édition qui contiendra en un volume broché les vingt premiers numéros.

Si je reçois pour ce volume l'encouragement que j'ai reçu pour chaque numéro séparément, je serai à même d'entretenir à Rome deux zouaves pontificaux et d'envoyer des étrennes à monseigneur Ignace.

*
* *

J'extrais la page suivante de *l'Histoire de la peinture flamande* de Michiels ; c'est l'époque où l'archiduc Albert prend au nom de Philippe II d'Espagne le gouvernment des Flandres :

" La persécution religieuse continua pendant tout le règne des archiducs, sous une nouvelle forme. Les malheureux qu'on voulait détruire n'étaient plus appréhendés, torturés, jugés pour cause d'opinion, mais pour crime de sorcellerie. Chez un peuple accablé par la terreur, la prudence gouvernait tous les discours et toutes les actions. Ou bien on restait silencieux et immobile, ou bien on parlait, on se conduisait avec l'inquiétude et l'effroi des esclaves. L'inquisition dès lors se trouvait exposée à manquer de victimes, et Dieu d'holocaustes. Il fallait prévenir un si grand malheur : les bourreaux de saint Dominique et de saint Ignace y parvinrent en substituant l'accusation de fausses doctrines et d'erreurs schismatiques.

Les bûchers continuèrent à dévorer des centaines de victimes, les échafauds à se rougir de sang, l'Eglise à remercier Dieu de ses triomphes. Et comme la superstition croyait les femmes disposées particulièrement aux pratiques mystérieuses, aux rapports secrets avec le diable, c'était contre les femmes surtout que se déchaînait la rage des bigots. On en martyrisait, on en brûlait de 70, 80 et 90 ans. Parmi les pauvres créatures rôties a Gand comme on ne rôtirait pas les plus vils animaux, qu'on égorge au moins avant de les mettre au feu, l'une avait 70 ans, l'autre 75, la troisième 77.

" Le 11 Août 1595, en la ville d'Enghien, on brûla quatre sorcières, au nombre desquelles une veuve de cent ans."

Mais on n'épargnait point les femmes d'un âge mûr, les jeunes filles, qu'on suppliciait d'abord toutes nues ; on n'épargnait même pas les enfants. Une ordonnance d'Albert avait déclaré qu'on pouvait punir de mort *les femelles* à partir de douze ans, *les masles* à partir de quatorze. On est partagé entre l'horreur et l'indignation, quand on lit les sentences prononcées contre de malheureuses petites filles qui ne comprenaient assurément pas les questions de leurs juges. Ces brutes ne les condamnaient pas moins à être étranglées, brûlées et réduites en cendres. Et avant d'exécuter les victimes, on leur faisait subir d'atroces douleurs. Un grand nombre furent liées à un poteau, devant un feu ardent qu'on entretenait jour et nuit, et quand elles paraissaient vouloir s'endormir, on les flagellait. Beatrice van Overbech, de Waereghem, endura ce tourment infernal quatre jours et trois nuits. Et ce n'était pas seulement quelques individus qu'on exécutait de loin en loin : la persécution religieuse avait les proportions d'un massacre. A Douai, on brûla le même jour cinquante

misérables ; à Ruremonde, en 1613, soixante-quatre furent exterminés deux par deux, pour prolonger la cérémonie. En quelques années, une abbesse souveraine livra aux flammes trente malheureux soupçonnés d'un crime impossible. Le bourreau d'Ypres se glorifiat d'avoir examiné sur tout leur corps des magiciens et des sorcières par milliers, d'en avoir détruit par centaines ; le père Remigius d'avoir voué au feu, dans un espace de cinq mois, cinq cents complices du démon. Un rapport, libellé en 1661 par le conseiller fiscal de Flandre, assure qu'une multitude prodigieuse de sorcières furent consumées en Flandre, en Brabant, et dans le pays de Liége, que la ferveur catholique dépeupla des localités entières.

Cette pieuse terreur dut troubler sans le moindre doute et ralentir la convalescence d'un peuple infortuné, auquel pendant cinquante ans on n'avait pas laissé une pierre pour reposer sa tête. Mais le flot de mort, qui roulait tant de cadavres, ne fixa point les regards de la haute société, ne comprima point dans la nation le retour à la vie. Les innocents qu'on faisait mourir appartenaient presque tous aux basses classes ; ou l'on crut à leurs enchantements et on approuva leur suplice, ou l'on détourna les yeux. Une sève longtemps accumulée jaillissait dans les rameaux supérieurs de la nationalité flamande : rien n'en pouvait suspendre l'élan.

Le pays offrait un navrant spectacle. "La discorde avait depeuplé les villes et laissé les campagnes sans culture. Des bandes de loups affamés se montraient aux portes des cités désertes, les bandits exploitaient les routes, des légions de mendiants assiégeaient le seuil des églises et des monastères."—"En Flandre et en Brabant, écrivait le duc de Parme, dès 1583, on n'a pas ensemencé les champs ; Bruges et Gand ne sont guère moins que dépeuplées. La disette des grains est excessive, et la cherté des subsistances augmente chaque jour. C'est la chose du monde la plus triste que de voir combien ce peuple souffre." Albert et Isabelle firent ce qu'ils purent dans les limites de leur intelligence, pour rescusciter l'agriculture, l'industrie, le commerce et la navigation.

La dévotion outrée d'Albert et Isabelle, pernicieuse pour la nation, ne le fut point pour les beaux-arts. Leur prodigalité envers les religieux dépasse toute idée. Dans un laps de trente ans, ils fondèrent, suivant un de leurs panégyristes, plus d'établissements pieux qu'il ne s'en était formé durant trois siècles. Bruxelles renfermait vingt couvents lorsqu'ils montèrent sur le trône ; à ces antres de paresse, d'astuce et de cupidité, ils en ajoutèrent douze, et restaurèrent les précédents. Toutes les espèces connues de moines et de nonnes s'abattirent sur la Belgique pour la dévorer.

Les archiducs firent construire plus de trois cents églises ; une seule, Notre-Dame-de-Montaigu, coûta 300,000 écus d'or.

Les prêtres étaient comblés de dons, de bienfaits, de priviléges. Les domaines, les hôtels vacants par l'extermination des propriétaires

devenaient leur butin ; on vidait le trésor pour satisfaire leur avidité. Les Jésuites mettaient la Flandre au pillage ; quand finit le règne des princes espagnols, les révérends pères avaient en Belgique trente maisons professes et trois cents colléges. Ils se faisaient même adjuger les biens des hospices.

Une si haute fortune n'empêchait point la légion cléricale de lésiner, de songer âprement à l'économie. Les prélats, évêques et autres religieux obtinrent qu'ils seraient logés gratuitement par les villes et les bourgs, quand ils se mettraient en voyage. La population fut donc soumise à l'impôt des logements ecclésiastiques, outre celui des logements militaires ; pour s'affranchir de cette double exaction, Bruxelles prit l'engagement de payer aux archiducs 25,000 florins du Rhin par année.

***

VARIÉTÉS

Comme je ne veux pas prendre la responsabilité des lignes qui vont suivre, j'avertis qu'elles seront textuellement copiées sur un exemplaire dont voici le titre :

VIE DE SAINTE THÉRÈSE

Ecrite par elle-même, traduite d'après le manuscrit original, avec commentaires historiques complétant son récit par le père Marcel Bouix, de la compagnie de Jésus.

4ème édition,

Paris, Julien Lanier, Cosnaud et Cie., éditeurs, 1857.

Le père Bouix dit dans un avertissement : " Le catholique peut avec confiance ouvrir les écrits de sainte Thérèse ; il sait qu'il y trouvera en pâture une doctrine céleste, ainsi qu'il est dit dans l'oraison pour la fête de sainte Thérèse. *Ità cœlestis ejus doctrinæ pabulo nutriamur.*

Le pape infaillible Grégoire XV a écrit : " Dieu a voulu que sainte Thérèse arrosât l'Eglise par autant de sources fécondes de la divine sagesse qu'elle nous a laissé d'écrits, *cœlestis sapientæ imbribus.*" (Pourquoi Bouix traduit-il par *sources, imbribus* qui veut dire *pluies ?*)

Mais laissons parler la sainte :

" Il plut un jour à J. C. de me montrer ses mains ; la beauté en était si ravissante que je n'ai point de terme pour la peindre....

" Le jour de la fête de saint Paul, pendant la messe, J-C daigna m'apparaître dans toute sa très-sainte humanité....la grande beauté des corps glorieux.... Sa vue me jeta dans des transports !!.... Un jour que je prenais mes délices avec mon divin maître....

" D'autres fois le démon voulut me tromper par une fausse apparition, mais je reconnus le piège dans ces fausses apparitions de J-C. On commence par goûter certain plaisir, mais on sent un amour qui n'a pas les caractères d'un amour chaste et pur.

" Le divin maître, pendant deux ans et demi, me favorisa de cette vision ; maintenant il m'en accorde une bien plus élevée dont je parlerai peut-être dans la suite.

" Je contemplais cette beauté souveraine, cette bouche si belle et si divine, fortunés moments !

" Souvent il me regarde avec tendresse ; mais mon âme ne peut soutenir la force de ce regard, elle entre dans un ravissement sublime.

" Je me sentais embrasée d'un très ardent amour de Dieu ; je me sentais mourir du désir de le voir. Les transports de cet amour étaient tels que je ne savais que devenir ; mon cœur était près d'éclater, on m'arrachait l'âme.

" O mon adorable maître ! vous me donnez les plus tendres témoignages de votre amour par une espèce de mort délicieuse.

" Le ravissement l'emporte de beaucoup sur les grâces qui n'affectent que l'âme.

" Dans le ravissement, Dieu veut que le corps lui-même vienne à se détacher absolument. . . . l'intimité de ce divin commerce. . . .

" Quel spectacle qu'une âme blessée par cette flèche céleste et consumée d'amour !

" Cette ardeur qui la brûle vient de l'amour que Notre Seigneur lui porte, c'est de ce brasier qu'est tombée l'étincelle qui l'embrase tout entière.

" Oh ! combien de fois, livrée à ce suave tourment, me suis-je souvenue de ces paroles de David :

" Comme le serf soupire après une source d'eau pure, je soupire après vous, ô mon Dieu !

" Le corps perd tout mouvement ; on ne peut remuer ni les pieds ni les mains ; si on est debout, les genoux fléchissent.

" Les yeux demeurent fermés, quoiqu'on ne voulût pas les fermer.

" L'âme semble quitter les organes, la chaleur va lentement, s'affaiblissant avec une suavité et un plaisir inexprimables.

" Il est impossible de résister à cet attrait ; il fond sur vous avec une impétuosité si soudaine. . . .

" Ce ravissement de toutes les puissances est très court ! ! ! . . . . . !

" Ensuite se fait sentir le tourment de rentrer dans la vie.

" La faible nature éprouve à ce moment si délicieux je ne sais quel effroi dans les commencements.

" Il faut que l'âme accepte à l'avance tout ce qui peut arriver, qu'elle s'abandonne sans réserve entre les mains de Dieu et se laisse conduire où il veut.

" Une grande crainte, mêlée d'un très ardent amour qui s'augmente en voyant jusqu'à quel excès Dieu porte le sien ; non content d'élever l'âme jusqu'à lui, il veut élever aussi ce corps mortel.

" Dans ces moments d'extase, je voyais près de moi, à ma gauche, un ange sous une forme corporelle. Il était très beau, son visage était enflammé.

" Il avait dans la main un long dard qui était d'or et dont la pointe avait à l'extrémité un peu de feu. De temps en temps, il le plongeait au travers de mon cœur et l'enfonçait jusqu'aux entrailles ; —en le retirant, il semblait me les emporter avec ce dard et me laissait tout embrasée d'amour de Dieu !

" La douleur de cette blessure était si vive qu'elle m'arrachait de " faibles soupirs ; mais cet indicible martyre me faisait goûter en " même temps les plus suaves délices. Ainsi je ne pouvais ni en " désirer la fin, ni trouver de bonheur hors de mon Dieu. Ce n'est " pas une souffrance corporelle, mais toute spirituelle, quoique le " corps ne laisse pas d'y participer à un haut degré. Il existe alors " entre l'âme et Dieu un commerce d'amour si suave qu'il m'est " impossible de l'exprimer."

Mais il faut s'arrêter, il y a des passages que je n'oserais faire imprimer. Ici même je dois rappeler que le pape infaillible Grégoire XV appelle cela " des écrits empreints de la plus éminente piété et une pluie de divine sagesse."

La scène de l'ange à la flèche a été particulièrement honorée de l'approbation du pape infaillible Benoît XIII, qui, le 25 mai 1726, accorda aux religieuses du Carmel " un office propre pour la *transverbération du cœur* de sainte Thérèse, et un autre pape également infaillible, Benoît XIV, a ajouté une " indulgence plénière " pour ceux qui visiteront les églises du Carmel, depuis les premières vêpres de la *transverbération du cœur* jusqu'au coucher du soleil.

Je pourrais prolonger ces citations à l'infini ; le volume, qui a 627 pages, y passerait tout entier. On y trouve à chaque instant des phrases comme celles que je vais encore prendre au hasard, en ouvrant le livre.

" L'ineffable, l'adorable beauté de cet homme-Dieu. "

" Jésus-Christ me dit en me témoignant beaucoup d'amour : Tu es mienne, je suis tien.

— O bien-aimé de mon âme, répondis-je, comment l'amour que vous avez pour moi laisse-t-il entre nous une si grande inégalité ?" etc.

Ces citations sont prises textuellement d'un livre écrit par une sainte, approuvé par une foule de directeurs, car la sainte en changeait souvent, tous " flambeaux de piété," plusieurs d'entre eux " lampes que Dieu mettait sur le chandelier " (ce qui veut dire qu'ils étaient évêques ou chargés d'autres dignités ecclésiastiques), l'un même tellement saint qu'il était vêtu de lames de ferblanc qui lui entraient dans la peau.

Ce livre, approuvé par trois papes, est tel que plusieurs lecteurs de la *Lanterne* ne laisseront pas traîner le présent numéro dans leur maison, s'ils ont des jeunes filles qui ne sont pas destinées à ce degré de sainteté.

***

Notez que sainte Thérèse fonda plusieurs couvents, et que, dans les appendices et commentaires ajoutés à sa vie par le père Bouix, de la compagnie de Jésus, on cite une demi-douzaine de filles qui, à l'exemple de sainte Thérèse, avaient ou feignaient des hallucinations érotiques.

La " transverbération du cœur " est une expression dont n'oseraient pas se servir les gens du monde. Que diriez-vous, madame, d'un homme de votre société qui vous dirait : " Je désire ardemment vous transverbérer le cœur ? Mme Trois-Etoiles s'est fait transverbérer le cœur par M. Quatre-Etoiles, etc."

Il est ainsi quelques termes singuliers, adoptés par les gens d'église. Ils ne diront jamais qu'ils ont eu un plaisir, mais " une consolation. "

" J'ai eu la consolation d'entendre de belle musique.

" J'ai eu la consolation de manger un excellent perdreau truffé. "

LA LANTERNE

N° 14

Connaissez-vous une habitude plus sottement despotique que les visites du jour de l'an ? Tout le monde l'exècre, et tout le monde la suit. La mode est le plus implacable des tyrans, parce qu'elle s'impose à ceux-là mêmes qui sont libres de la repousser.

Mais que dire de ceux qui, non contents de faire cent visites à leurs amis et connaissances, en font cinquante autres à ceux qu'ils ne connaissent pas, dans l'espoir de ne pas être oubliés à leurs bals ou soirées du carnaval ? De ceux qui choisissent précisément le jour où le nombre des amis vous accable, pour venir y ajouter celui des inconnus ?

Quel mal vous ont donc fait les malheureuses que vous assommez de vos souhaits, qui ne vous ont jamais vus, ou qui ne vous connaissent de nom que pour désirer de ne pas vous connaître davantage ?

***

Oui, il est des individus qui préparent huit jours à l'avance une liste de ceux qu'ils vont tourmenter de leur présence sous prétexte de nouvelle année, qui en parlent à tous ceux qu'ils rencontrent, leur demandent d'y ajouter de nouveaux noms, et qui, le jour venu, ont bien garde d'en oublier un seul.

Se condamner à dire et à s'entendre dire cent fois dans une même journée :

Je vous souhaite une heureuse année, madame,

—Merci, monsieur, moi aussi.

—Il fait assez froid aujourd'hui, madame,

—Oui, monsieur, il fait pas mal froid,

—Hier, il faisait plus doux, madame,

—En effet, monsieur, il faisait plus doux hier,

—La température pourrait changer d'ici à demain,

—Oui, cela est possible, monsieur.

—Votre santé a toujours été bonne, madame ? (Ordinairement, on garde cette phrase pour les femmes dont l'embonpoint, au-dessus de tout éloge, en impose aux esprits les plus difficiles à satisfaire).

Oui, monsieur, merci, comme vous voyez.

Ce *comme vous voyez* serait de trop dans une autre circonstance ; mais le jour de l'an est spécialement réservé aux paroles qui ne signifient rien ou qui attirent l'attention sur ce qu'on ne peut pas s'empêcher de voir.

Après cette conversation, comme il ne vous reste plus rien à dire, absolument rien, vous prêtez l'oreille au premier coup de sonnette qui vous délivrera en annonçant un autre visiteur qui dira absolument les mêmes choses que vous.

***

Vous vous levez le premier de l'an, et votre première, votre unique pensée, est le nombre de corvées que cette journée vous impose.

Furieux, vous mettez votre beau pantalon, votre pardessus de cérémonie, et vous voilà sonnant à toutes les portes.

On vous reçoit, déjà las avant de vous avoir vu, et il ne vient à l'idée de personne de s'affranchir de tout ce bonheur qui mène au supplice.

Et ce qu'il y a de surprenant, c'est que ceux qui sont désespérés de vous recevoir, seraient très formalisés si vous n'alliez pas les voir.

***

Quant à moi, je suis un philosophe, et grâce à mon invincible dédain des formalités, des puérilités et des travers, grâce à ma haine de toutes les impositions, je suis resté chez moi, préférant un bon feu de grille à un froid polaire, malgré le plaisir que j'aurais eu à dire dans quatre-vingt maisons que j'arrivais gelé.

J'y ai gagné de ne pas avoir d'ampoules à la main et de ne pas recevoir les bons souhaits de ceux qui, pendant les 364 autres jours de l'année, me vouent à tous les diables, et qui en font autant le jour de l'an, malgré qu'ils m'eussent dit le contraire.

***

Les seules visites que j'aie reçues sont celles des porteurs de journaux qui, eux du moins, ne cachent pas qu'ils viennent uniquement chercher des étrennes.

Toute l'après-midi, j'ai attendu la visite de mgr. Bourget, mais je n'ai pas été plus favorisé que le séminaire de Saint-Sulpice auquel il refuse obstinément le trésor de sa présence réelle, mais non efficace, parce que le séminaire ne veut pas lui donner la moitié de ses biens.

J'aurais cela de commun avec le séminaire, si nous n'avions pas déjà cela même de très différent, qu'il est très riche et que je suis très pauvre.

C'est peut-être pour cette dernière raison que Monseigneur n'est pas venu me voir.

***

Je me demande pourquoi l'on se donne tant la peine d'être agréable aux femmes. Rien n'est plus hétérodoxe.

En effet, saint Jean Chrysostôme, père de l'Eglise, ne disait-il pas que la femme est la souveraine peste et le dard aigu du démon ? Saint Augustin n'affirmait-il pas que la femme *ne peut ni enseigner, ni témoigner, ni compromettre, ni juger ?*

Et saint Jean de Damas, pas du tout galant, qui disait que la femme est *une méchante bourrique, un affreux ténia qui a son siège dans le cœur de l'homme, fille du mensonge, sentinelle avancée de l'enfer, indomptable Bellone, ennemie jurée de la paix !*

Et saint Jérôme qui la comparait à un *scorpion, au total une dangereuse espèce !*

Plein de ces maximes, j'ai refusé l'honneur de ma visite aux dames de Montréal, ne voulant pas contredire les saints pères, et trop galant toutefois pour m'exposer à leur donner raison.

***

Ah ! s'il en était des femmes du Canada comme de celles des Etats-Unis, je ne dis pas !

Là, le mariage est devenu, dans toute l'étendue de l'Union, un contrat libre, exclusivement civil et privé : la femme mariée possède une capacité absolue en ce qui touche sa personne ou ses biens ; elle administre sa fortune, quand sa fortune est indépendante de celle du mari ; elle achète, elle aliène, elle fait ou ne fait pas de commerce à son gré ; et si elle fait un commerce, si elle entreprend une industrie, elle engage sa responsabilité et sa fortune.

" L'épouse, la mère, dit M. Colfavru, est l'égal de l'époux, du père. Leur action se combine sans se subordonner, et, chacun gardant sa fonction, ce devoir s'accomplit sans contrainte, comme le droit se pratique sans conflit. "

***

Mais en Canada, la femme n'ayant ni droits politiques, ni droits civils, ni droits sociaux, n'ayant tout au plus que le droit de nous faire enrager à tour de rôle et de faire des confitures, je la considère

comme trop indigne de mon attention et je lui refuse jusqu'à l'expression de ces bons souhaits que d'autres sont si avides de lui offrir.

Ne voir une femme qu'une fois l'an, et n'en pouvoir tirer d'autres paroles que celles-ci :

" Oui, monsieur,
Non, monsieur,
Certainement, monsieur,
Est-il possible, monsieur ?
Il fait bien froid, monsieur,
Je me porte assez bien, monsieur,"

Vraiment, ça n'est pas la peine.

***

Si je me présentais, je ne pourrais faire que les souhaits suivants :

" Madame, ou mademoiselle, je vous souhaite de lire, de vous instruire, d'apprendre autre chose qu'à dégrapher vos corsages, à préparer vos robes de bals.

Je vous souhaite d'aller moins aux neuvaines, aux confréries, mais de cultiver votre esprit qui en a besoin; de vous rappeler que vous avez une intelligence et que vous ne devez pas la faire servir uniquement à tricoter et à préparer la soupe ; que vous n'êtes pas seulement une machine dont l'homme se sert et qu'il s'adjoint; que vous ne devez pas permettre à votre confesseur de fourrer le nez constamment dans votre ménage, non pour le diriger, mais pour savoir ce qui s'y passe ; que vos devoirs de famille, vous les connaissez mieux que lui qui n'a pas de famille; que vous n'êtes pas une *méchante bourrique*, quoi qu'en dise saint Jean de Damas, qui n'avait vu que des chameaux, mais que vous êtes une belle et noble créature dont les prêtres se font un instrument de domination et d'abrutissement ; que vous avez beaucoup trop de scapulaires et de médailles, et pas assez de connaissances pour vous éclairer sur les stupidités abjectes dont on vous nourrit ; que vous serez éternellement un être inférieur tant que vous vous livrerez aux enfantillages et aux niaiseries qui forment les trois quarts de votre éducation, tandis que vous devez être l'égale de l'homme, pour être à bon droit sa compagne..&.."

Mais je passerais pour un impertinent et je serais éconduit, ce que j'évite en restant chez moi.

***

Un autre père de l'Eglise disait aux sectaires de son temps :

" Adressez-vous aux femmes, elles reçoivent promptement, parce qu'elles sont ignorantes ; elles répètent avec facilité, parce qu'elles sont légères ; elles retiennent longtemps, parce qu'elles sont têtues."

Les prêtres ont suivi de point en point ce conseil, et ils ont fait de la femme un *scorpion*, afin de ne pas faire mentir saint Jérôme.

***

Les célibataires (batchelors) de Montréal, n'ont pas voulu laisser finir 1868 sans faire une démonstration de leur nombre, de leur valeur et de l'empire qu'ils exercent.

Ils ont donné, le 30 décembre, un grand bal où il y avait foule.

Donc, à ce bal s'étaient donné rendez-vous les plus élégantes de nos dames et demoiselles, et parmi elles, certes, les moins brillantes n'étaient pas les Canadiennes-françaises.

On avait un moyen certain de les reconnaître, c'étaient toutes celles qui étaient assises ou debout, pétillantes de désir, pendant que les Anglaises dansaient les galops et les valses.

Oui, les Anglaises et quelques Canadiennes éffrénées ont donné publiquement le scandale des danses *vives* (fast dances).

Ce crime, qui consiste à faire deux ou trois pas rapidement, aux mains d'un danseur plus ou moins habile, est un tel attentat contre la morale que j'ai vu jusqu'à des vieilles filles de soixante ans s'y refuser obstinément, par crainte de tomber en pamoison....ou de faire plusieurs faux pas.

Les jeunes craignent les vieilles, et pendant que les Anglaises s'amusent, les Canadiennes passent leur temps à s'épier.

Celles qui ne savent pas faire un pas sont les plus fidèles à s'abstenir.

Celles qui savent en faire deux ou trois couvent du regard les couples harmonieux qui se balancent, en mêlant le rythme du mouvement à celui de la musique.

Enfin, il y a les mères et les grand'mères qui ont des rhumatismes, et qui s'imaginent que leurs filles doivent en avoir.

***

Je ne disconviens pas que la polka, par exemple, soit une des plus grandes obscénités qui existent et qu'il est bien plus moral de *flirter* à outrance, de presser amoureusement la taille d'une jeune fille, de l'embrasser même, si le besoin s'en fait sentir, pourvu que ce soit dans un coin et non en dansant.

J'ai nommé la polka à dessein, parce que dans la polka il y a trois pas, ce qui est bien plus immoral que le galop où l'on n'en fait que deux. Mais la valse est la pire de toutes les danses, parce qu'elle se danse indifféremment à deux et à trois pas, ce qui laisse dans l'esprit l'incertitude horrible de l'énormité du crime qu'on a commis.

La danse à quatre pas n'ayant pas encore été inventée, il faut croire que la valse est le dernier échelon de la dégradation humaine.

C'est, arrivée à ce point, que la femme devient une *méchante bourrique.*

Jeunes Canadiennes, conservez longtemps cette sainte aversion du scandale ; n'allez jamais au bal que pour voir danser les autres ; et lorsque vous irez à confesse et que votre directeur vous demandera ce que vous avez fait à tel bal où l'on vous signala, vous pourrez répondre avec cette fierté noble que donne une bonne conscience :

" Mon père, j'ai baîllé trois cent vingt-deux fois, sans compter les grincements de dents."

***

" Tout ce qui se fait contre les pratiques, contre les doctrines et les institutions révolutionnaires, *de quelque façon qu'on s'y prenne et quelque nom qu'on y mette* tout cela est bon.

Ce sont là les paroles de Louis Veuillot, le grand-prêtre de l'ultramontanisme, le bras droit de la papauté, l'oracle et l'idole de tous les journaux canadiens.

Voilà l'homme dont on reproduit chaque article comme un renseignement, chaque phrase comme une maxime.

Le voilà, la torche à la main et la dague au côté ; l'apôtre est devenu bourreau.

A une religion de sang, de persécution, de haine et de mensonge, il faut de ces hommes imbibés de rage.

Que feraient-ils de la charité et de l'amour, eux qui n'élèvent la voix que pour maudire et le bras que pour frapper ?

Applaudissez, *Nouveau-Monde*, vous êtes tout là. *De quelque façon qu'on s'y prenne et quelque nom qu'on y mette, tout est bon* pour détruire la liberté humaine.

***

L'ultramontanisme est en délire. Il sent que les hommes et les choses lui échappent ; il a tout épuisé, la crédulité et la bourse. Son sang ne monte plus à son cœur, parce que ce cœur, le siége de Rome, est depuis longtemps rongé par les vers, mais il monte à la tête comme un torrent de feu.

L'ultramontanisme sent qu'il se meurt, et qu'il se meurt avili, exécré ; la conscience humaine par lui refoulée, contre lui rebondit.

Il voit l'abîme qui se creuse tout autour de lui et qui grandit sans cesse. Alors, frappé de vertige, hideux comme la rage impuissante, il crie à la civilisation. " Viens donc m'attaquer. "

Son râle a le hoquet du sang : il meurt sur le sein de l'humanité, comme un vautour repu sur sa proie.

***

Louis Veuillot, c'est le catholicisme moderne : n'est-ce pas lui qui disait encore tout dernièrement ?

" Les libéraux n'ont pas le droit de nous refuser la liberté, puisque c'est leur doctrine ; quant à nous, nous ne pouvons pas la leur accorder, parce que notre religion s'y oppose. "

Si la religion de Louis Veuillot, le grand-prêtre du catholicisme, s'oppose à la liberté, elle sourit donc à l'esclavage !

Et maintenant, n'est-on pas tenté de prendre en une pitié profonde ces aveugles qui veulent faire du *catholicisme libéral ?* Quelle pitoyable plaisanterie ?

***

Voulez-vous savoir comment on accommode l'Eglise à l'Etat, comme l'huile à un rouage, et comment l'Etat, quand il est le plus fort, la fait servir à soi, comme un habit qui prend toutes les formes ? Lisez l'extrait suivant du *Catéchisme de 1811, à l'usage de toutes les églises de l'Empire Français :*

LEÇON VII

Suite du quatrième commandement.

D. Quels sont les devoirs des chrétiens à l'égard des princes qui les gouvernent et quels sont en particulier nos devoirs envers Napoléon Ier, notre empereur ?

R. Les chrétiens doivent aux princes qui les gouvernent et nous devons en particulier à Napoléon Ier, notre empereur, l'amour, le respect, l'obéissance, la fidélité, le service militaire, les tributs ordonnés pour la conservation et la défense de l'empire et de son trône ; nous lui devons encore des prières ferventes pour son salut et la prospérité spirituelle et temporelle de l'Etat.

D. Pourquoi sommes-nous tenus à tous ces devoirs envers notre empereur ?

R. C'est, premièrement, parce que Dieu, qui crée les empires et les distribue selon sa volonté, en comblant notre empereur de dons, soit dans la guerre, soit dans la paix, l'a établi notre souverain, l'a rendu le ministre de sa puissance et son image sur la terre. Honorer et servir notre empereur est donc honorer et servir Dieu lui-même. Secondement, parce que Notre-Seigneur Jésus-Christ, tant par sa doctrine que par ses exemples, nous a enseigné lui-même ce que nous devons à notre souverain : il est né obéissant à l'édit de César-Auguste ; il a payé l'impôt et de même qu'il a ordonné de rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, il a ordonné aussi de rendre à César ce qui appartient à César.

D. N'y a-t-il pas des motifs particuliers qui doivent plus fortement nous attacher à Napoléon Ier, notre empereur ?

R. Oui, car il est celui que Dieu a suscité dans des circonstances difficiles pour rétablir le culte public et la religion sainte de nos pères, et pour en être le protecteur. Il a ramené et conservé l'ordre public par sa sagesse profonde et active ; il défend l'Etat par son bras puissant ; il est devenu l'oint du Seigneur par la consécration qu'il a reçue du Souverain Pontife, chef de l'Eglise universelle.

D. Que doit-on penser de ceux qui manqueraient à leur devoir envers notre empereur ?

R. Selon l'apôtre saint Paul, ils se rendraient dignes de la damnation éternelle.

D. Les devoirs dont nous sommes tenus envers notre empereur nous lieront-ils également envers ses successeurs légitimes dans l'ordre établi par les constitutions de l'Empire ?

R. Oui, sans doute, car nous lisons dans la sainte Ecriture que Dieu, Seigneur du ciel et de la terre, par une disposition de sa volonté suprême et par sa providence, donne les empires non-seulement à une personne en particulier, mais aussi à sa famille.

D. Quelles sont nos obligations envers nos magistrats ?

R. Nous devons les honorer, les respecter et leur obéir, parce qu'ils sont les dépositaires de l'autorité de notre empereur.

D. Que nous est-il défendu par le quatrième commandement ?

R. Il nous est défendu d'être désobéissants envers nos supérieurs, de leur nuire et d'en dire du mal.

Dans son *Etude sur les rapports de l'Eglise romaine avec le premier empire*, M. le comte d'Haussonville raconte à quelle correspondance animée entre le pape et le gouvernement français donna lieu ce chapitre rédigé par Portalis, mais dont l'empereur " avait pesé, revu et nuancé chaque expression, de façon que rien d'essentiel ne fût omis et que toutes choses concordassent bien à ses vues. "

***

Je prends au hasard deux pensées du père Hyacinthe :

1o. " La vieille organisation politique du Catholicisme s'écroule de toutes parts en Europe dans le sang, et ce qui est pis, dans la boue."

Si elle s'écroule de toutes parts en Europe, elle est impérissable en Canada, parce qu'elle a deux immortels appuis pour la maintenir, l'*Ordre* et le *Nouveau-Monde*.

Toutes les fois que la vieille organisation tombera dans la boue, ces deux journaux iront l'y chercher. Ils sont faits pour cela.

2o. " L'Amérique ! c'est la proue la plus avancée de la civilisation moderne, cinglant à travers toutes les gloires et toutes les témérités vers un avenir inconnu. C'est, j'aime à le penser, le peuple élu de Dieu pour renouveler les choses et pour préparer aux institutions, qui ne sauraient passer, des vêtements plus jeunes et plus forts."

***

Ce n'est pas seulement à travers toutes les *témérités*, mais c'est à travers tous les obstacles que les Etats-Unis cinglent vers un avenir non inconnu, mais bien au contraire connu de tous ceux qui ne redoutent pas d'interroger le problème de la destinée, et de rechercher où va l'homme.

Si cet avenir était inconnu, pense-t-on que les Etats-Unis y eussent marché avec tant de certitude et de confiance ? L'avenir ne peut être inconnu que dans ces vieilles sociétés européennes basées sur l'injustice, l'exclusion, la caste, le favoritisme et le despotisme social, quand ce n'est pas le despotisme politique.

Là, les hommes marchent à tâtons, encore à moitié ensevelis dans un passé plein de ténèbres. Ils ne peuvent voir distinctement, parce qu'ils ne sont pas affranchis de l'erreur et du préjugé ; tout se combat en eux et ce qui est pour nous vérité démontrée, fait acquis, n'est encore pour eux qu'une aspiration.

Ce que vous appelez l'inconnu est pour nous le visible, parce que déjà nous le voyons se réaliser sous nos yeux attentifs. Les Etats-Unis savent où ils vont, parce qu'ils veulent y aller ; ils ont fixé le but et le regardent, non pas avec des yeux d'effroi comme font les peuples enfants de l'Europe que chaque progrès, chaque réforme intimide, mais avec le coup d'œil sûr de ceux qui, ayant en eux-mêmes la

parce de vouloir, ont aussi la certitude que leur volonté triomphera, force qu'elle est libre.

Partout ailleurs, les hommes sont des machines ou des troupeaux. En Amérique ils sont des hommes, et voilà pourquoi les Etats-Unis sont *la proue avancée de la civilisation*, la lumière des autres peuples ; violà pourquoi ils ont un drapeau parsemé d'étoiles.

***

" L'homme fait de grandes choses qui le rendent petit, " a dit Lord Byron.

J'ai pensé à Berryer mourant, après tant d'années de gloire, et écrivant au comte de Chambord une lettre dans laquelle il l'appelle " Monseigneur, mon roi, Votre Majesté...." et lui parle aussi de ses droits héréditaires....

Voilà ce que le premier orateur de France a pu dire en 1869, et l'on ne désespérera pas de l'homme !

Pourquoi s'étonner maintenant que des esprits très élevés, très éclairés, aient cru longtemps pouvoir concilier l'organisation catholique avec la liberté humaine ?

***

Principaux événements de l'année 1868

1o. Mandement de l'évêque Bourget sur les théâtres, dans lequel on voit qu'un buffle, descendant d'une montagne, a renversé toute une ville.

2o. Messe solennelle chantée en l'honneur de Sir George Etienne Cartier, le jour de la Saint-Etienne.

3o. Arrivée à Varennes de saint Vital ; il se frotte le mollet dans l'œil des femmes, opération qui coûte 250 piastres.

4o. Elévation de trois Canadiens au grade de caporal dans l'armée pontificale ; événement si inattendu que le *Nouveau-Monde* en a eu une attaque de folie dont il ne guérira jamais.

5o. Dépêche télégraphique annonçant que le clergé veut faire supprimer la *Lanterne ;* mais le *Nouveau-Monde* s'empresse de démentir cette rumeur, ce qui donne à tous la certitude que le clergé désire le maintien de la *Lanterne.*

***

Voici une prière qui est répandue à profusion dans les campagnes de la Belgique :

" Avis — Mesdames et messieurs, veuillez avoir la bonté de me lire et me remettre à qui m'a distribué : en venant retirer la présente circulaire, il vous fera ses offres de services :

1o. D'une prière écrite de la propre main de la bienheureuse vierge Marie, dont le double se trouve dans la cité de Messine, laquelle est conservée dans le re iquaire du grand autel.

2o. La révélation faite par Jésus-Christ à sainte Elizabeth, lui donnant le détail de tous les coups qu'il avait reçus depuis sa prise jusqu'à son dernier moment sur l'arbre de la croix.

3o. Toute personne qui la portera sur soi, qui dira sept fois le *Pater* et l'*Ave Maria* tous les jours, ne mourra jamais ni de feu, ni de poison, ni de mort subite, ni d'accidents, et sans avoir reçu les sacrements.

4o. Il sera préservé des peines éternelles et les portes du ciel seront ouvertes pour lui.

Cette belle prière est utile et obligatoire à tout bon chrétien catholique, apostolique et romain.– Prix, 10 centimes.

***

Certes, dix centimes (deux sous), ça n'est pas cher pour une lettre autographe de la vierge Marie et une révélation particulière du Christ. Mais les avantages qui y sont attachés sont incalculables, on peut être à peu près certain de ne jamais mourir : c'est un préservatif contre le fer, le feu, le poison, la mort subite et tous les accidents imaginables, sans compter que ce préservatif vous accompagne encore dans l'autre monde et vous sert de passeport.

Il vous prend fantaisie d'assommer un homme ; vous récitez cette belle prière, *qui est obligatoire*, et vous pouvez être certain de n'être pas guillotiné et que le diable n'aura pas la chance de vous faire rôtir.

Plus de justice en ce monde ni dans l'autre.

Je m'aperçois que les saints se jouent entre eux des tours à n'en plus finir. Saint Vital guérit les yeux avec son mollet ; un os de saint Pacifique vous empêche de vous noyer ; mais sainte Brigitte, oh ! sainte Brigitte, elle, les *bat* tous.

Ça doit être un drôle de spectacle que celui de tous ces saints accourant à la porte du paradis, quand un trépassé y arrive.

" Est-ce le mien, celui-là ?

—Non, ça n'est pas le tien,

—C'est à moi, dit un troisième,

—Attends un peu que je lui regarde l'œil," dit Vital, qui a envoyé son corps ciré à Varennes, mais qui garde son véritable corps pour jouir du paradis.

—A-t-il mon nez dans sa poche ? crie à son tour Pacifique.

—Oh ! je le reconnais, il est à moi," fait Brigitte en accourant avec des transports de joie, " il a ma *révélation* dans le dos."

Quel bonheur !

***

C'est pourtant avec ces inventions-là que le romanisme se soutient depuis des siècles.

Mais aucune spéculation céleste n'est digne d'être comparée à celle qu'imaginèrent les Cordeliers du temps de la Réforme.

Ils avaient eu l'idée d'établir à la porte de leur couvent une chapelle ardente, au pied d'une statue de la Vierge ; deux moines quêteurs se tenaient à côté de la statue. Si les passants ne mettaient pas une pièce de monnaie dans la bourse qu'ils leur tendaient, c'était une preuve qu'ils étaient hérétiques et la populace les assommait sur l'heure.

Mauvais moyen de les convertir, certes ! mais les agents de l'infaillibilité ne doivent pas procéder par des moyens purement humains. Les vérités catholiques ne sont pas de celles qui se persuadent par le raisonnement ; elles exigent la foi, non de la démonstration ; c'est pourquoi l'on devient de plus en plus saint à mesure que l'on devient de moins en moins homme..

***

CORRESPONDANCE

Les miracles sont en vogue à Joliette depuis quelque temps. Il paraît que samedi dernier, 19 décembre, un marchand, rongeur de balustres, aurait vendu à un prix exorbitant un baril de harengs garantis.

L'acheteur, rendu chez lui, ouvre le baril et constate que son hareng est gâté. Alors il ne fait ni une ni deux, il vole chez son curé et lui dit : " Monsieur, j'ai fait l'acquisition d'un baril de harengs chez un marchand de Joliette ; il me l'a garanti et cependant le hareng est complètement gâté ; puis-je le lui faire reprendre ?

—Avez-vous sacré pendant le trajet de Joliette à votre demeure ?

—Oui, Monsieur.

Alors, reprit le curé, restez tranquille ; soyez bien content de n'avoir pas une punition plus grande, car Dieu vous a châtié bien légèrement.

(Il est bon d'observer que le révérend était parent du vendeur.)

***

Je trouve que l'habitant n'a pas été adroit. Pourquoi n'a-t-il pas dit à son curé : " J'ai juré, soit : je m'en confesse, mais en faveur de mon repentir, ne pourriez-vous pas faire un petit miracle pour que mes harengs redeviennent frais ?

***

Lorsque lord Eldon donna sa démission de lord chancelier, un petit avocat se mit à dire en présence de lord Brougham :

—"C'est pour moi une perte irréparable. Lord Eldon s'est toujours conduit à mon égard comme un père.

—Vous voulez dire, répondit Brougham avec sa rude franchise, qu'il vous a toujours traité comme un enfant."

***

Une autre rispote très vive du même Henry Brougham :

Un grand seigneur anglais, se trouvant à table à côté d'un pauvre clergyman de campagne et de M. Brougham—il n'était point encore lord—demanda à ce dernier avec un ton d'ironie qui prétendait être fine et incisive :

—Pourriez-vous me dire, monsieur Brougham, comment il se fait que, chaque fois que l'on sert une oie à table, on la met toujours à côté d'un ecclésiastique ?

—Par ma foi ! s'écria M. Brougham avec le plus grand flegme, je n'y avais jamais réfléchi ; je trouve votre remarque si curieuse que je ne pourrai jamais voir à l'avenir une oie sans penser à Votre Seigneurie !

VARIÉTÉS

LAHONTAN ET LE CANADA

" Les jésuites se sont dépêchés de faire dire par leur professeur, le rhétoricien Charlevoix, que Lahontan n'est pas un voyageur, que son voyage est une fiction, qu'on a écrit pour lui, etc. Ils l'ont dit, non prouvé. Tout indique que réellement il habita l'Amérique, de 1683 à 1692. Peu importe d'ailleurs. Tout ce qu'il dit est confirmé par d'autres relations. Ce qui lui appartient, c'est moins la nouveauté des faits que le génie avec lequel il les présente, sa vivacité véridique (on la sent à chaque ligne). Il a un accent vigoureux d'homme et de montagnard. Gentilhomme basque ou béarnais, ruiné par une entreprise patriotique de son père qui eût voulu régler l'Adour pour exploiter les bois des Pyrénées, Lahontan courut l'Amérique, n'obtint pas justice à Versailles et passa en Danemark. Il a imprimé en Hollande en toute liberté.

" Il expose, raconte, conclut rarement.

" Deux choses éclatent par son livre, l'accord des voyageurs laïques—la discordance des missionnaires.

" L'accord des premiers est parfait. Les seules différences qu'on trouve chez eux, c'est que les premiers, Cartier, Champlain, parlent surtout des tribus acadiennes, algonquines, etc., demi-agricoles, de mœurs fort relâchées, et les autres des Iroquois, confédération héroïque et quasi spartiate qui dominait ou menaçait les autres.

" Quant aux missionnaires, ils composaient deux grandes familles rivales : 1o. les Récollets, *pieds nus* de Saint-François, qui avaient plus de cinq cents couvents dans le Nouveau-Monde, moines agréables aux sauvages pour leurs *pieds nus ;* 2o. les Jésuites, plus décents et plus politiques, prudents, ne vivant qu'avec leurs élèves convertis, les jeunes sauvages.

" Les Récollets disaient que les Indiens étaient des brutes, infiniment difficiles à instruire. Ils ne parlaient, dans leurs relations, que des tribus avilies, dégradées, faisaient croire que la promiscuité était la loi de l'Amérique. Les Jésuites rabaissaient moins les sauvages, les déclaraient intelligents, prétendaient en tirer parti. Ils différaient sur deux points, d'abord sur la religion des Indiens, qu'ils donnaient pour le culte du diable, puis sur les conversions ; ils soutenaient en

opérer beaucoup, de profondes et durables. Sur tout cela Lahontan déchira le rideau.

" Les fameuses *Relations* des Jésuites, (1611-1672) lettres qu'ils envoyaient du Canada presque de mois en mois, avaient été un demi-siècle l'édifiant journal de l'Europe, journal intéressant, mêlé de bonnes descriptions, de touchants actes de martyrs, de miracles, de conversions. Tout cela très habile et fort bien combiné pour émouvoir les femmes, pour attirer leurs dons, pour les faire travailler, à la cour et partout, dans l'intérêt des Pères. Le brave capitaine Champlain montre déjà comment les commerçants avaient dans les Jésuites de dangereux rivaux, et comment les dames (de Sourdis, de Querchevillе, etc.,) travaillaient à donner la direction exclusive à ces religieux, plus fins qu'habiles, et qui toujours firent manquer tout.

" Les *Relations* des Jésuites n'ont garde d'expliquer ce que c'étaient que leurs martyrs ; c'étaient des martyrs politiques. Alliés des Hurons, auxquels ils fournissaient des armes contre les Iroquois, dans la terrible guerre de frères que se firent ces deux peuples, les Jésuites surpris dans les villages hurons étaient traités en ennemis.

" Une petite confédération toujours citée par eux trompait sur l'Amérique entière. Les Iroquois, héros cruels et tendus à l'excès, d'un fier esprit guerrier, leur servaient à faire croire que tout le nouveau continent était du monde atroce, et par cette terreur ils le fermaient, s'en assuraient le monopole. Lorsque les voyageurs laïques s'y hasardèrent, ils virent tout le contraire. Ils trouvèrent chez les tribus de l'intérieur une touchante hospitalité.

" Il faut voir dans Cartier, Champlain, mais dans Léry surtout, l'aimable, le charmant accueil que les peuples des deux Amériques faisaient à nos Français. Les pauvres gens croyaient que ces étrangers généreux prendraient parti pour eux, les défendraient contre leurs ennemis. Le mot que les femmes d'Afrique disaient à Livingston : " Donneznous le sommeil ! (la sécurité) c'est l'idée des Américaines, quand elles faisaient au voyageur français une si tendre réception. On l'asseyait sur un lit de coton. Ces douces créatures, toutes nues, venaient pleurer à ses pieds, si bien qu'il ne pouvait s'empêcher de pleurer lui-même. C'étaient des petits mots de sœurs, qui fondaient l'âme : " Quoi ! tu as pris la peine de venir de si loin pour nous voir ?.... que tu es donc aimable et bon !"

" Ces observateurs excellents s'accordent en tout là-dessus. L'Amérique sentait qu'elle avait besoin de l'Europe, d'une Europe compatissante. Ces tribus, d'elles-mêmes humaines et douces, n'étaient ensauvagées que par leurs discordes intérieures, des vengeances mutuelles, des représailles qu'on ne savait comment finir. Leurs éternelles petites guerres avaient porté à la famille même une grave atteinte qui la menaçait réellement d'extinction. C'est ce qu'on a vu dans l'ancienne Grèce. Une vie trop guerrière y fit considérer la femme comme un être presque inutile, un embarras souvent funeste. De là une dépo-

pulation infaillible et rapide. Nos Français, au contraire, (c'est le défaut ou le mérite de cette race) étonnamment empressés, amoureux, et, jusqu'au ridicule, courtisans de l'Indienne, si dédaignée des siens, s'en faisaient adorer.

" Ils n'avaient ni l'orgueil ni l'exclusivisme de l'Anglais, qui ne comprend que son Anglaise. Ils n'avaient point les goûts malpropres, avares, du senor espagnol, son sérail et ses négrillons. Libertins près des femmes, du moins ils se mettaient en frais de soins et de galanterie. Ils voulaient plaire, charmaient la fille, le père et les frères, dont ils étaient les hardis compagnons de chasse. La tribu accueillait volontiers le fruit de ces amours, des métis de la vaillante race. La femme américaine, se voyant aimée, désirée, se trouvait relevée. Notre émigrant français, rôturier en Europe, simple paysan même, était noble là-bas. Il épousait telle fille de chef, parfois devenait chef lui-même.....

MICHELET.

LA LANTERNE

N° 15

Je soutiens que l'évêque de Montréal n'est pas le représentant du Christ.

En effet, le Christ, sur la montagne, ne disait-il pas aux pharisiens avides de lui témoigner leur empressement pour sa personne :

" Ce ne sont pas ceux qui m'interpellent " Seigneur, Seigneur, " qui iront dans le royaume des élus, mais ceux qui font la volonté de mon père qui est dans les cieux."

Or, l'évêque de Montréal se laisse appeler, par les pharisiens du *Nouveau-Monde* et de l'*Ordre*, non-seulement Seigneur, mais Monseigneur (ce qui indique une servitude personnelle), mais Sa Grandeur, Sa Grâce, l'Illustrissime, le Révérendissime, rivalisant en cela avec l'évêque Larocque, l'insatiable de titres, qui finira par se faire appeler le Logissime, pour la quantité de logements où il s'installe.

Plus le *Nouveau-Monde* accable l'évêque Bourget *d'issimes*, plus le dit évêque accable le *Nouveau-Monde* de bénédictions.

D'où je conclus que l'évêque de Montréal est un hérétique.

***

Le pape Pie IX, *glorieusement régnant*, c'est-à-dire régnant par l'aumône et le chassepot, a conféré à Mgr. Ignace le privilége extraordinaire de distribuer des bénédictions dans les églises de son diocèse.

L'évêque a débuté par la chapelle de son évêché—charité bien ordonnée commence par soi—et il a fini par l'église de Saint-Pierre, dimanche dernier, après avoir passé par celle des Jésuites.

La première église de Montréal, Notre-Dame, qui appartient aux Sulpiciens et qui réunit dans ses murs autant de fidèles que les trois autres ensemble, a été laissée de côté.

Voilà ce que les Sulpiciens perdent à ne pas abandonner tous leurs biens et droits à l'évêque. Mais qu'est-ce en comparaison de ce que perdent les fidèles !

Evidemment, la bénédiction papale a des effets mystérieux et le crime des Sulpiciens est d'une énormité particulière, puisqu'on le punit dans la personne des paroissiens.

***

Mais ce qui confond d'admiration, c'est la logique impitoyabe de l'évêque :

" Ah ! Vous ne voulez pas me laisser maître de votre cathédrale et de vos séminaires ! très-bien : dix mille fidèles seront privés aujourd'hui de la bénédiction papale."

***

J'ai cru un instant que la bénédiction papale avait peu de vertu, puisqu'on craignait de l'affaiblir en la distribuant à tous les diocésains, mais je fus bientôt détrompé en apprenant que cette bénédiction ne se donne généralement qu'à Pâques, et que le pape, brûlant d'envie de voir arriver à Rome l'évêque Bourget avant le carême, n'avait pu lui envoyer de bénédiction que ce qu'il en avait de fabriquée dans le moment.

L'évêque dut alors faire un choix ; il passa donc, comme il le dit lui-même, la bénédiction *aux hommes de bonne volonté*, excluant les Sulpiciens qui *ont la volonté* de ne pas se laisser dépouiller du peu qu'ils possèdent, acquis à la sueur de leur front, et qui ne comprend que la petite île de Montréal avec le tiers de la ville.

***

L'évêque est un profond politique. Il ne travaille du reste que pour la gloire de Dieu, et je vais le démontrer :

" A force, se dit-il, de faire toute espèce de misères aux Sulpiciens, de priver Notre Dame de toutes les pompes du catholicisme, je finirai par la faire déserter."

Alors, comme le Gésu et la chapelle de l'évêché sont déjà remplis, il faudra qu'on bâtisse une nouvelle église pour loger tous les fidèles qui auront fui la "paroisse."

Alors, des souscriptions, et des souscriptions, et des souscriptions.

Et l'on verra l'argent affluer à l'évêché, et je promettrai un temple comme celui de Saint-Pierre de Rome, et lorsque j'aurai 300,000

piastres, je ferai bâtir une chapelle en briques *pour les hommes de bonne volonté.*"

Que Dieu doit être heureux d'avoir un serviteur si intelligent, un serviteur qui comprend avec tant de facilité que pour bien servir ses intérêts, il faut avant tout posséder le capital !

*
* *

Toutefois le *Nouveau-Monde* raconte que :

" Après la cérémonie de la bénédiction la foule s'écoula lentement, non pas cependant sans avoir attendu le départ de l'illustre évêque, comme pour jouir plus longtemps de la vue de ce père vénéré qui doit pendant plusieurs mois vivre loin *de ses enfants.*"

On ne peut lire sans une douleur profonde ces lignes qui témoignent du peu de cas que les fidèles ont fait de la bénédiction papale.

Il semble pourtant que lorsqu'on possède un trésor inestimable comme celui-là, on doit oublier tout le reste.

Eh bien ! non. Ce qui préoccupait le plus les assistants, c'étaient le bas de la soutane de l'évêque et la hauteur de ses talons de bottes paternelles.

Ils ne tenaient qu'à le voir partir.

Oh ! la foi s'en va, la foi s'en va, et l'évêque aussi ! ah !

*
* *

Mais savez-vous ce qui se passa au moment le plus solennel de cette cérémonie qui jamais ne s'effacera de mon souvenir ?

" Coïncidence singulière !" s'écrie le *Nouveau-Monde.* "Au moment où Sa Grandeur commençait à parler, le soleil, qui jusqu'alors s'était tenu caché derrière les nuages, vint tout à coup éclairer le magnifique tableau des officiers sacrés dont notre *pontife* occupait le centre, et inonder le sanctuaire d'une lumière éclatante, pendant que le reste du temple était plongé dans une demi-obscurité."

Coïncidence singulière est un blasphème.

Comment ! vous, *Nouveau-Monde,* vous feignez d'ignorer que mgr. Ignace avait arrêté le soleil jusqu'au moment où il ouvrirait la bouche, et que le soleil n'aurait jamais osé se montrer avant lui !

Coïncidence ! c'est joli, ah, vraiment ! Quoi ! l'astre du jour étincelant tout à coup sur les officiers sacrés, dont le *pontife* était le milieu, pendant que le reste du temple est dans l'obscurité, ne démontre-t-il pas clairement combien les mesures étaient prises à l'avance pour que le soleil ressemblât à la bénédiction papale, laquelle ne se donne qu'à un petit nombre ?

Non, vous essaierez en vain de cacher ce nouveau trait de l'humilité de Monseigneur qui cherche à dérober à tous les regards son infinie puissance. Vous ne ferez croire à personne que cette apparition subite du soleil au moment où il va parler est l'effet du hasard.

L'intervention divine est ici évidente, palpable.

Une seule chose est à regretter, c'est que l'évêque, connaissant le moment précis où le soleil se montrerait, n'ait pas convoqué ses enfants la nuit. Avec quel éclat irrésistible sa puissance eût éclaté alors !

Excès d'humilité.....

***

Mgr. a trouvé un autre moyen (n'allez pas de suite songer à vos bourses) de faire coopérer ses ouailles à l'œuvre du Concile. D'abord, l'œuvre du Concile, personne ne la connaît ; mais cela est indifférent, on coopère sans connaître. Il suffit d'être un *homme de bonne volonté*, —et ce moyen dont je parle, " c'est la savante prédication et la *doctrine si bien expliquée qui se donnent au Gésu, et qui semblent être la mission spéciale de ce temple.*"

Le *Gésu* ayant reçu la mission *spéciale* de bien expliquer la doctrine, il s'en suit que les autres églises n'ont pas reçu cette mission, ou ont reçu celle de mal l'expliquer.

C'est ce que j'admets à priori, mais je l'admettrais encore bien mieux pour le Gésu, dont toute la mission *spéciale* ne me paraît être que de taquiner sans cesse les Sulpiciens et de les supplanter, s'il est possible, pourvu que le soleil continue à s'en mêler.

Nous n'avons eu jusqu'à présent que les partis politiques, ou politico-religieux, ainsi dénommés : conservateur, libéral, ultra-conservateur et libéral-conservateur, enfin libéral-catholique ; cette dernière nuance représente ceux qui veulent la plus entière liberté d'opinion, pourvu qu'il n'y en ait aucune dans la manière de l'exprimer et surtout de la mettre en pratique.

Maintenant, nous allons avoir les partis religieux. D'un côté le *Gésu*, l'évêque, le soleil et le *Nouveau-Monde*, qui représente le reste du temple.

De l'autre la cathédrale, les Sulpiciens et la *Minerve*.

Je suis convaincu que c'est la fin du monde.

***

Mais ce ne sont pas là tous les faits et gestes de Monseigneur.

Comme il doit partir bientôt, je veux qu'il n'ait rien à me reprocher et qu'il constate avec quel empressement jaloux, avec quelle extase inquiète je suis chacun de ses pas.

Or donc, le 6 Janvier, après-midi, Monseigneur s'est rendu à l'Hôtel-Dieu,

" Où, *suivant une touchante et pieuse pratique, Sa Grandeur a coutume d'aller tous les ans, à pareil jour, servir à la table les pauvres et les malades.* Le pieux évêque était comme d'ordinaire, entouré et *aidé* des membres de la société de Saint-Vincent-de-Paul."—*Nouveau-Monde* du 7.

A ce récit, je me suis senti fondre.

Quel enseignement ce doit être que de voir une fois Sa Grandeur réduite à ses justes proportions ! On ne sait pas si Elle avait un tablier.

Sa Grandeur se faisant petite et humble ! Il est vrai qu'elle n'en veut pas prendre l'habitude, et que ce n'est qu'une fois l'an.

Je vois Sa Grâce s'approchant des pauvres et des malades, qu'elle connaît tous par leur nom et dont elle cherche à multiplier le nombre, pour renouveler le plus longtemps possible la *touchante cérémonie :*

—" Toi, Polycarpe, qu'est-ce que tu prends ?
—Une côtelette de Pacifique, Monseigneur.
—Et toi, Anatasie ?
—Une tranche du mollet de Vital, Illustrissime.
—Et toi, Eutichien ?
—Un morceau de sainte blague aux petits oignons.
—Et toi, Cunégonde ?
—Une soupe d'oseille à l'eau bénite.
—Canut, mon bien-aimé, que prends-tu à ton tour ?
—Un morceau de buffle à la sauce de mandement, divine Grandeur.
—Que t'offrirai-je à toi, Reginfrède chérie ?
—Je ne veux rien, rien, Monseigneur, que votre présence réelle aux champignons,
—Oh ! viens, viens sur mon cœur, toi en qui j'ai mis toutes mes complaisances, reçois-moi, prends-moi, mange-moi, étouffe-toi de moi, vois-tu, oh ! encore ! tiens, voici mon corps et mon sang, avale tout."

Quelle abnégation et quel sacrifice de soi-même !

C'est à ce moment surtout que la *cérémonie* devient *touchante.*

Que reste-t-il à désirer après cela ?

Mourir d'indigestion sacrée.

***

Puis, le *Nouveau-Monde* continue en ces termes le récit de toutes les grandes choses accomplies par Monseigneur la semaine dernière.

" Il ne serait peut-être pas déplacé de dire au sujet de la belle fête du Gésu dons nous parlons aujourd'hui, que le *magnifique dais suspendu au-dessus du trône de l'évêque* est un morceau tout à fait historique. Ce n'est rien moins que le dais qui servit au sacre de Charles X dans la cathédrale de Reims. Donné par la duchesse de Berry aux Jésuites de France, ceux-ci en firent cadeau à leurs frères du Canada lorsqu'ils abandonnèrent leur collége de Brugelette."

Il ne serait peut-être pas déplacé non plus de dire, au sujet de la belle fête du Gésu, que le magnifique daim assis sur le trône épiscopal est un daim tout à fait national. Ce n'est rien moins que le daim qui n'a jamais servi dans l'église de Notre-Dame de Montréal. Livré

corps et âme aux Jésuites du Canada, ceux-ci l'exposent aux curieux, lorsqu'ils officient dans leur église de la rue Bleury.

***

O Christ, ami des pauvres, des déshérités et des accablés de ce monde, où es-tu ?

Te vit-on jamais sur un trône ou sous un dais royal ?

Quelle autre couronne eus-tu jamais que celle des épines qui ensanglantèrent ton front ?

Les grands, la pompe et les spectacles, tu les fuyais. Mais tu relevais sur ta route l'humble écrasé par le sort, tu le consolais en lui montrant les cieux et tu lui donnais l'espérance, seul trésor des infortunés.

Vois aujourd'hui ton représentant qui s'intitule évêque par ta grâce, qui met la croix à côté de ses trésors, reçoit cent coups d'encens à la minute, et montre aux autres ton Calvaire en s'enivrant de splendeurs.

***

J'ai enfin trouvé un adversaire qui discute avec moi d'une façon sérieuse et digne. Il est vrai qu'il m'a assommé du coup. Mais qu'importe ! J'ai l'âpre plaisir de voir qu'on a gardé pour moi les plus gros traits, les coups décisifs.

Voici ce que dit la *Gazette des Campagnes*, journal d'agriculture :

" On vient de nous passer un numéro de la *salle et dégoûtante guenille* de M. Buies, guenille qui a nom *La Lanterne*, quoiqu'elle n'ait pas reçu le baptême. M. Buies fait de gigantesques efforts pour effacer en lui le signe sacré et indélébile que lui a imprimé ce sacrement, à l'influence duquel *il a soustrait sa progéniture.* (*Progéniture* est employé ici au point de vue agricole.) Ce qu'il ambitionne passionnément, c'est de devenir tout à fait *semblable à la brute ;* en conséquence de *ses goûts dépravés*, il tente de *salir de sa bave immonde ceux qui aspirent à ressembler aux anges*, (comme M. l'abbé Pilote, directeur de la ferme-modèle de Sainte-Anne, qui fait des voyages angéliques au compte de la Chambre d'Agriculture dont il n'a jamais été membre.) Que M. Buies prenne patience : s'il a quelque jour *la bonne fortune de tomber à quatre pattes, il gardera cette position qu'il affectionne tant.* (Je n'ai jamais eu de goût particulier pour le quadrupède, et j'aime autant le directeur de la ferme-modèle que n'importe qu'elle bête à cornes.) Rien ne saurait nous surprendre dans les faits et gestes de M. Buies : c'est une tête sans cervelle ; il a été rebelle à toute bonne éducation."

Ceux qui n'ont pas saisi toute la profondeur de ces arguments auront sans doute lu à la légère.

Peut-être aussi que leur forme discrète, équivoque et voilée, en rend le sens d'autant plus difficile à pénétrer par des lecteurs qui ne sont pas habitués à ces finesses de bouvier.

Ainsi : *Sale et dégoûtante guenille, mes goûts dépravés*, désir rendu si victorieusement manifeste que j'ai de *devenir tout à fait semblable à la brute*, continuelles tentatives de *salir de ma bave immonde ceux qui ressemblent aux anges*, passion effrénée que j'ai pour le quadrupède, et cet argument irrésistible par-dessus tous qui démontre que j'ai *soustrait ma progéniture à l'influence du baptême*, hein ! Qu'en dites-vous ? Mais, c'est un peu fort tout de même pour un célibataire.

Il est évident qu'il faudra que je me fasse exorciser, pour me sortir du corps toute cette agglomération de fils et de petits-fils qui y naissent sans que je m'en doute, ou bien que je me fasse baptiser jusqu'à la cinquantième génération au moins.

***

Me voici en possession d'une nouvelle Lettre Pastorale. Aujourd'hui, c'est l'évêque de Rimouski qui s'est senti venir l'eau à la bouche en voyant les milliers de dollars perçus par l'évêque de Montréal, car il faut savoir que les Lettres Pastorales n'ont plus aujourd'hui d'autre motif que de faire souscrire ou d'empêcher les discussions d'intérêt public.

De cette façon la foi se maintient d'après le montant des souscriptions. Il faut savoir s'y prendre.

Voyez un peu la maladresse des premiers apôtres et leur étroitesse de vues. Ils s'amusaient à évangéliser, prêchaient d'exemple la pauvreté et l'abnégation, parcouraient les villes et les campagnes, poursuivis, traqués, mais convertissant les âmes, sans s'apercevoir que c'était précisément là le moyen d'inspirer à leurs successeurs directs l'envie d'acquérir.

Je commence à croire que l'Evangile a toujours été mal compris, puisque les évêques, qui sont infaillibles, interprètent, " le fils de l'homme n'a pas un endroit pour reposer sa tête " comme ceci : " Bâtissez-nous de jolies écuries ; donnez-nous des chevaux et de jolis petits carrosses pour promener notre jolie personne, pour l'amour de Dieu, et vous serez bien gentils."

Paraphrase pratique, ce qui manque d'ordinaire aux interminables discussions sur les textes.

***

L'Evêque de Rimouski, installé depuis un an dans un spacieux presbytère tout neuf, à côté d'une magnifique église qui a coûté 12,000 louis, et qui n'est pas payée, tant s'en faut, a trouvé que le meilleur moyen de liquider cette énorme dette était de se faire bâtir un palais épiscopal par ses paroissiens.

S'il faut maintenant qu'on introduise l'homœpathie dans la religion, il n'y a personne qui soit certain de son salut, et moi tout le premier, car au premier créancier qui se présentera je dirai : " Pardon, monsieur, je vous dois vingt dollars, n'est-ce pas ? Bien, je souscris un écu pour acheter une cuvette à l'évêque de Rimouski ; nous sommes quittes."

***

Mais je ne veux pas priver plus longtemps mes lecteurs du texte même de l'immortel document où mgr. Jean Langevin, évêque de Rimouski, s'adresse aux entrailles de ses ouailles :

JEAN LANGEVIN,

" Par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siége, premier évêque de Saint-Germain de Rimouski.

" Depuis que la voix du chef de l'Eglise Nous a appelé à la conduite de ce Diocèse, Nous n'avons cessé de chercher les moyens d'y assurer l'avenir de notre sainte religion par la fondation d'un séminaire et d'un évêché."

Ainsi, à moins que les habitants de Rimouski ne bâtissent un palais à leur évêque, la religion est flambée.

" Il est facile de comprendre qu'il Nous serait impossible de réaliser ces projets importants pour le bien du Diocèse au moyen des faibles contributions qui Nous sont parvenues jusqu'ici. Mais d'un autre côté, Nous voudrions réussir à effectuer ces constructions sans surcharger de dettes, surtout d'intérêts ruineux, la Corporation Episcopale, (c'est évident, cela avant tout) en même temps que Nous désirerions éviter toute entreprise qui serait trop à charge aux paroisses."

Le moyen de décharger les paroisses, c'est de les faire souscrire.

" Eh bien ! Nos Chers Frères, (appelons-les *Chers Frères*, c'est adoucissant) il nous semble que le Seigneur Nous a inspiré un mode tout à la fois efficace et peu onéreux de prélever les fonds nécessaires."

Il nous semble ! Monseigneur Jean n'est pas certain, mais avec un peu plus de temps, il aurait avoué que c'est l'archange Gabriel lui-même qui lui a apparu et lui a suggéré ce mode facile et lumineux. On voit bien qu'il n'est pas encore rompu au métier comme l'évêque Bourget.

" Voyez quels magnifiques résultats praduisent les contributions d'un seul sou par semaine pour la Propagation de la Foi et d'un sou par mois pour la Sainte Enfance ? (Non, on ne les voit pas du tout). Ce sont ces œuvres vraiment catholiques que nous prenons pour modèles."

Rien n'est catholique comme d'être logé dans un beau palais.

" Après avoir consulté les membres du clergé que Nous avons pu voir, (pourquoi les consulter, si vous êtes inspiré ?) particulièrement ceux de notre Conseil," (ah ! on ne pouvait mieux choisir. Voilà un

homme qui sait se faire approuver) " et avoir rencontré partout une approbation entière de notre plan, (ça va de soi), Nous nous proposons donc de remplacer les différentes quêtes indiquées pour le collége et l'évêché par une seule contribution annuelle, et cette contribution sera, *en moyenne, de* QUINZE SOUS *ou la valeur de* QUINZE SOUS *par communiant, pendant dix ans.*"

L'éreintement n'est pas encore visible. Il faut des précautions oratoires, pour ne pas effaroucher les gens ; vous allez voir arriver les piastres tout-à-l'heure.

" De cette façon, une famille de *quatre communiants* n'aura à donner par année que *d'un écu à trois trente sous.* (Voilà que ça vient). Nous sommes d'ailleurs persuadé que beaucoup de familles à l'aise n'hésiteront pas à offrir deux, trois et quatre piastres annuellement, (Aïe, aïe, ça y est), afin de suppléer à la pauvreté de quelques-uns de leurs co-paroissiens."

Quand ils seront tous pauvres, Monseigneur aura son palais, et il les bénira pour leur donner des rentes.

Je crois remarquer dans l'évêque Langevin des tendances annexionnistes. Avant deux ans, son diocèse sera vide, tous les habitants l'auront quitté pour les Etats-Unis.

" Quel est celui d'entre vous qui ne dépense pas inutilement ou mal à propos la valeur de *quinze sous par année ?* Or, voilà les étrennes que nous demandons au nom de l'Enfant Jésus à chaque communiant de notre Diocèse."

Allons, bon ! voilà l'enfant Jésus là-dedans.

Des étrennes, des étrennes, mes enfants. Ah ! comme mon cœur paternel s'émeut. Soyez bénies, ouailles adorées :

" Nous voudrions pouvoir parcourir les différentes localités et réclamer Nous-même cette légère contribution."

Vous voyez que ça n'est pas l'envie qui manque. Mais Monseigneur n'a peut-être pas encore de carrosse, et il n'aime pas à aller à pied, comme saint Pierre.

" Nous avons la *douce* (*Douce* est attendrissant ; je mets la main dans ma poche) confiance que personne ne refuserait de verser dans la main de son évêque *ces quelques sous, destinés à faire tant de bien.*"

Il n'est pas besoin d'être évêque pour mendier de cette façon-là ; Montréal est rempli de gamins en guenilles qui en font autant tous les jours.

Mais ils ne disent pas que ces *quelques sous sont destinés à faire tant de bien.* Il leur manque l'infaillibilité.

" Mais ce que Nous ne pouvons faire, vous voudrez bien l'exécuter (oui, exécutez les paroissiens) en notre nom, vénérables curés, nos dignes coopérateurs."

Dignes s'entend dans le sens de *capables de bien quêter.*

" Mais comment, dira peut-être quelqu'un, une contribution si minime, *quinze sous par année,* pourra-t-elle suffire à des œuvres si importantes ? "

Attendez un peu ; Mgr. prépare ses batteries pour demander davantage et suppose des objections, mais il ne dit pas si elles sont inspirées. C'est essentiel pourtant.

" Comme Nous sommes sur le point de demander des soumissions à des entrepreneurs, Nous comptons que personne ne fera défaut."

Ce n'est pas seulement aux entrepreneurs que les évêques demandent des soumissions ; jusqu'à présent, c'était à tout le monde. Les entrepreneurs feront une variante.

" Nous avons besoin du concours de tous sans exception, et nous le réclamons au nom de la gloire de Dieu, au nom des intérêts les plus chers de la religion, au nom de la conscience, qui oblige chaque fidèle à contribuer au recrutement du clergé, au logement et à l'entretien de son premier Pasteur."

Crescendo. Voilà l'obligation maintenant. Mais pourquoi demandez-vous au lieu d'ordonner, si vos paroissiens sont obligés ?

C'est pour la gloire de Dieu ! songez-y ; il faut que ça marche.

" S'il faut encore à quelques-uns un autre motif pour exciter leur générosité, ils le trouveront dans les avantages spirituels suivants :

Une messe basse sera célébrée dans la chapelle du nouveau séminaise et dans celle du nouvel évêché, une fois par mois pendant vingt-cinq ans, (c'est long, mais ça paie si bien !) pour tous ceux qui auront régulièrement contribué de la somme demandée."

Et à ceux qui n'auront pas contribué on refusera l'absolution.

" Ces entreprises importantes, (Importantes ! hein !) Nous les mettons humblement sous la protection de la très-sainte Vierge, (La sainte Vierge a pas mal d'ouvrage de ce temps-ci. Il y a tant d'évêques qui mendient sous sa protection, qu'elle pourrait bien se *tanner.* Mais enfin, en lui rafraîchissant le souvenir....) convaincu que cette bonne et tendre Mére fera réussir ces projets au-delà même de notre attente, et que, sous ses auspices, la jeunesse studieuse du Diocèse pourra, d'ici à deux ans, prendre possession du nouveau séminaire, et qu'il ne s'écoulera guère plus de deux autres années avant que l'Evêque *puisse entrer dans sa nouvelle demeure.*"

C'est là ce qu'il ne faut pas perdre de vue.

Je ne puis me lasser d'admirer combien on est heureux d'être évêque. On mendie, on conjure, on tond, on se fait donner quelques sous qui finissent par des piastres, et quand tout le monde est ruiné, on rejette cela sur le compte du bon Dieu, de la sainte Vierge et de l'enfant Jésus.

" Le succès de ces deux œuvres amènera d'ailleurs la réalisation d'une autre également intéressante, l'établissement d'une maison-mère et d'un noviciat pour les Sœurs de la *Charité* à Rimouski. (Encore ! encore de la charité ! ah ! voyons, y a un bout). C'est dans ce but que nous faisons construire une allonge à notre demeure provisoire."

Ici, Mgr. sent le besoin d'une allonge.

" Nos Chers Frères, il est toujours pénible d'être réduit à mendier ; mais quand *c'est un père qui implore la charité de ses enfants*, il a au moins la consolation de ne pas solliciter en vain."

Oui, cela est un peu ennuyeux dans les commencements ; mais quand on en a l'habitude comme l'évêque de Montréal, ça devient un vrai plaisir.

On a des enfants, après tout, c'est pour qu'ils soutiennent notre vieillesse.

" Certain que vous vous rendrez tous à nos désirs, nous vous *bénissons très-affectueusement* au commencement de la nouvelle année, au nom du Père, du Fils et du *Saint-Esprit.*"

Ah ! Ah ! quand je vous le disais que la bénédiction viendrait par là-dessus !. . . .

Le Saint-Esprit n'avait pas encore fait son apparition. Mais il n'a rien perdu pour attendre, comme vous voyez.

Maintenant que les trois personnes de Dieu sont en cause, Mgr. Jean peut-être certain du succès.

Mais quel habile homme, et dire qu'il n'en est encore qu'à son début ! vertudieu ! Il succédera à l'évêque Bourget.

***

La *Gironde* contient les détails suivants sur la manière dont se sont conduites les troupes de la reine d'Espagne, à Béjar :

" Repoussés par les libéraux, retranchés dans les maisons et derrière les barricades, quelques soldats ont tué des vieillards, des femmes, des enfants dans la petite partie de la ville qui a été six heures à leur merci. Un soldat a embroché un enfant arraché du sein de sa mère, et l'a promené au bout de sa baïonnette dans la ville. Un autre soldat a tué la mère."

On remarquera que le *droit divin* ne ressemble pas au droit *populaire*. Le premier fait éventrer les enfants ; le second pardonne aux bourreaux.

***

J'allais oublier un de ces documents comme Dieu permet qu'il en existe, afin que ma *Lanterne* soit toujours à flot.

Poussé par une fatalité providentielle, le *Nouveau-Monde* me remet en voie. Mardi, il revenait encore sur la question de l'Institut-Légal.

" Si les élèves, dit-il, persistent à se réunir à l'Institut-Canadien, quelle espèce de public peuvent-ils se flatter de réunir ? Depuis que l'Institut-Canadien se trouve sous le coup des censures ecclésiastiques, quel est l'auditoire qui se rend à ses séances publiques ?

" Il existe dans Montréal des Sociétés, hautement patronnées par

le public canadien, qui se feraient grand plaisir, nous en sommes sûr, d'accueillir l'Institut-Légal et de mettre à sa disposition leurs salles et leurs livres : pourquoi n'essaierait-il pas quelques démarches ? "

Quand on parle de ces " Sociétés hautement patronnées...." c'est avant tout, bien entendu, de l'Union-Catholique qu'il s'agit. Eh bien ! lecteurs, attrapez moi ceci, et jugez un peu si le public qui patronne cette société bouffonne, n'est pas revêtu d'une carapace de stupidité ou de plate hypocrisie qui défie tous les projectiles connus.

A moins que ce public n'aille à l'Union pour rire de ce qu'il y entend ; alors c'est autre chose. *L'Ordre* appelle ce qui suit une *belle adresse.* Pourquoi pas ? il dit bien aussi que l'évêque de Montréal est un homme éloquent !

C'est M. Bourgoin portant la parole à M. l'évêque Bourget, à une séance récente de l'Union-Catholique :

" Monseigneur, vous apportez à cette séance remarquable l'éclat de votre présence, et nous la sincérité de notre affection et de notre dévouement pour un auguste prélat ; et nous voudrions que les portes de notre institution fussent aussi vastes que celles de nos cœurs pour recevoir dignement la plénitude de votre prestige sacré, comme nos cœurs sont toujours prêts à livrer passage aux affections d'un dévouement et d'une admiration illimités envers Votre Grandeur.

" La présence de Votre Grandeur dans cette enceinte est pour nous un évènement ; mais Mgr., je ne dirai pas que c'est un spectacle inaccoutumé. Il ne nous est pas donné, il est vrai, de vous posséder souvent, et nous pourrions compter nos bonheurs : (l'Union Catholique n'a qu'une séance tous les six mois, ce qui est certainement un grand *bonheur*, pour ses membres et pour le public), mais nous qui sommes l'Union-Catholique, l'union des cœurs et des esprits dans la vérité de l'enseignement religieux, nous nous croyons en quelque sorte, identifiés avec l'Eglise même, dont nous sommes les enfants. Quand nous venons ici réchauffer nos cœurs dans ce brasier entretenu par la main savante des bons Pères, et dont la foi s'échappe en rayonnements suaves et pénétrants, nous vous portons tous dans notre âme comme notre chef et notre père. Votre autorité est là à côté de celle de l'Eglise ; le respect que nous portons à la sainte institution de Dieu se confondent dans l'unité de l'enseignement divin, dans *l'Union Catholique de nos aspirations et de notre vénération !*

" Nous sommes donc habitués, Mgr., à votre *présence mystique*, à votre *présence symbolique*, sous laquelle ont lieu toutes nos réunions. Votre Grandeur n'y vient presque jamais et Elle y est toujours. De loin comme de près, c'est vous qui nous guidez, parce que vous êtes la tête de l'Union-Catholique dont nous sommes les membres. Vous travaillez ailleurs que chez nous, et nous vous *possédons dans les attributs de votre dignité hiérarchique.*

" Monseigneur, cela ne nous empêche pas de savoir sentir les faveurs que nous attachons à *votre présence réelle et véritable.* C'est une grande fête pour nous ; car ce n'est pas seulement l'autorité de

l'Eglise que Votre Grandeur porte avec Elle ; c'est aussi l'autorité de la vertu et de la sainteté dont vous nous donnez le consolant spectacle. Nous nous réjouissons de la présence de Votre Grandeur, parce que nous respectons le caractère sacré, la dignité inviolable, le mérite supérieur, les vertus modèles de Votre Grandeur. Vous êtes l'âme du diocèse et votre approche nous communique une nouvelle vie. Votre passage au milieu de nous sera marqué de nouvelles grâces, car le ciel bénit toutes vos œuvres, et vous nous aurez imprimé un élan plus vigoureux de ce " *même bras qui lança dans l'opinion publique le projet* de la sainte croisade vers la Ville Eternelle."

Et cætera, et cætera, et cætera. On vous mangera bientôt, Monseigneur, pour en finir. Faites comme le pélican, partagez-vous à vos enfants, qu'ils se mettent votre Grandeur dans le corps. Ils ont partout dans la tête et dans l'âme votre présence mystique et votre présence symbolique ; c'est bien le moins qu'ils aient quelques bouchées de votre présence réelle.

Jésus-Christ, Monseigneur, qui n'était qu'une pâle image de ce que vous êtes, s'offre tous les jours à manger au genre humain. Vous, condescendez à nous donner une de vos côtelettes tous les six mois, afin que *nous vous possédions dans les attributs de votre dignité hiérarchique.*

***

Je lis dans la *Minerve* du 7 Janvier.

Les Rapports annuels du Surintendant constatent une série de progrès marqués dans toutes les branches de l'enseignement, mais on aurait tort de donner à ces chiffres toute la valeur qu'ils paraissent avoir.

" En supposant que tous les chiffres fussent exacts, il ne resterait pas moins prouvé que *dans la réalité, dans les résultats définitifs pratiques, notre instruction n'a pas la valeur qui lui est assignée dans ces Rapports Les faits sont plus frappants que les chiffres, et on aura beau entasser toutes les additions possibles, on ne prouvera pas que notre système d'instruction publique a atteint les dernières limites du progrès et de la perfection.*

" Nous sommes prêts, encore une fois, à reconnaître tous les succès obtenus et à donner tous les mérites possibles à qui de droit, mais nous disons aussi que le temps est venu pour le Bas-Canada d'avoir *une politique parfaitement tranchée sur l'instruction publique*, et que la nouvelle tendance doit être de plus en plus dans le sens de la propagation d'une instruction éminemment pratique.

Et plus loin :

" Nous aimerions à voir la législature de Québec donner une part convenable de son attention à une question qui en est si digne. Il ne s'agit pas de dépenser des sommes considérables, de créer des établissements dispendieux, de vouloir rivaliser, pour l'enseignement supérieur, avec les vieilles sociétés d'Europe. Cela ne nous convient pas.

" Laissons à l'Europe ce qui est de la nature des sociétés européennes, et n'oublions jamais que nous *avons besoin d'une instruction à l'américaine.*"

C'est pour avoir dit la même chose depuis quatre ans que l'on m'a décoché toute espèce d'appellations doucereuses, telles que *brouillon, révolutionnaire, démagogue, perturbateur, destructeur d'ordre social.... etc.*

La *Minerve* elle-même, se joignant en Octobre dernier au concert

des journaux trempés d'eau bénite, ne s'exclamait-elle pas en présence des statistiques du *Journal de l'Instruction* " que nous étions le peuple le plus instruit de la terre, et que, dans aucun autre pays, il n'y avait une si forte proportion d'enfants fréquentant les écoles ? "

Aujourd'hui, nous voilà devenus le plus ignorant peuple au monde, et les statistiques ne sont qu'un mirage.

Seuls, les démagogues, perturbateurs, destructeurs, comme moi, restent fidèles à ce qu'ils ont dit d'abord, parce qu'ils ont besoin de ne rien dire que d'incontestable, sans s'occuper des cris et des tempêtes.

La *Minerve* prend du reste un soin scrupuleux de démontrer par son propre exemple combien est juste ce qu'elle dit aujourd'hui.

En jetant un coup-d'œil sur ses *Informations* quotidiennes, j'y vois les expressions suivantes qui sont faites pour démolir toutes les statistiques imaginables du Journal de l'Instruction Publique.

" *Réparages.*—La *sympathie* de la France *vis-à-vis* de *l'objet* de l'ambassade Chinoise.

Senor Sagosta accuse les *réactionnistes*, de vouloir empêcher de *prendre* le *plébiciste.*

Et cela dans un seul numéro, s'il vous plaît !

***

Quand, il y a quelque temps, je me moquai des traductions de la *Minerve*, et fis voir par là combien il était difficile de trouver un jeune homme sorti de nos colléges avec assez de connaissance du français, de l'histoire et de la géographie, pour faire un simple traducteur de dépêches, je vis tomber une fois de plus sur moi les tuiles consacrées.

La *Minerve* donna entre autres pour excuse qu'il était bien naturel que des expressions *incorrectes* se glissassent dans des traductions faites la nuit à la hâte.

Eh bien ! il me semble que le *Pays* a, lui aussi, des traductions à faire, dans le même temps absolument que la *Minerve*, sans plus d'avantages, si ce n'est qu'il a plus de dépêches, et voici comment il a rendu la même phrase :

Senor Sagosta, ministre de l'intérieur, attribue les derniers troubles à Cadiz et à Malaga aux intrigues des *réactionnaires*, et il prétend que leur objet est de *prévenir le plébiciste.*

Ceci, au moins c'est du français.

Il est vrai que le *Pays* ne commence pas tous ses articles par des *Veni Sancte*, et ne finit pas ses traductions par des signes de croix.

***

Voici, du reste, comment le *Pays* répond, dans un article plein de justesse et d'à-propos, à tous ces braillards de la jeunesse incerto-conservatico-libérale qui font leur apparition de temps à autre, et

auxquels la *Minerve* veut bien prêter par-ci par-là ses colonnes, comme on donne une beurrée à des petiots :

Quelques brebis attaquées se sont glissées au bercail et ont communiqué la contagion à un grand nombre.

Les jeunes surtout, dont le caractère et l'ardeur se plient difficilement au joug, dont l'intelligence aime à s'exercer, qui tous cherchent un champ, une carrière à parcourir, s'insurgent dès aujourd'hui et ne veulent plus obéir à la voix de leurs chefs. Prudents et dissimulés, ils voudraient changer les cadres du régiment sans toucher aux manœuvres. Ils ne s'aperçoivent pas qu'ils tentent l'impossible et que l'obéissance et la discipline sont les seules vertus appréciées dans le parti !

Discuter, donner des raisons, c'est de l'indépendance, de la libre recherche, tout cela sent la révolte et frise l'hérésie. *Vous vous êtes appuyés jusqu'ici sur un appui qui vous a manqué qui s'est même changé en cause de chute, lorsque vous en avez eu besoin. Eh bien ! sachez qu'il en sera toujours ainsi, tant que vous voudrez conserver votre individualité. Il n'y a pas de tiers parti possible ; conservateurs ou libéraux, choisissez. Vos vêtements d'emprunt et vos allures multiples ne donnent le change à personne, vous perdez inutilement le bénéfice de vos métamorphoses ; vous ne pourrez que devenir suspects aux vôtres sans servir le progrès*

Voilà pourquoi, enfin, les conservateurs vous repousseront comme dangereux, et nous comme inutiles, tandis que votre ridicule conspiration n'aura servi qu'à river plus fortement vos chaînes, affermir ce qu'elle voulait ébranler et livrer le secret du silence des uns comme du langage des autres.

Comprendrez-vous enfin, jeunes gens, comprendrez-vous qu'entre les mains du clergé, vous ne pouvez être qu'un instrument de circonstance qu'il brise dès qu'il n'en a plus besoin, qu'en croyant vous faire de lui un allié, vous vous êtes donné un maître qui exploite à son profit unique tout le bien que vous pouvez faire avec vos talents et votre énergie, qu'en persistant à ne pas vous arracher à vos chaînes, vous perdez de plus en plus le sentier de l'avenir, que vous vous rendez inhabiles aux conditions nécessaires de notre prochain état de société, et que vous vous trouverez avant longtemps peut-être isolés au milieu d'un monde qui aura marché sans vous ?

Mais combien de temps encore devrai-je prêcher dans le désert ?

LA LANTERNE

N° 16

Toutes les fonctions des ministres canadiens peuvent se résumer ainsi :

Je pars, tu pars, il part, nous partons, vous partez, ils partent.

J'arrive, tu arrives, il arrive, nous arrivons, vous arrivez, ils arrivent.

Je repars, tu repars, il repart, nous repartons, vous repartez, ils repartent.

Cela rapporte 5,000 dollars par année à chacun d'eux.

***

Qu'on ouvre n'importe quel journal quotidien et l'on y verra que, depuis un an, chaque première dépêche télégraphique est ainsi conçue :

L'Hon. ministre des travaux publics est arrivé ce matin.

L'Hon. ministre de la milice partira ce soir.

L'Hon. ministre d'Etat a passé par cette ville aujourd'hui. . &. .

Je connais tout le prix des voyages ; je sais combien ils développent l'intelligence et perfectionnent l'éducation.

Mais je ne comprends pas bien comment ceux qui ont tant besoin d'apprendre sont précisément ceux qu'on a choisis pour conduire les autres.

On n'a pas fait des ministres pour qu'ils finissent leurs études, ni pour mesurer tous les jours la distance entre Québec et Ottawa.

Ils sont bien heureux toutefois d'être ministres, car ils sont sûrs d'arriver, ce qui n'est pas toujours le cas pour les mortels ordi-

naires, dans les trains du Grand Tronc, qui eux, partent, avancent un peu et reculent deux fois plus.

***

Il est des âmes douces, compatissantes, bénignes, qui éprouvent le besoin de se dévouer et de faire le bien.

Mais le meilleur moyen qu'elles trouvent d'y parvenir est de s'enfermer dans un couvent, à l'abri des occasions innombrables d'être utiles qui se présentent dans le monde.

Livrées à la réclusion, au silence, compatissantes pour des maux qu'elles ignorent et qu'elles ne peuvent par conséquent secourir, elles laissent ainsi à d'autres le fardeau de la vie réelle dont elles évitent les ennuis et les combats.

Vous voulez faire le bien ! eh ! mon Dieu ! allez donc dans les campagnes instruire nos pauvres villageoises, allez fonder des écoles, donnez l'exemple de l'amour du prochain en rendant sa condition meilleure, en l'éclairant, en l'élevant.

C'est plus qu'un besoin, c'est une nécessité impérieuse pour nos campagnes plongées dans une si triste ignorance.

Ce n'est pas en marmottant des prières du matin au soir qu'on se rend utile aux hommes.

C'est en se mêlant à la vie active et en donnant l'exemple de la soumission aux devoirs que l'existence impose.

Vous qui vous soustrayez à l'accomplissement de ces devoirs, de quel œil voulez-vous qu'on vous regarde ?

Vous dites que le monde n'est pas fait pour vous, et que vous voulez pratiquer toutes les vertus dans le silence et l'obscurité.

Vous êtes faites pour le monde comme toutes les autres créatures, car en vous créant parmi vos semblables Dieu a voulu que votre place fût avec eux.

Vous ne pouvez vous affranchir de ce devoir sans manquer aux obligations de la destinée.

La vertu n'est pas ce qu'on la fait ; elle n'existe pas pour une classe d'êtres à part qui la mettent tout entière dans un mysticisine vague et énervant.

Elle consiste à bien faire tout ce que l'on fait, et la plus belle prière qu'on puisse adresser à Dieu est une bonne action et le devoir de chaque jour vaillamment accompli.

***

Je reçois la lettre suivante :

Monsieur,

Ce que vous racontez de Pie IX, qui s'apitoyait sur le sort des habitants d'une paroisse ruinée par une inondation, tout en empochant leur argent, me rappelle un trait de l'évêque Bourget, de même nature, mais encore un peu plus comique.

Une bonne partie de la ville de Montréal venait d'être détruite par un incendie, et l'on avait remplacé les maisons par des cabanes de planches. Sa Grandeur

trouva le moment favorable pour demander à ses diocésains rassemblés de lui bâtir un palais ; mais impossible de ne pas faire allusion à l'incendie de leurs propriétés, dont les ruines étaient encore fumantes.

" Quand j'ai vu, dit l'illustrrrrissime, tant de bons enfants privés d'asile et de pain, mon cœur paternel a saigné et j'ai *pensé sérieusement* à me faire bâtir une cabane de planches au milieu des leurs."

" Voyez donc, se disaient les bonnes femmes et autres en s'en retournant, quelle humilité, quelle charité de notre saint évêque ! Il a pensé, mais pensé sérieusement, à demeurer dans une cabane de planches comme l'un de nous."

Ce qui doit nous consoler un peu, c'est que ces guides spirituels, qui mènent les peuples à la misère et au ciel, n excellent pas seulement à écrire des bulles et des mandements, mais encore à jouer la comédie, et que, s'ils nous font souvent pleurer, ils nous font aussi bien rire quelquefois.

Je suis bien sincèrement votre tout dévoué.....

Le correspondant oublie de m'apprendre si le vénérable évêque a envoyé à Rome un architecte pour y étudier le plan d'une cabane de planches, comme il l'a fait pour ce temple magnifique qu'il avait promis de faire bâtir, d'après le modèle de celui de Saint-Pierre de Rome, et pour lequel tant de milliers de dollars souscrits sont devenus introuvables.

Sans doute ils sont égarés quelque part dans le sentier du paradis, voie difficile où l'on marche docilement derrière ses guides spirituels, en fermant les yeux.

Et puis, les biens de la terre sont si méprisables, qu'une bonne occasion de plus de s'en débarrasser doit nous rendre bien reconnaissants envers notre saint évêque qui nous mène aux cieux tout droit en vidant nos poches, se réservant à lui seul tous les fardeaux de la route.

***

Hommes noirs, d'où sortez-vous ?
Nous sortons de dessous terre,
Moitié renards, moitié loups,
Notre règle est un mystère.
Nous sommes fils de Loyola,
Vous savez pourquoi l'on nous exila,
Nous rentrons, songez à vous taire,
Et que vos enfants suivent nos leçons,
C'est nous qui fessons,
Et qui refessons,
Les jolis petits, les jolis garçons.

Béranger écrivait ces vers en 1820, ou à peu près. Les Jésuites étaient revenus en France avec la Restauration ; déjà ils avaient réouvert leurs colléges en maints endroits et on les voyait intriguer pour avoir le monopole de l'enseignement.

Depuis, et surtout grâce à la coupable complicité de Napoléon III, les Hommes Noirs ont vu croître leur puissance avec le nombre de leurs colléges et les fortunes qu'ils entassent dans l'ombre.

Voici ce qui vient de se passer en 1868, dans cette France qui les avait déjà repoussés de son sol, il y a plus de cent ans.

On verra où mène une éducation donnée par des Jésuites et quels instruments merveilleux ils ont été pour l'avilissement de la génération française actuelle, quel secours ils ont apporté au despotisme en étouffant de bonne heure dans l'âme des enfants l'instinct même de la dignité, la révolte naturelle contre l'oppression.

***

TRIBUNAL CORRECTIONNEL DE BORDEAUX

Audience du 14 décembre, 1868.

AFFAIRE DES PP. JÉSUITES DE L'ÉCOLE DE TIVOLI

Le premier témoin entendu est le jeune Joseph Ségéral, âgé de treize ans et demi. Il dépose :

" J'étais élève de l'Ecole des PP. Jésuites de Tivoli. Le 22 novembre dernier, à l'étude du matin, j'eus une querelle avec un de mes voisins, le jeune de Larrard. Comme cette querelle attira l'attention du surveillant et que j'avais donné un coup à mon camarade, je fus réprimandé. A l'étude de onze heures, la querelle reprit. Il s'agissait d'une somme de 75 centimes que de Larrard me devait, et que je lui réclamais. Il ne voulait me donner que 50 centimes, me demandant délai pour le reste. Dans notre dispute, je relevai brusquement le coude qui le frappa au nez et le fit saigner. De Larrard me rendit le coup, et le surveillant intervint pour nous corriger tous les deux manuellement. Presque aussitôt après je fus mis au cachot, où je restai jusqu'à dix heures du soir sans avoir reçu que du pain sec à quatre heures et à huit heures, bien que je n'eusse rien pris depuis le matin, à sept heures et demie, et qu'à deux heures j'eusse demandé de la nourriture et de l'eau. Le cachot où j'étais ne prenait jour que par une fenêtre qui éclaire le corridor où il touche. Le sol est bitumé. Il n'y avait aucun siége, aucun meuble, rien qu'un vase de nuit.

" A dix heures, le P. Commire, sous-préfet des études, vint me trouver. Il me dit d'ôter mon pantalon. Je voulus obéir, mais mes souliers m'en empêchaient. Le Père me dit alors d'ôter aussi mes souliers. Lorsque cela fut fait, il retroussa ma chemise et m'administra plusieurs coups de discipline avec une grande violence. Exaspéré par la douleur, j'essayai de lui résister et je lui échappai en me réfugiant dans le corridor voisin, et de là dans la chambre à coucher du P. de la Judie, préfet des études, que je trouvai lisant. Ce père me remit entre les mains du P. Commire ; je fus jeté sur le lit ; le P. Commire étouffait mes cris, soit en me fermant la bouche, soit en me pressant contre les matelas. En même temps, il me fustigeait très-fort avec la même discipline. Le P. Peitrasson était présent. Quand

le P. Commire eut achevé la correction à son gré, il me laissa aller et je rejoignis mon dortoir, où je me couchai. Le lendemain je dus reprendre les exercices ordinaires de la maison. J'avais cependant la figure, tous les membres, mais surtout une fesse et les cuisses, extrêmement endoloris ; quelques jours après, ma mère vint me voir au parloir, sut ce qui m'était arrivé, et mon père me fit sortir de la maison.

D. Lorsque vous avez raconté à vos camarades la correction qui vous avait été infligée, que vous dirent quelques-uns d'entre eux ? —R. Qu'ils en avaient reçu autant dans d'autres occasions. Je citerai de Connat, de Montfort et de Longat."

Sur la demande de M. l'avocat impérial, deux pièces à conviction ont été apportées, la chemise qu'avait le jeune Ségéral dans la journée du 22 novembre, et la discipline. La chemise est déchirée aux poignets par suite de la lutte de l'enfant avec le P. Commire ; elle porte quelques petites taches de sang. La discipline est une réunion de cordes solidement tressées qui se terminent par plusieurs brins à nœuds. Le jeune Ségéral reconnaît que c'est avec cet instrument qu'il a dû être frappé.

Troisième témoin.—De Connat, 16 ans et demi, élève de l'Ecole des Jésuites à Tivoli : Le 23 novembre, pour une faute commise au réfectoire, je fus mis au cachot vers les sept heures et demie du soir, sans manger, et je reçus une correction du P. Commire.

D. Votre déposition écrite est beaucoup plus explicite. Vous y déclarez que de votre cachot vous avez souvent réclamé des aliments qui vous ont été refusés ; enfin, et surtout, que le soir, le P. Commire vint dans votre cellule et vous dit : Je suis l'exécuteur ; je n'ai contre vous aucun motif de haine ; mais il faut que je vous fustige. Vous ajoutez qu'alors, sur votre refus de vous déshabiller, vous reçûtes des coups de cravache vivement administrés, que votre pantalon en fut déchiré. Est-ce vrai cela ?—R. C'est un peu exagére. Ainsi les déchirures de mon pantalon ont pu être faites par des clous d'une caisse qu'il y avait dans le cachot, et sur laquelle je m'agitais beaucoup.

D. Mais le reste est-il vrai ? Est-il vrai que vous êtes resté tout le jour sans nourriture, et que le P. Commire vous a dit : "Je suis l'exécuteur ?"—R. Oui, il est vrai que je n'ai pas mangé ; mais je ne sais trop si le P. Commire m'a dit les paroles que je lui ai attribuées.

Me. Emile Durier ; Je demande au témoin si, depuis qu'il a été entendu dans l'instruction, on l'a prié d'atténuer sa première déposition.—R. On m'a laissé libre de dire ce que je voudrais. (Hilarité et mouvement.)

***

ON M'A LAISSÉ LIBRE DE DIRE CE QUE JE VOUDRAIS !

Toute la méthode jésuitique est là. On ne dit pas à l'enfant de

mentir, c'est trop dangereux : et puis, un enfant ne sait pas bien mentir.

Mais on le laisse libre de *dire tout ce qu'il voudra*, sans lui défendre de dire autre chose que ce qui est vrai. On le prépare à répondre évasivement, à dissimuler, à atténuer ce qu'il y a de trop compromettant :

" Nous vous tenons lieu de père, mon enfant, nous remplaçons Dieu pour vous ; rappellez-vous tout ce que vous nous devez, combien il est dangereux de répandre l'esprit de révolte chez vos camarades en écoutant vos ressentiments secrets. Quel mauvais exemple vous deviendriez, et quel tort vous feriez à cette sainte maison où votre enfance a trouvé un refuge contre les mauvaises tendances de notre époque . . . . "

Et l'enfant, endoctriné, presque effrayé, à qui on ne recommande pas directement de mentir, mais d'être faux et de déguiser la vérité, répond *tout ce qu'il veut.*

Poursuivons.

***

Quatrième témoin.—Léon de Montfort, 13 ans et demi, de l'école des PP. Jésuites, à Tivoli. Un jour de l'année dernière, comme je venais de commettre une faute grave, après en avoir commis un certain nombre depuis très-peu de temps, je demandai au P. Commire de me châtier en m'administrant des coups de discipline. Il a fait ce que je lui demandais, il me les a donnés. (Hilarité.)

***

C'est un plaisir comme un autre, et les Jésuites tiennent à être agréables à leurs élèves. Ils ont pour tactique, très habile du reste, de ne jamais contrarier les goûts de ceux qu'ils dirigent.

C'est cette tactique qui encombre leurs confessionnaux de pénitentes. Ils sont indulgents, faciles, pleins de compromis, se font à tout, composent avec les faiblesses humaines et savent tout encourager en pardonnant tout.

Mais on peut voir combien vite ils arrivent à dégrader les esprits et les cœurs, par l'exemple de cet enfant qui demande lui-même à être traité par le fouet, comme la brute.

***

D. Mon enfant, si ce que vous dites là est vrai, il faut avouer que vous êtes l'écolier le plus extraordinaire, le plus singulier, le plus excentrique, non-seulement de Bordeaux, mais encore peut-être du monde entier. Comment ! c'est vous qui demandez à votre maître de vous administrer le fouet ! c'est vous qui priez qu'on veuille bien vous fouetter !—R. Oui, monsieur.

D. Et vous avez reçu, avez-vous dit dans l'instruction, soixante coups de fouet ?—R. Oh ! ceci est bien sans doute un peu exagéré. Je ne pense pas en avoir reçu autant.

D. Enfin, quel qu'en soit le nombre, cela vous a-t-il fait du mal ?
R. Non monsieur.

***

Mais alors, à quoi sert une discipline qui ne fait pas de mal ? Quelles fautes expie-t-on par des coups de fouet qui ne font rien ?

Voilà un enfant qui a reçu soixante coups de fouet, et qui en a éprouvé autant de bien que lorsqu'on se caresse le menton avec des feuilles de roses.

Il faut croire que ceux qui demandent la discipline ne sont pas dans les mêmes dispositions que ceux qui la reçoivent sans la demander.

Dans le premier cas, ça vous fait l'effet d'un duvet passé entre les doigts de pied ; dans l'autre, ça vous met la figure, les fesses et les cuisses comme une compote de chair meurtrie.

Léon de Montfort, qui n'a que treize ans et demi, sera *intuable* quand il en aura vingt.

Si l'éducation jésuitique fait de vous une brute intellectuellement, du moins, au point de vue physique, elle a l'avantage de vous tourner en rhinocéros.

Il y aurait un curieux chapitre à faire sur les bienfaits de la discipline, de la discipline demandée, bien entendu.

Voilà dix coups, mon enfant, qu'est-ce que ça vous fait ?

—Ça me chatouille.

—Pif, paf, zing.... ! vingt coups, eh bien !

—O jouissance !

—Boum, bang, crac, trente-cinq coups, ah ! ah !

—Volupté des voluptés !

Au cinquantième coup, l'enfant est dans l'extase et perd dans l'océan des félicités célestes le sentiment des choses d'ici-bas.

C'est alors que le Père Commire est grand. Son visage est inspiré et il jouit presque autant que le bienheureux qu'il lacère.

C'est égal. Ce Montfort promet d'être un fier Jésuite, s'il continue d'avoir le même aplomb.

Que ne peut-on pas en effet faire croire aux gens, quand, à treize ans et demi, on est déjà capable de dire en pleine cour de justice que soixante coups de fouet sur le dos sont un vrai bonheur !

***

D. Tout au contraire, sans doute, vous en avez été très satisfait ?—
R. Oui monsieur.

(Il en a été très satisfait ! Nom d'un gendarme ! Ah ça, mais, c'est donc avec le cable transatlantique qu'il faut fesser ce gaillard-là, pour qu'il s'en sente !

D. Je répète que vous êtes un prodigieux écolier ! (Les Jésuites ont toujours fait des prodiges.) Dans l'instruction, votre déposition, légèrement différente de celle que vous venez de faire, quoique encore bien étonnante, serait cependant plus croyable. Vous y disiez que le P. Commire vous ayant offert de vous administrer la discipline, vous

y aviez consenti. Aujourd'hui, vous renchérissez là-dessus. Ce n'est plus le P. Commire, qui vous a offert, c'est vous qui avez demandé. Je dois dire que votre première version est conforme, et non pas celle d'aujourd'hui, à la déclaration du P. Commire.—R. Monsieur le président, qui accepte demande ! (Mouvement très marqué dans l'auditoire.)

***

Qui accepte demande, ça devient trop raide pour moi.

Je sais bien, jésuitiquement parlant, qu'il y a plusieurs façons de demander, comme il y a plusieurs façons d'accepter, sans en avoir l'air, et de façon à faire croire qu'on refuse, mais *accepter en demandant* me renverse tout du long.

Envoyer des enfants chez les Jésuites pour apprendre que *demander*, c'est *accepter*, je ne trouve pas que ça paie.

Si, encore, ils se contentaient de fausser, de violer le sens des mots, je ne dis pas, mais c'est le sens intérieur, c'est la conscience qu'ils faussent et dénaturent.

On sort de chez eux avec des idées horribles qu'on exprime avec des mots qui n'ont plus le sens convenu, et dès lors toute honnêteté dans les relations, toute franchise disparaît.

***

M. le président.—Dans l'instruction, mon enfant, vous avez déposé ce qui suit : que vous étiez dans la cour de récréation avec le jeune Ségéral ; que celui-ci vous raconta les sévices dont il avait été l'objet le 22 novembre, qu'alors vous lui dites avoir été fustigé vous-même peu de temps auparavant, mais dans un autre cachot et avec un martinet à manche, au lieu d'une corde à nœuds. Cette déclaration de votre part était corroborée par le témoignage de Ségéral qui rapportait votre conversation dans les mêmes termes. Aujourd'hui, vous prétendez que tout cela est mensonge ; qu'au moins il est faux que vous ayez jamais été battu.—R. Oui, monsieur, j'ai bien dit cela à Ségéral, mais cela n'était pas vrai.

***

Vous avez donc menti ! Mais comment se fait-il que vous appreniez à mentir si facilement dans une maison sainte ?

Examinons. Quand vous avez dit cela à Ségéral, vous n'aviez aucune raison de mentir. Qui pouvait vous porter à donner des détails précis sur un châtiment que vous n'aviez jamais reçu ?

Mais lorsque vous venez dire tout le contraire au tribunal, qui ne voit clairement que la leçon vous a été dictée d'avance, et que les menaces qui vous ont probablement été faites l'emportent sur la honte de vous donner à vous-même un démenti public ?

***

D. Rien n'était vrai ? Ces détails, ces circonstances d'un autre

cachot, d'un autre instrument, des coups qui vous auraient laissé des traces aux jambes et aux reins pendant huit jours, cette particularité, que vous étiez puni pour avoir appelé un de vos professeurs *aspèrge*, tout cela est de votre invention ?—R. Oui, monsieur.

D. Et pourquoi aviez-vous menti, mon enfant ?—R. Parce que le jour où l'on m'a interrogé, j'étais en colère, ayant été puni le matin.

D. Mais quand vous avez confié à Ségéral qu'on vous avait battu, vous n'étiez pas en colère ? Pourquoi lui avez vous fait cette histoire ? R. Une idée ! mais c'était faux, et la vérité est que jamais on ne m'a battu.

***

Moi, je soutiens que vous avez été battu. Les chers Pères ont l'air d'en avoir tellement l'habitude et vous mettez une persistance, si manifestement suggérée, à soutenir que non, après l'avoir affirmé positivement que, pour moi, la preuve de la vérité du fait éclate et brille comme une fusée.

Je déclare donc sans plus de détour que vous avez eu tout aussi raison d'appeler votre professeur *Asperge*, que vous avez tort aujourd'hui de le nier.

***

Sixième témoin.—Maydieu, 18 ans, ancien élève de l'école des PP. Jésuites, de Tivoli : " Il y a cinq ans et demi environ, j'étais élève de Tivoli. Un jour, pour une faute d'écolier, je fus mis au cachot. Le soir venu, le sous-préfet d'alors, qui n'était pas le P. Commire, et dont j'ai oublié le nom, mais que je reconnaîtrais à merveille, si on me le représentait, m'invita à le suivre et me fit monter au quatrième étage de la maison, au grenier. Là, il me dit que j'allais recevoir une correction manuelle. Je le priai, je le suppliai, mais en vain. Il me déshabilla de vive force, puis, à son appel, un garçon arriva, le visage dissimulé par une barbe postiche et un masque d'escrime. Malgré mes plaintes, mes instances, mes cris, cet homme m'administra plusieurs coups de bâton, jusqu'à ce que le Père eût dit que ç'en était assez."

Le septième et le huitième témoins ne disent rien d'important.

Neuvième témoin.—De Longat, père, ancien officier de marine, demeurant à Bordeaux : " J'ai mis mon fils en pension chez les révérends Pères Jésuites de Tivoli et je leur ai donné tous les droits de correction sur lui. Je ne crois pas qu'ils l'aient jamais frappé. Mon fils ne me l'a jamais dit. Mais s'ils l'avaient fait, convaincu que ç'eût été pour son bien, je les aurais remerciés.

M. le président.—Témoin, que voulez-vous dire ? Admettez-vous donc que ce soit un bon moyen d'éducation que de corriger les enfants en les frappant ?—R. Oui, monsieur, quand il y a lieu.

M. le président.—Monsieur, un maître qui frappe un enfant ne le corrige pas, il l'abrutit. Ne pensez pas d'ailleurs que le père ait le droit de battre son enfant. La loi interviendrait alors pour protéger l'enfant et nous condamnons ici, au nom de la loi, les pères qui

abusent de leur autorité et de leur force pour sévir cruellement contre un être plus faible qu'eux. Vous n'avez donc pu déléguer aux PP. Jésuites un pouvoir que vous-même n'avez pas. Ce n'est pas ainsi que l'on peut espérer former l'intelligence et le cœur des enfants (Applaudissements dans l'auditoire)

***

Oh ! quant à cela, ce n'est pas du tout ce que les Jésuites cherchent ; ce qu'ils veulent, ce n'est pas de former, mais de déformer l'intelligence et le cœur.

Aussi, voyez comme ils réussissent.

Voyez comme la jeunesse canadienne, élevée par les Jésuites depuis vingt ans, est craintive, molle, inquiète du regard d'autrui, résignée au joug, incapable d'un effort, pliée dans la soumission. C'est parce que, par les corrections humiliantes, par l'habitude de l'espionnage et l'étouffement des instincts vigoureux, on a tué en elle tout sentiment d'orgueil et de dignité.

On vous fait mettre à genoux, on vous fait baiser la terre, on vous soumet à toutes sortes de pratiques humiliantes, on vous fouette, afin que vous deveniez une docile créature, pâte malléable à discrétion, et c'est ainsi qu'on jette sur l'arène du monde des générations désossées, une jeunesse tellement habituée à suivre l'œil du maître, qu'elle est incapable de rien faire par elle-même et rampe aux pieds du clergé pour avoir un appui.

***

M. le président procède à l'interrogatoire des prévenus.

François Commire, âgé de 35 ans, né à Muret (Haute Garonne), sous-préfet des études à l'école de Tivoli.

D.—Vous êtes prévenu d'avoir, le 22 novembre dernier, porté des coups et fait des blessures au jeune Joseph Ségéral, âgé de treize ans.—R. Le cas n'est pas niable, monsieur le président.

D. Vous avez été cruel pour cet enfant. Vous l'avez couvert de contusions. Le matin vous lui avez tiré les cheveux en le mettant au cachot ; vous le laissez de 8 heures du matin à 4 heures de l'après-midi, sans boire ni manger ; à 4 heures, vous lui donnez du pain sec ; et, à 10 heures, tout cela n'a pas suffi, vous arrivez dans sa cellule, vous le faites déshabiller, vous retroussez sa chemise, vous le frappez à coups redoublés. Il vous échappe, vous le poursuivez, vous le rejoignez, le jetez sur un lit et vous le frappez encore, en étouffant ses plaintes, en lui fermant la bouche, jusqu'à ce qu'enfin il vous échappe encore et gagne son lit à travers l'obscurité. N'avez-vous pas pensé que cet appareil, cette succession de châtiments pourraient influer d'une façon désastreuse sur le cerveau de l'enfant, et, qui sait, peut-être le rendre fou ? N'était-ce pas assez de la première punition ?—R. M. le président, la première punition eût pu suffire pour une faute solée. Mais il y avait des fautes nombreuses. (Les Jésuites

attendent qu'il y ait un certain nombre de fautes commises, afin d'avoir une raison d'assommer l'élève du coup). Quant aux mauvais traitements, on les a exagérés. La preuve que je ne tenais pas l'enfant bien fort, c'est qu'il m'a échappé au moment où il avait reçu seulement de quatre à cinq coups. Je reconnais m'être trompé en recourant à ce moyen ; je regrette d'avoir frappé plus et plus fort que je n'aurais dû et voulu, car je voulais moins donner à l'enfant une correction sensible qu'une correction humiliante ; mais j'ai agi de bonne foi.

***

De bonne foi m'attendrit. Je commence à me réconcilier avec Commire, l'exécuteur.

Ainsi, il a déchiré, étouffé, ensanglanté Ségéral de *bonne foi ;* imaginez-vous un peu ce qu'il aurait fait, s'il eût été *de mauvaise foi !*

Voilà que ça devient comique, maintenant.

Après tout, ce Commire me fait l'effet d'être un imbécile. Il y a des imbéciles, remarquez-le bien, jusque chez les Jésuites, les plus fins des hommes. Mais ceux d'entre eux qui sont imbéciles sont les gens *de bonne foi ;* les autres sont *de mauvaise foi.*

***

" D. En frappant le jeune Ségéral, vous avez obéi, n'est-ce pas, à un ordre du P. de la Judie et rempli un devoir de votre charge ?— R. Non ; monsieur. Je n'avais pas reçu d'ordre du P. de la Judie. J'ai infligé la correction *après entente avec ce Père, mais sans ordre de sa part.*"

***

Il commence à se raffiner. Le voilà presque aussi fort que celui qui acceptait en demandant.

C'est gentil tout de même cette façon d'expliquer un ordre qu'on a reçu. On appelle cela une *entente.* Il lui répugne à ce fier Commire de dire qu'il obéit à un autre ; il dit qu'il ne fait que *s'entendre* avec son supérieur.

Quel grand caractère !

***

D. Mais le P. de la Judie est votre supérieur. Il n'a donc pas à s'entendre avec vous. Il vous donne des ordres que vous exécutez ?— R. Le P. de la Judie est sans doute le préfet des études ; mais pour une correction de ce genre, la hiérarchie n'existe pas ; (elle n'existe que dans les instruments dont on se sert : par exemple, quand c'est un gaillard qui a un cuir de crocodile, comme Montfort, on lui tire des coups de canon sur le nez) aucun ordre ne m'a été donné, et l'on m'en aurait donné un, que j'aurais été parfaitement en droit de ne pas y

obéir. J'ai agi de mon propre mouvement, après m'être entendu avec le P. de la Judie..

D. Un témoin a déclaré pourtant qu'en venant le trouver pour lui infliger une correction, vous lui avez dit : "Je suis l'exécuteur." Cela concorde bien avec votre déposition écrite.—R. Je ne crois pas avoir tenu ce propos. Mais je répète qu'il n'y a pas chez nous de charge qui oblige à administrer les corrections manuelles. Notre règle nous interdit même les punitions.

M. le président : Si votre règle vous les interdit, il n'y paraît guère ; car vous avez aussi flagellé le jeune de Connat et le jeune de Montfort ?—R. Il y a, dans le récit qu'on a présenté de ces deux faits, des exagérations. De Connat a été frappé de quelques coups d'une demi-cravache par-dessus ses vêtements. Je lui avais demandé de les ôter, et comme je vis qu'il n'y voudrait pas consentir, je n'insistai pas. Il s'agissait beaucoup moins de lui faire un mal sensible que de l'humilier parce qu'il se montrait orgueilleux. Je nie absolument que ces coups aient pu déchirer son pantalon. Si le pantalon a été déchiré, c'est aux clous de la caisse qui était dans le cachot et sur laquelle de Connat s'agitait violemment.

***

S'il s'agitait violemment, il faut croire que ça lui faisait violemment mal.

Quelle différence avec Montfort qui trouvait ça si bon qu'il en redemandait !

Tout cela s'explique par la grâce de la vocation.

***

M. le président : Que la cravache ait produit les déchirures, ou que les déchirures soient venues de ce que de Connat s'agitait sous le fouet, il n'y a pas grande différence. Et de Montfort ?—R. Ce qu'a raconté de Montfort est vrai. Comme il avait commis une série de fautes, et notamment une faute grave, je lui proposai de le corriger avec la discipline. Il a accepté. On a seulement exagéré le nombre des coups ; il n'y en a pas eu soixante.

M. le président : Ce fait-là s'est produit avec une circonstance particulière que je dois vous prier d'expliquer. Vous avez engagé votre parole, vis-à-vis de Montfort, que vous ne révèleriez pas la punition que vous lui aviez infligée, et vous avez tenu à consigner dans l'instruction que ce n'était pas vous qui aviez le premier manqué à cette promesse.

R. Oui, monsieur. De Montfort, étant assez puni, m'avait demandé de lui éviter l'humiliation de la publicité, le déshonneur. Je le lui avais promis et devais tenir ma parole.

M. le président : Le déshonneur, dites-vous ! Vous trouvez donc qu'il y a du déshonneur à recevoir des coups ! Et vous en donnez à

des enfants ! Ce ne sont pas là des moyens ordinaires de bonne éducation.

***

M. le président raisonne mal. Il part toujours du point de vue d'une bonne éducation à donner aux enfants. Or, encore une fois, ce n'est pas cela que veulent les Jésuites. Ils ont du moins le mérite d'être conséquents ; pour élever les enfants comme des ânes, ils les accablent de coups de fouet. Il n'y a rien à dire à cela.

***

Second prévenu.

D. C'est donc une habitude de votre maison que de maltraiter les enfants ? car, enfin, nous vous voyons tout un attirail d'instruments de correction, et les faits de sévices se sont multipliés à ce point que vous auriez dit au jeune de Connat qui en a déposé : " Il y en a d'autres que vous qui ont été fouettés ; mais ils ne s'en vanteront pas." — R. Je nie avoir tenu ce propos. Il est malheureusement vrai que j'ai permis plusieurs corrections. J'ai en ceci méconnu les volontés de mon supérieur et de la règle. J'ai agi de ma propre initiative. L'année dernière, le R. P. Roux m'en fit même l'observation à deux ou trois reprises. J'ai persisté quand l'occasion me l'a suggéré, inspiré par l'intérêt des enfants. J'avoue que je me suis trompé et je le déplore. (Le moyen de se fâcher contre un homme pareil !)

D. Dès 1863, ces habitudes semblent avoir été celles de la maison, puisque le jeune Maydieu, à cette époque, a été appréhendé et fouetté, sur l'ordre du sous-préfet des études, par un homme armé d'un bâton et masqué.—R. Non, monsieur, ce n étaient pas les habitudes de la maison. Le fait que vous citez m'est étranger, et je puis dire que ces corrections ont été introduites par moi contre la volonté du R. P. Roux, qui les ignorait ou les blâmait.

M. le président : Monsieur Roux, dites-nous vos nom, prénoms et qualités, et fournissez telles explications qu'il vous plaira. Vous êtes assigné comme civilement responsable des actes de vos subordonnés. —R. Je me nomme Jean Roux, âgé de quarante ans, recteur de l'école de Tivoli. Je n'ai aucune explication à fournir, sinon que j'ai ignoré les faits qui vous sont soumis lorsqu'ils ont eu lieu, et que, quand je les ai connus, je les ai blâmés et désavoués, comme contraires à notre règle et à ma volonté. Je dois ajouter toutefois que je ne doute pas des intentions de mes subordonnés qui, en se trompant, ils le reconnaissent aujourd'hui, ont toujours agi en vue de ce qu'ils croyaient être l'intérêt des enfants.

***

L'intérêt des enfants est d'avoir les fesses comme des pommes cuites, excepté de Montfort, toujours, sur qui les coups de fouet ne font pas plus d'effet que les rails des patins sur la glace.

Jean Roux, âgé de 40 ans, recteur du collége de Tivoli, est un drôle de recteur qui ignore tout ce qui se passe dans sa maison.

Il n'y a que les Jésuites pour avoir cette sainte ignorance du mal.

***

Il est trois heures, l'audience est suspendue.

A la reprise, Me Emile Durier a soutenu la plainte de M. Ségéral et a, pendant une heure environ, tenu l'auditoire sous le charme de sa parole élégante, précise, puissante dans sa modération.

Me de Sèze a répondu avec son talent et sa chaleur habituels.

M. le procureur impérial a prononcé un réquisitoire remarquable de mesure et de fermeté, et, après une délibération d'environ vingt minutes, le tribunal a rendu un jugement qui condamne les sieurs de la Judie et Commire, chacun à dix jours d'emprisonnement, et le P. Roux, solidairement avec les deux autres, à 300 fr. de dommages-intérêts envers M. Ségéral. (*Gironde*)

***

Le *Figaro* de Paris accompagne le récit de ce procès du détail des instruments de correction employés par les Jésuites, et des réflexions suivantes :

" Des cordes se terminant en plusieurs brins tout semés de nœuds ; des lanières de cuir ; des cravaches, des demi-cravaches, des morceaux de cravaches ; des bâtons avec lesquels frappent des hommes portant des barbes postiches, et dont le visage se dissimule sous un masque de salle d'armes.

" Plusieurs cachots sont destinés à enfermer ceux qui doivent recevoir la correction disciplinaire ; l'un d'eux a, pour tout meuble, une caisse hérissée de clous sur laquelle se débat le patient. Un de ces cachots n'est autre que le cabinet qui sert de *déversoir* (je me sers du mot pudique de M. le président du tribunal) à ces béats pères Gorenflot.

" J'ai peine à contenir l'indignation qui m'agite. Est-ce possible ? est-ce croyable ? Comment ! pendant dix années de sollicitudes maternelles et d'inquiétudes paternelles, ces petits chérubins délicats auront reçu nos caresses et nos soins ; ils nous auront mis en émoi pour une égratignure et nous auront tenus toute une nuit en éveil pour une toux qui secouait leur poitrine frêle, et enfin, après toutes les angoisses des maladies et des accidents de la première enfance, heureux, fiers d'avoir élevé ces petits êtres chéris dans la force et la santé, nous les confierons à des étrangers, et ce sera pour qu'on nous les ramène meurtris par des lanières, déchirés par des clous, brutalisés par le bâton, souffletés par un jésuite !

" Ces chaires roses et tendres, où circulent notre sang et notre amour, deviendront la proie de ces hommes noirs et seront livrées aux fureurs claustrales de ces célibataires bouffis ! "..... .....

***

J'ai découvert un piége.

Voyant qu'ils ne pouvaient me faire abandonner la *Lanterne* par l'intimidation, l'ostracisme dont je suis frappé dans ma bonne ville de Montréal et les persécutions de toutes sortes dirigées sous main contre moi, les représentants de Dieu sur la terre font dire aux sacristains, aux congréganistes, aux bedeaux et aux cuistres que la *Lanterne* se meurt, que je ne puis plus la nourrir, faute de fonds ou de matière.

La *Lanterne* est immortelle, *immortelle*, entendez-vous bien ! Non seulement elle vivra tant que je vivrai, mais encore elle me survivra.

J'ai tout ce qu'il faut, non seulement pour l'entretenir, mais encore pour lui procurer toute espèce de jouissances de luxe.

Je ne lui refuse rien. C'est mon enfant bien-aimé, ma *progéniture*, comme dit la *Gazette des Campagnes*.

Quoi ! moi, laisser mourir mon enfant dans mes bras !

Venez, si vous l'osez, le ravir à son père.....

.....

Amis lecteurs, et vous, ennemis bienveillants qui seriez désolés de voir tomber la *Lanterne*, quoique vous ne l'approuviez pas, rassurez-vous.

La *Lanterne* croît et grandit tous les jours, par le nombre des abonnés, par l'intérêt qu'elle inspire et surtout par la haine qu'on lui porte.

Elle pénètre jusque dans les plus reculées campagnes, et les curés ont beau prêcher contre elle en pleine chaire, l'espionnage a beau s'installer en Torquemada jusque dans les bureaux de poste, j'arrive, j'éclaire et je vaincs.

LA LANTERNE

N° 17

Je suis obligé d'avouer aujourd'hui, malgré qu'il m'en coûte, que l'évêque de Montréal est un homme d'une grande valeur.

Il est parti pour Rome avec 20 à 30,000 piastres.

Cet aveu arraché à ma conscience repentante, j'entre dans l'examen des choses extraordinaires qui ont marqué le départ de l'évêque.

C'est le 20 janvier, 1869, le mercredi après-midi, que monseigneur Ignace, par la grâce de Dieu et les souscriptions de ses ouailles, a quitté le sol canadien pour aller rejoindre le Concile œcuménique qui sera ou qui ne sera pas convoqué en décembre prochain, suivant que Napoléon III sera mort ou vivant. S'il est mort, il est bien certain qu'il n'y aura pas de Concile, puisqu'il n'y aura plus de chassepots à Rome.

***

Ce départ précipité pour un rendez-vous qui n'aura lieu que dans un an, s'explique par les raisons suivantes :

1o. L'évêque, qui est un saint homme, et qui, par conséquent, a horreur des vaines disputes de ce monde, veut soustraire sa personne à l'enquête qui se fera sur l'emploi des cent mille dollars qu'il a reçus pour bâtir un temple dans Montréal, et part en laissant à son bedeau toute la responsabilité de cette grave situation.

2o. L'évêque convaincu qu'il n'y a plus rien à soutirer de la bourse des fidèles, après les razias répétées de l'année dernière, a jugé que sa présence à Montréal, ne pouvant plus être nuisible, serait inutile, et il va porter à Pie IX le produit net des bénédictions papales, ses frais de voyage payés.

3o. L'évêque dont la santé s'est altérée à faire tant de discours pour remercier les gens qui lui donnaient de l'argent, ne peut plus supporter le carême, et il va se rétablir à la table des évêques et car-

dinaux de Rome qui, en vertu de leur infaillibilité, se dispensent de faire maigre.

4o. L'évêque, qui ne reviendra jamais à Montréal vivant, songe peut-être à y revenir ciré, et à tomber, comme Vital, dans l'œil des femmes. Ce serait le digne couronnement d'une vie de mortifications sanctifiée par l'exploitation des imbéciles.

5o. L'évêque, sachant que les zouaves pontificaux ne reçoivent qu'un sou par jour et crèvent de faim, brûle de leur annoncer qu'on a souscrit pour eux 25,000 dollars, mais qu'ils continueront à ne recevoir qu'un sou par jour.

. . . . . .

Il y a encore plusieurs autres raisons, également décisives, mais celles-ci doivent suffire à l'édification du public qui, je l'espère, comprendra que son étonnement était déplacé.

***

" Chaque évêque, s'écrie le *Nouveau-Monde*, se trouve aujourd'hui un plénipotentiaire chargé de régler la paix des esprits sans laquelle la paix du monde n'existe pas."

Il est à supposer, d'après cela, que le Concile œcuménique empêchera la Prusse d'englober l'Allemagne, la France de convoiter les rives du Rhin, la Russie Constantinople, l'Italie Rome, l'Espagne la liberté, la Crète l'indépendance, tout cela grâce à un nouveau dogme où l'on imaginera cette fois que c'est saint Pacifique qui a été conçu sans péché.

" Et notre siècle, continue le dit N. M., pourra encore une fois rapprocher des œuvres de l'Eglise convoquée en concile, les traités et les questions réglées par les conférences diplomatiques et sans cesse renaissantes ; il pourra juger du résultat du travail de l'idée politique et de l'idée religieuse, l'une sans force apparente et cependant surabondante de lumière, l'autre ayant toute la force qui frappe les yeux, mais obligée d'avouer son impuissance chaque fois qu'elle veut aborder toute seule et sans l'aide de la première le domaine des intelligences."

Je ne sache pas qu'on ait eu besoin des évêques pour établir le suffrage universel et l'égalité de tous les citoyens devant la loi, pour abolir l'esclavage, fixer les lois de naturalisation, supprimer en Amérique les églises établies, mais je sais d'autre part que malgré nombre de conciles tenus depuis seize cents ans, les hérésies et les schismes de tout genre n'ont fait que croître et embellir.

***

" Les grandes puissances de la terre entourent d'égards et de dignités leurs ambassadeurs ; mais ces fêtes et cet éclat ont quelque chose d'officiel et de commandé d'avance qui en rappelle le caractère tout humain."

Le Concile œcuménique n'est pas commandé d'avance ; c'est pour cela que le pape mendie depuis deux ans l'argent pour en payer les frais, et que l'évêque de Montréal s'y rend onze mois avant sa convocation, avec 20,000 dollars dans sa poche.

" Il n'en est point ainsi de la puissance du monde moral, de l'Eglise catholique dont les *princes* s'intitulent serviteurs des serviteurs, (je connais de ces serviteurs-là dont les gages se montent à 15,000 louis par année ; je consentirais à être prince, et serviteur des serviteurs en même temps, pour 10,000 louis de moins), et qui cherchent d'abord les dignités du royaume qui n'est pas de ce monde."

Mais comme il leur est impossible de posséder les dignités de l'autre monde tant qu'ils sont dans ce monde-ci, ils commencent d'abord par en prendre l'habitude sur cette terre, conformément à cette parole du Christ " Les premiers seront les derniers " ; ils soupirent donc après la dignité de derniers dans l'autre monde, ne demandant comme compensation que d'être les premiers dans celui-ci.

" L'amour les environne parce qu'ils ne vivent qu'en se sacrifiant pour le bien, et plus leur vertu est sublime, plus grand est l'attachement de leur peuple."

Cet attachement est si grand que le pape, ne trouvant pas de défenseurs parmi ses sujets, est réduit à se maintenir au moyen d'aventuriers et de mercenaires pris dans tous les pays.

" Le concours immense qui a jeté hier au pasteur de Montréal son dernier cri d'adieu, après avoir prié Dieu avec lui, n'est pas le seul qui ait acclamé son pasteur. Ce qui le rend plus extraordinaire, c'est l'œuvre par laquelle notre Evêque a mis le nom du Canada catholique *devant toute l'Europe étonnée.*"

On ne saurait s'imaginer en effet quels bouleversements profonds l'arrivée à Rome des 150 zouaves pontificaux a causés dans toute l'Europe ; c'est au point qu'Isabelle II en a été renversée de son trône. Mais que sera-ce donc à l'arrivée de l'évêque de Montréal ?

" C'est l'affection toute particulière qu'il a su attirer, de la part du grand Pontife qui gouverne l'Eglise du Christ, sur notre Canada, et les bénédictions nombreuses qui en ont découlé."

Jusqu'à présent cette affection ne s'est guère manifestée que par l'envoi de bénédictions qui ont coûté en moyenne dix piastres par tête.

La dernière contribution a été pour les frais de la pièce jouée la semaine dernière au Gésu, église des Jésuites qui est définitivement convertie en théâtre, puisqu'on ne peut plus y entrer sans payer.

Toute la journée qui a précédé la représentation, on a pu voir, jusque sur les omnibus de la ville, des affiches de couleur convoquant les curieux à s'y rendre, et le soir, il y avait à l'entrée de l'église différents bureaux avec le prix correspondant des places, de sorte que chacun arrivait sa pièce à la main.

Vous voulez voir Monseigneur ? c'est vingt-cinq centins, un écu,

un dollar. Ceux qui paient un dollar le verront de plus près..... Aussi regretteront-ils de n'avoir pas pris un billet d'un quart de dollar.

*
* *

C'est ce que le *Nouveau-Monde* appelle la *nouveauté du fait*, car *nous ne convenons pas*, dit-il, *qu'il faille jamais payer son entrée dans un temple catholique*.....

C'est pourquoi, cinq jours auparavant, le rédacteur-en-chef de ce même *Nouveau-Monde* envoyait aux curés la circulaire suivante :

" Montréal, ce 13 janvier 1869.

" M. le curé,

" Nous sommes chargés par le comité des Zouaves Pontificaux de vous prier de vouloir bien annoncer au principal office de votre église :

" Qu'il y aura mardi prochain, à huit heures du soir, dans l'église du Gésu, concert sacré, discours par S. G. Mgr. Pinsonnault, salut et bénédiction du T. S. Sacrement par S. G. Mgr. de Montréal.

" Que cette cérémonie, qui promet d'être une magnifique démonstration religieuse (Ne dites donc pas cela. Il n'y a que les fanfarons qui fassent des démonstrations pour en imposer. Ceux qui ont la raison et la vérité avec eux, n'ont pas besoin de grosse caisse. Ils sont simples, réservés, confiants, et n'attendent que du temps la *démonstration* de la justice de leur cause. Mais ceux qui, comme vous, s'en vont et le savent, veulent étourdir les autres, en s'étourdissant eux-mêmes), se fait au profit de l'œuvre des Zouaves Pontificaux et en l'honneur de notre Evêque qui part le lendemain pour Rome.

" Qu'il y aura trois classes de souscripteurs aux billets de l'œuvre ; ceux d'une piastre auront droit aux siéges réservés, et comme les billets sont tous numérotés et que les noms des acheteurs seront enrégistrés (C'était là une ruse afin de connaître ceux qui ne souscriraient pas et de les persécuter ensuite dans leur famille, au point qu'ils seraient tenus en moins de six mois de venir offrir dix piastres pour avoir la paix), chaque souscripteur connaîtra le zouave choisi pour le représenter à Rome, et celui-ci connaîtra ses bienfaiteurs.

" Les deux autres classes comprendront les souscripteurs d'un écu et de trente sous respectivement."

Il y a dans Montréal des classes d'un écu, et des classes de trente sous ! !

Dans les élections elles coûtent plus cher ; mais les Jésuites, qui ont un souverain mépris des imbéciles qu'ils tondent, les apprécient à leur juste valeur.

Vous, M. un tel, vous être classé parmi les gens de trente sous. Cette expression dédaigneuse était calculée du reste avec une suprême

habileté pour forcer par l'amour-propre tout le monde à payer une piastre.

" La compagnie du Grand-Tronc donnera des billets de retour à moitié prix lundi, mardi, mercredi, bons jusqu'à jeudi soir, à tous ceux qui se proposent d'assister à la cérémonie.

" Le comité ose compter sur un encouragement chaleureux de votre part pour le succès de cette démonstration catholique, et vous prie de vouloir bien vous charger de quelques billets à placer. Ces billets sont déposés en vente au presbytère, et le soir, à la porte de l'église des RR. PP. Jésuites, rue Bleury."

Les curés ont dû se donner un mal infini pour placer ces billets, car il est certain qu'ils avaient une commission. Eux qui en savent plus long qu'on ne pense, ne se paient pas de bénédictions épiscopales, et malgré les avantages merveilleux que le Canada en retire, suivant le *Nouveau-Monde*, ils n'échangeraient pas leur dîme contre elles.

" Veuillez croire, M. le curé, aux sentiments du plus profond respect avec lequel nous sommes,

" Vos très humbles serviteurs,

(Signé) " Joseph Royal,
" Sévère Rivard,

" Secrétaires du Comité. "

***

" Toutes les rues environnantes, continue encore mon céleste confrère, étaient couvertes par la foule qui s'agenouillait en larmes sur le passage de son évêque bien-aimé, et l'on voyait les femmes, et les enfants courir pour lui demander une dernière bénédiction. Mgr. descendit à pied la rue qui mène à la gare Bonaventure où il entra escorté ou protégé par nos premiers citoyens contre l'empressement inouï de la foule."

Cela me rappelle, j'avais alors douze ans, la première apparition d'une girafe à Québec. Les rues étaient littéralement encombrées ; on voyait surtout accourir les femmes et les enfants, je ne dis pas que c'était pour lui demander sa bénédiction, et l'affluence était telle qu'on était obligé de protéger la girafe contre l'empressement inouï de la foule.

Ce n'est pas par manque de respect que je fais cette comparaison, car personne plus que moi ne porte en son cœur l'évêque Bourget—il ne m'a rien pris à moi, non, pas une obole,—mais je veux simplement faire voir ce qu'il y a au fond de toutes les foules, et combien plus elles sont attirées, plus est ridicule ou bizarre le spécimen qu'on leur exhibe.

***

Dépêche spéciale au *Pays :*

" Québec, 22.

" A la Chambre, aujourd'hui, M. Marchand a présenté une pétition de Canadiens-français de différentes parties des Etats-Unis, exposant avec quel intérêt ils ont suivi les mesures des diverses législatures du Dominion sur la colonisation et l'immigration, et leur désir de retourner au Canada, et demandant au parlement de Québec de leur en procurer le moyen en leur accordant les mêmes avantages qu'aux immigrants européens, et en *développant l'agriculture, les manufactures et les ressources industrielles de la province.* (Applaudissements). "

Ils ne demandent que cela ; revenir dans leur patrie à la même faveur que des étrangers, y trouver le moyen de vivre comme partout ailleurs.

Ils se souviennent, ces émigrés de la détresse, qu'ils eurent un berçeau, un foyer, des frères et des amis. Mais l'âtre, l'hiver, était froid et triste ; ils étaient trop nombreux autour de la table paternelle, et lorsque le printemps venait découvrir le maigre enclos où leurs pères avaient trouvé l'abondance. eux regardaient avec angoisse les étroits sillons où, l'automne, ils avaient semé leurs derniers grains, et ils détournaient la tête en disant : " non, il n'y en aura pas assez pour nous tous."

Eh bien ! ce champ amaigri, ce foyer attristé, ce toit qui gémit et qui tremble, l'hiver, sous le vent qui balaie les neiges entassées, ils voudraient le revoir. Ils ne l'ont pas emporté avec eux dans l'exil ; vingt ans de souvenir sont là, et le souvenir c'est la moisson du cœur.

Mais pourquoi reviendraient-ils, s'il leur faut fuir encore ? Pourquoi venir voir leur toit qui s'écroule, s'ils ne peuvent le relever ? Que viendraient-ils faire sur ce champ que nulles sueurs ne fécondent plus ? Et où trouveraient-ils à respirer cet air puissant et libre qui soulève la poitrine avec l'espérance ?

Etre si pauvre dans un pays si jeune et si riche ! Avoir tant de misère là où il y a tant de force et d'avenir !

Ah ! restez, restez dans l'exil. L'exil ! non. L'Amérique n'est pas une terre étrangère pour les vaillants. Là, pour une idée, pour un mot vrai, pour une parole indignée, vous ne voyez pas s'ameuter autour de vous la noire cohorte des vautours cléricaux qui vous pose le pied sur la conscience, et la déchire quand elle ne peut l'étouffer.

Là, vous êtes des hommes, voudriez-vous venir ici pour être des esclaves ?

Voyez ces campagnes ensevelies l'hiver, arides l'été, ces colonies perdues dans les déserts du nord, sans chemins, sans communications, où nulle voix n'arrive porter l'espérance, d'où nulle voix ne part pour redire nos misères.

Voulez-vous revenir au Canada pour n'avoir même pas le droit de lire les journaux que vous préférez, pour voir le prêtre pénétrant, comme dans son domaine, au sein de votre famille pour y semer la discorde, si vous ne lui obéissez jusque dans ses caprices ? Voulez-vous venir voir les maîtres de poste, d'accord avec lui, pour consigner les journaux indépendants qui porteraient la vérité dans les campagnes enténébrées ? Voulez-vous vous sentir un objet de répulsion, si vous êtes un homme libre, et le curé, du haut de la chaire, vous montrer au doigt et armer contre vous l'aveugle méchanceté de l'ignorance, pousser à vous haïr les hommes mêmes que vous voulez éclairer ? Voulez-vous venir voir vos terres saisies et vendues pour dettes envers ces fabriques dont personne ne connaît les secrets ? Voulez-vous venir payer la dîme et des mannequins cirés, et, au nom de la religion, voir des évêques vous imposer pour les jouissances de leur orgueil ?

Est-ce la pauvreté lamentable des paroisses s'étendant comme un linceul autour des presbytères élégants, vastes et joyeux, que vous voulez contempler ?

Est-ce la religion de vos pères que vous regrettez ? Venez la voir dans nos villes, cotée à tant par tête.

Vous avez exercé les droits des hommes libres ; vous avez été des citoyens de la grande république, venez ici, si vous l'osez, offrir vos votes aux hommes du progrès, venez apporter votre indépendance, vos aspirations, pour entendre aussitôt les prêtres de la bourse, qui sont les seuls oracles et les seules guides de vos compatriotes, fulminer contre vous les anathèmes, et vous réduire par la persécution à sacrifier vos droits, ou du moins à craindre de les exercer.

Mais vous n'avez pas oublié tout cela, et vous ne désirez pas revenir dans une patrie asservie. C'est ici que vous seriez dans l'exil.

Restez où vous avez trouvé le travail qui fait les hommes libres.

***

Je reçois d'un écrivain très en renom à Paris la lettre suivante que je commets l'indiscrétion de mettre sous les yeux du lecteur, parce qu'elle me fournit l'occasion de répondre à certaines observations analogues qui m'ont déjà été faites par quelques amis, et qu'un plus grand nombre peut-être pourraient être disposés à me faire.

Je demande pardon d'avoir à parler de moi ; qu'on veuille bien considérer ma personne comme indifférente pour ne voir que la situation qui m'est faite, et quelles leçons elle renferme en elle-même.

Que l'exemple vienne de moi ou d'autres, peu importe ; mais qu'il soit bon et utile, voilà ce qu'il faut avoir en vue.

" Paris, 31 décembre 1868.

" Mon cher ami,

" J'ai reçu vos *Lanternes*. Inutile de vous dire si j'ai lu avec intérêt vos spirituels pamphlets : ils ont de la verve, de l'emportement de bon aloi ; mais la vérité est que ce n'est pas votre genre.

" Votre talent est philosophique et descriptif ; je reconnais en vous les qualités solides et l'étoffe d'un écrivain très distingué : vous appartenez à la famille des Châteaubriand, des Bernardin de Saint-Pierre, et non des Paul-Louis. Votre verve satirique ne provient pas du premier jet, elle est plus cherchée que naturelle.

" Rochefort, lui, a le jargon primesautier qui captive, parce qu'il jaillit spontanément ; il est un peu la personnification de cet espiègle qui aplatit les gens par quelques traits bien lancés.

" Mais vous n'avez rien en vous du gamin de Paris. Votre nature généreuse vous fait mépriser les prêtres et leurs jongleries, mais vous ne parviendrez jamais à devenir un pamphlétaire. Au reste, tant mieux, c'est un genre médiocre. Vous me paraissez fait, je le répète, pour la politique philosophique, pour le style descriptif ; vous êtes coloriste et artiste. Profitez de ces avantages, et poussez hardiment dans cette voie.

" L'homme est en résumé l'expression du pays qui l'a vu naître, et le résultat du milieu dans lequel il a vécu. Vous avez reçu le contact involontaire de gens mystiques, ce n'est pas là une école de pamphlétaire. Le moment venu, vous vous êtes irrité contre les esprits fourbes, dévots et bas ; mais vos emportements d'honnête homme, d'esprit élevé, ne ressemblent en rien aux épigrammes d'un satirique proprement dit.

" Vous savez trop admirer les splendeurs de la nature pour vous moquer pendant longtemps sans fatigue, sans ennui. Il faut en somme n'avoir pas grand cœur pour trouver chaque semaine une base sérieuse à des attaques : vous me direz que les calotins sont nombreux, et qu'on n'a pas grand'peine à démasquer leurs vices. Sans doute, mais ne craignez-vous pas de vous concentrer dans une querelle de petite ville, et d'amoindrir votre talent en vous préoccupant de Pierre et de Jacques ?

" Nous ne sommes pas faits pour le journalisme provincial. Etendons le cadre et cherchons à parler au grand public. Ne vaut-il pas mieux élever le niveau des gens intelligents que s'inquiéter de la méprisable cohorte des Jésuites ?.....
.....",

***

C'est vrai ; mais dans ce pays où le soleil brille en vain, *pour élever le niveau des gens intelligents*, il faut commencer par abattre ceux qui s'appliquent à baisser ce niveau.

Sous un ciel plus propice, j'aurais pu donner l'essor à mon admiration des grandes choses, à mon amour ardent des sciences et des lettres.

Mais on ne pardonne pas aux âmes de s'élever, là où tout est plat et servile.

Pourquoi mesurer l'espace de ses ailes, quand on reste cloué sur un sol dévoré par des jésuites et des Robert Macaire en soutane ?

Faire des œuvres purement littéraires en Canada ! mais où donc seraient mes lecteurs ? où mes critiques ? où mes juges ?

La presse inepte, barbare et esclave, foisonne d'éloges pour les âneries de l'*Union Catholique* et de l'*Echo du Cabinet de Lecture.* Elle trouve admirables d'éloquence l'intarissable mendication de l'évêque de Montréal, et les réponses des curés à leurs paroissiens qui viennent leur offrir de l'argent.

Mais les productions libres et méritantes n'ont pas même droit à la critique. Tout ce qu'on peut faire pour elles, c'est de les accabler d'injures, ou de feindre de les ignorer.

***

Eh bien ! j'ai entrepris de remonter ce courant, de refouler l'infamie dans son lit.

Admirer ce qui est beau et chercher à le peindre, certes ce n'est pas là un travail difficile. Mais arracher les hommes à l'imposture, rejeter dans la nuit les oiseaux de proie, relever ler caractères déchus, sauver enfin tout un peuple d'une ignominie sans nom et de l'abîme fangeux où l'entraîne sa décadence, voilà qui est digne d'être tenté, voilà peut-être qui est plus grand, et comme tout ce qui est grand, ne s'élève que par la souffrance.

Hélas ! Dieu m'a cruellement puni d'avoir trop cherché cette gloire et voulu être autre chose que ce qu'une opinion asservie veut qu'on soit dans notre malheureux Canada. Ah ! j'accepte d'avance, et j'ai accepté depuis longtemps la douloureuse grandeur du sacrifice ; j'ai moi-même porté le fer dans mon sein et j'y nourris la plaie saignante, dans l'espoir de la rendre féconde. Je pouvais aussi moi courber la tête, prêter mon dos au bât, m'assouplir par la honte et remplir mon cœur de venin ; j'ai préféré le remplir d'amour pour le progrès et d'espérance dans l'affranchissement de l'humanité.

***

Il m'en coûte, il est vrai, tout le bonheur de ma vie.

Pour remplir cette cruelle mission, j'ai déchiré mon cœur et fait le vide autour de moi.

Je n'ai plus de famille et mes amis me redoutent même en m'encourageant. Mais je reste debout au milieu du désert et, debout, je regarde tourbillonner les sables.

Que me font après tout les stupides dédains d'une plèbe inconsciente ! Je ne suis pas de ce monde-là, et pour qu'il fût capable de me juger, il faudrait qu'il pût d'abord se laver de mon mépris.

***

La calomnie pousse en vain contre moi ses torrents furieux, ils meurent à mes pieds.

On peut me salir avec des crachats, mais on ne m'entamera point.

Je n'ai pas un regard pour ceux qui rampent, mais je regarde avec une pitié, avec une tendresse amère, ce pauvre peuple qui n'a rien fait pour être victime, et qui passe sa vie à nourrir et à payer ses tourmenteurs.

Il ne s'agit plus seulement de donner la dîme, il faut encore que la misère du peuple serve au luxe, à la convoitise effrénée de ses maîtres.

Qu'apprends-je ? L'évêque de Rimouski vient d'imposer un dollar par tête à toutes les personnes de son diocèse qui n'ont pas de terres, sous prétexte qu'étant exemptes de la dîme, elles sont *tenues* de payer autrement pour l'entretien et les appétits de leur pasteur. Celles qui ne payent pas ne peuvent recevoir l'absolution.

Voilà la religion qui résiste à tout dans les âmes, et le peuple ne se lasse point de payer pour être exploité.

Devant cet abîme effrayant d'ignorance et de perdition, on croira que je puisse m'arrêter au spectacle des splendeurs de la nature ?

Quoi ? la plus belle chose sortie des mains de Dieu, n'est-ce pas l'homme ? Et quand je vois à mes pieds tout un peuple avili, foulé par d'indignes charlatans, courbé sous un joug d'autant plus terrible qu'il l'ignore, quand ce peuple a la même patrie que la mienne, je le laisserai sans défense aux griffes de ses oppresseurs, me contentant de contempler les hautes montagnes que les nues enveloppent et de promener mes rêves avec les murmures des vieilles forêts ?

Non, non, tout homme a une mission à remplir envers les autres hommes, et il est coupable du jour où il l'oublie pour s'adonner aux pures jouissances de l'âme, aux extases stériles de la pensée.

***

Le curé de Saint-Laurent disait dernièrement en chaire à ses ouailles charmées :

" Très chers frères, il y en a beaucoup parmi vous qui n'ont pas encore payé leur dîme ; hâtez-vous de le faire, car l'avoine est chère de ce temps-ci et il faut que j'en profite."

***

Voilà qui s'appelle parler.

Rien n'est monotone comme les sentiers battus.

Un autre curé aurait dit : " Chers frères, il faut penser à votre salut, et comment le ferez-vous, votre salut, si vous ne payez pas votre dîme au pasteur chargé de conduire vos âmes ? Celui qui donne n'est-il pas béni ? C'est Dieu lui-même qui l'assure : " il verra les épis charger sa terre de leurs lourds trésors, et ses greniers plier sous le poids de ses riches moissons."

Chers frères, sanctifiez-vous, sanctifiez-vous en m'apportant de l'avoine."

***

Mais le curé de Saint-Laurent, ah ! c'est autre chose.

Pas de phrases. Celui-là va droit au but.

" Mes amis, je suis votre curé, n'est-ce pas ? Vous comprenez ce que cela veut dire ?..eh bien ! payez."

Il y a des paroisses où il est nécessaire de faire croire aux gens qu'on ne les tond que pour assurer leur bonheur éternel ; mais il y en a d'autres tellement encroûtées qu'on n'y juge plus même les gens dignes d'être trompés.

" Arrivez les sacs. " Et les bons paroissiens croient que c'est là un texte d'Evangile.

Le fait est qu'ils n'en entendent plus d'autres dans la bouche de leurs curés.

***

De son côté, le curé de l'église Saint-Jacques, (Montréal) voulant démontrer que le clergé ne cherche pas à maintenir l'ignorance, a entrepris de faire un cours d'histoire à ses paroissiens.

L'autre jour, parlant de saint François d'Assise, il dit que les oiseaux venaient se reposer sur sa main pendant qu'il écrivait.

C'est très-bien : rien n'est plus authentique. Mais le savant théologien a oublié de dire quelle espèce d'oiseaux attirait ainsi spécialement la main du saint, si c'étaient des serins ou des autruches.

Quand il s'agit de questions historiques, il faut préciser. Ces oiseaux ont du être vus par quelqu'un, et ce quelqu'un savait probablement la différence entre une chauve-souris et un perroquet.

Quand on dit par exemple que l'âme de sainte Philomène s'est envolée aux cieux sous la *forme d'une colombe*, on sait à quoi s'en tenir. De même, lorsqu'on voit *qu'un corbeau* apportait tous les jours à saint Antoine sa nourriture, rien n'est plus manifeste, et l'esprit le plus incrédule est satisfait.

Mais, oiseaux ! oiseaux !.....Voyez ce qu'un grain de sel eût épargné de doutes aux générations futures et de désespoirs aux savants !

ÉTUDES MORALES DE MŒURS PARISIENNES

LES COULISSIERS DU CIEL

Qu'on me permette cette comparaison, qui n'a rien que de respectueux dans ma pensée. Le ciel, trésor ineffable de félicités éternelles, possède ici-bas, comme ses agents de change patentés, ses corbeilles légales autour desquelles, très-dignement, très-honorablement, se font,

dans les quatre ou cinq parties du monde, les affaires du Très-Haut pour sa plus grande gloire et le salut de nos âmes.

Ce sont les ministres de toutes les religions accréditées et leurs temples vénérables et sacrés.

Mais le ciel a aussi ses coulissiers, autrement dit ses courtiers marrons, audacieuse engeance, qui, sans mandat, effrontément, criminellement, se livrent au trafic de valeurs non cotées, émettent des actions du paradis qui ne rapporteront jamais le moindre dividende et dont on ne voudrait même pas,—Joseph Smith me pardonne !—chez les Mormons, un peuple qui s'arrondit du reste, et une religion de fantaisie qui paraît devoir faire son petit bonhomme de chemin.

Ce qu'il y a de coulissiers du ciel dans Paris, ou si vous aimez mieux de faux prophètes qui, pour la soupe et le logement, vous promettent après la mort des félicités sans pareilles, est véritablement incroyable, A voir un peu partout tant d'églises dans le style gothique, dans celui de la Renaissance et même sans aucun style, mêlées aux temples protestants et aux synagogues ; à contempler tant de monastères à l'usage des deux sexes, de tous les ordres et de tous les habits, n'est-ce pas merveille qu'il se trouve encore de la place dans ce moderne capharnaüm pour un tas de petites églises occultes qui dorent les prophètes qui les bâtissent et les imbéciles qui les font vivre ? Mais ne nous montrons pas trop sévères envers ces rôdeurs de divinité.

Il n'y a pas de sot métier, il n'y a que des cervelles detraquées. Ces coulissiers célestes sont d'ailleurs des hommes fort aimables et fort doux qui n'eussent peut-être pas refusé une place au sénat, ou le titre d'administrateur général d'une de nos grandes lignes ferrées, mais qui, à défaut de titres et d'emplois, se résignent d vivre modestement de leurs inspirations mystiques. Le métier n'est pas mauvais après tout, n'exigeant aucune mise de fonds, presqu'aucun effort, et n'étant pas salissant comme tant d'autres métiers. L'existence ne serait que miel pour ces âmes bienheureuses, n'était la police correctionnelle, qui, d'un tour de main, fait d'un envoyé de l'Eternel un vulgaire et maladroit escroc. Nul doute que, sans ce tribunal prosaïque, Paris ne fût en possession, comme les Etats-Unis, d'échantillons de tous les cultes, ce qui, pour un simple philosophe, est un spectacle rempli d'intérêt et souvent très divertissant.

Rien de plus simple que les religions à leur début. Plus tard, quand le succès les accueille, elles se rattrappent assez bien. C'est donc dans les quartiers de Paris les plus éloignés du centre, abrités sous les toits les plus modestes, dans le mystère et le silence, que se produisent les fantaisistes ambassadeurs de la divine puissance.

Les femmes sont crédules. C'est orninairement une demoiselle sur le retour qui prête son appartement au plénipotentiaire de l'Eternel, afin de prêcher la dernière parole, qui est la bonne. On pénètre dans le sanctuaire par un long corridor étroit, en se faisant reconnaître

d'un geste et d'un mot convenus. Quand les néophytes sont assemblés et suffisamment préparés par la prière et la méditation, apparaît le céleste coulissier.

Son aspect inspire tout d'abord un sympathique respect.

Pour peu que vous joigniez un peu d'exaltation cérébrale à l'amour du merveilleux, vous jouirez d'un trouble indicible, et vous vous croirez transporté, suivant l'expression d'une romanesque dévote, dans l'antichambre du paradis. Une voix intérieure, magique, irrésistible, enchanteresse, vous avertira que cet homme n'est pas un homme ordinaire, et l'espérance inondera votre cœur.

Au reste tout, chez ce prophète inconnu craignant Dieu et les sergents de ville, est de nature à en imposer. Il porte, comme portaient les anciens patriarches, une longue barbe dont il se montrerait fier certainement si, au lieu d'appartenir au ciel, il appartenait à un régiment de sapeurs. Sa parole douce et grave a des accents pénétrants. Il semble agir par une volonté supérieure à la sienne et parler sous la dictée d'un génie invisible.

Parfois il se laisse entraîner à des mouvements sublimes d'une passion ultraterrestre. Qu'il est beau alors ! On l'applaudirait n'était la sainteté du lieu et la vénération qui lui est dûe. Ses gestes sont nobles et sa physionomie conserve, quoi qu'il dise, un caractère de sérénité ; il lève les yeux au plafond et bénit abondamment, un peu peut-être pour faire apprécier de ses ouailles (côté des femmes) des mains blanches et soignées. Ce n'est jamais lui qui fait la quête après chaque conférence ; c'est la maîtresse du logis qui se charge de ce détail vulgaire.

On serait très condamnable de remonter dans la vie des prophètes parisiens—que rendent de plus en plus commune la concurrence dans tous les emplois et la cherté des vivres,—pour y découvrir par quelles séries d'épreuves il leur a fallu passer avant d'arriver à cet état de purification qui les a rendus dignes de la grâce.

Une semblable enquête serait considérée par les néophytes comme un manque de respect vis-à-vis des interprètes du roi des rois, et une offense envers Dieu,—qui, du reste, n'a jamais aimé les curieux. Cependant, si vous osez affronter le blâme des néophytes et ne craignez pas de mettre le bon Dieu en colère, vous ferez cette enquête, et voici ce qu'elle vous révèlera neuf fois sur dix.

Le prophète parisien n'a fait au collége que des études incomplètes. A vingt ans, ne sachant rien, ou presque rien, il s'est cru apte à tout entreprendre. La Fontaine l'a dit :

> Sois un simple imbécile,
> J'en ai vu beaucoup réussir.

Il cherche un emploi quelconque et n'en veut ou n'en peut occuper aucun. Ballotté par le besoin, las de demander un dîner à crédit chez la crêmière et de perdre son bock aux dominos, il rêve un

beau jour la gloire de Vernet, de Frédéric Lemaître ou d'Alcide Tousez ; les genres lui sont indifférents. Il débute sur un théâtre de la banlieue dans un rôle comique et on le trouve triste. Croyant avoir trouvé sa voie, il joue un rôle triste et on le trouve comique. Bien convaincu du mauvais goût du public, il laisse le théâtre et devient courtier d'assurances sur la vie des autres, afin d'assurer la sienne. Le métier est bon quand on fait des affaires ; il en fait très-peu et s'enrôle dans le bataillon léger des commis-voyageurs. Le voilà parcourant la France et n'aboutissant qu'à dépenser les dix francs par jour qui lui sont alloués par la maison dont il est le représentant.

Il faut vivre pourtant, mais ce n'est point aisé. Sa tête n'est occupée que des soins de son estomac, et un petit pain lui a coûté quelquefois plus d'imagination et d'efforts qu'il n'en a fallu à d'autres pour gagner un million. On le retrouve tour à tour magnétiseur, spirite, inventeur d'une méthode économique propre à assurer le bien-être universel, journaliste, médecin sans diplôme, avocat de justice de paix, etc., etc. Sans occupation pour la vingtième fois, sans argent, sans crédit, sans talent, ne sachant à quel saint se vouer et sur le point de maudire la Providence, il fait, par bonheur, la rencontre d'une demoiselle sur le retour, laide, acariâtre, vaniteuse, mystique, superstitieuse et quelque peu convulsionnaire.

Sans être riche, elle possède des ressources et s'est fait, dans un certain monde de spirites, de magnétiseurs et de somnanbules, un renom par ses visions et les évènements qu'elle a prédits. Huit jours ne sont pas passés, après la rencontre de cette demoiselle, que l'Eternel apparaît à notre homme revêtu d'un habit sans couture, taillé splendidement dans un rayon de lumière. Jéhovah lui parle longuement et lui dicte avec complaisance toutes les réformes à faire, si l'humanité a quelque souci des intérêts de son âme. Naturellement il lui ordonne d'aller prêcher ces réformes. Puis il regagne son empire éthéré, laissant le prophète plongé dans de graves réflexions.

Le voilà donc prophète, et bel et bien investi. Se conformera-t-il aux volontés suprêmes en allant voyager cette fois pour le compte du Très-Haut ? Il le voudrait et le devrait ; malheureusement les chemins de fer, pas plus que les bateaux à vapeur et que les simples coucous, s'il en existe encore, ne roulent gratuitement pour personne. Ah ! si l'Eternel, en venant le visiter, avait fait un miracle en sa faveur, le miracle de la multiplication des écus, il partirait gaiement pour accomplir son œuvre ; mais sa bourse est vide, et la demoiselle sur le retour n'est pas encore arrivée à cet état de perfection où l'on vend ses titres de rente pour l'amour de Dieu. Que faire ?—Restez chez moi, lui dit la demoiselle, vous serez prophète sur lieu.

Prophète sur lieu ! C'est une position très-sortable, et le coulissier du ciel, qui rêve depuis si longtemps logement et nourriture, accepte sans se faire prier.

Tant que la sainte demoiselle prête gracieusement son appartement

au chargé d'affaires du Créateur, que les néophytes sont empressés et que la quête est abondante, tout va bien. Mais un jour le doute, l'horrible doute, traverse les esprits, et le mot de prophète est prononcé. Les quêtes deviennent de moins en moins abondantes, et la maîtresse du logis s'en aigrit. Il y a dans l'air, comme aux approches de tous les renversements de trônes, quelque chose qui dit : " La farce est jouée. "

Le prophète, sentant le vide se faire autour de lui, commet des imprudences, et ses discours ne sont plus que de plates redites. Il voit un précipice ouvert sous ses pas, et, loin de l'éviter, il s'y jette au contraire, attiré par l'aimant furieux de la dégringolade. On ne le respecte guère plus, parce qu'on ne croit plus guère en lui, et lui-même, ayant perdu confiance, n'est plus en possession de sa propre dignité. Il lutte encore par respect humain, mais sans espoir de se maintenir dans son rôle désormais impossible. Enfin la sainte demoiselle lui donne le suprême croc-en-jambe.

—Vous n'êtes qu'un faux prophète.

—Un faux prophète, moi !

—Vous-même.

Mon Dieu, pardonnez-lui ! elle ne sait ce qu'elle dit.

—Des phrases, je connais ça. Ce n'est pas avec des mots qu'on fait bouillir la marmite et qu'on paye son terme.

—Et les quêtes, mademoiselle, les dernières quêtes ?

—Elles sont jolies, parlons-en ; quatorze sous, un centime blanchi et deux boutons de guêtre.

—Ce n'est pas possible !

—Dites que je vous ai volé.

—Vous aurez mal compté....

—Insolent !

—Oh !

—M'obligerez-vous donc à vous rappeler que vous êtes ici chez moi ?

—Je m'en irai, mademoiselle ; mais, avant, je vous excommunierai.

—Ça m'est bien égal.

—Voyons, Eléonore, principale colonne de mon Eglise, revenez à de meilleurs sentiments. Dieu qui vous voit, qui nous entend, qui.. Eléonore, si je devais vous quitter, j'en mourrais.

—Nous verrons bien.

—Vous ne m'aimez donc pas, Eléonore ?

—Horreur, aimer un prophète !

—Mais puisque vous dites que je suis un faux prophète ?

—Vous seriez aussi un faux amoureux.

—Au moins me prêterez-vous cent francs pour m'aider à rentrer dans le monde ?

—Vous me ferez un billet ?

—Un billet d'entrée dans le ciel.

—Non point, un billet à ordre.

—Ah ! Eléonore, je ne puis rien vous refuser.

Tous les prophètes parisiens ne sont pas sortis de la divine coulisse où ils ont saintement trafiqué, avec cent francs dans leur poche ; mais j'en pourrais citer qui s'y sont amassé une honnête aisance. Avis aux gens sans emplois.

Oscar Comettant.

LA LANTERNE

N° 18

Un tout jeune homme des environs de Montréal, orphelin, sans ressources, avait été recueilli chez son frère qui, par compensation, le rossait de coups le jour, et, la nuit, le faisait coucher dans la grange.

Il arriva que ce jeune homme trouva un bon emploi l'été dernier, malgré qu'il fût infirme, tout tordu, tout bossu, repoussé par tout le monde, ... mais c'était chez un protestant !

Comme on lui demandait comment il trouvait son sort : " Ah ! je suis bien heureux, répondit-il, d'avoir trouvé un protecteur comme le mien, mais il y a une chose qui me fait bien de la peine, c'est qu'un homme qui fait tant de bien dans sa vie, ira, après sa mort, dans le corps d'un pourceau. M. le curé m'a dit qu'un protestant, qui mourut l'autre jour, était rentré dans un porc ; *j'ai vu le porc.*"

D'où il suit que ce bon catholique qui assomme son petit frère de coups et l'envoie coucher parmi les bœufs, jouira d'une félicité sans bornes dans l'autre monde, mais que le protestant qui l'a accueilli, nourri, logé et payé, ne servira qu'à faire du lard pour les curés du Canada.

***

Le pourceau fait naturellement songer à l'œuvre de la Sainte Enfance.

Vous savez que les Chinois, lorsqu'il leur naît des enfants, ont la curieuse manie de les jeter dans des ruisseaux où les cochons viennent les manger ; de là vient que les cochons chinois que vous avez pu voir dans les expositions ont cet embonpoint gracieux, ces formes coquettes et ce poil soyeux qui les fait de suite reconnaître.

Dame aussi, ils se traitent bien. Manger des enfants, c'est un luxe, et je connais bien des riches qui ne peuvent pas se le payer.

***

Or donc, les Chinois jettent invariablement aux pourceaux les enfants qui leur viennent, ce qui n'empêche pas la population d'être si nombreuse, et d'augmenter tellement, qu'elle est condamnée à des disettes périodiques qui amènent de terribles convulsions dans l'empire céleste.

Il semblerait que dans ces crises redoutables, la première idée des Chinois serait de manger eux-mêmes leurs enfants, comme l'ont fait récemment les Arabes.

Vous reculez d'horreur, lecteurs pusillanimes ! Eh quoi ! est-il donc plus horrible de manger ses enfants soi-même, lorsque la faim hurle dans le ventre, que de les jeter à des cochons par passe-temps ?

On croirait encore que les Chinois, poussés par la famine, se rueraient comme des enragés sur leurs pourceaux et les dévoreraient à belles dents.

Mais, plus de cochons, plus d'enfants à faire croquer. Or, les Chinois sont si friands du spectacle de leurs petits éventrés sous leurs yeux par des porcs, qu'ils oublient, pour en jouir, leurs souffrances et la faim elle-même, d'habitude mauvaise conseillère.

La Sainte-Enfance est encore une de ces divines exploitations spécialement adaptées au Canada. En Europe, quand le pape veut avoir des enfants, il prend ceux des Juifs, comme le petit Mortara ; ça lui épargne la peine d'en envoyer chercher en Chine.

C'est égal, lorsque j'entendis pour la première fois le supérieur du Collége de Sainte-Anne, où je fis mes cinq premières années d'ignorance, et où, en fait d'histoire, j'apprenais que les baleines avalaient des hommes et les rejetaient trois jours après sur le rivage pleins de vie, et que d'autres hommes arrêtaient le soleil, lorsque j'entendis ce supérieur qui, conjointement avec tous ses collègues du Canada, fait tant de sacrifices pour imbéciliser les élèves, nous apprendre pour la première fois qu'il fallait racheter au Christ les enfants des Chinois *exposés aux pourceaux par leurs pères*, je restai pétrifié d'étonnement.

***

On m'avait bien laissé lire au collége quelques pages de Robinson Crusoë, où j'avais vu que les Caraïbes, les plus féroces des hommes, mangeaient leurs ennemis, mais adoraient leurs enfants, (c'est un sentiment du reste naturel aux tigres eux-mêmes) mais voilà que tout à coup on nous apprenait que les Chinois, réputés jusqu'alors le plus ancien peuple civilisé de la terre, en étaient venus subitement, sans transition, peut-être par lassitude des jouissances ordinaires, à se repaître d'un régal de leurs enfants par des pourceaux.

***

" Oh ! ne raisonnez pas, ne raisonnez jamais," me disait alors mon confesseur, qui est aujourd'hui directeur de la ferme-modèle de Sainte-

Anne, et qui, sans raisonner, se laisse payer tous ses voyages par la Chambre d'Agriculture dont il n'est pas membre : "ne raisonnez pas, mon petit, ne demandez jamais : Pourquoi : c'est le mot de Satan ; rien n'est agréable à Dieu comme un cœur confiant qui accepte sans arrière-pensée et avec reconnaissance tout ce qui sort de la bouche de ses guides. Soyez certain que vous n'entendrez jamais de notre part que des paroles de vérité."

***

Tout de même, j'avalais avec une répugnance précoce les énormes tartines qu'on nous prodiguait sous le nom de *paroles de vérité.*

Je me prenais à me faire des questions à moi-même.

Dans les colléges canadiens on peut raisonner en dedans, mais dès qu'on a le malheur de le faire savoir, on est chassé sans miséricorde comme un impie qui ne sera jamais bon à rien, et l'on vous fait passer pour une tête sans cervelle, précisément parce que vous vous sentez une cervelle dans la tête et que vous voulez en faire usage.

C'est ainsi que j'ai été mis à la porte de trois colléges ; et, certes, je puis m'en vanter aujourd'hui, car c'est grâce à cet exode forcé que je suis parti pour la France où j'ai pu apprendre quelque chose.

***

Voyant que les " paroles de vérité " de mon supérieur prenaient de plus en plus l'aspect de charges à fond de train sur le bon sens, je me décidai à ouvrir *en cachette* quelques livres, oh ! mais des livres infâmes, puisqu'ils étaient défendus au collége, comme le sont les trois quarts et demi de tous les livres, de sorte qu'il n'en reste qu'un demi-quart qui sont des traités sur la conception de la Vierge et sur les attaques d'histérie de sainte Thérèse.

Or, voici ce que je découvris dans un de ces livres évidemment inspiré par quelque mandarin :

" Les Chinois n'obéissent qu'aux lois qui assurent leur bonheur (il n'est pas dit que pour rendre leur bonheur certain, on les oblige à faire manger leurs enfants).

" La Chine est considérée comme une famille dont l'empereur est le chef ; de là l'amour des Chinois pour leur empereur. (Il paraît tout de même que cet empereur-là ne considère pas tous les Chinois comme ses enfants).

" L'empire ne passe pas à l'aîné des princes, mais à celui que l'empereur et le conseil des mandarins jugent le plus digne.

" Il n'y a pas de superstition, quoique les lois la tolèrent. Pour avoir part au gouvernement, il faut être de la secte des Lettrés, qui n'admet pas de superstition. (En Canada, pour avoir part au gouvernement, il faut être de la secte des illettrés et admettre toutes les superstitions imaginables.)

" Les mœurs sont prescrites et maintenues par les lois ; de là ce code de politesse auquel la cour et le peuple doivent se conformer, et ces nombreux préceptes pour les choses les plus ordinaires. L'esprit de famille, ce sentiment qui règne entre frères, règne au fond de toutes choses. Il y a des tribunaux qui jugent les fautes contre les manières et les récompenses à donner à la vertu. "

Exemple : Un Chinois qui aura eu la chance d'avoir des jumeaux et de les faire manger ensemble par le même cochon, sera considéré comme le plus vertueux des hommes et décoré de l'ordre du Bain ou de la Jarretière.

" L'esprit public est très développé ; ainsi les Chinois riches bâtissent des abris pour les voyageurs, d'autres réparent volontairement les grands chemins, (afin que les cochons, leur idole, puissent marcher à leur aise). Un homme est souvent condamné à nourrir et à vêtir quelque temps chez lui des vieillards et des orphelins....."

Ces orphelins sont des enfants qui n'ont pas de pères ; c'est-à-dire dont les pères ont été mangés par les cochons en venant au monde.

***

Je connais des campagnes entières où les gens n'osent sortir la nuit où quelqu'un est mort sans être muni de tous les sacrements. Ils croient voir son âme courir sur les clôtures, sauter par-dessus les fossés, sous la forme d'un diable à longue queue, ou d'un loupgarou à cornes ayant au flanc une flammèche de feu. D'autrefois, c'est un crocodile ouvrant une gueule enflammée, tout ce que l'imagination peut enfanter de terreurs chez l'ignorance.

Et remarquez que nous sommes en 1869. Mais que font les dates dans les pays où le clergé s'épuise en sacrifices pour l'instruction du peuple, comme dans le nôtre ! !

***

Eh quoi ! il n'y a pas quinze ans, il n'y a pas dix ans peut-être, les premiers pasteurs suisses qui vinrent faire de la propagande en Canada étaient regardés comme des bêtes fantastiques, tout à fait impossibles. On ne concevait pas qu'ils pussent exister ; les gens se signaient en les voyant passer, d'autres plus hardis s'approchaient et s'émerveillaient de voir que ces êtres avaient des bras, des jambes, mangeaient et buvaient.

Enfin on finit par constater qu'ils étaient bien des hommes. C'était un grand pas de fait, et le clergé a encore sur la conscience les sacrifices qu'il fit à cette occasion pour instruire le peuple.

Mais dès qu'on vit qu'ils étaient des hommes, on comprit qu'il fallait les lapider.

Quelques uns d'entre eux avaient de pauvres vieux chevaux qui les transportaient dans leurs courses de missionnaires à travers les

campagnes ; on s'amusa à leur couper la queue, d'autrefois les oreilles, ou bien on leur tondait le poil ras, afin que les missionnaires fussent partout sur leur passage, soit un objet d'horreur, soit un objet de ridicule.

***

Cependant, ils réussirent à se fixer quelque part ; le grain de semence, emporté par le vent, finit toujours par tomber sur quelque coin de terre, dans quelque sillon perdu où l'œil ne le voit qu'après qu'il a germé.

Ils eurent des maisons. Oui, sur ce sol rongé par la dîme, mesuré comme un domaine par les prêtres, devenu tombeau sous leurs pas, il s'éleva des maisons libres de leur contrôle, n'ayant pas besoin d'être bénies par eux pour échapper à l'incendie, ne les ayant pas à leur tête pour empêcher la lecture, toujours pour que le peuple s'instruise.

***

Aujourd'hui ces maisons ont des élèves, progressent, augmentent, mais savez-vous leurs commencements ? Savez-vous que des curés furieux de vois ces ennemis, futurs vainqueurs de la superstition, s'installer au beau milieu de leurs paroisses et leur enlever tous les ans quelques payeurs de dîmes, conçurent l'infâme dessein de représenter ces maisons comme des refuges de prostituées, des repaires où se rassemblaient les criminels ?

***

J'ai vu la chaumière où une femme, qui laissera un nom longtemps vénéré, modèle de vertu et d'abnégation, martyre de vingt-cinq ans, réunissait dans sa mansarde les pauvres enfants qui allaient à elle, et leur apprenait les éléments de toutes choses qu'ils eussent en vain cherchés dans les écoles de campagnes où l'instituteur est la marionnette du curé.

***

Le temps n'est pas loin peut-être où l'on rendra une justice aussi éclatante qu'elle aura été tardive à ces missionnaires courageux et intrépides qui bravèrent bien plus que les supplices, qui bravèrent l'horreur et l'odieux attachés à leur nom, qui ne craignirent pas de se voir, pendant des années entières, exposés à toutes les persécutions, à toutes les injustices, à toutes les répulsions de préjugés haineux et féroces, pour affranchir et éclairer les pauvres gens qui les conspuaient.

Aujourd'hui encore, un préjugé absurde, plus fort que tous les raisonnements, plus fort que le sentiment de la plus élémentaire équité, attache à leur personne une appellation ridicule, ne pouvant plus y joindre la flétrissure.

Mais il en sera bientôt de cela comme de toutes les autres monstruosités qui ont subsisté jusqu'aujourd'hui, grâce aux ténèbres épaisses qui nous enveloppent ; on n'osera pas se les rappeler et l'on ne voudra pas en croire ses souvenirs.

Elles paraîtront dans l'imagination confuse comme des monuments fictifs d'un âge qui n'exista jamais, et aucun de ceux qui suivront notre génération ne voudra admettre qu'il y eut une génération comme celle qui nous a précédés.

***

L'honneur du nom canadien est sauf : "Vivent nos institutions, notre langue et nos lois ! Dion a gagné sa partie de billard contre Foster. Hourrah pour nous autres ! "

***

Je rétracte tout ce que j'ai dit contre les Canadiens, je les déclare aujourd'hui le plus grand peuple de la terre.

Pouvez-vous me montrer beaucoup de villes où toutes les classes de la population, enthousiastes, exaltées, frénétiques, transportées de bonheur, ivres de jouissance, se précipitent au-devant d'un joueur de billard, et l'acclament, et le portent, et le ravissent, et le montrent à la foule délirante, comme le sauveur de la patrie ?

Non, Corinne électrisant les Romains avec ses brûlantes inspirations, Talma jouant Auguste, Mirabeau culbutant avec la foudre de sa parole mille ans de royauté, O'Connell debout sur le sol d'Irlande, avec le ciel pour dôme et tout un peuple pour auditoire, Cicéron apostrophant Catilina, Marceau s'élançant sur le Rhin au chant de la *Marseillaise ailée et volant dans les balles*, Victor Hugo jetant au monde tressaillant ses vers qui retentissent comme des chocs d'armées, ne furent jamais aussi grands que Dion tenant à la main sa queue de billard.

***

Voilà la vraie gloire d'un grand peuple ; une queue, trois billes et des poches !

Nous fûmes grands le jour où Dion eut 87 points de plus que Foster !

***

O muse de Pyndare, ô Melpomène antique, prête-moi tes accents. Frémissez sous mes doigts, lyre des bardes errants : venez, Byron, Musset, souffler à mon oreille vos strophes enivrantes, que je chante cette heure immortelle, ce combat homérique de deux héros de la queue.

Achille, Hector, Ajax, où êtes-vous ?

***

Ils s'avançaient fiers, nobles, droits comme ces palmiers du désert dont aucun souffle n'émeut la silencieuse couronne.

L'un, impétueux comme Achille, faisait des carambolages qui confondaient les esprits en enlevant les cœurs.

L'autre, calme, penseur, profond comme la mer qui balance ses abîmes, songeait.

***

Il regardait ses billes immobiles, et mesurait d'un regard d'aigle les angles qui menaient aux poches.

Soudain, il saisit son arme, cette arme que les dieux, dans un jour néfaste, donnèrent à l'homme pour causer tant de malheurs.

Il la brandit dans l'espace, l'abaisse, ajuste et frappe.

***

La bille part, vole, siffle, bondit, atteint sa compagne impatiente, la pousse et l'envoie mourir dans la poche, tombeau d'un instant.

Il la reprend encore, et fait trois cents points.

Un silence de mort règne sur la foule compacte ; les bouches ne respirent plus et les narines, à force de se dilater, finissent par couvrir tout le visage.

C'est alors que le peuple canadien, à jamais déshonoré, fut sur le point d'être foulé aux pieds par l'étranger victorieux.

On vit des têtes superbes s'incliner sous le poids de la honte, et des hommes sans reproche et sans tache murmurèrent que la mort était préférable à une telle calamité.

***

Mais Foster s'arrête, et Dion recommence.

***

Tel un gauchos des pampas Argentines qui a laissé sa cavalcade le devancer au loin sur la plaine ondoyante, la regarde un instant, atterré de la distance qui le sépare d'elle, puis s'élance, piquant des deux son coursier rapide qui dévore l'espace, et bientôt il a rejoint ses compagnons oublieux.

Tel Dion, se réveillant comme d'un rêve affreux où il sentait trois cents billes lui courir dans la tête, saisit à deux mains sa queue de champion, et vise.

Chaque coup porte ; on sent la victoire chanceler ; la fortune toujours perfide lui sourit.

Lui, de plus en plus terrible, frappe à coups redoublés ses billes éperdues ; les bandes retentissent, les poches se gonflent, et des frissons courent parmi les spectateurs haletants.

Bientôt, il ne lui reste plus qu'un point à faire pour voir son front couronné de lauriers, et son nom promené d'âge en âge avec ceux des vainqueurs de la terre.

***

C'est alors qu'on vit ce que jamais on ne reverra dans les fastes d'aucun peuple.

Un nuage plein de foudre passa sur le front des partisans de Foster prêts à s'élancer sur le petit Canadien et à lui enfoncer ses billes dans la gorge, s'il était victorieux.

De l'autre côté, les parieurs de Dion, complètement fous, (je parle des premiers citoyens de Montréal) se portaient comme un flot poussé par la tempête, et hurlaient des cris de triomphe qui eussent renversé Sébastopol.

Qu'ils furent sublimes à cette heure suprême et dignes de l'immortalité, les deux combattants qui soulevaient autour d'eux tant d'orages !

***

Muse, maintenant tais-toi : retourne aux cieux d'où tu vins me verser les flots divins de l'inspiration, et n'en redescends plus que lorsqu'il me faudra chanter la première course à la raquette qui aura lieu entre le club de Montréal et celui de Lachine, gloire impérissable de ma belle patrie.

J'ai dit ce combat de géants qui fit trembler la salle Nordheimer ; maintenant, tombant de l'espace, je vais m'abattre sur le parlement canadien où, seuls, les pygmées sont aux prises.

***

Il s'élève une discussion furieuse et approfondie sur le double mandat.

Le Dr. Laberge dit que l'abolition de cette institution aurait pour effet d'améliorer la santé des députés qui ont trop à faire, comme le prouve la maladie dont a souffert le trésorier.

Il ne dit pas de quelle maladie souffre le trésor.

M. Benoit pense que l'absence continuelle de M. Cartier de son siége est une preuve que la double charge est trop onéreuse pour un seul homme.

Mais M. Hemming riposte que les services rendus en ce moment au Dominion par M. Cartier sont également avantageux à la Province et compensent bien son absence.

La question étant élucidée sous tous ses aspects, la séance est levée.

***

Le lendemain, M. Dumoulin demande si le gouvernement a l'intention de placer sous son contrôle les glissoires et autres travaux publics de la Province.

M. Chapleau fait un petit discours à longues phrases pour renverser le ministère, en démontrant que le sentiment monarchique est profondément gravé dans le cœur des Canadiens.

Un autre député se lève et demande si c'est l'intention du gouvernement de présenter un bill sur la fabrication des souricières.

Un quatrième annonce qu'il présentera une pétition, de la part des maringouins, contre l'établissement d'un chemin de fer dans les forêts de Terrebonne.

***

La toquade du député de Saint-Hyacinthe est de présenter des pétitions de Canadiens qui demandent à revenir des Etats-Unis en Canada.

Chaque fois qu'il présente cette pétition, et il en a déjà présenté quatre ou cinq, des tonnerres d'applaudissements éclatent dans la salle.

Le ministre de l'agriculture se lève, mais l'émotion le gagne tellement qu'il se rassied. Jamais il ne fut si éloquent.

Une voix ; " Mais si nos compatriotes émigrés veulent revenir en Canada, qui donc les en empêche ? quel besoin ont-ils de pétitionner pour cela ?....."

M. le député de Saint-Hyacinthe interloqué, pris à court, stupéfait de cette question, regarde, ouvre la bouche, étend les bras, se secoue comme un chien mouillé et tombe à la renverse sur son siége.

M. Bellerose, formé dès longtemps à la logique, dit qu'il est en faveur du double mandat, parce que les députés, n'ayant rien du tout à faire comme simples mandataires, auront deux fois plus d'ouvrage comme double-mandataires, et qu'ainsi le pays en aura pour son argent.

Puis la séance est levée dès que M. Bachand a eu le temps de recevoir un verre d'eau.

***

A la séance suivante, le député de Saint-Hyacinthe donne une répétition de ses pétitions antérieures, et la Chambre applaudit.

***

Où voit-on dans tout cela une mesure, une seule qui révèle des législateurs ?

Et cependant il y a une foule énorme de choses à faire, d'abus à corriger.

Le fait est qu'il y a tout à faire dans notre pays.

Ah ! les Anglais nous ont joué un rude tour avec la Confédération qui a fait du Bas-Canada une province séparée ayant son parlement propre.

Aujourd'hui, l'incapacité et l'ignorance de nos hommes éclate tristement, avec la complète nullité de notre peuple.

Mais d'où vient cette incapacité ? Ah ! je le dirais bien. Mais le clergé a fait tant de sacrifices pour notre éducation que, vraiment, ce serait trop cruel que de dire là-dessus ce qu'on pense.

***

Le public a appris, du moins j'aime à le croire, l'heureuse arrivée de l'évêque Bourget en Europe.

Par une coïncidence bien agréable et qui a dû réjouir notre évêque, dit le *Nouveau-Monde*, la date de la fin de la traversée, le 1er février, a été aussi celle de la fête de son illustre patron, saint Ignace.

Mais quelle ne dut pas être la joie de saint Ignace lui-même ?

Ah ! il est des choses qui attendrissent les cœurs les plus durs.

***

Arriver au Havre le jour de la fête de saint Ignace ! Que Dieu est bon !

Pourvu que les Jésuites aient l'heureuse idée de faire une collecte afin de remercier l'évêque d'être arrivé ce jour-là !....

Brillez, affiches aux mille couleurs ; courez, placards, dans toutes les mains ; resplendissez, théâtre du Gésu, il faut dix mille piastres de plus pour les zouaves pontificaux, attendu que l'évêque Ignace est arrivé au Havre le jour de sa fête.

Voir encore cette souscription, et puis mourir !

***

Savez-vous ce que c'est qu'un gouverneur général ? C'est un homme qui reçoit beaucoup d'adresses, vient d'Ottawa à Montréal prendre un dîner, donne des levers où l'étiquette exige que les hanches soient à la hauteur du cou, dit une fois par an " Il a plu à Sa Gacieuse Majesté...." ouvre les chambres en chapeau à cornes, sanctionne tous les bills qu'il n'a pas lus et reçoit pour cela 50,000 dollars de salaire.

***

Un gouverneur général est en outre un homme à qui la fréquentation assidue de ses créanciers a rendu le séjour de la patrie désagréable.

Dès qu'il a refait sa fortune et payé ses dettes, on le remplace par un autre.

Il arrive que, cette fois, le nouveau gouverneur général n'a pas été envoyé ici par ses créanciers ; il a, paraît-il, jusqu'à 100,000 livres sterling de revenus. Comme les 50,000 dollars qu'il recevra de salaire ne lui paraîtront qu'une goutte d'eau, on lui en votera 50,000 autres pour qu'il s'en aperçoive.

***

Le parlement de Québec est réuni depuis plus de trois semaines et déjà il a eu le temps d'adopter une motion.

C'est la motion d'ajournement proposée par le ministère jeudi dernier.

***

On ne saura plus bientôt où marcher dans les rues de Montréal pour éviter les toits qui s'écroulent.

Ce qui prouve que le progrès n'est qu'une illusion.

Que sert de bâtir des maisons de six étages pour que leurs gouttières vous tombent sur le nez ?

A deux étages ça fait tout autant de bien.

***

DES CANONISATIONS

Procédons par ordre, et voyons d'abord comment s'établissent les vertus héroïques.

Ce sont des masses d'instructions préalables faites sur les lieux où vécut et mourut celui ou celle dont on s'occupe.

L'Imprimerie du Vatican imprime toutes ces enquêtes pour être soumises au tribunal des Saints Rites, lequel procède à son tour dans quatre assemblées successives. Le dossier imprimé doit être distribué aux membres et aux consulteurs de la congrégation des Rites, quarante jours au moins avant la première assemblée. Cette première assemblée s'appelle *dispositaire.*

L'avocat du diable étudie le dossier, fait un sourire sardonique autant que son caractère sacré le lui permet, et expose par écrit ses objections, qui doivent combattre *l'avocat de Dieu.* Ces objections sont imprimées sous le titre significatif de : *Animadversiones*, et se distribuent aux mêmes personnages qui jeûnent et prient avec un redoublement de ferveur, pour en mieux démêler le sens. Quarante jours après la distribution des remarques de l'avocat infernal a lieu la seconde assemblée de la congrégation des Rites.

Cette seconde assemblée est appelée *antépréparatoire ;* elle est formée par les consulteurs des Rites, sous la présidence du cardinal rapporteur. On examine l'affaire, et, quand on s'est bien rendu compte de la *position*, comme disent les théologiens, tous les membres de la sacrée congrégation émettent leur opinion par écrit et se rendent ensuite chez le cardinal relateur de la cause, pour y entendre les avocats de Dieu et du diable.—Tout ce qui a été dit et écrit en cette circonstance est imprimé et distribué.

Quarante jours après a lieu la troisième assemblée qui n'est encore que *préparatoire.* Aux membres présents dans les précédentes assemblées viennent se joindre tous les cardinaux, membres de la congrégation des Rites.

Dans la quatrième et dernière assemblée, on fait connaître tous les votes. Cette assemblée, qui prend le nom d'*assemblée générale*, est présidée par le pape, qui écoute tous les avis, mais ne décide rien encore. Elle ordonne qu'on jeûne, qu'on prie, qu'on médite et qu'on entende encore une fois les témoins qui, comme les juges, prêtent serment à genoux, la main sur les Evangiles. Tous jurent de garder un secret inviolable sur tout ce qu'ils verront et entendront, sous peine d'excommunication majeure.

" Que ne puis-je,—dit l'auteur du *Discours théologique sur la* " *canonisation des saints*,—mettre sous vos yeux le zèle des témoins " dont les procès-verbaux rapportent les dépositions ! On en voit qui " font à leurs frais et entreprennent souvent de longs voyages à " pied, pour les venir faire. Il s'en trouve qui ne les font qu'à " genoux et les yeux baignés de larmes. Plusieurs ne peuvent " trouver des expressions : les jours entiers, les volumes d'écritures ne " suffisent ni à leur détail ni à leurs transports. "

L'*héroïcité* des vertus une fois établie, on passe aux miracles.

Il faut que Dieu ait fait au moins deux miracles par l'intercession du sujet proposé, pour que ce dernier soit admis à la qualité de *bienheureux.* Si le candidat est mort depuis très longtemps et qu'il n'y ait, pour attester ses miracles, que des témoins auriculaires tenant de témoins oculaires les faits surnaturels exigibles, il faut alors au moins trois miracles. Si les témoins ne tiennent que de la tradition les prodiges qui font les bienheureux, il faut au moins quatre miracles. Pour être *saint*, il faut s'appuyer sur un plus grand nombre de miracles, d'une qualité supérieure, car les miracles sont classés par rang de mérite. Ainsi, l'on ne compte pour rien certains petits miracles qui sont comme la menue monnaie des prodiges célestes, et que les théologiens nomment pittoresquement fumée de sainteté, *sanctitatis fumus.*

" On ne devinerait jamais," dit, dans un style familier et plein de grâce, l'abbé Mavillier, " on ne devinerait jamais la prudence et " la sévérité que la cour de Rome apporte dans la discussion des " miracles."

Je n'ai, pour ma part, cherché à rien deviner, et j'ai voulu tout apprendre des écrivains autorisés. Ces écrivains m'ont fait savoir que tout se passait, pour la réception des miracles, à peu près comme pour celles des vertus héroïques. C'est surtout à la congrégation des Rites, composée de vingt cardinaux, de six prélats assesseurs et de trente consulteurs, que revient le soin de décider sur cette difficile matière des faits surnaturels.

C'est ici que l'*avocat du diable* et l'*avocat de Dieu* se livrent de pieux et édifiants combats oratoires. L'avocat de Dieu, naturellement, représente les miracles observés comme l'œuvre du ciel et prêche pour son saint, c'est le cas de le dire. Et comme le diable possède de son côté la faculté de troubler l'ordre de la nature, il devient très difficile parfois de distinguer entre un miracle diabolique et un miracle divin. L'embarras des juges du sacré tribunal serait plus grand encore si l'avocat du diable, par un raffinement de rouerie plus qu'infernale, s'appliquait, à l'instar des philosophes, à expliquer des faits réputés surnaturels, au point de vue de l'enchaînement logique des événements, des lois de la nature et du simple bon sens.

Prenons, par exemple, un des miracles accomplis, au dire de M. Louis Veuillot, par l'intercession de la dernière sainte nommée, Germaine Cousin. Voici ce miracle :

Les confrères de la sainte épine, effrayés de voir Rome en 1849 aux mains des patriotes italiens et le pape en exil, s'adressèrent à Germaine Cousin pour la prier de prier en faveur du gouvernement des cardinaux. Ses prières furent exaucées et Rome fut prise d'assaut par l'armée française.

Dans l'hypothèse où nous plaçons pour un moment l'avocat du diable, que dirait-il ? La chose du monde la plus simple :

" Messieurs, dans les batailles, on l'a souvent répété, Dieu est toujours soit du côté des gros bataillons, soit avec les bataillons les plus braves ou les mieux commandés. La preuve de cette vérité, qui n'aurait pas besoin de preuve si les hommes voulaient rester dans la réalité, c'est qu'un roi devenu saint, ayant tenté avec un enthousiasme extraordinaire la plus pieuse des entreprises, celle de conquérir la terre sainte sur de vils mécréants, fut complètement battu, lui et tous les preux, à deux reprises différentes, par ces mêmes mécréants, détestés de Dieu, et qui pourtant sont encore en possession des lieux saints.

" Les chrétiens ne pouvant pas dire que le Tout-Puissant leur avait été favorable en cette circonstance, ce furent les mécréants qui se vantèrent d'avoir été protégés par lui. Ces infidèles, fidèles à Mahomet, s'abusaient étrangement. Ce qui les protégea dans ces guerres mémorables, c'est que les croisés étaient une mauvaise armée, mal commandée, épuisée par la maladie et les privations, tandis que lesinfidèles, eux, étaient de bonnes troupes, bien armées et combattant pour la défense de leur territoire. Je soutiens, messieurs,—ajouterait l'avocat du diable,—que les hommes de toutes les religions sont si enclins à voir partout le doigt de Dieu qu'ils se le mettent souvent dans l'œil, pour me servir d'une expression vulgaire mais saisissante.

" La preuve encore que le Seigneur, qui a prêché la paix et doit en conséquence détester la guerre, ne se mêle pas de décider dans les combats, c'est la bataille toute récente de Castelfidardo, gagnée par des excommuniés sur des zouaves pontificaux à la solde du gouverne-

ment romain, et bénis autant que possible par le Saint-Père. Non, non, mille fois non ! dirait encore le représentant de l'enfer ou de la philosophie, ce qui est tout un, ce ne sont point les prières des confréries de la sainte épine qui ont rétabli le gouvernement des cardinaux ; c'est l'armée française qui a tout fait. Les Français sont de vaillants soldats, que le succès accompagne partout : contre les défenseurs de Rome en 1849 ; avec ces mêmes défenseurs, Garibaldi en tête, en 1859, pour l'indépendance de l'Italie."

Pour ce même avocat du diable, les résurrections de morts, les apparitions nocturnes, la conservation des cadavres dans certaines terres argileuses, les flammes phosphorescentes qui s'échappent des tombeaux, les extases, l'insensibilité physique, &c., &c., s'expliqueraient aussi de la manière la plus simple, la plus rationnelle, la plus évidente au point de vue naturel, en faisant appel aux lumières de la science.

Mais invoquer la raison, belle raison ! M. Louis Veuillot, l'esprit le mieux pensant qui soit sous la calotte des cieux, avec M. Coquille, s'est expliqué nettement sur la science à propos de cette même Germaine Cousin : " On sait que l'hérésie, dit-il, pénétra en France par le moyen des savants et des universités. "

Quand les miracles sont reconnus divins et non diaboliques, le pape, après de longues méditations, des prières spéciales, propres, suivant l'expression des théologiens, à faire douce violence au Seigneur, lance un décret de béatitude ou de canonisation.

Naturellement cet heureux événement donne lieu à une messe pontificale, à une illumination ordinaire, à des processions, à des chœurs chantés devant l'image du bienheureux ou du saint. L'immense basilique est remplie de curieux, parmi lesquels figurent un grand nombre d'Anglais protestants, très friands de toutes les cérémonies de l'Eglise catholique à Rome. La messe est annoncée par des salves d'artillerie.

L'auteur du *Discours théologique sur la canonisation* prend soin de nous apprendre que les saints reviennent très cher. " La longueur de ces procédures, dit-il, expose nécessairement à bien des dépenses. Des commissaires sont envoyés sur les lieux où le saint a vécu et où se sont opérés les miracles, pour y faire les informations ; une foule de témoins à entendre, une multitude de mémoires à imprimer, des agents à entretenir, des honoraires à payer aux officiers de la congrégation, la célébration d'une grande fête, tout cela entraîne à des frais immenses. Si le père commun des chrétiens n'eût écouté que ses intérêts, il eût rendu les canonisations moins longues et moins difficiles."

Il n'y a vraiment que les écrivains mystiques pour mêler ainsi les intérêts du ciel et ceux de la terre. Sans doute les saints reviennent cher : mais, Dieu merci ! ils rapportent, et beaucoup. A coup sûr, on ne spécule pas sur le résultat, mais on peut répondre aux réflexions

économiques de l'auteur du *Discours théologique* qu'en somme c'est de l'argent bien placé.

Nous savons que l'admission d'un saint, même canonisé par le pape, n'est pas un article de foi. Toutefois l'auteur du *Discours théologique* ne peut admetre qu'on ait pu canoniser quelqu'un indûment. La supposition d'une semblable erreur lui inspire le morceau suivant, mélange saisissant de terreur et d'amère ironie :

" Quel triomphe pour l'enfer s'il voyait dans ses abîmes ceux que " nous honorons dans nos temples ! Quoi ! démon, le nom d'un de " vos esclaves serait inscrit dans nos doptiques, prononcé dans nos " mystères, mêlé à celui du Sauveur ! Démon, vous insulteriez à notre " ignorance ou plutôt à notre folie, en foulant aux pieds celui devant " qui nous fléchissons les genoux ! La voilà, diriez-vous, cette Eglise " qui se prétend divinement éclairée ; la voilà qui nous offre ses hom- " mages. Chargée de nous faire la guerre, elle se prosterne à nos pieds. " Attisons, attisons les feux autour de celui auquel elle offre des pré- " sents ; que nos charbons tiennent la place des fleurs dont elle cou- " ronne sa tête.

" Non, une telle monstruosité est impossible. Que des évêques " aient quelquefois donné dans l'erreur, c'est médiocre. Dieu n'a " jamais garanti les décisions de chaque évêque. Il n'en est pas de " même de son Eglise."

Résumons-nous. Puisqu'il faut de nouveaux saints dans le paradis pour ajouter aux soixante ou quatre-vingt mille saints et bienheureux qui s'y trouvent déjà, que la cour de Rome ne cesse pas d'en faire ; mais qu'elle agisse avec plus de lenteur encore. Où serait d'ailleurs le mal si les pécheurs ne s'adressaient qu'à Dieu pour la remise de leurs péchés ? Certes, je ne suis pas prophète, mais il me semble que le moment est proche où Dieu se manifestera aux hommes, non plus par le renversement des lois naturelles, mais par les nobles sentiments qui battront dans tous les cœurs, chrétiens, juifs, musulmans, boudhistes, etc., et qui ne peuvent venir que de lui et par lui : l'amour du prochain, l'amour de la justice et l'amour de la liberté !

Voilà certainement l'avenir.

LA LANTERNE

N° 19

Montréal est une ville où il y a bon nombre de marchés, beaucoup de bœufs et quantité de moutons, sans compter la population qui s'élève à 130,000 âmes.

***

Il y a trois théâtres ; le Théâtre Royal où il est défendu d'aller, l'église du Gésu où il est défendu de ne pas aller, et les Variétés où l'on joue un jour une chose et le lendemain rien du tout, ce qui constitue la variété.

Le Gésu est un théâtre spécial. Dans tous les autres, une fois sa loge payée pour la saison, on y a un droit absolu ; mais au Gésu, chaque fois qu'il y a une représentation extraordinaire, tout individu qui paie un dollar ou un écu vous enlève votre banc.

***

La population se divise à peu près également en deux classes, les prêtres et les mendiants.

Les prêtres portent généralement de très gros *casques*, sans doute pour que l'esprit saint ne s'en échappe pas.

Cette population a certains goûts princiers : les parties de billard, les séances de boxe, les bouffonneries des ménestrels, les combats de coqs et les départs de l'évêque pour l'Europe.

***

Le nombre des idiots est en raison directe du nombre des confréries ; il s'élève à peu près à 20,000.

Il y a presque autant d'églises que de ministres des différents cultes, mais très peu d'écoles.

On compte en outre un certain nombre d'institutions non fréquentées par la jeunesse, et un très grand nombre d'auberges qui le sont.

***

Les avocats et les médecins pullulent : deux classes fort utiles. Les uns tuent, les autres ruinent.

En revanche il n'y a pas de savants, pas de littérateurs, pas d'historiens, pas d'ingénieurs, pas de minéralogistes, pas de philosophes, pas de sculpteurs, pas de peintres, pas de poëtes, pas de mathématiciens, pas d'astronomes, pas de géomètres, pas de géographes....un logue et un chimiste.

***

Une église bien célèbre est celle de Notre-Dame-de-Pitié, où l'on a tiré d'un seul verre trois cent cinquante bouteilles d'huile.

Il est vrai que cette huile est miraculeuse. Les huiles miraculeuses sont comme le caoutchouc.

Celle de Notre-Dame-de-Pitié a des effets étonnants ; les personnes qui s'en mettent sur la jambe ont tout de suite mal au bras.

***

Si l'on erre sur le penchant de la montagne qui descend avec une gracieuse noblesse jusqu'à la place Victoria, coupé de rues vastes et ombragées, embelli par des résidences qui le disputent en richesse aux palais de l'Europe, embouqueté de petits parcs et de petits jardins moitié agrestes, moitié coquets, comme des nids de fauvettes, on se sent dans une atmosphère libre et grande, et l'on promène un regard flatté sur cette montagne royale qui jadis baignait ses plis touffus dans le Saint-Laurent, et qui, dans dix ans peut-être, sera découronnée par brillantes villas qui, chaque été, s'échelonnent sur sa croupe.

***

C'est là le vrai Montréal, le Montréal de l'avenir, future métropole de l'est qui couvrira un jour toute l'île.

C'est le quartier des Anglais. On y voit la richesse, le luxe, la grandeur, le pouvoir et la force.

***

Plus bas est le siége des Irlandais, quartier enfumé, nauséabond, tortueux.

Là pullule un peuple sans cesse en mouvement, d'une étonnante souplesse, se rendant nécessaire et se faisant craindre, ardent, mêlé à tout, mais impossible à fixer, dangereux pour ses amis qui ne le sont jamais longtemps, aimant à sauter d'un plateau de la balance à l'autre, par fantaisie, par impulsion subite.

***

A l'opposé, dort un peuple tranquille, réveillé seulement par le son des cloches, couché dans des masures qui ont été bénies, séjour marqué ça et là de quelques rares édifices qui sont des couvents, des presbytères, des écoles de frères ou des églises.

Le peuple qui est là, c'est le peuple canadien. Il est paralytique depuis cinquante ans. Ne le réveillez pas.

Il est couvert de plaies. Si vous en touchez une pour la guérir, la douleur lui arrachera des cris farouches et il s'élancera sur vous, son sauveur, comme sur un ennemi mortel.

***

Veut-on savoir à qui appartient ce quartier tout entier, en bloc, ce quartier qui est la moitié de la ville, à qui appartient l'air même qu'on y respire, à qui les âmes qui y végètent ? Tout cela appartient à sa Grandeur, à sa Grâce Monseigneur l'Evêque de Montréal.

***

Les journaux sont assez nombreux, à peu près trois par lecteur.

Ce sont en général des feuilles d'annonces, les hommes ayant plus besoin de savoir où s'acheter des faux-cols et des chaussettes que de s'instruire.

***

A Montpellier, petite ville du Vermont d'à peu près 15,000 âmes, les habitants, sensibles aux sarcasmes du *Nouveau-Monde*, qui trouve les Américains le peuple le plus ignorant et le plus dégradé de la terre, ont résolu d'apprendre.

Aussi on y voit des journaux qui ont autant de matière que quatre ou cinq grands journaux de Montréal réunis, et fort peu d'annonces ; les abonnés seuls sustentent ces journaux.

Mais les Canadiens, qui ne connaissent pas leur ignorance, n'éprouvent pas le besoin de s'instruire.

Qu'apprendraient-ils ? Ils savent faire leur salut.

***

Ils ignorent le chemin que les autres peuples ont fait dans la science et les arts, et croient que cela ne les regarde point.

Aussi quand l'un d'eux a découvert quelque invention ingénieuse, quelque procédé nouveau, quelque perfectionnement industriel, ils disent : "Tiens, c'est curieux, c'est pas mal cela, *pour un Canadien !*"

Race d'hommes à part, ils perpétuent l'esclavage de l'intelligence dans un pays où brillent toutes les libertés.

***

Encore une comparaison.

Les capitalistes des Etats-Unis n'ont rien tant à cœur que de contribuer à la fondation, à l'entretien, à la prospérité des écoles, colléges et institutions de tout genre. Ils comprennent qu'un peuple instruit est toujours libre, et que l'ignorance de ses droits est seule cause qu'il les abandonne. Aussi, les particuliers y jouent-ils le rôle de l'état pour toutes les institutions publiques ; ils sont la providence de l'avenir. Leurs généreuses, leurs étonnantes prodigalités pour l'instruction des enfants ne sont inspirées que par l'amour des institutions de leur pays, qu'ils ne peuvent perpétuer qu'à la condition que les générations futures les connaissent et les aiment en les connaissant.

Tant de riches dotations ont moins pour effet de soutenir des écoles ou des colléges que d'assurer l'éternelle liberté politique, intellectuelle et civile du peuple américain.

En Canada, les dotations ne sont faites qu'aux corporations religieuses, et n'ont d'effet que pour maintenir l'ignorance et la lèpre du parasitisme social.

Ceux qui ne font pas de dotations ne visent qu'à avoir des chevaux où à faire banqueroute, dès qu'ils ont assez d'argent pour cela.

***

J'ai sous les yeux le rapport du président de l'Institut Canadien de Québec. Voici comment il s'exprime :

Les jeunes gens, qui ont plus que tous les autres besoin de l'Institut Canadien ont à se faire une position. Les ressources d'un grand nombre sont tellement limitées, qu'ils ont peine à se procurer les choses les plus nécessaires à la vie matérielle. Ils ne peuvent donc pas, avec la meilleure volonté du monde, payer leur contribution annuelle. La somme de ces contributions étant la seule ressource que nous ayons pour faire face à nos dépenses, on comprend donc les embarras périodiques dans lesquels nous nous trouvons.

Il y a un moyen de les faire cesser, c'est la libéralité de ceux dont la fortune est faite, de ceux qui, n'ayant plus d'inquiétude pour eux-mêmes, peuvent aider les autres Cette libéralité, nous la trouvons chez un certain nombre d'entre eux ; plusieurs citoyens, qui n'ont aucun besoin de l'Institut, continuent d'en être membres et paient leur contribution annuelle avec régularité. Bien qu'ils ne fassent en cela que leur devoir, ils sont si peu nombreux que nous ne devons pas leur marchander les éloges et les remerciements.

Le plus grand nombre de ceux qui sont dans la même position qu'eux oublient entièrement ce qu'ils doivent à la société où ils vivent. Les uns croyant sans doute qu'une institution comme la nôtre peut, suivant une expression populaire, vivre de l'air du temps, s'imaginent lui avoir rendu un grand service et en avoir mérité de la reconnaissance, lorsqu'ils ont mis leurs noms sur la liste de ses membres. D'autres, et ils sont plus nombreux, connaissant la nécessité de la souscription annuelle, et ne voulant pas s'imposer un si lourd sacrifice, envoient leur démission pour n'avoir pas à payer quatre piastres par année. Combien de fois nous est-il arrivé, au sortir d'une assemblée du bureau de direction, de rencontrer l'équipage d'un individu dont nous venions de recevoir une lettre annonçant qu'il cessait d'être membre de l'Institut ! Il n'avait pas cru pouvoir sacrifier plus longtemps une si forte somme !

Voilà. Mais à quoi sert de récriminer contre des faits inévitables, pressentis depuis longtemps par tous les esprits sérieux ?

Mettez en regard cet autre fait. Denver, ville du Colorado, perdue dans un territoire de l'extrême ouest, et qui n'existe que depuis cinq ou six ans, a déjà trois instituts prospères et reçoit des journaux de toutes les parties de l'Union.

***

N'est-ce pas à Québec encore que le premier ministre disait dernièrement : " Il faut conserver le double mandat, parce qu'on ne trouverait pas dans le pays *d'autres hommes de talent et de connaissances suffisantes* pour remplir les siéges laissés vacants par l'institution du mandat simple ? "

Quoi ! il n'y pas en Canada assez d'hommes de talent pour voter des adresses, des statuts sur les glissoires et des motions d'ajournement !..

***

Ce qui manque, ce ne sont pas les hommes de mérite, ce sont des hommes assez plats, assez bornés, assez insignifiants et assez incapables pour remplacer la plupart de ceux qui occupent aujourd'hui deux siéges.

Or, comme il faut des hommes de ce genre pour représenter fidèlement la province de Québec, il est nécessaire de garder le double mandat.

Voilà la vraie raison.

***

Des hommes de mérite ! pour Dieu ! qu'elle figure feraient-ils dans ce parlement de Québec, et qu'est-ce qui pourrait fixer leur attention, à moins qu'ils ne voulussent porter hardiment le couteau dans la gangrène de notre état social !

Qu'ils se présentent, ces hommes, s'ils l'osent !

Mais quoi ! le clergé craint tellement le mérite, à quelque parti qu'il appartienne, qu'il a fait récemment une opposition acharnée à un conservateur de Trois-Rivières, jeune homme de connaissances et d'études, afin de placer sûrement en chambre une de ses créatures qui votera canoniquement.

***

Pas d'hommes de talent ! Ah ! c'est ainsi que vous reconnaissez les services de ceux qui ont tant fait pour vous faire élire !

Que va dire M. Thibault en apprenant qu'il n'est pas même digne de voter pour constituer en corporation les aveugles de Montréal ?

***

Le Canada offre un fait unique dans l'histoire. C'est le fait d'une grande majorité des habitants possédant le sol, écartée presque entièrement et dominée par une petite minorité d'hommes venus de l'extérieur.

L'histoire montre bien des nations entières opprimées et décimées par une poignée de conquérants, réduites au dernier degré d'abjection, mais on ne vit jamais une nation jouissant de droits égaux avec ceux qui la conquirent, appelée comme eux à l'exercice de toutes les libertés publiques, à participer à tous les bienfaits de la civilisation, se condamner elle-même à l'absorption et à une déchéance qui équivaut à l'anéantissement. Qu'une occasion se présente, les Canadiens n'oseront se faire valoir, mais ils brailleront pendant un mois si on le leur reproche.

***

Ils savent très-bien se rendre aux neuvaines, aux confréries, mais ils ne savent pas aller là où les attendent la rivalité, la lutte des autres races, l'occasion de s'affirmer, de se signaler, de manifester leur caractère propre, à côté des Anglais, des Irlandais et des Ecossais.

Cependant, toute leur éducation de collége leur a été donnée en français ; les prêtres n'ont cessé de se représenter à eux comme les sauveurs de notre *nationalité;* ils leur ont fait entendre ce mot sous toutes les formes ; dans les élections, sur les hustings, les conservateurs n'ont cessé de le crier aux habitants des campagnes ; d'où vient donc que cette nationalité n'est guère qu'une dérision ?

***

Quoi ! je vois des Irlandais venir ici d'outre-mer, pauvres, déguenillés, et en peu de temps, par leur énergie et leur esprit national, se produire au grand jour, se faire une place à part dans les événements de la politique, être courtisés par tous les partis, tenir les gouvernements en émoi par leurs moindres gestes, tandis que nous, Canadiens-Français, premiers habitants et presque seuls possesseurs du pays, nous ne pouvons même pas former une société nationale qui se montre à un lever du Gouverneur !

***

Allez voir ce qu'est devenue notre nationalité à la Nouvelle-Ecosse, cette ancienne colonie de la France. Dans aucun centre populeux on n'y parle le français.

Et vous croyez pouvoir conserver ici cette nationalité sans la nourrir par les idées du progrès, sans l'illustrer par la vaillance et le génie de ses enfants !

***

Quels progrès attendre d'un pays où les hommes sont divisés mortellement, non pas seulement par classes, mais par sectes, par races, par les plus haineuses antipathies de nationalité et de religion ?

Si ces haines réciproques, toujours irritées, toujours s'irritant, créaient une émulation, une rivalité ambitieuses, je dirais : " Nous sommes sauvés." Mais loin de là, elles arrêtent tout ; il n'y a plus rivalité, mais un conflit mortel ; on ne cherche pas à devancer son ennemi, mais à le détruire.

Eh quoi ! il n'y a pas jusqu'aux institutions de charité ou de bienfaisance qui aient une dénomination religieuse. On dit : " L'asile protestant de....L'orphelinat catholique de....et ces distinctions odieuses se perpétuent dans les lois, expression invariable des mœurs.

***

Jeune soldat, où vas-tu ?

—Je vais voir la petite bonne qui m'attend ce soir rue S...., pour aller faire un tour.

—A quoi penses-tu, jeune fille aux yeux d'azur, au front doux et rêveur ?

—Je pense au capitaine X, qui se trouvera ce soir au bal de M. Z., où il me fera danser.

***

Les jeunes filles du Canada, charmantes, élevées au Sacré-Cœur ou à la Congrégation, sachant tricoter, dansant assez bien le quadrille, très en état de causer pendant une demi-minute sur le froid de la veille et le souper du dernier bal, portées vers les grandes choses, telles que les robes à longues traînes, conduisant pas mal les chevaux, sont en outre amoureuses des militaires, qui sont de beaux hommes en général, bien peignés, avec des gosiers sonores.

***

On présentait dans un des derniers bals à une jeune fille connue pour son engoûment de l'épaulette, le fils d'un lord anglais, appartenant au régiment de.....

La jeune demoiselle ravie, transportée, lui saute au bras, et voilà de suite une ardeur de paroles, de sourires, de questions provocantes à mettre le feu à vingt batteries.

—Vous êtes du 60e, n'est-ce pas ?

—Non.

—Du 78e, alors ?

—Pas davantage.

—Du Royal Grenadier ?

—D'aucun.

Comment ! Vous n'êtes pas officier ! mais que pouvez-vous donc être ?

—Je suis agent d'une compagnie de thés.

Pâleur mortelle, pamoison, affaissement de la jeune fille. Elle n'eut que la force de dire d'une voix où l'horreur se mêlait au désespoir : " Monsieur, conduisez-moi vite auprès de maman, je vous prie."

Le tour était joué.

Le lendemain, la jeune fille " qui aime les militaires, " rencontrait le soi-disant agent de thés à la tête d'un brillant régiment de hussards, et le cruel lui faisait un salut qui dût descendre en son cœur, comme une lame dans du beurre frais.

***

Si les officiers anglais rient des jeunes filles et les laissent courir après eux par passe-temps, ils ont prodigieusement raison.

Si, comme eux, j'avais le charme que donne une raie nettement tracée au milieu du front, une barbe dont les poils soyeux et artistement touffés s'effilent sous des doigts caressants, un uniforme qui laisserait deviner les grâces ondoyantes de mon individu, je me ferais un plaisir malin d'inonder le Bas-Canada de victimes.

Je n'aurais qu'à choisir et qu'une crainte, celle de ne pouvoir jamais me reposer sur mes lauriers.

Car il en est ainsi ; les jeunes filles de ce pays ne peuvent jamais se lasser du " *Right about turn, fix bayonet.* "

***

Le fusil à aiguille prussien peut tirer, par minute, 12 coups, le chassepot, 11, le Snider (Angleterre) 10, le Remington (Danemark) 14, le Peabody (Suisse) 13, le Wœnzi (Autriche) 10, le Werndi (même Etat) 12, et le fusil à répétition de Henri Winchester, (Amérique du Nord) 19.

Tant que les hommes auront des maîtres, ils ne pourront s'amuser qu'avec ces joujoux-là.

Et cependant, pour être tous libres, ils n'auraient qu'à être tous frères.

Qu'est-ce qui fait aujourd'hui la réforme électorale en Angleterre ? C'est l'extension du suffrage chez d'autres peuples. Sans cela, les Anglais, fiers du surplus de libertés qu'ils avaient sur les autres nations, n'auraient pas cherché peut-être à l'augmenter.

Tous les droits sont solidaires. La révolution française l'avait bien compris quand elle mettait en tête de tous ses actes : " Liberté, Egalité, Fraternité," trois mots qui ne peuvent aller l'un sans l'autre.

***

Dépêche spéciale à la *Lanterne.*

Derniers détails sur l'arrivée de monseigneur Bourget à Rome.

16 février.

Le Saint-Père apprend que l'évêque de Montréal approche de la ville éternelle incognito.

Il fait de suite embrasser sa pantoufle à deux trappistes qui s'en lèchent les babines.

***

Trente zouaves canadiens, qui n'ont pas mangé depuis trois jours, demandent la permission d'aller débarrasser leur évêque de trente mille dollars qui gênent sa marche.

Ici, le trésorier du pape éprouve une certaine défiance.

Les trente mille dollars sont bien pour les zouaves, mais il convient de les faire passer par les mains du Saint-Père, afin de les purifier s'il en est qui soient de fausse monnaie.

Il accorde aux trente zouaves la permission de repasser.

Satisfaction visible de ceux-ci.

***

L'angelus sonne au Vatican.

A cette heure solennelle, le pape donne audience à l'ange qui lui apporte les dernières instructions de l'Esprit-Saint.

Puis il se recueille et adresse au ciel une prière fervente pour qu'il accorde aux hommes la grâce d'être idiots jusqu'à la fin des siècles.

Cette prière monte au ciel sous la forme d'une lettre non affranchie.

Le pape est si pauvre !

***

Au loin, dans la campagne, on voit une légère poussière qui s'agite imperceptiblement à la surface du sol.

C'est l'évêque de Montréal qui s'avance lentement, monté sur un âne.

Une charité tout évangélique, l'amour du prochain, l'empêche de se servir de ses éperons.

En avant marche saint Ignace qui présente son homonyme à deux marchands d'allumettes errant sur la route solitaire.

L'évêque leur sourit gracieusement comme lorsqu'il reçoit un présent de deux cents piastres. Il faut se rendre populaire.

Il était même sur le point de mettre la main à sa poche.... pour leur offrir une bénédiction, lorsque monsignor Desautels, qui n'a pas cessé de l'accompagner, le rappelle à l'économie.

***

Rome retentit du bruit du carnaval. Au milieu des réjouissances publiques, on voit deux condamnés monter à l'échafaud.

L'un est innocent, l'autre n'est pas coupable.

Ça n'en est que plus drôle.

Le pape, sollicité de leur faire grâce, répond que puisqu'ils ont communié le matin, ils sont en état de grâce, et qu'il voudrait bien être à leur place.

Cette parole de paix et de consolation arrive aux condamnés comme leur tête tombe.

Les zouaves pontificaux, qui, jusque-là, s'étaient tenus dans un saint recueillement, applaudissent.

Dix d'entre eux ont même écrit déjà vingt pages de notes pour raconter dans l'*Ordre* cette première victoire sur les Garibaldiens.

***

Pour démontrer que le pouvoir temporel du pape est éternel, on voit deux lézards se chauffant au soleil sur les ruines du Colysée.

***

L'évêque Bourget approche toujours : son attitude est digne, mais entrée n'est pas triomphale.

Son âne commence à trouver que toutes les *grandeurs* de ce monde sont une amère dérision, et ne le rendent pas heureux.

Monsignor Desautels est d'avis qu'on aurait bien dû arroser le paysage.

Tout à coup, comme pour varier la monotonie de la route, apparaît un marchand de cigares qui offre à l'évêque de frotter ses bottes poudreuses.

" Pas encore, mon ami," répond Monseigneur avec cette bonté paternelle que je ne lui connais pas, "attendez pour me cirer que je sois canonisé. Je viens à Rome pour cela, j'espère que ce sera bientôt fait, j'ai trente mille piastres à y mettre. . . ."

Cette imprudente parole arrache à saint Ignace un cri de douleur qu'il dissimule aussitôt en faisant croire au marchand de cigares que c'est lui-même qui l'a poussé.

***

Enfin Sa Grandeur est arrivée à la première porte de la ville aux sept collines.

Son cœur s'ouvre à l'espérance ; il en profite pour se moucher, car il a le nez plein de poussière et il a apporté avec lui du Canada un rhume de cerveau qui doit servir à sa béatification.

Un douanier se présente.

" Votre nom ? " lui dit-il brusquement, ne sachant pas qu'il a affaire à un homme riche.

—Ignace, par la grâce de Dieu.

—Votre âge ?

Ici Monseigneur est dans un embarras manifeste.

Mais se rappelant aussitôt qu'il doit être inspiré : " Cent quatre-vingt deux ans," répond-il.

***

Ebahissement du fonctionnaire qui se traduit par des signes d'incrédulité, car il faut savoir qu'on ne croit jamais qu'aux miracles qu'on ne voit pas.

" Et pourquoi pas, cent quatre-vingt-deux ans ! " s'écrie l'évêque avec une sainte indignation. "Voici saint Ignace qui en a 350, et qui a fait toute la route à pied."

Le fonctionnaire, qui a un respect inné des saints, s'incline, puis continuant :

" Votre profession ?

—*Collecteur.*

" Ce noble étranger doit être dans les ordres religieux," murmure instinctivement le douanier.

—Votre dernière résidence ?

—Le tronc du Gésu.

—Rien à déclarer ?

—Mon indignité.

—Connu. Pas autre chose ?

—Combien apportez-vous ?

—Trente mille piastres.

—Trente mille piastres ! Oh, alors, entrez, passez vite. Mille pardons de n'avoir pas reconnu plus tôt vos mérites. Vous devez être évêque sans doute....non, en effet, vous êtes collecteur, collecteur m'avez-vous dit ? au fait, ça se ressemble. Entrez : combien vous devez être désiré par nos saints cardinaux et monsignors ! ! !.... "

***

Ici, le fil télégraphique ayant été coupé par le vol indiscret d'un séraphin aux ailes d'azur, la dépêche se trouve forcément interrompue.

***

Un indiscret me communique le fait suivant qui fera voir que les représentants de Dieu ici-bas ont résolu de mettre le carême à profit.

Ne pouvant, durant ce temps de mortifications, spéculer sur les moutons et les dindes, ils se rejettent sur le beurre et l'ont déjà fait monter à un prix fou qui sera maintenu encore cinq semaines.

A moins que les gens finissent par comprendre qu'il est tout à fait

indifférent à Dieu que vous vous mettiez dans l'œsophage une côtelette de veau ou une queue de morue, et qu'il est bien plus satisfait de vous voir faire le bien que de vous bourrer de sardines.

***

Voici le fait :

" L'habitude de la flagornerie de nos journaux auprès des prêtres vient de se produire encore une fois d'une manière bien amusante. La semaine dernière quelques membres du Conseil de Ville de Montréal sont allés visiter les rives du Sault Saint-Louis, près de l'ancienne église de Lachine, dans le but d'augmenter l'approvisionnement d'eau pour Montréal. La *Minerve* avait un rapporteur, à la suite des excursionnistes, et voici comment il termine son rapport :

Il était quatre heures lorsque, sur la bienveillante invitation des RR. PP. Oblats du Noviciat, nous entrâmes à leur réfectoire où nos estomacs un peu en diète purent se réconforter facilement.

Le Révd. Père Grenier a été plein de civilités et nous devons l'en remercier cordialement.

Or, voici les faits. Huit à dix membres de l'excursion sont entrés au Noviciat, sans y *être invités le moins du monde.* Ils y ont *demandé* un pain valant 20 sous, une demi-livre de beurre valant 15 sous, et ils ont payé, mais sans invitation, la somme de trois piastres ! Si la chose avait eu lieu chez le voisin, les journaux cléricaux en auraient-ils fait mention ? "

Je ne pense pas. Chez le voisin, les promeneurs n'eussent payé qu'un écu, et ça n'aurait pas valu la peine d'en parler.

***

Je lis dans la *Gazette des Campagnes*, journal des catastrophes :

Trois mille chrétiens viennent d'être martyrisés en Corée.

Il y a ici une petite exagération. En déduisant trois mille du chiffre indiqué, on arriverait au nombre exact des martyrs.

Ça n'est pas avantageux d'habiter les pays de l'extrême Orient où il n'y a ni lignes télégraphiques, ni chemins de fer, ni bateaux à vapeur.

Vous restez inconnus au reste des hommes pendant cinq mille ans, et lorsqu'ils ont vent tout-à coup de votre existence, c'est pour vous dénoncer dans la *Gazette des Campagnes* comme ayant tué en un jour plus de prêtres que vous n'avez jamais vu de chrétiens dans votre vie.

On dit que trois néophytes seuls ont renié la foi et qu'il n'y a plus un prêtre dans le pays.

Ce sont des radicaux, ces Coréens.

Quelques hommes dévoués ont cependant trouvé moyen de franchir la Mer Jaune et sont venus à Chang-Hai demander de nouveaux missionnaires.

Il faut avouer qu'ils ne sont pas charitables.

C'est bien le lieu de dire ici que si l'Eglise a la douleur de voir des milliers d'hommes se ruer avec impiété contre tout ce qui est auguste et saint, *parce qu'ils veulent vivre d'une vie tout animale*, d'un autre côté, elle a l'ineffable consolation d'en voir des milliers d'autres *laver leurs robes dans le sang de l'Agneau et s'élancer dans les splendeurs de l'éternité.*

Je ne sais pas jusqu'à quel point c'est une consolation que de voir égorger trois mille des siens. Mais enfin, chacun a sa manière de comprendre le bonheur, et je ne veux pas enlever cette joie à la *Gazette.*

J'admettrai même que rien n'est plus ineffable, comme consolation, que de laver sa robe dans le sang d'un agneau. Si c'est là une manière d'être égorgé, elle est beaucoup plus douce que celle des Huguenots qu'on rôtissait tout vifs, sans consolation aucune, sans qu'ils eussent même celle de la trouver ineffable.

Il n'y a que les païens pour avoir ces raffinements de barbarie. *Etre lancé dans les splendeurs de l'éternité* est encore une consolation que les hommes méconnaissent trop souvent, mais elle ne vaut pas toutefois celle de laver sa robe dans le sang de l'agneau.

***

Je supplie le lecteur de calmer un moment les transports de son admiration, pendant qu'il va lire l'extrait suivant d'une lettre adressée au *Constitutionnel* de Trois-Rivières par un de nos zouaves.

L'idiotisme le plus incurable serait impuissant à enfanter une pareille production.

Il n'y a que la foi qui accomplisse de tels miracles :

" L'an dernier," contait dernièrement un officier tout à fait digne de foi, " pendant les événements d'Octobre et Novembre, un corps de garibaldiens franchissait de grand matin les frontières romaines et se disposait à envahir les Etats Pontificaux, quand, *à son grand étonnement et tout à fait contre son attente et ses prévisions, un bataillon de Zouaves apparut tout rangé en bataille, sur le sommet d'une montagne voisine.* Le soleil levant frappait sur les défenseurs du Pape et les hommes, les armes, les habits, tout était du plus beau brillant : on eut dit une armée *de séraphins.* Il n'en fallait pas tant pour les braves garibaldiens, et tous de rebrousser chemin et de repasser glorieusement la frontière.

" Maintenant, qui commandait ces Zouaves et d'où venaient-ils ? Personne ne le sait. Les autorités militaires affirment n'avoir envoyé aucune troupe dans cette direction et sont prêtes à affirmer qu'aucune compagnie composant le régiment des Zouaves n'a pu humainement se trouver en cet endroit au jour indiqué. Qu'était-ce donc que ces brillants soldats ? Probablement les morts de Castelfidardo, de Serristori, de Monte-Lebratti, de Mentana, envoyés par Dieu pour prêter main sainte à leurs anciens frères d'armes. Oh ! ce dût être un beau

jour pour ces guerriers que celui où il leur fut permis de venir encore une fois faire face aux ennemis de l'Eglise et les humilier par leur seule présence. Des incrédules et des ignorants peuvent rire de ce fait, *mais pour celui qui connait l'histoire, cela n'a rien d'extraordinaire : toute la campagne de 1867 est un miracle continuel.*

" Le grand Concile annoncé et fixé par Pie IX nous en est le plus sûr garant. Les étrennes que je faisais espérer dans ma dernière ont été distribuées et voici les noms des favoris de 1869 : MM. Lebel, Hénault, Lachapelle, Pepin, Trudel, Fréchette ; tous les six ont été nommés caporaux.

" La plupart des compagnies aujourd'hui à Rome doivent en sortir bientôt pour faire place à leurs sœurs en garnison depuis quatre mois. Voilà encore des marches et des fatigues ; mais nous chanterons :

En avant, marchons
Zouaves du Pape ! à l'avant garde !
En avant, marchons,
Le Pape nous regarde
En avant, bataillons !

et chaque note de ce refrain chéri ranimera notre courage et nous fortifiera."

DENIS GÉRIN,
Soldat de Marie et de Pie IX.

***

Le *Constitutionnel* est l'organe le plus important d'un chef-lieu de district, d'une ville de huit mille âmes, et voilà ce qu'il offre à ses lecteurs sur sa 1ère page.

Il est vrai qu'à côté du *Constitutionnel*, il y a le *Journal des Trois-Rivières*, feuille plus sérieuse, qui, trois fois par semaine. dit leur fait aux maringouins qui se changent en éléphants, comme Victor-Emmanuel.

***

Un spirituel correspondant m'adresse la lettre suivante.

Je dois dire qu'il me flatte beaucoup trop en me croyant capable de présenter mieux que lui la délicieuse révélation qu'il fait au public.

Je transcris sa lettre sans en changer un mot et je le remercie de sa collaboration inattennue, d'autant plus agréable qu'elle m'est plus utile en ce moment où tout me fait défaut à la fois, l'évêque de Montréal, le parlement, le *Nouveau-Monde* qui ne s'occupe plus que du Code Municipal, et l'*Ordre* qui ne dit plus rien, pour éviter d'être ridicule.

Monsieur le rédacteur,

Dans la *Lanterne* du 28 janvier, j'ai regretté de ne pas voir relaté par vous un des principaux motifs qui ont décidé Sa Grandeur Mgr. Bourget à nous priver de sa présence réelle (style Bourgoin). Un

voyage m'a fait remettre à ce jour à vous signaler cet oubli capital. Je laisse à votre plume habile le soin de décrire, comme il convient, le fait que je vous signale simplement.

Quelque temps avant le départ de Sa Grandeur, nos vertueuses Canadiennes ont reçu l'ordre suivant : " A l'avenir, et sous peine de damnation, il est ordonné à nos chères filles en Jésus-Christ d'imiter les dames romaines, et de ne se présenter dans le temple du Seigneur qu'avec un voile." Heureusement que l'imitation n'a rapport qu'à l'habillement, et nullement aux mœurs. J'aurais cru d'abord que la plus belle moitié du genre humain se révolterait contre cette loi. Mais non, le dimanche suivant, j'ai vu, de mes deux yeux vu, plusieurs échantillons de cette nouvelle toilette couvrir les charmes des obéissantes ouailles. Il est vrai que celles qui les portaient n'avaient à cacher que des visages flétris, des formes disparues. Mais au printemps il faudra se soumettre : d'ici-là, il y a une excuse majeure pour se soustraire à la loi, c'est qu'il n'existe pas à Montréal de *voiles à la Romaine.* Ce 8e commandement de l'Eglise aurait pu être promulgué au commencement de l'hiver, mais Merrill et Morrison auraient eu le temps de faire des commandes et seraient devenus de puissants concurrents ; Mgr. l'avait bien compris. Ah ! c'est ici qu'il faut s'incliner devant son génie spéculateur. Aussi a-t-il retardé jusqu'au dernier moment pour avoir lui seul toutes les commandes, et il est parti avec des ordres d'acheter 25,000 voiles No. 1 et 125,000 (chiffres officiels) voiles No. 2. Mais attendu que l'intégrité de Sa Grandeur n'est pas à l'abri de toute attaque, Elle a fait fixer le prix de ces voiles à $2.50 pour les Nos. 1, et $1.75 pour les Nos. 2. Or, comme en fabrique, ils ne coûtent en gros que $1.50 et 0.75 respectivement, Mgr. se trouve à réaliser, déduction faite des frais et droits, un bénéfice net de $100,000.

N'est-ce pas ingénieux, superbe ? O génie ! Buies, incline-toi.—(Je m'incline).

Le décret ci-dessus promulgué, on a recommandé, de par Mgr. aux fidèles de l'un et de l'autre sexe, de chanter à haute voix le Ky.. Ky..Ky..Kyrie, et autres chants.

On attend l'arrivée des voiles pour établir un autre usage, et, ou je me trompe fort ou vous irez à la messe, M. Buies, tout sceptique que vous soyez. Les fidèles des deux sexes se donneront le baiser de paix ; l'efficacité du baiser n'ayant lieu que lorsque les peaux se touchent à nu, à un moment donné les voiles se lèveront, puis se rabattront immédiatement pour cacher les rougeurs des filles trop impressionnables ; mais elles s'habitueront avec le temps à ces saints baisers, qui finiront par ne plus leur causer la moindre sensation. Ce sera un charme de plus d'enlevé aux amoureux, mais aussi une occasion de moins de pécher. Ainsi soit-il.

Un lecteur de la *Lanterne.*

***

Quand nos journaux ne savent plus que dire, ils se rappellent tout à coup que M. Cartier est à Londres.

Cet homme d'état devient aussitôt nécessaire à son pays comme fait divers.

Il paraît que M. Cartier poursuit de ses vœux l'achat du territoire du Nord-Ouest. Pour mener cette opération à bonne fin, la *Minerve* annonce qu'il va être nommé Lord Cartier.

Je me sens gonflé d'orgueil à l'idée que M. Cartier est le seul de mes compatriotes qui aura été élevé à cet honneur que je dédaignerais peut-être pour moi, mais que j'estime fort pour lui.

***

Le *Pays* s'évertue à prouver que nous dépensons des sommes folles pour des fonctionnaires inutiles.

Comment, inutiles ! est-ce qu'on peut être inutile, quand on est cousin ou neveu d'un ministre ?

Le *Pays* est mon ennemi le plus acharné. A force de dire toutes les vérités nécessaires, il finira par me rendre inutile moi-même.

LA LANTERNE

N° 20

Il paraît que la bibliothèque du parlement de Québec ne contient pas même le code civil.

On attend qu'il ait été approuvé par l'archevêque.

***

Séance du 10 Février.

M. le député Benoit demande que la bibliothèque du département de l'instruction publique soit réunie à celle du parlement.

M. Chauveau répond que cette bibliothèque, ne comprenant guère que des livres scientifiques, serait complètement inutile aux membres.

M. Benoit réplique qu'il n'a pas eu un instant l'idée d'augmenter le nombre des livres afin que les membres pussent lire, qu'il était trop bon catholique pour exprimer un tel vœu, mais qu'il ne l'avait fait que par motif d'économie, pour épargner l'emploi de deux épousseteurs au lieu d'un.

***

Ce mot d'*économie* fait bondir sur leurs sièges les trois quarts des membres qui ne comprennent pas qu'on ose prononcer ce mot en plein parlement.

L'un d'eux va même jusqu'à dire qu'il est cruel et lâche de profiter ainsi de la maladie du trésorier à qui une diminution dans les dépenses peut causer une émotion fatale.

***

Tout à coup on annonce un message du Conseil Législatif.

Le Conseil supplie les membres de se rappeler que le 19 février étant un jour de jeûne, il convient de s'abstenir de toute discussion sur un sujet d'intérêt public.

Une suave expression de béatitude accueille ce message, et le ministère propose l'ordre du jour ainsi conçu :

" *Il est expédient* que le parlement local fasse l'achat de cinq cents exemplaires du *Petit Albert*, et de douze cents exemplaires des *Exercices de Neuvaines*, pour ouvrir l'esprit des députés qui persiste à s'obscurcir de plus en plus, malgré les sacrifices que le clergé a faits pour leur élection."

Cet ordre du jour, basé sur les *bons principes*, est adopté avec enthousiasme.

***

M. Marchand (d'Iberville) croit le moment venu de présenter quatre-vingt douze pétitions de Canadiens émigrés demandant à rentrer dans leur pays.

La joie des membres est indescriptible. Ils voient déjà tripler le nombre de leurs électeurs.

Mais l'évêque d'Antédon, Mgr. Laflèche, qui est venu surveiller les débats, et qui, en sa qualité d'évêque, a un contrôle incontesté sur les discussions du parlement, ouvre une bouche sacrée pour dire " qu'il ne permettra jamais l'introduction de cet élément corrompu au sein du troupeau dont Dieu lui a confié la garde, qu'il est en cela l'organe de l'épiscopat canadien et que, s'il est indispensable que le pays soit colonisé, il ne l'est pas du tout qu'il ait des colons, que les forêts doivent être défrichées, mais qu'il faut avant tout y bâtir des églises, que si les Canadiens aiment mieux émigrer que de mourir de faim à côté d'un presbytère, c'est qu'ils ont répudié tout patriotisme et qu'il est dangereux de les laisser revenir ; que, du reste, ils ont perdu aux Etats-Unis l'habitude salutaire de mettre des scapulaires à leurs charrues et de faire bénir leurs grains, que l'ensemencement des grains non sanctifiés causerait des tremblements de terre et autres catastrophes dans notre pays, si heureux jusqu'aujourd'hui.....etc... "

Et, s'échauffant de plus en plus, l'évêque d'Antédon finit par déclarer qu'il est bon toutefois de laisser le député d'Iberville, qui est un *libéral-mais-catholique*, renouveler indéfiniment ses pétitions pour berner les braves gens qui ne sont pas tout à fait morts de faim en récitant le chapelet, mais qu'il serait souverainement démagogique et impie de leur prêter la moindre attention.

***

Ce qui distingue M. Chauveau de ses collègues du ministère, c'est l'habitude du langage diplomatique.

Ce mérite est indispensable avec un parlement habile et éclairé comme celui de Québec.

Ayant été dix ans surintendant de l'instruction publique sous les

ordres de l'évêque de Montréal, M. Chauveau a appris à faire croire qu'il y avait des écoles dans le Bas-Canada. Ainsi, toutes les fois qu'il voulait parler d'une sacristie, M. Chauveau se servait invariablement du terme "école publique."

Aujourd'hui, M. Joly lui ayant demandé quel serait le salaire des commissaires du service civil, l'Hon. premier a répondu sans embarras " qu'il n'y aurait pas de salaire, mais une *indemnité* qui *devra être fixée.*

***

Devra être fixée est au futur, comme le couronnement de l'édifice en France.

Mais pour que l'*indemnité* promise ne soit pas une vaine illusion, on commencera par payer les commissaires fastueusement, puis on fixera le montant qu'ils devront recevoir.

***

M. Dunkin, quoique malade, trouve dans son patriotisme la force de demander que le chapitre des dépenses ne figure pas dans le budget.

Un assentiment respectueux accueille cette propositson digne de tous les éloges.

M. Dunkin présente alors le chapitre des recettes qui paraît très satisfaisant.

On dit que M. Dunkin, ne voulant pas priver plus longtemps le pays de ses services, consent à recouvrer la santé.

***

Le président du Sénat fédéral, M. Cauchon, propose alors l'ajournement.

Un murmure flatteur parcourt l'auditoire, et la chambre s'évapore.

M. Chapleau, voulant faire une démonstration contre le gouvernement, sort le dernier en passant la main dans ses longs cheveux d'ébène.

***

Une dépêche télégraphique annonce qu'un membre du clergé a perdu son cheval et sa voiture dans la dernière tempête de neige.

Contraint de se rendre à son presbytère à pied, le lendemain il refusait l'absolution à tous ses pénitents qui ne lui apportaient pas un louis pour s'acheter un nouvel attelage.

On dit qu'il a aujourd'hui deux chevaux et que soixante familles de sa paroisse sont parties depuis lors pour les Etats-Unis.

Cet heureux résultat a exalté outre mesure le pauvre curé qui attend avec impatience la prochaine tempête où il pourra perdre ses deux chevaux, pour en avoir quatre huit jours après.

***

Depuis longtemps je cherchais le secret de l'amour profond que le peuple a pour les couvents, séminaires et corporations religieuses en général. Je l'ai enfin découvert.

Vous êtes père de famille, je suppose. Vous gagnez misérablement 20 ou 40 centins par jour : votre femme est au lit, malade ou incapable de travailler par épuisement ; vous avez deux grandes filles outre plusieurs enfants en bas âge.

Ne pouvant pas trouver d'emploi dans les magasins, vos filles courent au couvent de la Providence où on les reçoit à brasouverts.

Mon Dieu ! conservez longtemps ces saintes maisons, refuges des pauvres gens.

***

De suite vos filles ont de l'ouvrage à ne pas leur laisser un moment pour se rappeler leur misère—il ne faut pas avoir de distractions dans la maison de Dieu ;—mais elles sont joyeuses, on les sauve du vice, elles travaillent ardemment, et quand vient le soir, bien tard, pas avant six heures, elle vont recevoir leur paie.

Moment suprême ! Voilà trois mois qu'elles n'ont pu gagner d'argent. Elles approchent, c'est leur tour, elles tendent la main, cette main qu'on peut tendre sans honte quand c'est pour recevoir le prix du travail : la trésorière a leur compte tout fait d'avance..... quelle maison d'ordre, et comme on y respire l'amour de toutes les vertus ! La trésorière ouvre la cassette, y plonge sa main pleine des trésors de la Providence, et prend CINQ SOUS qu'elle offre aux deux jeunes filles, 2 SOUS ET DEMI pour chacune d'elles ! ! !

" Voilà une famille arrachée au désespoir, " dit saintement la bonne religieuse en levant les bras vers le ciel—car il faut savoir que ces pieuses femmes sont pleines de tendresse.....dans le geste.

Avec leurs cinq sous, les jeunes filles vont apporter la joie et l'abondance à leurs vieux parents, à leurs petits frères.

Oui...., mais huit jours après, on apprend qu'une femme du peuple est morte sur un grabat glacé...." *des fièvres* " disent le *Nouveau-Monde* et l'*Ordre*, qui sont, après les nonnes, ce qu'il y a de plus charitable en Canada, car ils n'oublient jamais d'annoncer votre mort et de vous recommander aux prières de toutes les bonnes âmes.

***

Il est vrai que le même jour où la trésorière de la Providence donnait *cinq sous* à deux jeunes filles pour un travail de douze heures, d'autres religieuses de la Providence, non moins trésorières, mendiaient par toute la ville et rapportaient le soir bon nombre de piastres qui serviront à acheter de nouveaux saint Pacifique—il y a des saints Pacifique tant qu'on en veut, le nombre n'y fait rien,—c'est comme

les morceaux de la vraie croix qui, paraît-il, avait 360,000 pieds de haut et qui est aussi inépuisable que la crédulité humaine.

Cependant le bon peuple encombre les églises, et court aux neuvaines.

Il va écouter les prédicateurs qui l'exhortent à faire maigre !

***

L'évêque de Montréal a été reçu à Rome membre de la Congrégation des Rotes.

On dit que ça lui a fait beaucoup de bien.

***

Savez-vous pourquoi le choléra ne s'est pas remontré en Canada depuis douze ans ?

C'est grâce à un remède découvert immédiatement après sa disparition. Je le livre au public tel que je le trouve indiqué dans un journal d'Europe plein de recettes utiles et de saines notions :

" Appliquez, dit la feuille cléricale, sur l'abdomen, une image de saint Joachim, le glorieux père de la Sainte-Vierge. L'année dernière plus de deux mille familles en ont fait l'expérience, et ça été pour elles un bouclier enchanté. Cette image ainsi placée, la maladie ne s'attache plus à la personne, et si elle s'y attache, elle en est immédiatement chassée. C'est Dieu qui nous envoie le choléra pour nous punir de nos péchés ; mais Joachim le met en fuite."

Quel brave cœur que ce saint Joachim !

Il ne craint pas de se mettre en rébellion ouverte avec Dieu dans son paradis et de risquer de dégringoler comme l'archange rebelle, tout cela pour venir nous chatouiller le ventre quand nous aurons des coliques.

***

Cependant les Canadiens expient déjà leurs péchés par tant d'autres épidémies, telles que les mandements de Mgr. Bourget, les sermons de M. Giban . . . ., que je trouve le choléra tout à fait superflu.

Mais, enfin, je ne discute pas les volontés divines.

Donc, le choléra part, lancé par la main de l'Eternel. Tout de suite saint Joachim court après.

" Choléra, où es-tu ?

—Ici.

—Bon, je m'applique."

Plus de choléra.

Et dire que la municipalité de Montréal nous exploite tous les ans en nous faisant vider nos latrines et nettoyer nos cours.

Qu'on y vienne le printemps prochain !

J'aurai une image de saint Joachim depuis le cou jusqu'au nombril..... et s'il me faut payer l'amende, ah ! voilà un autre embarras ; on n'a pas encore découvert de saints contre les taxes.

Il y a St. Sébastien qui est avocat contre la peste.

St. Erasme qui est avocat contre les spasmes.
Ste. Bonose qui est protectrice contre la petite vérole.
St. Liboire qui est avocat contre les calculs de la vessie.
Ste. Sylvie qui protège contre les convulsions.
St. Trophime qui est avocat contre la goutte.

Mais il n'y a pas encore de saint qui protège contre les municipalités.

Espérons que l'évêque de Montréal, qui n'aime pas les corporations civiles, nous en rapportera un tout ciré.

***

Je causais hier avec un sulpicien—cela m'arrive,—" Vous avez été injuste, me dit-il ; vous prétendez que les Jésuites ne jouent la comédie que dans le soubassement de leur église ; ils la jouent à tous les étages."

Je m'empresse de me rétracter.

Les Jésuites jouent en haut, en bas, partout où il y a à gagner.

Mais cela ne veut pas dire que les Sulpiciens n'en font pas autant, toutes les fois qu'ils ont une chance.

N'est-ce pas eux qui ont fondé toute espèce de clubs où, pour l'instruction du peuple, ils ont introduit les jeux de billards, de dames, d'échecs, de dominos.... surveillés par un chapelain ?

La sainteté de leur motif est évidente, mais pourquoi la déguisent-ils sous ces dehors trompeurs ?

***

Si nous n'avons pas la *présence réelle* de Mgr. Ignace, grâce à un malentendu qui l'a fait partir un an d'avance pour le Concile œcuménique, du moins nous avons encore sa présence spirituelle—les distances n'existant pas pour la pensée.

Monseigneur se divinisait de plus en plus à mesure qu'il approchait de la ville éternelle, et lorsqu'il toucha le sol de France, le sentiment du grand rôle qu'il était appelé à jouer au Concile lui inspira la lettre suivante, écrite de sa main, mais évidemment dictée par un des nombreux anges qui l'entourent sans cesse, en attendant qu'ils portent à Dieu sa belle âme dans une capote de zouave.

***

Ce 1er février 1869.

M. l'administrateur du diocèse,

Comme on le voit, Sa Grandeur tient à ce que son diocèse soit bien administré en son absence, que les souscriptions nouvelles soient reçues avec empressement, et que les lettres pastorales recommandant de nouvelles quêtes soient adressées scrupuleusement aux curés de chaque paroisse.

Nous voici en vue de Brest, après 8 jours et 22 heures de navigation *d'un canon à l'autre.*

L'évêque Ignace voyage entre deux canons ; c'est ce qu'on appelle un voyage providentiel.

Comme vous le voyez, c'est une belle traversée. L'un dit : *C'est une marche fabuleuse* ; l'autre s'écrie : *C'est une traversée exceptionnelle ;* et nous, nous disons : *C'est un voyage providentiel*

Il veut toujours avoir le dernier mot, notre évêque.

Les 26, 27, 28, nous les passons au milieu de brouillards de grêle, de neige, de pluie, qui nous amènent de sombres nuages, du froid et du vent. C'est ainsi que nous côtoyons de loin les redoutables bancs de Terreneuve, et que nous franchissons ce que les marins appellent le " *trou du diable.* "

Comment ! voilà notre saint évêque dans le trou du diable !

Malgré tout, la *Ville de Paris* glisse sur cette surface agitée avec beaucoup de rapidité, parce que le vent continue à nous être *d'autant plus favorable* que, *venant du bon côté, il devient de plus en plus fort.*

C'est là ce que l'*Ordre* appelle les vérités éternelles.

C'est ainsi que l'on fait *bonne route au milieu de toutes les tempêtes du siècle.*

Un siècle en général compte cent ans ; les plus grands savants du monde n'ont qu'une opinion là-dessus.

Mais Dieu, voulant éprouver son serviteur Ignace, a réuni toutes les tempêtes du 19e siècle le 20 janvier dernier sur la route de la *Ville de Paris.*

Cependant, Monseigneur faisait bonne route au milieu de tout cela, ce dont l'Eternel fut tout de même désappointé, d'autant plus qu'il y avait à bord une trentaine de libres-penseurs qui profitèrent de l'occasion.

Le capitaine n'y comprenait plus rien et se rappelait, non sans effroi, que, dans un voyage tout récent, le *Péreire* passant également à travers les tempêtes du siècle, avait failli sombrer, quoiqu'il eût un père jésuite à bord.

Le 29, nous avons une belle journée, pour fêter le bon saint François de Sales.

S'il n'y avait pas eu un saint François de Sales ce jour-là, il n'y aurait pas eu de 29 janvier.

dont la douceur nous méritait, sans doute, la grâce de respirer.

Si François de Sales, qui, pour prix de sa canonisation, a reçu de Dieu la mission de souffler dans les poumons épiscopaux, avait été comme M. Giban, Mgr. étouffait.

pour nous préparer au revers du lendemain, 30 janvier, qui s'annonça par un grand vent contraire, de la pluie et des brouillards.

Le 30 janvier était le jour de la sainte Marguerite ; comment se fait-il qu'il y ait des vents contraires un jour de saint ? elle soufflait donc à l'envers, sainte Marguerite ?.....

Mais comme c'était un samedi, ce mauvais temps ne pouvait *dans les calculs*

Dans les calculs ! voilà un temps qui se trouve dans les calculs.

durer toute la journée.

Evidemment. Le samedi étant la veille du dimanche, et le lendemain du vendredi, il n'y a pas de tempête qui tienne contre ça.

Et, en effet,

Voyez-vous ? tout de suite.

Le soleil brille à plusieurs reprises, et le vent, après avoir fait le tour au compas, enflait joliment les voiles, dans la matinée même d'un jour où tant de prières se faisaient pour nous.

Le 31, qui est un dimanche,

C'est bon à savoir.

Nous sommes menacés d'une bien mauvaise journée.

Mais ça ne peut être que pour le lundi, qui se trouve par conséquent le 32.

Contre toute apparence, le temps se remet bien vite au beau, le vent *se place du bon côté.*

Style épiscopo-maritime.

Et nous faisons bonne route.

Quel enchaînement de déductions ! quelle logique ! Si le vent continue à se bien placer, que l'évêque continue à faire bonne route, et que le rivage de France ne se dérange pas, l'évêque finira par arriver, soyons en sûrs, chrétiens.

Aujourd'hui enfin, nous avons assez mal commencé la journée, mais nous l'avons heureusement bien terminée. Car un vent de tempête nous a fait entrer bien vite dans la rade de Brest. Il était si violent qu'une de nos voiles a été déchirée ; l'on a craint apparemment le même sort pour les autres, car on les a toutes abattues. Ce gros vent à fait faire bien des glissades sur le pont et causé beaucoup d'hilarité.

Comme ils bravent la tempête, ces gaillards-là ! Voilà ce que c'est que d'avoir un évêque avec soi !

Heureusement que vous n'y étiez pas, car *infailliblement* vous vous seriez cassé l'autre bras, et peut-être une ou deux jambes.

Infailliblement ! si M. l'administrateur croit son évêque infaillible, il a dû trembler à la vue de cet adverbe lancé à travers les tempêtes du siècle.

On peut être certain qu'il ne s'embarquera jamais à moins d'être assuré qu'il fera infailliblement beau trente jours de suite.

Si l'on ajoute à cela qu'il est menacé de perdre deux jambes au moins, on comprendra qu'il préfère rester administrateur toute sa vie, position subordonnée, mais à l'abri des glissades, que de devenir évêque et infaillible pour avoir le corps comme une vieille charrette au bout de six mois.

M. Pepin, qui *ne s'en défiait pas.*

La douce sécurité d'une bonne conscience ! ce qui n'empêche pas de se faire aplatir le nez, quand on oublie trop le spectacle des choses de ce monde.

a été violemment se heurter la face sur un pilastre du salon; mais cet accident n'a pas été sérieux : car il en est quitte pour une légère meurtrissure au nez. Cependant, il est un peu fatigué du rhume.

Que de choses à apprendre dans cette lettre ! et comme elle est pleine d'intérêt, ainsi que le disait le *Nouveau-Monde* dans le brillant commentaire dont il l'a fait précéder pour attirer l'attention du lecteur !

Nous sommes bien, Mgr. D. M. G. et moi. Nous partons pour le Havre où, Dieu aidant, nous entrerons demain, entre midi et une heure. Nous passerons le reste du jour dans cette ville, pour faire passer nos bagages à la douane et nous reposer un peu, afin d'être prêts, mercredi matin, à nous diriger sur Paris.

Tous ces détails sont d'un charme exquis et ne le cèdent en rien qu'au nez écorché de M. Pepin.

Nous n'avons eu le bonheur de célébrer que trois fois. Car les autres jours nous n'avons pas osé le faire, à cause des gros vents qui agitaient tellement le vaisseau que nous avons craint qu'il n'arrivât quelque accident.

Monseigneur aurait pu avaler l'hostie de travers et cela aurait fait sombrer le *steamer* tout de suite.

Nous avons eu soin aussi de nous unir à toutes les ferventes prières qui se font pour nous, et nous en avons ressenti les effets précieux d'une manière si frappante que les gens du vaisseau nous en ont fait plusieurs fois la remarque.

C'était pendant qu'ils faisaient bonne route.

On aime à causer dans ce temps-là ; chacun communique ses petites impressions ; notre bon évêque, qui est expansif, disait :

" Tenez, voyez-vous, c'est aujourd'hui le 30 janvier, n'est-ce pas ? Il est quatre heures, non, quatre heures moins dix, eh bien ! en ce moment il y a deux marchands de cirage qui disent un Ave Maria pour moi au coin des rues St-Polycarpe et Ste-Gertrude."

—Oui, en effet, on voit ça sur votre figure, répliquait aussitôt un phrénologiste américain, très connaisseur en physionomies, et qui a déjà fait croire à une quantité d'idiots qu'ils avaient le crâne de Charlemagne.

***

Monseigneur, qui, pour l'enseignement de ses ouailles, tient à noter tout ce qu'il entend, n'oublie pas de leur apprendre l'effet que produisaient immédiatement sur les passagers de la *Ville-de-Paris* les prières qu'on disait pour lui en Canada.

***

En voyant les voiles du vaisseau qui nous portait, presque toujours enflées par un vent favorable (ce vent ne nous a guère manqué dans toute la traversée, qui dura le court espace de 8 jours,) nous ne pouvions nous défendre de cette pensée qu'un si bon vent sortait du trésor des prières qui se faisaient pour nous, dans les familles aussi bien que dans les églises. Car la pensée que nous allons à Rome pour prendre part au futur Concile œcuménique, *nous* a fait croire que l'on porte à *notre* voyage un intérêt tout particulier.

Le *Nouveau-Monde* a oublié de mettre un grand N à ce *nous*, comme c'est l'habitude, ce qui fait perdre à Monseigneur la plus grande partie de son importance.

De notre côté, en considérant notre vaisseau voguant à travers d'épais brouillards et sans cesse agité par le vent, sans dévier un instant de la route qui conduit au port,

Il y a une boussole à bord de la *Ville-de-Paris ;* il ne faut pas oublier de dire cela à ses ouailles.

nous avions sous les yeux une figure sensible de la barque de Pierre, savoir *la sainte Eglise catholique*

Avouer que l'Eglise catholique est dans les brouillards, ce n'est pas gentil pour un évêque.

qui traverse la mer orageuse du monde, sans craindre le naufrage, parce qu'elle a la certitude infaillible que les schismes et les hérésies ne pourront jamais la faire sombrer.

Je ne sais pas s'ils pourront la faire sombrer, mais jusqu'à présent ils l'ont endommagée tellement qu'elle n'est plus reconnaissable.

Oh ! que l'on vogue en sûreté sur cet admirable vaisseau !

La *Ville-de-Paris* sans doute ? car la religion catholique n'a pas encore d'hélice.

Assis tranquillement sur le vaisseau qui nous conduit au port, nous nous plaisons à suivre des yeux une foule de goëlands qui, avec la rapidité du vent, nous suivent et voltigent sans cesse autour du gouvernail. Ces charmants oiseaux, par leur éclatante blancheur et leur infatigable vol, nous font penser aux bons Anges, chargés de veiller sur l'Eglise et d'avoir soin de tous ses enfants.

Ceci, c'est du profane. Malgré mon iniquité, les goëlands ne m'avaient encore jamais fait songer aux anges. Seraient-ils leurs représentants sur la terre ? Ça se peut. L'évêque de Montréal se dit bien celui du Christ.

Je ferai remarquer toutefois que les goëlands ne sont pas absulument blancs ; grand nombre d'entre eux ont les ailes presque toutes grises ; ce sont ceux qui représentent les plus anciens anges.

Comme donc l'on demeure tranquille, en considérant que ces Bienheureux Esprits nous couvrent de leurs ailes, pour nous mettre à l'abri de tout danger dans le voyage de la vie ! Nous l'avons éprouvé clairement aujourd'hui même. Car le vaisseau a failli se heurter contre un rocher caché sous l'eau ; et sans une manœuvre prompte et habile, il s'y serait probablement brisé.

Ce n'est pas la manœuvre qui l'a sauvé ; c'est l'ange gardien de Monseigneur, sous la forme d'un goëland aux serres tenaces, qui, en donnant un coup d'aile, l'a fait passer à côté de l'écueil.

Mais en voilà bien assez. et plus sans doute que vous ne le voudriez. Adieu donc à vous et à tous ceux qui s'intéressent à nous, *dans les cœurs de Jésus et Marie !*

IG., EV. DE MONTRÉAL.

Cette façon d'intéresser m'est complètement inconnue et me semble irréalisable.

Vous rencontrez quelqu'un : " Monsieur, je m'intéresse à vous dans le cœur de votre voisin."

Comment voulez-vous qu'il vous trouve ?

En vérité, je vous le dis, il faut être évêque pour parler le langage de la plus complète imbécilité et avoir avec cela le privilége d'être reproduit.

Que penser du peuple gouverné sans conteste depuis quinze ans par l'homme qui a pu écrire les deux pages d'insondable stupidité que je viens de reproduire !

***

Du temps que les hommes ne mangeaient pas, je comprends que le carême eût sa raison d'être.

Mais aujourd'hui, comment veut-on que les casseurs de pierres, les scieurs de long et les journalistes puissent y tenir ?

Je demande une dispense.

Le carême ne devrait exister que pour les curés et les fonctionnaires du gouvernement, parce que ces deux classes d'hommes, fort utiles du reste.... à eux-mêmes, trouvent dans un sommeil réparateur les forces que le commun des mortels ne peut renouveler que par des rosbifs saignants.

***

Les prêtres et les nonnes sont les gens les moins miséricordieux qu'il y ait, cela est connu depuis longtemps.

Si, encore, ils se contentaient de vous répondre que *ça ne les regarde pas*, quand vous leur demandez la charité, mais dès qu'ils apprennent que vous gagnez honorablement votre vie par le travail, *ça les regarde* aussitôt pour vous en empêcher.

L'Institut-Canadien avait engagé, il y a six semaines, un tout jeune homme pour faire les salles, les commissions.....et autres choses généralement quelconques.

Il recevait six dollars par mois.

Tout à coup il disparaît.

On va aux informations et l'on apprend que sa mère lui a défendu de revenir, parce qu'il y a de *mauvaises statues* dans l'amphithéâtre des séances.

Or, qui avait soufflé cette bêtise à la malheureuse femme ?

Je soupçonne fort M. Giban d'avoir fourré son nez là. M. Giban n'aime pas les arts et il aime encore moins les gens qui gagnent leur vie, parce que ceux-là ont moins le temps de courir à ses sermons.

***

Il neige, il neige encore, et il neigera toujours, et quand il ne neigera plus, il neigera encore, et quand la fin du monde arrivera, quand le berceau du monde en deviendra le cercueil, eh bien ! il restera encore un morceau du Canada pour qu'il puisse neiger dessus.

On ne me fera jamais croire que ça n'est pas fait exprès.

Le vent souffle avec rage dans ma chambre ; vingt fois il a déjà éteint ma *Lanterne ;* j'ai beau invoquer le Seigneur, il neige tant et il *poudre* tant qu'il ne m'entend pas.

Ce sont les tempêtes du siècle, rien n'est plus clair.

Ah ! si l'évêque était ici.

Avec quelques bonnes prières, ne pourrait-on pas le revoir, au moins huit jours, rien que pour remettre le temps dans un état raisonnable ?

Pourquoi êtes-vous parti, ô Grandissime ! O Grandissime ! pourquoi êtes vous parti avant les poudreries ?

***

Enfin M. Howe est nommé président du Conseil Exécutif de la Confédération.

Merci, mon Dieu ! maintenant je puis mourir content.

M. Howe a été récompensé aussitôt de cette acte d'abnégation par la permission d'accompagner Son Excellence à Montréal où il devra inaugurer le nouveau quadrille confédéré, appelé *quadrille de la bascule.*

S'il fait un faux pas, on augmentera son salaire.

Mais la Nouvelle-Ecosse ! Ah ! en effet, la Nouvelle-Ecosse ! Je faisais comme nos ministres qui l'oublient complètement pour ne penser qu'à M. Howe.

***

Jeunes gens, ouvrez les yeux. Vous qui avez vingt ans, regardez.

Je ne m'adresse pas aux autres ; ils n'ont su rien voir, ni rien empêcher, ou s'ils ont vu, leur regard était trop faible pour mesurer l'abîme où nous croulions, leur bras trop inerte pour nous y arracher.

Je vous parle à vous qui êtes l'avenir, pour vous j'ouvre le rideau.

***

Où sommes-nous ? Quel est ce pays où nous vivons ? Quel nom a-t-il parmi les hommes ? Que signifions-nous ?

A toutes ces questions, une réponse dans un seul mot. Le néant.

***

A Québec un parlement qui siége, qui s'ajourne, qui vote et qui ne pense pas.

Machine à dire *oui* toujours, mue par un seul et même ressort, le *Il le faut* des ministres.

Et que sont ces ministres ? Eux-mêmes des instruments, bâtons qui battent la mesure des airs de cantiques.

Il a fallu un parlement provincial pour démontrer notre infériorité, notre insignifiance, notre nullité.

Ces représentants, que sont-ils ? Une seule chose : ils sont l'image d'une ombre qui est nous, Canadiens-Français.

***

Hier, la ville de Montréal élisait ses conseillers municipaux.

On vit alors des vieillards près de la tombe donner en tremblant leurs votes payés.

Dans un quartier exclusivement canadien, un anglais a failli être élu.

Je ne m'occupe point de la nationalité du candidat, et je serai très heureux le jour où l'on élira indifféremment un anglais, un irlandais ou un canadien, mais remarquez qu'un pareil exemple ne se voit pas chez les autres races.

Quel est le canadien qui oserait se présenter à des électeurs anglais, et si cet homme existait, de quel œil le verraient-ils ?

***

Les Anglais ne sont pas encore descendus et ne descendront pas à reconnaître qu'ils ne peuvent trouver un des leurs pour les représenter, mais nous, nous y sommes depuis longtemps.

On a dit que nous étions la race inférieure.

Il n'y a pas de race inférieure, mais il y a dans le monde un peuple qui fait tout en son pouvoir pour démontrer que cette race existe, et ce peuple, c'est nous, et cette race, ce serait la nôtre.

***

Par quelle suite de chutes, par quels abaissements successifs, par quelles déchéances de plus en plus profondes, en sommes-nous venus à ne plus compter sur notre propre sol, à n'être plus rien, même à nos propres yeux ?

Pourquoi ? Voilà le mot répété bien des fois depuis quelques années ; grand nombre de gens soupçonnent le *parce que*, mais il leur fait peur.

A moi il appartient de le dire.

Nous ne sommes plus un peuple, parce que depuis un quart de siècle nous avons abdiqué entre les mains des prêtres toute volonté, toute conduite de nos affaires, toute idée personnelle, toute impulsion collective.

Cette abstraction de nous-mêmes a été poussée si loin qu'aujourd'hui elle est devenue notre nature d'être, que nous n'en concevons pas d'autre, que nos yeux sont fermés à l'évidence, que nous n'apercevons même pas le niveau d'abaissement où nous sommes descendus, et que nous considérons comme une bonne fortune unique de n'avoir plus la charge de nos destinées.

***

Les prêtres individuellement peuvent être d'excellents hommes, tout comme les autres ; mais du jour où ils s'immiscèrent dans les affaires humaines, ils voulurent les diriger exclusivement, et ils devinrent le fléau des peuples.

Leur principe est l'absolu ; ils n'admettent donc pas que rien se modifie.

A chaque expérience nouvelle, à chaque démenti des faits, à chaque démonstration de la science, devant la vérité éclatante et irrésistible, ils opposent l'impérieux et aveugle *non possumus.*

Non possumus, nous ne pouvons pas.

S'ils ne peuvent pas, s'ils ne comprennent pas que les idées, que les lois, que les institutions se perfectionnent et s'épurent par la liberté, ils ne sont pas dignes de commander aux hommes.

***

Les rabbins des anciens juifs disent que Dieu créa Adam avec une longue queue, mais qu'après l'avoir considéré attentivement, il lui parut que l'homme aurait meilleure grâce s'il la lui supprimait. Ne voulant pas toutefois perdre une partie de son ouvrage, Dieu coupa la queue et s'en servit pour former la femme. Les rabbins prétendent expliquer au moyen de ce conte une partie des inclinations des femmes. D'autres, non moins ridicules, disent que Dieu créa d'abord l'homme double et des deux sexes, mais qu'en perfectionnant son plan, il sépara le mâle de la femelle et en fit deux êtres distincts. C'est pour cette raison, ajoutent-ils, que les deux sexes ont tant d'inclination l'un pour l'autre, et cherchent continuellement l'occasion de se rapprocher. On trouve aussi dans une histoire fort ancienne qu'Eve, impatientée de ne pouvoir déterminer Adam à manger du fruit défendu, arracha une branche d'arbre, et en fit un gourdin à l'aide duquel elle réussit promptement à se faire obéir.

LA LANTERNE

N° 21

Il faut jeter aujourd'hui un regard sur le monde.

Je ne parlerai pas de l'Espagne où, il y a trois mois à peine, on ne concevait même pas que les protestants pussent avoir un temple à eux ; je ne parlerai pas de l'Italie étouffée depuis des siècles sous l'épais capuchon des moines, où la régénération n'est possible que par un radicalisme qui ne comptera pas les plaies et ne s'effraiera pas de la grandeur des sacrifices ; je ne parlerai pas du Pérou, du Mexique, de Cuba, de toutes les anciennes colonies espagnoles enfin, où l'anarchie règne en permanence, résultat d'une longue tutelle religieuse ; je ne citerai pas ces exemples qui se présentent d'eux-mêmes à l'observation, mais je vais mettre en vue des pays de colons comme le nôtre, offrant avec le Canada des analogies saisissantes, et l'on jugera.

***

L'Ile Madère, colonie portugaise sur les côtes d'Afrique, fut découverte en 1412, il y a déjà quatre siècles et demi.

Au commencement du 17e siècle, les couvents, se multipliant et s'enrichissant sans cesse, accaparèrent une grande partie des terres cultivées. Celles qui échappèrent à la main-morte furent grevées de droits nommés *vinculos*, que les mourants constituaient au profit des églises, à la condition qu'un certain nombre de messes seraient dites pour le salut de leur âme.

Ces *vinculos* non seulement enlevaient une partie du produit net, mais avaient pour effet de limiter toute location à quatre années, et de réduire ainsi les cultivateurs à un état très voisin du servage.

La révolution de 1821 supprima tous les couvents, moins trois.

La population de Madère diminue, elle est aujourd'hui d'environ 75,000 âmes. C'est en vain que le gouvernement portugais y a

déclaré l'instruction obligatoire depuis 1844. Sur 18,000 enfants en âge d'école, 2,320 seulement sont inscrits, et 700 environ les fréquentent régulièrement.

Presque tout le commerce y est aux mains des Anglais et des Américains.

***

Ici, un rapprochement se présente.

Il semble que tous les pays de race latine, où le clergé à longtemps appesanti son joug, soient condamnés à une déchéance fatale et irrémédiable.

Le mal est si profond chez eux qu'il est impossible de l'atteindre à sa racine, et que tous les remèdes apportés par l'amélioration des institutions ne servent qu'à prolonger la douleur.

Nos campagnes, où la main du curé pèse sur chaque tête se dépeuplent.

Dans tout le Canada, la seule ville de Montréal est en progrès ; mais à qui le devons-nous ? Aux Anglais, qui en ont renouvelé la face depuis quinze ans, qui ont fait graviter le commerce et l'industrie vers la partie de la ville qu'ils ont prise pour eux, aux Anglais dont l'esprit libre, la personnalité indépendante, l'instinct de la force ont été comme les moteurs de toutes les entreprises et les leviers du succès.

Aussi, voyez leur quartier, puis abaissez vos yeux sur celui des Canadiens.

***

Ici, que trouvez-vous ? La stérilité, l'abjection morale, l'inertie intellectuelle. Une bourgeoisie épaisse, ignorante, inaccessible à une idée quelconque, bornée au comfort, renfermant la vie dans le ménage et la cuisine.

Une légion de commères, les plus sottes femmes qu'il y ait, de 35 à 50 ans, dont l'existence se passe à jouer aux cartes, entendre tous les sermons, courir à toutes les confréries, recueillir et répandre tous les cancans, prendre part à toutes les intrigues, mêler leur voix aux mille échos de la médisance et des plus stupides préjugés, porter partout où elles vont un esprit d'intraitable animosité contre les quelques hommes et les quelques institutions qui sauvent notre société d'une complète léthargie, se faire l'organe des calomnies et des malédictions qui pleuvent sur eux, se liguer contre les jeunes femmes ou les jeunes filles qui s'affranchissent de leurs mœurs surannées et de leurs imbéciles pratiques, milice zélée des jésuites qui répète leurs sermons à toutes les oreilles, se tient à l'affût des plus petits faits des prêtres, des moindres paroles de l'évêque, pour les crier de porte en porte, bataillon de robes couvrant d'ombre la moitié de la ville.

***

Ces femmes s'épient entre elles par-dessus le marché ; jamais elles ne hasardent une pensée qui soit en dehors de leurs habitudes jour-

nalières, du cercle de leurs coteries, du rayon où s'étend la voix du prédicateur ; toutes leurs paroles sont mesurées comme si elles devaient aussitôt s'en faire elles-mêmes les délatrices ; elles n'oseraient même pas avoir des gestes et une figure à elles, elles ont la figure les unes des autres.

Oh ! soyez avec ces femmes muet comme la tombe, sourd comme une borne ; n'ayez pas de regard et ne pensez pas, car la pensée a son langage dans les traits.

***

Ces femmes ont fait leurs maris qui n'ont rien fait ; par elles notre société est maintenue dans une défiance continuelle et une couardise sans bornes ; elles l'ont mommifiée avant qu'elle fût un cadavre ; maintenant elle ne se sent vivre que par la peur, et non de ce qu'elle respire, car elle n'a pas d'air.

***

Mais continuons notre marche par le monde ; il y a bien des choses à voir sur notre petite planète qui est une des moins belles et des moins brillantes de l'espace, faite exprès pour l'homme.

Sur cette planète il y a des colonies, lesquelles représentent dans l'ordre politique ce que les nègres sont dans l'ordre social. La plupart d'entre elles ne restent colonies que tant qu'elles ne peuvent l'éviter ; elles savent que leur enfance n'est pas éternelle, elles attendent impatiemment le jour où elles pourront marcher sans appui, elles comprennent leurs destinées et cherchent à les atteindre ; quelques unes même essaient déjà leurs forces, comme Cuba ; d'autres grandissent comme l'Australie, à pas de géant, et voient venir le jour certain où elles franchiront sans violence la limite de la tutelle.

Mais d'autres ne voient rien, ne comprennent rien et reculent elles-mêmes de plus en plus l'heure de l'affranchissement, pleines d'effroi et d'incertitude.

On comprend que je veux parler avant tout du Canada.

***

Un spectacle bizarre se présente ici.

Presque tous les journaux canadiens cherchent à éloigner de nous l'idée d'indépendance ou d'annexion, par horreur des Etats-Unis, tandis que l'Angleterre elle-même, la mère-patrie, déclare par la voix de Bright, qu'elle veut suivre pas à pas l'Union Américaine et modifier ses institutions d'après son exemple, qu'elle la regarde aller dans la voie du progrès, tenter l'expérience, se réservant de la renouveler chez elle, et mettre son amour-propre national, sa gloire future à suivre, plus près que toutes les autres nations, les Etats-Unis qui montrent le chemin et donnent l'exemple à chacune d'elles.

***

Je signale en passant le Cap, colonie anglaise située à l'extrémité méridionale de l'Afrique.

C'est en 1795 que cette colonie, à peine peuplée alors, fut acquise à l'Angleterre. Elle compte aujourd'hui 350,000 âmes.

Une de ses villes, Worcester, fondée depuis quelques années à peine, compte 5,000 âmes. Wellington, qui n'en a que 2,000, possède une banque. Dans toute la colonie, il y a une quinzaine de banques avec un capital de trente millions, qui ont principalement pour objet de favoriser les entreprises agricoles.

Le Cap fut peuplé en grande partie par les Huguenots.

***

En 1819, Sir Stamford Raffles acquiert du Sultan de Johore, pour $160,000, l'île de Singapore, à l'extrémité de l'Asie.

Cette île a huit lieues de longueur sur cinq de largeur ; sa population est de 100,000 habitants, et le mouvement de son port, de 4,000 navires ; cela s'est fait en moins d'un quart de siècle.

***

Java, colonie hollandaise, tout près de Singapore, n'avait en 1808 que 3,730,000 habitants.

Elle en a aujourd'hui 14,000,000.

Cette colonie rapporte à la Hollande quinze millions de dollars annuellement.

Elle produit 100,000,000 de livres de café, et 200,000,000 de livres de sucre.

***

Maintenant, transportons-nous à Manille, colonie espagnole dans l'Océanie.

Là, pas de journaux, pas d'institutions scientifiques, pas d'instruction.

Aucune industrie, l'herbe croît dans les rues, les maisons sont des masures. Pas de routes, pas de communications. Les impôts ne suffisent pas à couvrir les frais.

Le temporel et le spirituel sont confiés à la direction de quatre ordres religieux, les Augustins, les Franciscains, les Dominicains et les Augustins déchaussés.

Des officiers d'une frégate autrichienne qui allèrent visiter cette île en 1864, ne purent se faire comprendre de ces moines quand ils annoncèrent qu'ils venaient de l'Autriche. On crut qu'ils voulaient parler de l'Asturie.

Un des moines s'exprima ainsi devant le capitaine :

" C'est à nous, Augustins, que les Philippines appartiennent. (Les Philippines forment un groupe d'îles dont Manille fait partie). Le gouverneur Don Pasquale peut jouer au roi tant qu'il veut, c'est nous qui sommes les vrais souverains. Je voudrais bien voir que la police osât seulement demander le nom d'une personne que notre ordre a prise sous sa protection."

***

Je passe à l'Australie, colonie anglaise, colonie qui est à elle seule un continent.

Là, en moins de vingt années, la population s'est accrue dans la proportion de 1 à 6, et le commerce de 7 à 20.

Sydney, dans la province de la Nouvelle-Galles du Sud, qui n'était qu'un bagne il y a quinze ans, renferme aujourd'hui 100,000 âmes.

Que dire du développement incroyable qu'a pris l'Australie en moins de temps qu'il ne nous en faut, à nous, pour constater tout le terrain que nous perdons ?

L'Australie est destinée à être un jour le contrepoids, dans l'est, de l'immense colosse américain, et à conserver ainsi l'équilibre du globe.

En 1796, une de ses provinces, la Nouvelle Galles du Sud, ne possédait que 57 chevaux, 227 bêtes à cornes, et 1,531 moutons.

En 1861, on y comptait 6,110,663 moutons, 2,408,586 bêtes à cornes, et 251,477 chevaux pour 360,000 habitants.

En 1865, le chiffre des moutons était de 11,000,000. Pour toute l'Australie, ce chiffre doit être de 30,000,000, c. a. d. 3 millions de plus que dans la France même.

Mais laissons là les moutons d'Australie, race supérieure aux Canadiens dont la laine ne sert qu'à faire des soutanes, quoiqu'ils soient tondus ras la peau.

***

Plus loin sur le Pacifique, presque à moitié chemin entre l'Amérique et l'Asie, est l'île de Taiti, placée sous la protection française.

Cette île est dans une rapide décadence. De 60 à 80 baleiniers qui visitaient autrefois son port de Papete, il n'y en a plus que 5 ou 6

Taiti avait un gouvernement constitutionnel, on l'a aboli.

Les missionnaires protestants avaient établi des écoles et une imprimerie pour la population presque toute protestante ; on a fermé les unes et supprimé l'autre pour laisser le champ libre à l'évêque catholique.

En revanche, on a inauguré un pré Catelan pour des bals publics.

La domination des prêtres est inséparable du ramollissement des caractères qui amène fatalement le relâchement des mœurs.

***

C'est ce que Napoléon III a bien compris.

Pour étayer son despotisme, il s'appuya sur le clergé, mit toutes les entraves possibles aux livres et à la presse, facilita la circulation d'un nombre infini de petites publications immondes et stupides, et ouvrit enfin la digue aux flots du dévergondage moral.

Aussi voit-on depuis quinze ans en France un redoublement effréné de prostitution qui a fini par se résumer en deux types, stigmates impérissables d'une époque, la cocotte et le petit crevé.

Les intelligences sont tellement comprimées, les caractères tellement déchus, les prêtres ont tellement repris l'empire dans les familles, que, de concert avec les femmes, ils dirigent aujourd'hui la société et la mènent droit à l'abâtardissement.

***

En Canada nous n'avons pas les *petits crevés* des boulevards et des boudoirs, mais nous avons les petits crevés de l'Union Catholique, de l'Institut Canadien-Français, les crevés du parlement provincial, et les crève-faim de toutes les classes.

Ceux-ci sont naturellement tristes, mais les crevés du parlement provincial sont d'humeur joyeuse. Ils aiment à faire des farces, ne sachant comment faire des lois.

Figurez-vous qu'en ce moment ils parlent d'attirer chez nous une immigration étrangère.

Ce serait là une drôlerie sans égale, si elle ne nous faisait pas songer aux 500,000 canadiens qui ont dû fuir leur patrie et aux 1,200,000 qui restent, parcequ'ils ne peuvent pas la fuir.

Vouloir attirer des immigrants dans un pays que ses enfants eux-mêmes désertent à qui mieux mieux, c'est le sublime de l'impertinence.

***

Allons, mes amis, jouez au colin-maillard, faites des parties de dames, parcourez les buvettes de la capitale et retournez fumer la pipe avec les *habitants*, mais ne vous mêlez pas de légiférer.

Qu'y entendez-vous ? Quelles connaissances apportez-vous en histoire, en économie politique et en droit, qui vous permettent de faire des lois qui ne soient pas des casse-cous ?

Il y a des choses qui vous crèvent les yeux, des abus, un état social effrayant auquels vous êtes tenus de porter remède, et vous ne les voyez même point.

Le clergé vous a fait élire, je le sais ; c'est pour cela que je vous supplie de donner immédiatement votre démission.

Le clergé fait pour ses créatures ce qu'il a fait pour notre éducation.

A force de sacrifices pour nous instruire, il a réussi à nous rendre merveilleusement ignorants.

***

Cependant il est des exceptions.

Je citerai par exemple M. Désaulniers, député de Saint Maurice.

M. Désaulniers est l'homme qu'il faut au Canada.

Il a dit dans une des dernières séances " que ses électeurs lui avaient conféré un seul mandat, ce dont il les remerciait beaucoup, et que s'ils lui en eussent donné deux, il les remercierait d'avantage.

Voilà un homme qui a de la logique, et qui s'exprime comme il pense !

En récompense de cette noble franchise, pourquoi ses électeurs ne lui confient-ils pas un troisième mandat pour qu'il les remercie triplement ?

Des mandats, on n'en saurait trop avoir ; mais des mandataires, ah ! voilà la difficulté.

***

" Deux négations valent une affirmation, " c'est la grammaire qui l'enseigne.

Je crois aussi juste de dire que deux affirmations valent une négation.

En effet, il suffit à un député d'avoir un double mandat pour être comme s'il n'en avait pas du tout.

C'est grâce à son double mandat que M. Langevin se promène sur le Grand Tronc pendant les sessions fédérales et provinciales.

C'est aussi, à cause de ce double mandat, que M. Cartier a établi sa résidence en Angleterre, d'où il ne reviendra plus, paraît-il, pas même à Pâques, ni à la Trinité.

M. Chapais, qui n'est pas un aussi grand voyageur, mais qui a le double mandat, a compris que son devoir l'appelait chez lui pendant que le parlement siégeait.

Si deux mandats se détruisent, il en faut un troisième.

Espérons qu'on introduira cette réforme dans la municipalité du Bas-Canada.

***

Il me sera permis de rappeler en passant que M. Bessette, député archi-provincial, est opposé au double mandat en principe, mais qu'il est également opposé à toute discussion à ce sujet.

Je vois clair dans cette pensée.

M. Bessette est convaincu qu'aucune lumière ne peut jaillir d'une discussion faite dans le parlement de Québec.

Il partage du reste cette conviction avec le ministère qui n'en a pas d'autres.

***

Une nouvelle terrible est arrivée de Québec la semaine dernière.

On disait partout qu'un jeune homme, nommé Chaloner, avait tiré deux coups de pistolet à un officier anglais qui, après avoir

endormi sa sœur avec du chloroforme, avait commis sur elle cet outrage que ma pudeur m'empêche de nommer.

On ne rencontrait plus un ami sans lui dire : " Eh bien ! Comment trouvez-vous le jeune homme ? N'est-ce pas qu'il a bien fait ? "

Quand mon tour vint d'entendre cette question, je partis d'un éclat de rire tel qu'il dût faire tressaillir les mânes de l'antique Virginie.

Ce qui me surpasse, c'est que tous les journaux aient reproduit à l'envi ce canard, et l'aient accompagné de commentaires très sérieux, comme si l'illusion publique n'avait pas de bornes.

Qu'un jeune homme, en Canada, tue un officier anglais qui a déshonoré sa sœur, c'est tout simplement incroyable.

Aussi, je nie à priori que le fait soit arrivé.

***

Il est tout à fait absurde d'imaginer qu'il se trouve dans la vile race des colons un jeune homme qui ne soit très flatté de ce qu'un officier anglais ait fait à sa sœur l'honneur de la séduire.

Quoi ! lorsqu'on voit des pères qui ont des dotes à donner à leur filles ne juger dignes d'elles que ces traîneurs de sabre au gosier en entonnoir, et penser ne pouvoir trop acheter de leur fortune cette insigne distinction ; lorsqu'on voit des mères, et Dieu sait quel en est le nombre, courir désespérément à l'épaulette, la montrer à leurs filles en extase, trouver leur salon vide tant qu'elles n'y auront pas entendu les *Oh, ouah, yaës, çuurtainly, blàà, blàouàà, blàusted country ;* lorsqu'on voit les jeunes filles, complètement affolées, perdues d'avance si elles sont aussi inintelligentes qu'aveugles, provoquer elles-mêmes par leurs ridicules démonstrations, leur avide coquetterie, leurs avances qu'aucune pudeur ne déguise, les officiers à se permettre avec elles toutes les licences qu'il leur plaira, on est en droit de nier tout d'abord qu'il existe dans notre société déchue un frère qui voie dans un officier anglais un homme comme un autre, lorsqu'il s'agit de l'honneur de sa sœur.

***

Je connais dans Montréal quantité de jeunes filles, parvenues du billion, aussi sottes qu'enrichies, qui ne conçoivent pas un homme sans éperons, sans képi doré et sans épaulettes.

Si vous leur êtes présenté, elles vous regardent curieusement ou ne vous regardent pas du tout, et si vous leur faites un salut en les rencontrant, ô disgrâce ! autant vaudrait envoyer des baisers à un perroquet empaillé.

***

Avec cela vous êtes colon, fille de colon. Quoi de plus inférieur !

Est-ce que les lionceaux britanniques s'occupent de ce que vous ayez de l'honneur ou non ?

Ces filles des colonies sont leur pâture, leurs joujoux, et s'ils consentent à s'amuser avec elles, s'ils les fréquentent, s'ils les courtisent, c'est pour chercher des victimes ; et si par hasard ils les épousent, c'est le pistolet sur la gorge, ou les créanciers qui arrivent sur eux en hurlant.

***

Vous croyez qu'on vous recherche, imbéciles ! Oui, on recherche les côtés faibles et l'on guette l'occasion.

Parbleu ! vous nous jetez vos filles dans les jambes, eh bien ! quelles y passent.

***

Et ensuite, vous jetterez les hauts cris. Vous ferez retentir l'hospitalité souillée, la confiance abusée, les généreuses réceptions converties en appâts à la luxure..... triples niais !

Vous vous tendez piéges sur piéges, et lorsqu'enfin vous tombez dans le déshonneur par vous-mêmes sollicité, vous croyez que votre indignation vous sauvera du mépris !

Les officiers anglais vous prennent pour ce que vous êtes, corbleu ! de quoi vous plaignez-vous donc ?

***

On comprendra que je ne cherche en ce moment aucune espèce d'allusion, et que je fais mes réserves pour certains cas exceptionnels où les victimes ne méritent pas leur sort, et ne doivent pas s'attendre à un malheur qu'elles n'ont rien fait pour rendre inévitable.

***

Mais ces cas tout à fait extraordinaires se noient dans un océan de turpitudes tous les jours renouvelées, amplifiées, centuplées.

Comme si nous n'étions pas assez humiliés déjà d'être encore des colons en 1869, avec quatre millions d'habitants, des villes comme Montréal, Toronto, Québec, Halifax, un voisinage comme celui des Etats-Unis, après vingt occasions de nous affranchir ou de nous annexer repoussées par nous, comme si ce n'était pas déjà assez de hontes bues, assez de dédains essuyés, pour que nous puissions au moins conserver au sein de la famille un refuge où nous ne soyions pas obligés de rougir !

***

Mais voilà : nous avons des fronts où la honte ne monte plus. Dépendance de tous côtés. A force de nous voir soumis, nous sommes devenus indignes. L'habitude de la prostration produit cet effet ; on reste courbé.

Courbé devant le soldat, courbé devant le prêtre, voilà le peuple canadien. Il est le pavé de son sol ; et sur ce pavé le militaire passe

le fouet à la main, les éperons retentissants, et les jeunes filles regardent avec des flammes dans les yeux.

A nous, les filles. Oui, très-bien, prenez.

Mais un jour on reçoit deux balles dans la tête. Qu'est cela ? Tout le monde est pétrifié d'étonnement.

Quel est donc cet insensé qui n'est pas encore à plat ventre ?

C'est un jeune homme de 17 ans.

Ah ! c'est autre chose ; à 17 ans on a encore des sœurs.

***

Une classe d'êtres impossibles à comprendre dans Montréal, ce sont les pères de famille riches.

Soyez un jeune homme bien posé, élégant même, généralement estimé, avec un avenir souriant devant vous, soyez le préféré de leur fille, auprès d'eux vous n'aurez aucune chance.

Vous courtisez la dot !.... Soit. Mais alors à qui la donnerez-vous donc, votre fille ?

Vous faut-il un borgne, un bossu, un crève-faim, un éclopé, un goîtreux ou un bancal ?

Le père encore parfois compose ; un homme, cela raisonne. Mais la mère.... c'est affaire de confesseur. Le jeune homme qui convient à sa fille est celui qui sait le mieux servir une messe, ou qui aura pris des engagements vis-à-vis des corporations religieuses, si elles le font réussir.

C'est un hypocrite, un besogneux, un plat intrigant, un vil cafard ; il vendrait son âme s'il en avait une, il a une face qui semble se présenter sans cesse aux soufflets, tout ce que vous voudrez, mais il est appuyé par la cohorte qui voit en lui un instrument servile, et il sera choisi.

***

L'avantage d'une fille est de naître pauvre et de continuer de l'être. Elle sera femme, celle-là.

L'autre, celle qui a le malheur d'être riche, ballottée de prétendants en prétendants, esclave du choix qu'on aura fait pour elle, seule à ne pouvoir exprimer une volonté dans le flot d'intrigues qui l'enveloppe, verra sa belle jeunesse se flétrir dans des vœux stériles, ou son mariage devenir le tombeau de ses espérances.

***

CORRESPONDANCE

Baie Saint-Paul, 24 février 1869.

Monsieur,

Depuis un certain temps, en ma qualité d'ami de votre *Lanterne*, j'avais l'intention de vous faire part de quelques petits faits qui se

sont passés au Saguenay et à la Baie Saint-Paul ; je n'osais à cause de mon inexpérience littéraire ; mais en entendant dire que vous revisiez et corrigiez les communications qui vous étaient faites, je me suis décidé à vous écrire. Voici les faits.

" Le premier s'est passé à Chicoutimi, C'était dans une élection chaudement disputée entre l'hon. D. E. Price et John Kane, le premier protestant Anglais, le second Irlandais catholique, tous deux conservateurs et d'égale capacité et éducation. Pendant quatre ou cinq semaines, le curé travailla de toutes ses forces en chaire et privément contre D. E. Price, lorsque tout à coup le voilà complètement tourné. Autant il avait parlé contre ce dernier, autant il parla en sa faveur.

" On se demande la cause de ce changement subit, on s'informe, on apprend d'un serviteur du curé que M. Price était allé lui faire visite, et lui avait fait présent d'un cheval tout attelé que le curé avait admiré et qui en effet était magnifique.

" L'autre fait m'a été raconté à Hébertville et est plus récent. Il s'est passé le jour de Noël, messe de minuit. M. le curé de Saint-Jérôme avait organisé un corps de musique pour fêter avec plus de bruit la naissance du sauveur, et comme dans ces régions reculées, les instruments choisis sont rares, il fut obligé de se contenter d'une vingtaine de violons et de quelques flûtes. Les musiciens s'exercèrent pendant cinq à six semaines, lorsqu'enfin, la messe de minuit arrivée, ils s'en vont chacun prendre leur place. Le curé les arrête l'un après l'autre et leur demande si leurs violons avaient déjà fait danser ; sur réponse affirmative de chacun d'eux, il les renvoie, leur disant qu'il ne voulait point que des violons qui avaient porté scandale servissent dans un lieu saint. (Il renvoya les violons et garda les musiciens à l'église.)

" L'automne dernier, à la Baie Saint-Paul, le curé qui guette tous les dimanches et la moitié de la semaine, achetait de l'avoine pour un M. Belleau de Québec, à raison de 6 sous de commission par minot. Un marchand du même lieu, qui avait un contrat à remplir, en achetait aussi—cela entraîna une certaine concurrence. Le curé d'une paroisse voisine, en apprenant cela, annonce à ses ouailles (sans ménagement pour le marchand) cette concurrence qu'il qualifie d'ignominieuse, faite par un marchand à un membre du clergé, et ajoute qu'il espère bien que les habitants de Saint-Urbain préféreront vendre leur avoine au pauvre prêtre, (qui retire 3,000 minots de dîme), plutôt qu'au marchand, car, ajoute t-il, en encourageant un ministre du Seigneur, ils pourront être persuadés que Dieu le leur rendra, soit à eux, soit à leurs enfants en bénédictions.

" Le même prêtre racontait dans le même sermon qu'un homme des environs de Montréal, qui avait l'habitude de travailler quelquefois le dimanche, malgré la défense expresse et personnelle faite par son curé, s'étant rendu un jour de fête dans son champ avec ses animaux

pour labourer, au premier sillon creusé, l'homme et les bêtes furent frappés d'immobilité, sans qu'aucune puissance humaine pût les faire remuer ; je ne me rappelle point s'ils ont hiverné sous la neige.

" Si ces récits peuvent vous servir, profitez-en ; ils sont vrais : Croyez-moi bien sincèrement un ami de votre cause."

***

DES ODEURS SPIRITUELLES

Il est une expression,—je ne sais si elle est encore en usage à la cour de Rome, mais elle l'était à coup sûr du temps de Louis XIV, et on la trouve dans Saint Simon.—On disait et on dit encore un cardinal *in petto*, c'est à dire dans la poitrine, dans le cœur, dans la pensée du pape. On lit dans Saint Simon, plusieurs fois : " Le saint-père fit savoir au roi que, pour lui être agréable, il ne tarderait pas à expectorer tel ou tel évêque recommandé par la cour pour le chapeau rouge." Ce mot ne se dit dans le langage mondain qu'en pharmacie.

Il est une autre forme métaphorique dont on a abusé au point de lui donner un corps et d'en faire une réalité, c'est l'odeur de sainteté ; cela, pendant longtemps, je le répète, n'a été qu'une formule métaphorique ; ainsi on dit à chaque instant dans les affaires de canonisation " l'odeur des vertus. "

Dans la vie de saint François-de-Paul on lit que ses disciples, les minimes, sont, " la bonne odeur de J. C. " (à propos des minimes, Mme de Sévigné raconte ceci : " Les Minimes de la Provence ont dédié une thèse au roi (Louis XIV), où ils le comparent à Dieu, mais d'une manière qu'on voit clairement que Dieu n'est que la copie.)

Je ne discuterai pas le goût de cette métaphore, mais je constate seulement que c'était une métaphore à laquelle on a voulu donner un sens physique. Mourir en odeur de sainteté voulait dire : mourir avec une réputation de sainteté, comme " l'odeur des vertus " veut dire la renommée des vertus qui s'étend au loin comme un parfum. A la convention nationale, un orateur, en annonçant la mort de Mirabeau, dit : Mirabeau est mort hier " en odeur de patriotisme. "

L'amour du merveilleux a changé cela, et on veut aujourd'hui que les saints exhalent après leur mort une odeur particulière extrêmement suave, que l'on ne définit pas autrement.

Cette odeur de sainteté.—devenue non plus une figure mais une réalité physique,—est empruntée à l'antiquité et au paganisme.

Plutarque parle de l'odeur délicieuse qui s'exhalait du corps d'Isis,—odeur qu'elle communique aux femmes de la reine de Byblos en touchant leurs cheveux.

On sait que les courtisans d'Alexandre lui avaient fait croire que sa sueur sentait la violette ;—celle de Mahomet, disent les musulmans, exhalait une suave odeur de rose.

Les derniers miracles essayés de ce temps-ci n'ayant pas réussi, il serait bon d'en finir avec ce merveilleux. Les soutiens de l'Eglise

aujourd'hui sont beaucoup moins guidés par la foi que par le désir de prendre leur part de son reste de puissance. Tout est spéculation, et je ne m'étonnerais que médiocrement de lire un de ces jours à la 4e page de certains journaux :

Parfumerie catholique

Sérieusement, la vie de ces saints est-elle un bon exemple ? A l'exception de saint Vincent-de-Paul, et peut-être d'un ou deux autres, quels sont ceux dont la mémoire se recommande par un véritable service rendu à l'humanité ou à la société ? Quels sont ceux qui ont montré dans leurs inutiles et puériles austérités un autre sentiment qu'un froid égoïsme sacrifiant devoirs et famille à la crainte des supplices de l'enfer et à l'espérance d'une félicité éternelle pour eux-mêmes, dont ils rêvaient d'étranges détails.

Sérieusement, un homme qui fend du bois pour nourrir sa famille, ou bêche la terre pour faire croître un brin d'herbe, une femme qui fait la soupe pour son mari et ses enfants et leur tricote des bas, sont plus agréables et plus obéissants à Dieu, et d'un meilleur exemple pour les hommes, que ces fainéants, ces hallucinés, et ces hystériques, que l'on propose et parfois que l'on impose à la vénération.

Ne fera-t-on pas quelque jour un almanach où chaque jour on lira le nom d'un de ceux qui ont été les bienfaiteurs et si souvent les martyrs de l'humanité ?

LA LANTERNE

N° 22

Vous qui m'écoutez, jeunes gens de Montréal, sachez être les maîtres de vos destinées. Enlevez la place d'assaut, dûssiez-vous pour cela vous rendre jusqu'à New-York, comme cela vient d'arriver, et vous aurez étouffé dans sa boue l'intrigue acharnée à vous perdre.

Il ne faut plus que ce soient les commères qui dirigent notre monde, il faut que ce soient vous.

Arrivez, et changez la face d'un peuple trop longtemps abruti.

***

Devant vous s'effacent deux générations, la plus vieille dans son ineptie dévotieuse qui a fait le blocus des idées, l'autre dans son impuissance.

Elles s'effacent lentement, il est vrai, mais leurs traditions s'effacent plus vite. Dans une société jeune, les idées coulent comme un flot dès qu'elles ont pu trouver leur lit.

Je vois l'avenir plein de riantes promesses, sortons une fois de l'ornière, et nous aurons bientôt gravi les pentes.

***

Le tout est d'oser. C'est difficile, je le sais : vous arrivez sur une scène où vous ne trouvez que des exemples de faiblesse et qu'une tradition politique, la plus funeste de toutes, la génératrice de tous les avortements, celle du juste milieu, du compromis.

Ménager la chèvre et le chou, tel est l'axiôme que vous laisse une école de politiqueurs expirant sous les coups d'une autre école qui, elle, ne ménageait rien, qui a tué la chèvre, et pris le chou.

***

D'ailleurs, pour être sûr de parvenir au but, il faut chercher à le dépasser. Quand on ne veut que l'atteindre, il est rare qu'on ne reste pas en deça.

Il faut vouloir le plus pour avoir le moins.

Jeunes gens, soyez extrêmes. Ne redoutez pas ce mot. C'est dans l'extrême seul qu'on touche le vrai ; la vérité n'est jamais à mi-chemin.

***

Nous vivons dans un pays où nous n'avons pas le choix des moyens, parce que le mal est trop avancé pour qu'on fasse l'essai de différents remèdes ; nous n'en avons pas le temps ; arrachons la dent qui pourrit ; lui mettre un calmant, c'est vouloir en souffrir encore bien plus le lendemain.

***

Si nous avions affaire à une population qui eût quelque teinte des choses publiques, si des arguments pouvaient arriver jusqu'à elle, s'il y avait conflit de vues et d'opinions sur la manière d'atteindre le but, on pourrait varier les expériences ; mais en présence d'un peuple qui se tient devant une idée comme une bête à cornes devant un chemin de fer, il n'y a qu'un moyen, c'est de le prendre par le chignon du cou, le jeter dans le char à bétail, et maintenant file.

***

Je serais bien curieux de savoir ce qu'ils pensent aujourd'hui, tous ces libéraux de la vieille école, la plupart libéraux mais catholiques, nuance de pain d'épice, qui, lorsque je parus avec la *Lanterne*, s'écrièrent tout d'une voix : " Il est donc devenu fou, Buies, à quoi songe-t-il ? En Canada, faire du radicalisme ! Attaquer le taureau par les cornes (taureau veut dire prêtres) ! Après cela, s'il veut se faire pendre, c'est son affaire ; dans tous les cas, il ne se rendra pas au cinquième numéro."

Je ne suis pas encore pendu ; voici le No. 26, et comme un dogue j'ai sauté au nez du taureau, et je m'y tiens.

***

Que dites-vous d'un médecin qui écoute son malade ? Voilà cependant ce qu'était le libéral de la vieille école.

Mais il écoutait encore moins les répugnances du public que ses propres craintes. Il prenait volontiers sa faiblesse pour le malheur des temps.

N'osant affronter l'ignorance publique, il la caressait. Il avait mille petits moyens détournés, et lorsque parfois le hasard le faisait réussir, il croyait à un grand pas fait par l'opinin publique—oui, il

avait cette illusion, de croire à l'opinion publique et de vouloir l'attirer à lui.

Il disait par exemple " *A jésuite jésuite et demi* " ; mais comme il est impossible d'être jésuite *et demi*, que toutes ces petites manœuvres-là laissaient toujours voir le bout de la ficelle, et comme le libéral avait affaire à des gens beaucoup plus adroits que lui, il en résultait que cette *rusée* tactique nous faisait perdre du terrain tous les jours.

***

Aussi qu'étions nous devenus ? On ne comprenait même plus ce que signifiait le mot *libéralisme* et toute la polémique des journaux se réduisait à discuter le sens de cette expression, en l'obscurcissant de plus en plus.

Pourtant, c'était bien clair.

Le parti libéral boiteux, incertain, chancelant, presque anéanti par la confédération, faisait entendre ses derniers râles dans la mare où il s'éteignait.

Aujourd'hui, il commence à renaître, grâce au tableau navrant que nous offre le parlement provincial de notre complète nullité et de notre infériorité honteuse.

On leur met le nez dans leur pourriture, aux Canadiens, et ils commencent à sentir.

***

Jeunes gens, l'avenir est à vous ; assez des phraseurs, des discuteurs, des conciliateurs, des épargneurs, il faut maintenant des hommes d'action.

Arrivez, la baïonette en avant, et faites une charge à fond de train.

Je vous dis que vous resterez les maîtres, que vous n'avez qu'à vous montrer, et vous pouvez m'en croire.

***

M. Tremblay, le député de Chicoutimi, veut à tout prix qu'il y ait un Canadien-français capable d'être commissaire du chemin de fer intercolonial.

Il nourrit de plus la douce illusion que le parlement de Québec puisse s'occuper de ce qui concerne directement notre province, et il a voulu faire des observations sur le choix arbitraire de M. Brydges qui nous est imposé par l'omnipotence fédérale, sans qu'on nous croie dignes d'être consultés.

M. Chauveau, qui est un grand ministre de province, l'a vite rappelé au sentiment de notre situation, en lui faisant comprendre que le parlement de Québec est comme les anciens parlements de France, sans aucune attribution politique, avec cette seule différence

que les parlements français ne faisaient qu'enrégistrer les édits du roi, et que celui de Québec enrégistre les édits d'Ottawa et des évêques.

***

Lorsque cette question vint sur le tapis l'automne dernier, la *Minerve* avait trouvé justement la réponse qu'il faut. Je ne puis m'empêcher de la reproduire :

" Quand il n'y a plus en jeu qu'une question d'argent, ce n'est pas la nationalité qu'il faut invoquer, c'est la capacité. On dit que c'est M. Brydges qui va être le commissaire pour le Bas-Canada. Trouvez un homme plus expérimenté que lui dans les questions de chemin de fer ; *tâchez surtout que ce soit un canadien-français*, et si on ne le nomme pas, alors vous pourrez crier et nous crierons avec vous qu'on a commis une injustice.

" Dans une entreprise de la nature du chemin de fer intercolonial, où, une fois le tracé choisi, il ne reste plus que des intérêts matériels à régler, ce n'est pas de telle ou telle nationalité qu'il doit s'agir, c'est de savoir *où est le plus capable et le plus habile de chaque province.*

Quel est le canadien qui s'est fait une réputation dans les chemins de fer et dont les connaissances spéciales pourraient être utiles au pays pour le chemin de fer intercolonial ? En affaires comme en affaires. Pas de distinction de races où il n'en faut pas."

Voilà. Ceci est tout bonnement irréfutable.

Mais si c'était moi qui l'eût dit, on m'aurait trouvé impie et surtout immoral. Le *Nouveau-Monde*, qui a appris à écrire dans le *syllabus*, eût même ajouté *ignoble.*

Que voulez-vous ? Rien n'est immoral, impie et ignoble, comme ce qu'on ne peut pas réfuter.

***

Je lis dans un journal étranger qu'une pétition demandant l'expulsion des Jésuites a été présentée à l'empereur de France.

J'y remarque les paroles suivantes :

" En vous demandant d'expulser les Jésuites de France, nous ne faisons que réclamer contre eux l'exécution d'une loi qui n'a jamais été révoquée. Le scandale honteux qu'ils viennent de donner à Bordeaux, et qui a attiré sur eux un châtiment bien mérité, démontre qu'ils ne reconnaissent d'autre autorité que la leur, et que le ministre de l'instruction publique reste désarmé devant leur puissance.

" Si de tels faits avaient eu lieu sous Napoléon I, leurs colléges eussent été fermés dans les vingt-quatre heures par le grand-maître de l'Université.

" Les Pères n'obéissent qu'à une autorité, celle de leur général qui, comme le pape, commande *urbi et orbi*, et devant qui le souverain qui les accueille ne devient qu'un instrument..&.."

Cette pétition est accompagnée des citations suivantes :

" Les Jésuites sont les ennemis de Dieu (L'abbé Cabrol).

Les Jésuites laissent toujours après eux une trace de sang et de poison (Napoléon I).

Aux Jésuites nous ne devons rien que l'expulsion. (Thiers.)"

***

A ce propos, il ne serait peut-être pas déplacé que je mette sous les yeux du lecteur quelques passages du discours de l'archevêque de Malines, De Pradt, dans lequel je trouve l'énumération suivante de toutes les expulsions que les Jésuites ont subies depuis trois siècles.

P 154—*Nota.*

De Saragosse en	1555
De la Palestine en	1566
De Vienne en	1568
D'Avignon	1570
D'Anvers, de Ségovie, du Portugal	1578
D'Angleterre	1579, 1581, 1586
Du Japon	1587
Hongrie et Transylvanie	1588
Bordeaux	1589
De toute la France	1594
Hollande	1596
Ville de Tournon	1597
Du Béarn	1597
D'Angleterre *de nouveau*	1601
Idem "	1604
Dantzick & Thorn	1606
De Venise en	1606, 1612
Royaume D'Amura au Japon	1613
Bohême	1618
Moravie	1619
Naples et Pay-Bas	1622
Chine et Inde	1622
Malte	1634
Russie	1676, 1723
Savoie	1729
Portugal	1759
Espagne	1767
Royaume des 2 Siciles	1767
Duché de Parme	1768
Malte *de nouveau*	1768
Rome et toute la chrétienneté	1773
Expulsions partielles ou générales,	—37

P. 157-. . . . Ils (les Jés :) font mourir dans la douleur le cardinal de Tournon, légat du Pape pour constater l'état de leurs missions d'Asie ; ils font craindre un sort aussi cruel à Palafor, chargé par le roi d'Espagne du même emploi en Amérique. . . . Rois par la force et l'adresse au Paraguay, avides des gains du commerce exercé par leurs agents, *disputeurs* éternels, *fauteurs de l'inquisition*, bourreaux des infortunées victimes de Thorn ; après avoir empoisonné quelques années de la vie de Henri 4, après avoir épouvanté ce grand courage, après avoir rejeté l'effet des intentions bienveillantes de Louis 15, et lui avoir fait craindre un éclat, après avoir fait balancer pendant cinq ans entier le génie de Clément 14, ils succombèrent enfin sous la coalition de la plus grande partie des rois d'Europe. . . . Fauteurs de tous les genres de despotismes, en tout temps, en tous lieux, ils *n'ont connu pour les* peuples que des fers, et

autant qu'il sera en eux, ils reviennent pour leur en rapporter. Le roi d'Espagne fit enlever le même jour tous les Jésuites de son Etat, et les fit jeter sur les côtes des Etats du pape. Cet envoi inattendu embarrassa beaucoup Rome où en général on aime mieux recevoir que donner.

P. 166. Clément 13 meurt, contre l'attente de tout le monde le 3 février 1769, la veille du jour indiqué pour le consistoire où devait se traiter l'affaire des griefs des rois de France, d'Espagne et de Naples contre les Jésuites.

Clément 14 aussi mourut d'une manière inattendue et par une cause inconnue, le 22 Sept. 1774, lorsqu'il se préparait à éloigner de Rome les Jésuites, et à renouveler son arrêt contre eux.

P. 201, *Nota.* Plus de 40 censures prononcées par les Universités et Facultés de Théologie d'Anvers, de Bourges, de Rheims, de Paris, de Poitiers, de Louvain, de Cracovie et autres, depuis 1588 jusqu'en 1761.

2o. Plus de 200 censures prononcées par les évêques et archevêques depuis 1554 jusqu'en 1759 ; parmi ces prélats on voit figurer tout ce que l'Eglise gallicane a produit de plus illustre.

3o. 3 censures par des assemblées provinciales du clergé en 1650 et 1660.

4o. 7 censures par les assemblées générales du clergé.

5o. Plus de 80 censures prononcées par décrets de la Cour de Rome, brefs, bulles, lettres apostoliques, depuis 1598 jusqu'en 1762.

P. 233. Pour se rétablir, le Jésuitisme a usé de divers déguisements ; tantôt il a paru sous le nom de paccauristes, tantôt sous celui du Sacré Cœur des Pères de la foi....

P. 234...Homme (le cardinal Fesch) fatal à la France, à sa famille, à lui même, exemple mémorable des dangers qu'entraîne le zèle séparé des lumières. Le cardinal Fesch a été en France le grand promoteur des Jésuites, des religieuses, des petits séminaires. Dans son zèle inconsidéré, il a tout confondu ; et, à la manière des petits esprits et des Italiens, il a placé la religion dans les observances légales et dans les choses monacales ; ces importations italiennes ont toujours été funestes à la France..

P. 236....Libre de se montrer au grand jour, le Jésuitisme a reparu dans les bagages de toutes les contre-révolutions armées rétablissant le despotisme, et cela suffit pour indiquer d'où il vient et où il va.

P. 277....Disons-le hardiment à toutes les familles : " Fermez vos portes aux Jésuites, ou renoncez à l'espoir de la paix."

P. 390. L'auteur traite du monachisme, et dit.... : " Le moine, *monas*, c'est l'homme seul, isolé, séparé du monde ; parmi les

37 ordres (que l'auteur avait comptés jusqu'à l'époque où il écrit), 2 seulement ont marqué dans la famille monacale par de grands travaux littéraires, ou bien afférant d'une autre manière au bien de la société, les *Bénédictins* et les *Jésuites.* L'auteur nie que le monachisme ait été utile à la société, aux lettres.

P. 392. " Auparavant, dit-il, que les bénédictins se mîssent à l'ouvrage, les universités étaient établies partout.

P. 394. Le monachisme, ajoute-t-il, a fait pour la religion comme pour l'espèce humaine ; d'un côté il l'a servie, mais combien ne lui a-t-il pas nui de l'autre ? D'où sont venues presque toutes les hérésies et la réformation ? Qui a abîmé l'empire grec et livré l'Asie et l'Afrique aux Mahométans ? Qui a introduit dans le culte le petit esprit, les pratiques minutieuses ou ridicules ? Qui a propagé, en matière de religion, les doctrines et les procédés sanguinaires ? Qui a allumé les bûchers de l'inquisition, exterminé les Albigeois et froidement égorgé l'Amérique ? Qui a dénaturé la religion en Espagne, en Italie ? Qui a dégradé celle-ci en changeant la charité en mendicité, en appelant une population entière aux vices de l'oisiveté, par l'appât d'une substance sale, mais gratuite ? Le monachisme....

P. 402. Le pape Sixte Quint, qui avait ordonné une visite apostolique de la société des Jésuites, mourut *et d'une mort précipitée*, dit le Pape Clément 16 dans sa bulle de suppression.

***

On m'adresse les questions suivantes :

"Est-il vrai que tout dernièrement, à l'église de Bonsecours, il a été célébré une messe (grande) à la demande de certains actionnaires dans une entreprise de mine de fer ou autre minerai, entreprise plus ou moins malade, qu'on voulait réhabiliter en la mettant sous le patronage tout spécial et l'invocation *du grand St. Joseph ?* Est-il vrai que les actionnaires assistaient en corps à cette solennité, leur président en tête, qu'on a dû être surpris de voir dans cette galère ?"

Je ne sais pas si cela est vrai ou non. Je ne puis pas assister à toutes les messes qui ont lieu, grandes et petites. Il y en a tant !

Mais je puis répondre toutefois que si l'entreprise en question est bien malade, elle n'en a pas pour trois mois à vivre, pour peu qu'elle continue de s'adresser à saint Joseph.

Ce saint-là n'aime pas à se mêler des affaires des autres. C'est prouvé.

***

CORRESPONDANCE

Lowell, 28 Février 1869.

Monsieur,

Etant un ami de la lumière, permettez que je dépose ma quote-part d'huile dans votre aimable *Lanterne.*

La lecture de votre enfant bien-aimé, comme vous l'appelez à bon droit, me fait voir comment en Canada il faut que MM. les prêtres s'y prennent pour extorquer les dollars des pauvres gens de ce pays. Là les saints cirés et les bénédictions papales font un effet admirable. Ici, la classe canadienne étant en contact avec un peuple qui rit de tout cela, les saints en cire et les oraisons du Saint-Père feraient un mauvais effet ; alors il leur faut recourir à d'autres expédients. Mais la sagacité d'un bon père oblat, tel que le révérendissime Garant, a trouvé un magnifique moyen pour arriver à ce but. Le voici : " Mes chers frères, leur dit-il un jour au prône, il faut que nous fassions quelque chose au bénéfice de notre église naissante de Lowell. J'ai donc résolu que nous aurions un festin dans ce but, et aujourd'hui, après vêpres, les dames et demoiselles se réuniront ici et choisiront un certain nombre d'entre elles pour préparer les tables et quêter pour l'achat des comestibles."

Ce qui fut dit fut fait : les quêteuses furent élues parmi les bonnes brebis : " Voici, dit M. le révérendissime, comment se feront les choses. Nous chargerons vingt-cinq centins pour l'entrée et ensuite tel prix pour un morceau de pâté, tel autre pour une dragée, tel autre pour une orange, etc." Voilà comment ce bon pasteur tondait trois fois ses moutons dans le même printemps : d'abord par une quête, ensuite par le prix d'admission et, enfin, par le prix de chaque bouchée qu'il leur était agréable de prendre.

Mais quoique tondus trois fois pour la même chose, le pasteur s'aperçut qu'il leur restait encore un peu de laine ; il résolut de tout avoir, et voici ce qu'il imagina pour leur enlever leurs derniers dix centins. C'était une pêche à la ligne.

" Mais, me direz-vous, comment peut-on pêcher à la ligne dans une salle ou il n'y a ni eau ni poisson ?" Non il n'y avait pas d'eau, mais il y avait du cidre et de la bière, quoique M. Garant prêche la tempérance. Voici en quoi consistait cette pêche.

Différentes bagatelles se trouvaient dans une boîte placée de manière que le pêcheur ne pût en apercevoir le contenu. On promenait alors l'hameçon dans cette boîte et on le retirait le plus souvent nu, et, accrochait-il quelque chose, l'objet était encore bien au-dessous du prix du coup de ligne. Cependant le bon curé ne se montrait pas trop exigeant et ne demandait que dix centins du coup.

C'est ainsi que l'on cultive ici la bourse des *bons canadiens.* Pour terminer la soirée on donnait pour dessert des exercices tels qu'on en voit dans les cirques ; culbutes et autres..... C'est la deuxième représentation de ce genre depuis l'installation à Lowell du rév.

Garant ; nous attendons la troisième prochainement, car il paraît qu'il fait son affaire admirablement de cette façon-là. C'est toujours au profit de son église, comprenez-le bien.

Cependant l'apparition des nouveaux achats n'a pas eu lieu encore et je commence à en désespérer. Il est bon que vous sachiez que tout cela se fait dans le soubassement de l'église. La profanation du lieu saint n'est qu'un petit péché bien véniel dès lors qu'il porte bénéfice aux marchands de bénédictions. Cependant je crois que si le Christ revenait une seconde fois sur la terre, il lui faudrait de nouveau s'armer de son fouet pour chasser ceux qui changent ainsi son temple en cirque et en restaurant.

Je suis sincèrement

Votre tout dévoué,

UN AMI DE LA LUMIÈRE.

***

CARÊME

Le carême n'est pas particulier aux chrétiens. Les Indous, adorateurs de Brahma, ont, depuis la plus haute antiquité, des pratiques analogues. Le magisme, religion des Perses, prescrit des jeûnes et des abstinences. Le boudhisme, qui est établi depuis plus de mille ans avant notre ère et qui régit 200 millions d'habitants dans la Mongolie, le Thibet, la Corée, la Chine, le Japon, offre non seulement en ce point, mais encore en beaucoup d'autres, une grande similitude avec la discipline chrétienne. On s'accorde généralement à reconnaître que le carême répond à une coutume universelle, introduite par les législateurs religieux, soit pour habituer l'homme à exercer l'empire sur lui même, soit dans l'intérêt de sa santé, soit aussi pour la conservation de certains animaux à l'époque de leurs amours.

Au concile de Nicée, le carême est, pour la première fois, l'objet d'une disposition légale de la part de l'Eglise. Ce n'est pas qu'on l'ait institué alors ; au contraire, l'assemblée des évêques le reconnaît comme établi généralement et depuis longtemps. De l'avis de plusieurs Pères, le carême est d'institution apostolique, c'est-à-dire rapporté aux apôtres à cause de son ancienneté et de l'incertitude où l'on était de son origine. On le considère aussi comme une imitation du jeûne de Jésus-Christ dans le désert. Primitivement, dans l'Eglise latine, le carême paraît n'avoir été que de trente-six jours, bien qu'il soit désigné sous le nom de *tessarakostê* (quarantaine) par le concile de Nicée. Ce ne fut que vers le IXe siècle que le jeûne de quarante jours fut observé d'une manière générale et précise. En Orient, le carême commençait sept semaines avant Pâques, mais il n'était obligatoire que cinq jours chaque semaine, et dans certaines contrées il se réduisit de beaucoup. L'Eglise grecque a toujours prescrit une abstinence plus rigoureuse que l'Eglise latine. Elle défend l'usage des œufs, du poisson, du laitage et de l'huile. La propension des Orientaux à se montrer plus austères dans l'observance du

carême est très remarquable. Soit disposition religieuse, soit influence de tempérament et de climat, ils furent de tout temps plus contemplatifs que les Occidentaux, et, chez eux, l'abstinence et la méditation semblent inséparables. Outre le carême de Pâques, il leur arriva d'en observer quatre autres de sept jours chacun : celui des Apôtres, celui de l'Assomption, celui de Noël et celui de la Transfiguration. Leurs moines en ajoutaient un cinquième et un sixième.

Cependant il faut rappeler aussi que les premiers moines latins eurent jusqu'à trois carêmes de quarante jours, à différentes époques de l'année. Les prescriptions de l'Eglise ne se bornaient pas seulemnt à l'abstinence de la chair et du vin, et à un unique repas après vêpres vers cinq ou six heures du soir, elles s'étendaient à tout ce qui pouvait être l'objet d'une satisfaction physique, à toutes les commodités de la vie. Il fallait se priver de sommeil, de récréations, de promenades, de visites, de conversations, s'abstenir d'un acte quelconque qui, procurant une douceur, un soulagement, eût été contraire à l'esprit de mortification et de pénitence. Le bain, si nécessaire dans un temps où l'usage du linge n'existait pas, était interdit avec tout le reste. La continence était recommandée d'une manière expresse aux personnes mariées, et c'est de là que vient la défense, qui subsiste encore aujourd'hui, de célébrer des mariages pendant le carême.

Il est impossible de ne pas être frappé du caractère de cette sévère discipline. Hostile à la chair, impitoyable pour les instincts végétatifs de l'homme, elle cherchait à donner à l'esprit sur le corps la domination la plus absolue. Le monde païen avait péché par l'excès contraire. Pour la formation d'une société nouvelle et de mœurs meilleures, il était sans doute nécessaire qu'une rude épreuve de ce genre vengeât l'esprit de la matière et élevât une partie du genre humain bien au-dessus du niveau moral des sociétés polythéistes de l'antiquité. Le carême devint peu à peu moins rigide. Il fallait qu'il fût tièdement observé à l'époque de Charlemagne, pour que ce prince trouvât nécessaire d'introduire alors la peine capitale contre la violation, par mépris, de cette partie de la discipline religieuse. Au XIIe siècle, l'usage était déjà de ne pas attendre jusqu'au soir pour manger ; le repas fut insensiblement avancé jusqu'à midi. La *collation*, ou petit souper, fut empruntée aux religieux, qui, après avoir assisté le soir à la lecture des conférences des Pères, appelées *collationes*, buvaient, les jours de jeûne seulement, un peu d'eau ou de vin. Sous ce nom modeste on finit par faire un second repas complet. Depuis longtemps les évêques accordent la permission de faire gras certains jours de la semaine à tous les habitants de leurs diocèses et des dispenses particulières de jeûne et d'abstinence aux malades et aux infirmes. Aujourd'hui le régime sec, la *xérophagie*, comme on disait anciennement dans l'Eglise, serait souvent un véritable suicide pour tant de gens qui ont besoin de toutes leurs forces pour travailler, et à qui les privations les plus dures s'imposent assez d'elles mêmes.

Buchet Cublize

LA LANTERNE

N° 23

Lundi, 14 Mars.

Ce que je ne comprends pas, c'est que malgré la neuvaine de saint François-Xavier, malgré l'installation de sainte Irène et de saint Félix, chacun dans un autel de Notre-Dame, malgré l'arrivée à Rome de l'évêque Bourget, malgré les prières innombrables qui se disent depuis un mois dans tout le Canada, les tempêtes de neige redoublent de violence et menacent de nous ensevelir tout à fait avant que le printemps n'arrive.

Il faut que les pénitents et pénitentes n'aient pas confessé tous leurs péchés, et Dieu s'en venge en bloquant le Grand Tronc sur toutes les voies ferrées du Canada.

Je ne vois pas d'autre manière d'expliquer le déchaînement furieux des ouragans.

***

Sainte Irène et saint Félix sont deux gentils petits saints, bien cirés, bien pomponnés, bien astiqués ; ils ont chacun un trou dans la gorge et de jolies petites mains ; mais ils sont exigeants en diable.

Figurez-vous qu'ils ont fait dire à l'abbé Picard, dans la chaire de Notre-Dame, que ceux qui ne donneraient rien à la quête qui serait faite pour leur acheter une nouvelle parure, perdraient toutes les grâces de la neuvaine ! Cependant, ils sont depuis quinze jours l'objet d'une adoration perpétuelle. Je suis allé contempler de mes yeux attendris la dévotion touchante qu'on leur témoigne, et je n'aurais jamais cru qu'avec une si grande jeunesse, ils eussent un esprit d'exploitation si merveilleusement développé.

Quand on est saint, il est vrai, on se transforme à discrétion et l'on prend vite les habitudes du pays où l'on se trouve.

***

Le monde va-t-il être couvert d'un nouveau déluge ? Tout porte à le croire.

En Canada, il y a quinze pieds de neige entassés sur le sol. Dans la Californie, dans la Louisiane, dans l'Amérique Centrale, il tombe depuis un mois des pluies torrentielles ; tous les travaux agricoles sont abandonnés.

On aurait bien dû nous prévenir trois cents ans d'avance, ce n'était pas de trop pour construire une arche capable de loger toutes les bêtes du Canada.

Le *Nouveau-Monde*, la *Minerve* et *L'Ordre* trouveront toujours à se loger, sans qu'il leur en coûte rien.

La presse religieuse sera surabondamment représentée ; mais que deviendra le commun du troupeau ?

J'ose encore espérer dans la clémence du Seigneur. Il ne voudra pas, non, il ne voudra pas qu'un nouveau déluge arrive avant que M. Cartier n'ait conclu son achat de la baie d'Hudson, ou qu'il soit fait lord.

***

Le Grand-Tronc met juste quinze jours à faire le trajet de Montréal à St-Jean, distance de 30 milles.

Il est à supposer dès lors que les trains du chemin de fer intercolonial mettront au moins six mois à se rendre de Québec à Halifax.

Vous partez d'ici le premier janvier, avec un *casque*, des mocassins et un *capot* de buffle, et vous arrivez à Halifax le 1er juillet, comme une tinette de beurre fondu.

On a tous les agréments possibles sous la confédération.

***

Ce chemin de fer intercolonial coûtera 120 millions de dollars, attendu que les contrats ont été faits pour six millions ; il coûtera en outre trois à quatre millions par année pour son entretien et il rapportera.....des malles expédiées depuis six mois.

L'été, il sera complètement inutile.

Donc, il ne faut pas parler de l'annexion.

***

M. Bellingham, tory *de la vieille roche*—tous les torys sont de la vieille roche—admet que si nous ne sommes pas annexés aux Etats-Unis, avant cinq ans il n'y aura plus que des affamés en Canada, mais qu'il vaut mieux mourir de faim et rester colons que de prendre de bons dîners et d'être des hommes libres.

J'admire ce noble désintéressement et ce patriotisme qui défie les coliques.

Mais comme il n'y a pas que des vieilles roches en Canada, qu'il s'y trouve aussi des hommes, et que ces hommes-là ont un ventre, je ne vois pas ce qu'il ont à gagner à le tenir vide.

Il est vrai qu'ils restent loyaux. Cela compense tout, je l'admets.

Nous payons cher ce plus beau des titres, puisque, depuis cinquante ans, il a fait fuir à peu près six cent mille canadiens, et qu'il en fait fuir encore deux à trois mille par semaine.

Mais, rendons grâces à Dieu. Il reste encore 1,100,000 âmes à mourir de faim dans notre jeune et beau pays, favorisé du séjour de quatre saints en cire.

Quand tout ce monde-là sera mort ou parti, alors il sera temps de songer à l'annexion.

***

Il n'y a que les prêtres qui ne quittent pas le Canada. Au contraire.

Les méchantes langues disent que c'est parce qu'ils sont les seuls qui s'y enrichissent.

Mais je n'en crois rien, Ne sont-ils pas en effet les successeurs du Christ qui allait pieds nus ?

Ce serait assez difficile en Canada à cause du froid. Aussi, pour s'acheter des mocassins, les Jésuites ont pris à peu près 200,000 louis à la seule ville de Montréal, les Sulpiciens ont 75,000 louis de revenus, et chaque curé de campagne a en moyennne 300 louis de rente provenant de la dîme.

Mais ils s'en servent pour accomplir de bonnes œuvres : ainsi, ils ne laissent pas échapper une occasion de faire des quêtes pour la gloire de Dieu.

***

Moi, j'aime les Frères de la Doctrine Chrétienne—ça s'appelle *de la doctrine chrétienne.*

Ils se dévouent à l'instruction des enfants.

Depuis trois mois j'ai eu l'occasion de voir une vingtaine de leurs élèves qui ont été instruits par eux pendant plusieurs années.

Pas un seul ne savait écrire, et quinze ne comprenaient pas l'écriture.

Ces enfants sont instruits à ignorer. Telle est la perfection de l'art.

***

Ce que j'aime aussi, ce sont les Sœurs Grises.

Voilà des femmes qui rendent des services réels.

Les hommes faits quittent le Canada ; les enfants confiés aux Sœurs Grises meurent comme des mouches.

Si vous leur demandez la raison de cette effrayante mortalité, elles vous répondent : " Ne sont-ils pas bien plus heureux dans le ciel ?.. "

Mais si je veux que mon enfant meure, je n'ai qu'à le laisser sur le chemin, tout nu, par un froid de trente-six degrés, il mourra presque aussi vite qu'entre vos mains.

Les Sœurs Grises doivent avoir un secret pour faire mourir les enfants. Sur 749 enfants qui furent déposés chez elles il y a deux ans, il n'en reste plus qu'une cinquantaine en vie.

Qu'ils doivent déplorer leur sort, s'ils ne sont pas devenus complètement idiots à force de mauvais traitements !

Il m'a été fait des révélations émouvantes au sujet de certains petits êtres qui ont été déposés chez les Sœurs Grises.

Dès que je serai libre de les dévoiler, on voudra bien croire que je m'empresserai de le faire.

***

Une nouvelle incroyable est venue fondre sur nous la semaine dernière.

Les journaux rapportaient—excepté le *Nouveau-Monde* qui ne rapporte que ce qui se passe dans le purgatoire—les journaux rapportaient, dis-je, que M. Stewart, le millionnaire de New-York, nommé secrétaire du Trésor par Grant, avait vu s'élever une objection à l'exercice de ses fonctions nouvelles.

Une loi des Etats-Unis, loi fort sage, déclare incapable d'être sécretaire du Trésor tout homme qui a des intérêts dans un commerce quelconque.

Alors, on vit M. Stewart, qui tire de son immense négoce un bénéfice de plusieurs millions par année, offrir de consacrer ce bénéfice tout entier à des œuvres charitables.

Mais la loi était positive, et M. Stewart dût donner sa démission.

***

Quel est donc ce pays étrange dont les institutions inspirent à ses citoyens de pareilles résolutions ?

C'est le pays des vauriens Yankees où l'on ne connaît ni lois ni mœurs, où l'on foule aux pieds la religion, excepté toutefois les magnifiques temples catholiques construits surtout avec l'argent des protestants.

C'est le pays des républicains, race d'hommes endiablés qui, aussitôt qu'ils deviennent riches, luttent entre eux à qui donnera le plus d'argent aux écoles et aux institutions publiques.

C'est le pays que les nations envient, qui fait l'admiration des hommes, mais qu'en échange le *Nouveau-Monde* conspue..... On ne peut pas tout avoir.

C'est le pays enfin auquel il serait honteux pour nous d'être annexés, parce que nous sommes si grands, si grands dans notre coquille, que nous faisons comme l'huître qui, tranquillement clouée sur la plage, défie les flots de la mer la plus courroucée.

Nous, nous avons des zouaves pontificaux, des Frères de la doctrine chrétienne, des neuvaines et des saints cirés, pardieu ! qu'est-ce que l'annexion pourrait nous donner de plus?

***

Les uns diront que nous avons de magnifiques mines de fer et de cuivre inexploitées ; d'autres, que nous avons de puissants cours d'eau qui n'alimentent aucune manufacture ; d'autres, que nous avons des espaces infinis sans culture, sans communications, qu'il est impossible de coloniser ; d'autres, que nous perdons incessamment toute notre population virile, et que les quelques industries qui restent encore sur pied s'effacent de jour en jour : d'autres,.....eh ! ce sont là des lieux communs.

Mais votre âme, mes amis, votre âme, vous n'y pensez donc pas ? Si vous avez le malheur de faire vivre votre famile, vous perdez votre religion. L'abîme est là tout ouvert devant vous, vous voulez vous y jeter !.....

Faites de l'argent en Canada si vous le pouvez, c'est très-bien. Au moins cet argent, vil métal, est donné à l'évêque, aux jesuites, aux curés et aux sœurs, et par là il est purifié. Mais aux Etats-Unis, vous vivrez avec, quelle horreur !

Le bon Dieu n'a qu'un pays au monde où il perçoive encore des rentes, et vous voulez le lui ôter !

Qu'est-ce que ça fait que vous ayez des cours d'eau qui ne servent à rien ? Ces cours d'eau ont été mis là pour couler, voilà tout.

Quand bien même vous auriez des mines !..la belle affaire ! Les mines sont dans la terre, il ne faut pas y toucher. Si Dieu avait voulu qu'elles fussent pour l'homme, il les lui aurait mises dans la poche tout bonnement.

Des industries et des manufactures ! mais quand vous serez sur votre lit de mort, hein !....

Ecoutez le conseil du sage.

" L'univers contient dans son sein une quantité infinie de richesses. Mais Dieu ne prévoyait pas que l'homme voudrait un jour les exploiter.

Donc, si Dieu n'a pas prévu cela, passez-vous en."

***

Je promène mon regard sur notre petite planète errante dans l'immensité.

Cette planète est peuplée par quatorze cents millions d'êtres humains : sur ces quatorze cents millions, il y en a tout au plus 300 millions de catholiques.

Ça ne paie pas.

Dieu a encore fait là une gaucherie.

Je distingue un vaste continent ouvert comme les ailes d'un aigle. Placé entre deux mers profondes, il semble prêt à s'élancer pour les franchir. Il se soulève, son sein fermente, et on le sent qui va prendre son élan. Pour lui l'espace n'est qu'un pas, et le globe que ce qui peut tenir dans sa serre.

Au nord le pôle, au sud le pôle. Il touche par chaque extrémité à l'inconnu. Ici la terre est glacée, là elle bout, plus loin elle s'épanouit dans un éternel printemps.

Tous les climats, toutes les races d'hommes l'habitent. Le dernier venu sur la scène usée du monde, il en refait le berceau et lui prépare un nouvel avenir.

***

C'est l'Amérique, ce jeune faucon qui essaye son vol dans l'infini. Son nid, grand comme le quart du monde, est déjà trop petit pour lui.

Le voyez-vous qui s'élance de New-York à San-Francisco ? Onze cents lieues qu'il va traverser en huit jours, et, de là, d'un seul coup d'aile, atteindre la vieille Asie que bientôt il embrassera !

Que sont aujourd'hui toutes les nations de la terre devant ce colosse enfant ?

Pourquoi le voit-on sans cesse frémissant, insatiable, ignorant du repos, bondissant à travers les obstacles, soulevant toutes les questions, appliquant toutes les idées ? C'est que son sein est le brûlant laboratoire de tous les progrès, c'est qu'il contient la source vive de toutes les libertés qu'il va bientôt répandre sur le monde.

***

Les peuples l'ont pris pour guide et le regardent comme leur flambeau ; chacun de ses actes est une leçon ; et nous, qui allons être entraînés *fatalement* dans sa course avant peu d'années, nous sommes ceux précisément qui l'ignorons le plus.

Nous habitons l'Amérique, et nous n'avons pas la moindre idée de l'Amérique.

Dans les colléges du Canada, on dirait en vérité que l'on considère comme un crime de faire connaître aux élèves l'histoire du grand peuple dont chaque pas est un exemple pour l'humanité.

Tandis que, dans les écoles américaines, il n'y a pas un enfant de douze ans qui ne connaisse la constitution de son pays et n'ait pris l'habitude de parler sur les grands faits et les grandes questions de son histoire, nous, sortis des colléges de prêtres, nous savons à peine quand la guerre de l'indépendance a eu lieu et nous ignorons totalement ce qui l'a suivi depuis près de cent ans.

Eh quoi ! il n'y a pas quinze ans peut-être, un surintendant *de l'instruction publique !* donnait comme son plus beau titre de gloire qu'il n'avait laissé pénétrer dans les écoles canadiennes aucun livre publié aux Etats-Unis ! !

Ce qu'on apprend dans nos colléges, c'est la petite Histoire Sainte, cet inepte compendium des plus ridicules légendes, et un peu de

l'histoire de France de Gabourd, un jésuite qui a introduit, dans un ouvrage qui n'apprend rien, l'art de mentir si merveilleusement développé par ses confrères.

***

Il paraît qu'un des nouveaux dogmes qu'on proclamera au prochain concile œcuménique sera *l'infaillibilité du Pape.*

Enfin ! il était temps. Depuis dix-huit cents ans que le christianisme est établi, on avait toujours tardé à proclamer cette vérité indispensable.

Jusqu'à présent les papes s'étaient toujours trompés ; maintenant, on a la certitude qu'ils ne se tromperont plus. Du moins on le croira, c'est tout comme.

Je n'ai pu voir dans l'histoire, ni puis-je voir de nos jours les conciles établir sans cesse de nouveaux dogmes sans faire cette réflexion : l'œuvre du Christ était donc incomplète, n'était qu'une ébauche insignifiante, pour que quatre à cinq cents bonshommes, avec la mître et la crosse, signes d'une profonde sagesse, se croient tenus de se réunir tous les vingt ans pour la retoucher, la refaire et la compléter ?

***

On me communique le fait suivant, avec des preuves d'exactitude:

" Un jeune homme se trouve dans une maison appartenant à l'évêché de Montréal. Il doit quelques mois de son loyer ; il est malade, lui et sa famille, et, sans l'avertir, mais, au contraire, après lui avoir dit " vous pouvez prendre votre temps, " on le fait saisir, et on veut faire vendre ses effets : tout cela au nom de la charité, bien entendu. Le jeune homme va voir les messieurs de l'évêché ; il n'a pas d'argent, et on le met presque à la porte en lui disant que s'il ne paye pas, il va être saisi sans pitié. Tout le monde le reçoit mal, excepté M. F.... qui lui serre un peu les mains et lui dit : " Pauvre enfant, *prie Dieu*, ça me fait bien de la peine de te voir ainsi, mais je ne peux rien y faire."

Quant au petit M. Leblanc, il dit au jeune homme : " Vous êtes pas mal impertinent de venir me troubler quand je vais me mettre au lit : payez, je ne puis attendre davantage, et allez-vous en."

***

L'impitoyable cruauté des successeurs du Christ, lorsqu'il s'agit d'argent, s'explique très facilement.

Ils sont logiques. Dès lors qu'ils prêchent le mépris des biens de la terre, il s'en suit qu'ils doivent chercher à vous en dépouiller le plus possible.

Mais ils joignent à ce motif selon le cœur de Dieu des raisons toutes terrestres, dont une que voici.

Convaincus qu'il ne leur reste plus guère à accaparer aujourd'hui, qu'ils ont enlevé au peuple à peu près tout ce que peut rapporter l'imposture la plus cynique et l'exploitation la plus dévergondée, ils deviennent féroces pour les quelques miettes qu'ils peuvent encore saisir au passage.

Ils savent de plus qu'ils n'en ont pas pour longtemps, que rien n'est plus près de la ruine que l'excès, que la corruption effrayante de la cour papale, des abbés, des moines et des religieuses brisait tous les freins au moment même où éclata la Réforme, que le clergé de France était saturé de voluptés, de richesses, d'orgueil et d'enivrante omnipotence, lorsque 89 passa comme un éclair dans toutes ces horreurs entassées, ils savent tout cela et ils se dépêchent.

De même le père Claret savait très-bien ce qui attendait sa royale pénitente Isabelle II, et il entassait, et la reine elle-même multipliait ses coupons de rentes des banques d'Angleterre.

Si elle n'a plus de trône, elle a du moins des millions, et avec ces millions elle pourra longtemps encore entretenir la réaction en Espagne comme François II l'a fait à Naples.

Nos évêques, nos chanoines, nos prêtres et nos nonnes, qui regardent l'avenir avec une terreur instinctive, réalisent à la hâte leurs derniers gros sous, afin de rester au moins millionnaires lorsqu'ils ne pourront plus être charlatans.

***

Lundi prochain aura lieu à la salle de l'Institut-Canadien la bénédiction solennelle des vélocipèdes, faite en l'absence de l'évêque de Montréal, par l'abbé Daniel, prédicateur à Notre-Dame, qui a fait un livre intitulé :

HISTOIRE DU CANADA

Sur les principaux personnages

DU PAYS

Pendant que cette bénédiction aura lieu, les vélocipèdes devront se tenir debout tout seuls sans manifester leur émotion, dans un saint recueillement, et au mot *Ainsi soit-il* prononcé par le docte abbé, ils s'élanceront avec une ardeur digne d'une meilleure cause, pour faire sans retard l'essai des nouvelles grâces qui leur ont été conférées.

La cérémonie finie, chacun témoignera avec empressement aux vélocipèdes l'admiration que lui inspire leur bonne conduite, et les félicitera du bonheur inouï dont ils ont le glorieux privilége ; puis la foule défilera au chant des cantiques sacrés : " *A facie dei Danielis velocipedes exultaverunt sicut arietes, et colles sicut agni velocipedum.*"

***

On vient de bénir à Rome les chevaux, les moutons et les ânes ayant à leur tête l'évêque de Montréal que son émotion étouffait, et qui n'arrivait que de temps à autre à faire entendre ces mots entrecoupés, mais sympathiques : " Révérendissimes bêtes.... Chères ouailles...."

Je ne puis mieux faire, pour donner une idée de cette cérémonie, que de reproduire un passage d'une lettre adressée au *Franco-Canadien* par un zouave pontifical, et que le *Nouveau-Monde* a pris la peine de reproduire dans ses colonnes, comme s'il avait besoin d'aller chercher ailleurs des platitudes et des bouffonneries à désarticuler le lecteur.

Je dois dire pour ma part qu'en lisant cet amas d'inepties propres à arrêter court un troupeau de buffles au grand galop, j'ai eu d'affreuses attaques de nerfs qui durent encore après trois jours ; je vais m'en guérir en vous les passant, chers abonnés.

Ecoutez-moi ça.

" Oui, à Rome on bénit les chevaux et avec grande pompe par dessus le marché.

" C'est le jour de la saint Antoine que s'accomplit cette cérémonie. Comme *tout ce qui touche à la religion*, cet acte revêt un caractère de grandeur et de dignité qui nous étonne, nous étrangers, qui ne sommes pas accoutumés à ces pratiques *pieuses et pleines d'intelligence.* Tous les cochers de Rome veulent faire bénir leurs chevaux, les mules du pape elles-mêmes viennent les premières recevoir cette bénédiction. (Pour donner le bon exemple.)

On couvre de fleurs ces pauvres bêtes sans intelligence, et c'est avec la parure la plus brillante et la plus riche possible qu'on les mène sur la place de l'église Saint-Antoine, où un prêtre revêtu du surplis, de l'étole et de la chape, récite les prières accoutumées de la bénédiction. Les protestants, quelques uns du moins, trouvent cela ridicule ; ils y voient de la bigoterie, de la superstition. Les Romains les laissent dire et n'en sont que plus fermes dans leur croyance à l'efficacité de cette bénédiction. Le fait est qu'à Rome *où tout prête aux accidents*, il n'en arrive presque jamais. On en conclut, non sans raison, que la bénédiction de saint Antoine a d'excellents effets.

De la bénédiction des chevaux passer à celle des agneaux est, ce me semble, une *transition fort naturelle*, et en cela, on ne me reprochera pas de manquer d'ordre.

C'est le 21 janvier, fête de sainte Agnès, qu'a eu lieu cette cérémonie vraiment admirable dans *sa naïveté touchante.* La charmante église de sainte Agnès hors des murs était littéralement remplie. Pendant que le cardinal Barilli offrait le saint sacrifice de la messe, on s'occupait à la sacristie de deux petits agneaux, on les préparait à les rendre *dignes de l'honneur* qui les attendait.

Les curieux allaient voir ces belles petites bêtes dont la toison plus blanche que la neige de nos montagnes doit servir à confectionner le *pallium*, insigne de la juridiction archiépiscopale. Jamais mortel ne reçut plus de caresses dans toute sa vie que ces deux petits

moutons n'en reçurent dans une heure. Les mains délicates et blanches de la Romaine à l'œil brillant, de l'Allemande au regard langoureux, de l'Américaine à l'air insouciant, de la belle Anglaise à la blonde chevelure, toutes ces mains innocentes passèrent successivement sur le dos de ces deux petits princes qui, tout émerveillés de tant de politesse et ne sachant comment remercier ces estimables demoiselles, remuaient *la*.....(oui on comprend ; c'est ce que les dévots " aux petits manteaux " remuent si souvent) et faisaient entendre ce cri si vibrant des *gens* de leur espèce, (et de votre espèce) mais !....."

***

Je me suis rendu hier au bazar de la *Maison Protestante d'Industrie et de Refuge.*

Là, j'ai appris de la bouche d'une des charmantes dames patronesses ce fait incroyable pour un catholique.

La Maison d'Industrie a été fondée pour donner de l'ouvrage aux pauvres. Cet ouvrage leur est payé *le double* de ce qu'ils en auraient d'un négociant ou d'un industriel. Tous les ans, les articles confectionnés par les pauvres sont mis en vente à un bazar, et le produit sert à acheter de nouveaux objets que les pauvres reviendront prendre pour les travailler.

J'ai songé de suite aux Sœurs de la Providence qui, non seulement privent les pauvres femmes et filles du peuple de l'ouvrage qu'elles trouveraient dans les magasins, mais encore les forcent à venir en chercher chez elles et leur paient DEUX SOUS ET DEMI par jour, pour travailler *de 7 heures du matin à 6 heures du soir.*

Ainsi, la Maison d'Industrie, protestante, paie aux pauvres un prix beaucoup plus élevé que celui qu'ils recevraient dans les magasins, et par là encourage le travail.

Les Sœurs de la Providence les paient un prix infiniment au-dessous de celui qu'ils recevraient des patrons, un prix dérisoire qui est plutôt une aumône, et par là encouragent la mendicité.

Il est vrai que les bonnes sœurs de la Providence parlent beaucoup du paradis à leurs pauvres en leur donnant deux sous et demi par jour ; la Maison d'Industrie se contente d'épargner aux siens la prostitution et les vices dégradants de la misère.

Il est impossible que les protestants soient sauvés s'ils continuent d'agir de la sorte.

***

UN IN PACE EN 1869

Je lis dans la *Chronique* de Louvain :

" Non loin de Louvain, hors de la Porte de Bruxelles, se trouve un couvent. Pour un motif odieux, il a plu à la supérieure de ce couvent de faire enfermer dans un cachot souterrain, sorte de cave

humide et malsaine, une des religieuses de la communauté. Quand je dis une religieuse, je devrais dire six religieuses, car elles étaient six en effet odieusement séquestrées, quand la police est arrivée ; mais une seule est en cause dans l'histoire que je raconte.

" Cette nonne, appartenant à l'une des premières familles de Louvain,—dont nous tairons provisoirement le nom,—cette nonne, désespérée de la dure captivité qu'elle subissait, parvint, il y a quelques jours, à faire connaître à son beau-frère la situation où elle se trouvait.

" Le soupirail, qui donnait un peu de jour à son cachot, s'ouvrait sur le jardin où un homme travaillait. Elle attira l'attention de cet homme, parvint à l'attendrir, obtint de lui qu'il lui passât de quoi écrire et qu'il se chargeât de faire parvenir à son adresse une lettre qu'elle écrivit.

" Au reçu de cette lettre, M. X...., le beau-frère de la recluse, se rendit immédiatement au couvent et demanda à la supérieure à voir la sœur X.

" On lui répondit que la sœur X était en retraite et qu'on ne pouvait la voir.

"—Je repasserai, répondit simplement M. X....

" Il revint en effet trois heures après, mais il se fit accompagner par un personnage qui, provisoirement, resta dehors.

" Il demanda encore à voir sa sœur.

"— Je vous ai dit, monsieur," répondit la supérieure, "qu'elle est en retraite. Il est impossible que vous la voyiez."

" Telle fut la réponse de la supérieure, réponse faite avec une nuance d'humeur.

" M. X.....sortit et rentra bientôt, renouvelant sa demande.

" La supérieure, inquiète de cette insistance et visiblement troublée, balbutia quelques paroles ; mais M. X..... y coupa court en ouvrant la porte et faisant entrer le commissaire de police.

" On descendit à la cave et on y fit descendre la supérieure qui avait totalement perdu la tête. On fit ouvrir le cachot où, depuis plusieurs jours, gémissait la prisonnière. Ce fut elle alors qui indiqua le cachot où cinq de ses compagnes étaient enfermées; on délivra les pauvres filles, qui n'eurent rien de plus pressé que de profiter de la présence du commissaire pour s'échapper du couvent et retourner dans leurs familles.

" Un procès va être intenté à la superieure, et ce procès promet des révélations piquantes.

" Savez-vous pourquoi les nonnes en question avaient été enfermées ? Parce qu'elles avaient refusé d'engager leurs signatures en vue de fournir à la supérieure de l'argent, dont ella a, paraît-il, un continuel besoin ; ce que l'on explique par des motifs que nous ne voulons pas rapporter."

Fin de la LANTERNE

ANNEXE

Lorsque je revins de France, en 1862, après y avoir passé six années pour refaire entièrement le cours d'études que j'avais suivi dans nos colléges, ce qui était impérieusement nécessaire, si je voulais apprendre quelque chose, je fus effrayé de l'ignorance générale de mes compatriotes, de la perversion de l'esprit public que j'attribuais sûrement à l'éducation et à la domination cléricales. Ce fut alors que j'écrivis, en 1863, un pamphlet auquel je donnai le nom de "LETTRES SUR LA CANADA, ETUDE SOCIALE." Ce pamphlet ne fut tiré qu'à 200 exemplaires et resta généralement inconnu, si ce n'est de quelques dizaines d'amis qui partageaint mes idées. Il n'était composé que de trois "Lettres;" c'est la deuxième de ces Lettres que je demande au lecteur la permission d'exhumer ici, parce que je la considère comme un appendice naturel de la *Lanterne*, et qu'elle fera voir de quelle conviction absolue j'ai été pénétré dès le premier jour, conviction que j'ai toujours défendue et que j'ai essayé de faire triompher à diverses époques de ma vie à jamais mémorables pour moi.

LETTRES SUR LE CANADA

ETUDE SOCIALE

DEUXIÈME LETTRE

24 Mai, 1863.

Hier je me promenais silencieusement sur la plateforme de Québec, qui domine les remparts de la ville, et d'où l'on embrasse d'un seul regard le panorama peut-être le plus grandiose et le plus magnifique, sous tous ses aspects, qu'il y ait au monde. C'est la promenade favorite, le rendez-vous général de toute la population. Parfumée de jardins à sa droite, assise sur des rochers abruptes où paissent les chèvres, dominant le fleuve, inondée de la lumière et du souffle pur de ce ciel serein qui reflète au loin dans l'horizon des teintes blanches et rosées, répercutant parfois comme un écho sonore les bruits confus de la ville qui viennent mourir à ses pieds, quel endroit enchanteur pour la contemplation et la rêverie, et combien l'homme y semble se rapprocher des cieux en voyant comme à ses pieds l'immense nature qui l'environne!

J'étais seul au milieu de la foule ; je regardais tour à tour le vaste ciel où quelques pâles étoiles commençaient à percer, les flots brunis

du Saint-Laurent qui venaient se briser en gerbes phosphorescentes sur les flancs des navires ancrés dans le port, la silhouette sombre et tourmentée de la Pointe Lévis, et, au loin, les vagues sommets des montagnes couchées dans le crépuscule, lorsque j'aperçus venant vers moi une jeune et charmante femme de Québec, Mme d'Estremont, à qui j'avais été présenté, peu de jours après mon arrivée.

"Eh bien, M. le Français, me dit-elle, quel effet vous produit notre petite ville au milieu de cette grande nature? Il doit vous paraître étrange, à vous qui êtes familiarisé avec les chefs-d'œuvre de l'art, de voir qu'on se contente tout simplement ici de ce que Dieu a fait.

— Madame, lui répliquai-je, si Dieu était également prodigue partout, je doute fort que l'homme voulût embellir le moindre détail de l'imposante création; mais Dieu a fait quelque chose de plus beau encore que les grands fleuves et les hautes montagnes, c'est le génie de l'homme qui enfante et multiplie les prodiges là où la nature semble stérile.

— Oh! Oh! de la philosophie, s'écria mon interlocutrice: je ne vous savais pas si raisonneur; mais je vous assure que je ne puis vous suivre sur ce terrain; venez donc chez moi, vous y trouverez M. d'Estremont qui sera enchanté de vous avoir et de vous exposer le genre de philosophie que l'on suit de préférence en Canada."

Il était huit heures du soir; nous nous acheminâmes tout en causant vers la rue qui donne sur les remparts de la ville, et, au bout de cinq minutes, j'étais installé dans un salon élégant où M. d'Estremont ne tarda pas à me rejoindre.

"Je me doute fort, dit-il, que votre séjour parmi nous ne sera pas celui d'un simple touriste qui voyage pour son agrément. Vous ne partirez pas sans avoir quelque idée de nos mœurs, de notre politique, de nos intérêts, de l'esprit général de la population. Depuis quarante ans que je vois le jour en Canada, j'ai acquis quelques idées sur toutes ces choses; me feriez-vous l'honneur de désirer de les connaître, et puis-je contribuer pour quelque chose au bénéfice que vous retirerez de votre voyage?

— Monsieur, lui répondis-je, je suis convaincu de n'avoir jamais une aussi belle occasion de m'instruire sur votre pays, d'autant plus que je dois accomplir mon voyage à la hâte. Incapable de faire moi-même toutes les observations, mon meilleur guide est dans l'expérience de mes hôtes; et si j'ai un desir, c'est de multiplier des entretiens, qui, comme le vôtre, promettent d'être si féconds en renseignements."

Quelques paroles recueillies à droite et à gauche dans diverses conversations m'avaient déjà révélé l'esprit élevé et philosophique de M. d'Estremont. Je résolus d'en faire l'essai et de voir jusqu'à quel point cet homme, qui passait généralement pour être sombre et misantrope, s'ouvrirait devant un étranger dont il n'aurait rien à craindre et qui paraissait si bien disposé à l'entendre. Je lui demandai donc de vouloir bien m'édifier sans restriction, fût-ce même au prix des

choses les plus difficiles à dire, et je lui témoignai toute ma reconnaissance de m'épargner un temps perdu dans des recherches peut-être inutiles.

"Mon ami, reprit-il, vous arrivez ici avec des idées déjà formées sans doute. Veuillez m'excuser ; peut-être même avez-vous le défaut général de tous vos compatriotes qui ne jugent les autres peuples que d'après la France, et ne saisissent pas les différences que des circonstances diverses doivent apporter dans l'esprit de chaque population. Mais ne jetons pas la confusion dans vos idées ; cherchons seulement à les développer en les rattachant par la comparaison."

Je manifestai à mon hôte toute la confiance que j'avais dans la méthode comparative, la plus simple et la plus sûre pour découvrir tous les aspects de la vérité, comme la seule qui puisse véritablement éclairer le jugement.

M. d'Estremont continua ainsi :

"Chaque peuple a des instincts et des mobiles divers. En France, la tendance générale est vers le progrès social, vers une indépendance intellectuelle absolue qui permette à chaque homme de se rendre compte de ses pensées, de ses croyances et de n'admettre d'autre autorité en fait d'opinions que celle de la vérité péniblement acquise et irréfutablement démontrée. C'est là le fruit du libre examen, dont le but est de parvenir à la vérité, au lieu de vouloir la détruire. Une vérité qui n'a pas été étudiée, controversée, soumise à toutes les investigations, n'est pas digne d'être appelée telle: elle ne peut servir qu'au vulgaire et aux ignorants qui admettent tout sans rien comprendre et qui n'ont d'autre guide que l'autorité; tandis que la vérité qui naît de l'examen a le noble privilége de s'imposer, même aux esprits les plus sceptiques et aux intelligences éclairées qui l'avaient d'abord combattue.

"Voyez où conduit le manque d'examen ; à admettre comme vraies des choses manifestement fausses, à persévérer dans cette erreur pendant des siècles, comme à propos de la physique d'Aristote et des théories médicales de Galien. De là, tant de préjugés qui s'enracinent dans l'esprit du peuple. L'erreur d'un grand génie croît en prestige avec le temps et multiplie le nombre de ses dupes On craint de contester ce qui est établi depuis des siècles ; en outre, des circonstances dangereuses viennent favoriser et maintenir l'esclavage de l'esprit. Dans les temps d'ignorance, l'autorité s'arme contre les penseurs hardis qui, pour faire taire les doutes incessants qui les poursuivent, et qui, ne pouvant se décider à croire parce que les autres croient, osent chercher la vérité en dehors de la parole du maître ; les craintes continuelles de Copernic, qui ne lui permirent de publier ses œuvres qu'à la fin de sa vie, et l'emprisonnement de Galilée en font preuve. Les premiers essais de la médecine, au sortir de la barbarie du moyen âge, furent traités de sortiléges, et bon nombre d'hommes qui ne cherchaient que la science furent brûlés comme magiciens ;

tant il est vrai que le despotisme redoute la lumière par instinct, de même que l'ignorance la combat par aveuglement.

" Qui ne voit que le défaut d'examen est la négation absolue de toute espèce de progrès, en ce sens qu'il borne fatalement l'esprit humain à un certain nombre de maximes érigées en dogmes, qu'il ne lui permet pas de comprendre, et dont il ne lui permet pas de sortir ; maximes qui n'ont souvent d'autre base que des hypothèses, des conventions et parfois des puérilités qui prennent dans le merveilleux un caractère imposant qui subjugue le vulgaire ? Qui ne voit que c'est le défaut d'examen qui, avant Bacon, a fait peser sur le monde toute la pédanterie encyclopédique de cette prétendue science qui consistait à compiler tous les livres et à rassembler toutes les erreurs dans de gros volumes, plutôt que d'interroger le livre immense de la nature qui eût dévoilé les véritables lois des choses ?.....

—" Mais, Monsieur, fis-je en interrompant M. d'Estremont, et tout étonné de le voir lancé à fond de train dans une argumentation à laquelle j'étais loin de m'attendre, il me semble que vous parlez là de choses admises par tout le monde ; il y a longtemps que le libre examen est reconnu comme l'instrument essentiel du développement de la raison et du progrès de la science.

—" Reconnu ! s'écria-t-il, reconnu partout, oui, reconnu depuis longtemps, oui, mais non encore reconnu ici, en Canada, chez nous qui nous appelons les descendants de ce peuple que la science et les lumières, c'est-à-dire le libre examen, ont placé à la tête de tous les autres ; chez nous qui sommes à côté de cette grande république qui a tout osé et tout accompli parce qu'elle était libre ; chez nous qui recevons de toutes parts les vents du progrès, et qui, malgré cela, croupissons dans la plus honteuse ignorance et la plus servile sujétion à un pouvoir occulte que personne ne peut définir, mais que l'on sent partout et qui pèse sur toutes les têtes, comme ces despotes de l'Asie qui, sur leur passage, font courber tous les fronts dans la poussière."

Je demeurais interdit ; tout un monde rempli de mystères surgissait devant moi ; ce pouvoir occulte, que pouvait-il être ? je le demandai comme en tremblant à mon interlocuteur.

—" Ce pouvoir, reprit-il, ce pouvoir qui est pour vous une énigme, est pour nous une épouvantable réalité. Vous le cherchez, et il est devant vous, il est derrière vous, il est à côté de vous ; il a comme une oreille dans tous les murs, il ne craint pas même d'envahir votre maison.... hélas ! souvent nous n'avons même pas le bonheur de nous réfugier dans le sein de notre famille contre la haine et le fanatisme dont il poursuit partout ceux qui, comme moi, veulent penser et agir librement.

" Vous êtes français, continua-t-il en haussant la voix, vous croyez à l'avenir, au progrès, à l'ascendant bienfaisant et lumineux de la raison ; vous croyez à la fraternité des hommes, vous vous dites : Un jour viendra où tous les peuples s'embrasseront devant un Dieu

autre que le dieu des batailles et des enfers ; vous avez foi dans la science qui prépare ce glorieux avenir, vous voulez détruire les préjugés qui l'arrêtent, ah ! fuyez, fuyez vite sous le soleil de votre patrie, et n'attendez pas en demeurant avec nous que vous soyez victime peut-être de ce pouvoir terrible dont je vous parle et que je n'ose vous nommer....

" Voulez-vous que je vous dise encore, " reprit tout à coup M. d'Estremont, comme emporté par un flot d'idées sombres qui se précipitaient dans sa tête, "il n'y a pas un homme, pas un acte, qui soit à l'abri de ce pouvoir. Il tient tout dans sa main ; il fait et défait les fortunes politiques ; il force les ministères à l'ensencer et à le reconnaître parfois comme le seul véritable gouvernement dont ils ne sont que les instruments malheureux. C'est lui qui conduit et maîtrise l'opinion ; tous les ressorts de l'état, toutes les forces publiques il les enchaîne et les pousse à un seul but, la domination sur l'intelligence asservie ; il a deux merveilleux moyens, l'ignorance des masses et la peur chez ceux qui pourraient diriger l'opinion, mais qui ne font que la suivre honteusement, plus serviles en cela que le peuple qui courbe la tête par aveuglement et par impuissance. Tous les hommes convaincus et libres qui veulent s'élever contre lui, il les brise et en fait un fantôme d'épouvante pour le peuple crédule et trompé. Et cependant, vous chercheriez en vain de quelles forces il dispose ; il semble n'avoir aucune action directe ou apparente, mais il conduit tout par l'ascendant d'une pression morale irrésistible. Voulez-vous savoir où est le siége de cette puissance souveraine ? Ouvrez le cœur et le cerveau de tous les canadiens, et vous l'y verrez établie comme un culte, servie comme une divinité.

" Ah ? vous venez voir un peuple jeune, plein de sève et d'avenir; vous venez contempler la majesté des libertés anglaises chez des colons de l'Amérique ; vous venez admirer le spectacle d'un peuple, jouissant à son berceau de tous les droits et de toutes les franchises de l'esprit que les nations d'Europe n'ont conquis qu'après des siècles de luttes et des flots de sang versés....eh bien ! le plus affreux et le plus impitoyable des despotismes règne sur nous à côté de cette constitution, la plus libre et la plus heureuse que les hommes puissent jamais rêver. C'est lui, c'est ce despotisme qui abaisse toutes les intelligences et déprave tous les cœurs, en les armant sans cesse de préjugés et de fanatisme contre la liberté et la raison. C'est lui qui est cause qu'aucune conviction libre et honnête ne puisse se déclarer ouvertement, et que tant d'hommes politiques, par la crainte qu'il leur inspire, luttent entre eux de duplicité et de servilisme, préférant dominer avec lui en trompant le peuple, que de se dévouer sans lui en l'éclairant.

" Ah ! vous frémiriez, vous, Français, si je vous disais que le nom de la France, si cher au peuple cananien, que cette nationalité pour laquelle il combat depuis un siècle et qu'il a payée parfois du prix

des échafauds, ne sont, entre les mains de ce pouvoir et des politiciens qu'il façonne à son gré, qu'un moyen d'intrigues et de basses convoitises. Vous frémiriez d'apprendre que ce mot de nationalité, qui renferme toute l'existence d'une race d'hommes, n'est pour eux qu'un hochet avec lequel ils amusent le peuple pour le mieux tromper.

" Ainsi, c'est ce que le peuple a de plus glorieux et de plus cher que l'on prend pour le pervertir ; ce sont ses plus beaux sentiments que l'on dénature, que l'on arme contre lui-même ; on l'abaisse avec ce qu'il y a de plus élevé, on le dégrade avec ce qu'il y a de plus noble dans ses souvenirs. Vous voulez conserver la nationalité ? eh bien ! rendez la digne de l'être. Vous voulez continuer d'être français ? eh bien ! élevez-vous par l'éducation, par l'indépendance de l'esprit, par l'amour du progrès, au niveau de la race anglaise qui vous enveloppe de tous côtés ; enseignez aux enfants l'indépendance du caractère et non la soumission aveugle, faites des hommes qui sachent porter haut et ferme le nom et la gloire de la France ; faites des hommes, vous dis-je, et ne faites pas des mannequins.

" Mais il va y avoir une réaction....et cela peut-être avant longtemps, continua M. d'Estremont avec un accent d'une énergie croissante, et comme si son regard perçait de sombres profondeurs de l'avenir, il y aura une réaction terrible. On ne peut pas éternellement avilir un peuple ; le despotisme clérical se tuera par ses propres abus, et alors, on verra ce qu'on a vu partout, l'impiété surgir à côté du fanatisme religieux, et la religion elle-même tournée en brocantage et livrée à l'exploitation d'esprits vils ou d'audacieux ignorants. "

Le mot de cet énigme redoutable était donc enfin lâché. Je compris tout, et je pensai à la France de Charles IX, de Louis XIV, à l'Espagne de Philippe V, au Mexique de nos jours, à la pauvre Irlande, à toute cette chaîne lugubre de calamités humaines enfantées par l'ignorance et le fanatisme.

M. d'Estremont était devenu tout à coup sombre et rêveur. Il se promenait à grands pas, la tête baissée, parfois faisant un geste d'impatience ou de dédain, parfois relevant la tête comme avec un noble orgueil de ce qu'il venait de dire. Puis soudain, par un de ces mouvements brusques de sa nature impétueuse, s'approchant vivement de moi :

—" Monsieur, me dit-il, moi qui vous parle, je suis profondément chrétien ; et c'est parce que je suis chrétien que je veux que la conscience des hommes soit respectée. Toutes ces choses que j'ose à peine vous dire chez moi, à vous qui êtes étranger, bientôt on les dira en face de tout le peuple. Oh ! il y aura des hommes ici comme ailleurs qui se feront les martyrs de leurs convictions et qui se voueront à la haine publique pour sauver leur patrie ! Je ne vivrai peut-être pas pour voir le fruit de ce généreux dévouement ; mais du moins, je veux être un de ceux qui l'auront préparé ; je veux que ma vie entière soit un holocauste au triomphe de l'avenir ! "

Comment peindre ce que j'éprouvai ? Je regardais cette imposante figure de M. d'Estremont, illuminée par l'enthousiasme, et qui semblait déjà revêtir les splendeurs du martyre politique. Puis, je reportais ma pensée sur le peuple canadien, cet autre martyr si longtemps immolé à l'ambition de ses guides et à leur passion de l'autorité.

Mais tout à coup une idée vint frapper mon cerveau : n'y avait-il rien d'exagéré dans ce sombre tableau d'abjections et de prostitution intellectuelle ? La parole ardente de M. d'Estremont, depuis longtemps comprimée, ne l'avait-elle pas emporté au-delà de sa pensée elle-même ? Etait-il possible qu'il y eût tant d'aveuglement chez un peuple entier, jouissant d'une constitution libre ? Pouvais-je admettre à priori, sans autre témoignage que le dégoût d'un homme intelligent, mais peut-être aveuglé, que le secret de tant de maux fût tout entier dans le despotisme exercé sur les consciences ? N'y avait-il pas d'autres causes ? Des circonstances politiques ou étrangères n'avaient-elles pas influé sur l'esprit et sur la condition sociale du peuple ? Je commençais à douter, mais je ne voulais pas que le doute restât dans mon esprit, à moi qui étais venu chercher la lumière. Je savais du reste que mon hôte, s'il pouvait se laisser entraîner par la passion, cèderait du moins toujours au plaisir de dire la vérité et de se réfuter lui-même, pour rendre hommage à la raison. Je m'adressai à lui sans hésiter ; je lui exposai mes doutes, en l'assurant d'avance que j'ajouterais foi à tout ce qu'il m'apprendrait de plus, quand il devrait corroborer ce qu'il venait de dire.

Il me serra la main avec effusion et continua ainsi : " Je vous remercie de votre confiance. Vous avez raison du reste d'en appeler à mon honnêteté contre les entraînements de mon caractère. Que je suis heureux de trouver quelqu'un qui me comprenne !.... Je vous ai ouvert mon cœur ; il est temps que je vous parle le langage de l'histoire et de l'inflexible impartialité.

" Vous ne devez pas croire, reprit-il, après quelques instants de recueillement, que cet état de choses que je vous révélais tout à l'heure aît toujours duré. Oh non ! il y a eu aussi dans notre histoire une époque grande et mémorable, un temps d'héroisme où les hommes qui guidaient le peuple étaient de vrais patriotes, de sincères et éloquents amis de toutes les libertés humaines. La corruption ne s'était pas encore glissée dans notre sein ; et le clergé, confondu avec les vaincus dans la conquête, était assez porté à les défendre. Alors, les mots de nationalité et de religion étaient prononcés avec respect ; c'étaient de puissants leviers pour soulever le peuple contre ses oppresseurs ; on rappelait nos ancêtres et l'on poussait la jeunesse aux vertus mâles et patriotiques, à la défense de ses droits. Si l'ignorance et la superstition régnaient, du moins on ne les employait pas à un but odieux, à l'asservissement général de la population. On n'avait pas encore appris à corrompre les plus purs instincts du peuple et à flétrir toutes les gloires nationales. Il y avait entre les colons et leurs

chefs sympathie d'idées, d'aspirations, d'espérances ; ils étaient unis pour la poursuite du même but, ils souffraient des mêmes persécutions et se réjouissaient ensemble des rares triomphes qu'obtenaient les libertés populaires. C'était une grande famille dont le clergé était l'âme, les hommes politiques l'instrument, et le peuple l'appui. Aujourd'hui, le clergé, les hommes d'état et le peuple sont séparés ; le premier veut dominer tous les autres, ceux-là le servent par ambition, et celui-ci, privé de ses guides désintéressés, se laisse aller au courant sans savoir où il le conduira.

" Ce fut un jour malheureux où le clergé se sépara des citoyens ; il avait une belle mission à remplir, il la rejeta ; il pouvait éclairer les hommes, il préféra les tenir dans l'obscurité ; il pouvait montrer par le progrès la route à l'indépendance, il aima mieux sacrifier aux idoles de la terre et immoler le peuple à l'appui que lui donnerait la politique des conquérants. Il y a à peu près un demi-siècle, l'évêque Plessis demandait uniquement à la métropole qu'on voulût bien garantir le maintien de la foi catholique en Canada. Dès qu'il l'eût obtenu, et que l'Angleterre vit tous les moyens qu'elle pourrait tirer pour sa domination du prestige que le clergé exerçait sur les masses, le Canada fut perdu. Les prêtres ne demandaient qu'une chose, la religion catholique, et ils abandonnaient tout le reste. Dès lors, ils se joignirent à nos conquérants et poursuivirent de concert avec eux la même œuvre. Ils intervinrent dans la politique et crurent bien faire en y apportant les maximes de la théocratie ; ils n'y virent qu'une chose, l'obéissance passive ; ils n'y recommandèrent qu'une vertu, la loyauté absolue envers l'autorité, c'est à dire, envers la nation qui nous persécutait depuis 50 ans. Ils abjurèrent toute aspiration nationale et ne se vouèrent plus qu'à un seul but auquel ils firent travailler le peuple, la consolidation et l'empire de leur ordre.

" Tout ce qui pouvait indiquer un symptôme d'indépendance, un soupçon de libéralisme, leur devint dès lors antipathique et odieux ; et, plus tard, au nom de cette sujétion honteuse qu'ils recommandaient comme un devoir, ils anathémathisaient les patriotes de " 37, " pendant que nos tyrans les faisaient mourir sur les échafauds.

" En tout temps, ils se sont chargés de l'éducation et l'ont dirigée vers ce seul but, le maintien de leur puissance joint à l'éternelle domination de l'Angleterre.

" En voulez-vous des preuves ? Ils n'admettent dans l'enseignement que des livres prescrits par eux, recommandés par leur ordre, c'est à dire qu'ils n'enseignent à la jeunesse rien en dehors d'un certain ordre d'idées impropre au développement de l'esprit. Tous les divers aspects des choses sont mis de côté ; l'examen approfondi, les indépendantes recherches de la raison qui veut s'éclairer sont condamnés sévèrement. On ne vous rendra pas compte des questions, on vous dira de penser de telle manière, parce que tel auteur aura parlé de cette manière ; il ne faut pas voir si cet auteur a dit vrai, il faut

avant tout que l'esprit obéisse et croie aveuglément. On ne s'occupe pas de savoir si la vérité est en dehors de ce qu'on enseigne ; à quoi servirait la vérité qui renverserait tout cet échafaudage dogmatique ? Il faut la détruire, et, pour cela, on s'armera des armes de la théocratie ; on la déclarera hérétique, impie, absurde. Si l'évidence proteste, la théo ratie protestera contre l'évidence. Pas un philosophe, pas un historien, pas un savant qui ne soit condamné s'il cherche dans les événements d'autres lois que celles de la religion, s'il interroge toutes les sources pour découvrir les véritables causes et s'il explique les révolutions et les progrès de l'esprit par d'autres raisons que l'impiété. Si la pensée s'exerçait, évidemment elle trouverait des aspects nouveaux, elle ferait des comparaisons, elle rattacherait toutes les parties de chaque sujet ; et de l'ensemble de ses recherches naîtrait la vérité : il faut lui dire que tout ce qu'elle découvrira est mensonge, iniquité, blasphême ; il faut lui dire que la raison ne peut mener qu'à l'erreur, et que la science ne peut exister sans la foi. Et la jeunesse, formée dès longtemps à la sainteté de la religion, apportant ses maximes dans tout ce qui existe, repoussera comme une tentative impie toute recherche de la vérité qui ne sera pas appuyée sur elle.

" Et c'est ainsi qu'en ne montrant qu'un seul côté des choses, on parvient à rétrécir et à fausser l'intelligence. Ce qu'on veut, c'est fonder un système qui enveloppe l'esprit dans des maximes infranchissables et qui ne serve qu'à un objet, son propre maintien : de cette manière on gouvernera la société et l'on fera des élèves autant d'instruments dévoués à ce principe. Qu'importe que ce système soit faux et absurde ! " Ne sommes-nous pas les ministres de la religion ? N'avons-nous pas la direction absolue de l'esprit ? Pouvons-nous nous tromper, nous qui parlons au nom de la vérité éternelle ? Ce système n'est-il pas le nôtre ? Devons-nous permettre qu'on l'examine, et l'esprit affranchi serait-il aussi propre à l'obéissance ? "

" Ah ! vous voulez garder l'empire de l'intelligence ; vous voulez être les seuls dépositaires de l'éducation ; voyons vos produits. Vous voulez enseigner, et toutes les grandes œuvres de l'esprit humain, vous les répudiez, vous les flétrissez, vous leur dites anathème. Vous voulez former des citoyens ! Et quel est l'homme, possédant quelques idées vraies de société, d'état, de liberté politique, qui ne les aît pas cherchées en dehors des idées et des études que vous lui imposiez ? Et cependant, tous les grands noms, vous les avez sans cesse à la bouche : religion, vertu, nationalité !

" La religion ! vous en faites un moyen, vous l'abaissez dans les intrigues de secte et de parti. La vertu ! vous la mettez uniquement dans l'asservissement à votre volonté. Osez nier ceci ; je suis, moi, un homme honnête, consciencieux, probe ; je crois à Dieu et aux sublimes enseignements du christianisme ; mais je ne veux pas de votre usurpation de ma conscience, je veux croire au Christ, et non à vous ; je veux chercher la vérité que Dieu lui-même a déclaré difficile à trouver ; mais je ne veux pas que vous, vous l'ayiez trouvée tout-

seuls sans la chercher, et que vous m'imposiez vos erreurs au nom d'une religion que vous ne comprenez pas, n'est-il pas vrai que vous me déclarez impie ?

" Vous voulez former des citoyens, et vous gouvernerez la politique avec des idées de séminariste ! Vous interviendrez dans l'état pour troubler tout ce qui en fait l'harmonie et les bases ! Non, non ; votre système d'éducation et votre système de religion ne feront jamais que des théologiens ignorants et despotiques. Renoncez à faire des citoyens, vous qui ne savez pas la différence entre la politique et la théocratie.

" Et la nationalité ! comment la servez-vous ? N'avez-vous pas dit toujours qu'elle ne pourrait se maintenir sans vous ? Et n'est-ce pas ainsi que vous avez toujours gouverné le peuple à qui sa nationalité est si chère ? Je suis, moi, un patriote dévoué ; j'ai pour la France le culte qu'inspire le respect pour la science et les lumières ; je crois à la diffusion graduelle de la langue et des idées françaises par tout le globe : mais je veux, pour maintenir la nationalité française en Canada, autre chose qu'un troupeau d'hommes asservis ; je veux l'élever pour assurer son triomphe ; je veux éclairer mes compatriotes, pour qu'ils puissent la défendre par tous les moyens ; je veux des hommes au cœur libre et fier qui comprennent ce que c'est que d'être français ; n'est-il pas vrai que vous me déclarez ennemi de la patrie, démagogue, révolutionnaire ?

" Votre éducation est française, soit ; mais les hommes que vous faites, que sont-ils ? Qu'est-ce que c'est que les mots et qu'importe le langage qu'on parle à l'esclave, pourvu qu'on soit obéi ? Votre éducation est française ! et qu'enseignez-vous de la France, notre mère ? Vous enseignez à la maudire : vous enseignez à maudire les grands hommes qui l'ont affranchie, la grande révolution qui l'a placée à la tête du progrès social. Votre éducation est française ! et vous enseignez l'intolérance et le fanatisme, pendant que la France enseigne la liberté de la pensée et le respect des convictions. Quoi ! suffit-il donc, pour que vous donniez une éducation française, de n'en employer que les mots et d'en rejeter toutes les idées ! Vain simulacre, attrait trompeur qui séduit le peuple et donne des forces à tous les misérables politiciens qui exploitent sa crédulité !

" Au lieu de l'amour et de la fraternité, vertus du christianisme, venez entendre prêcher du haut des chaires la haine contre tous ceux qui veulent avoir des opinions libres et s'affranchir de la tyrannie d'un ordre ambitieux. Venez voir comme on endoctrine la jeunesse au moyen de pratiques étroites et abrutissantes : voyez toutes ces institutions, toutes ces associations, vaste fil invisible avec lequel on lie toutes les consciences, vaste réseau organisé pour tenir dans ses mains la pensée et la volonté de tous les hommes. Le clergé est partout, il inspire et contrôle tout, et l'on ne peut penser et vouloir que ce qu'il permettra. Il y a une institution libre et généreuse que l'évêque de Montréal a voulu dominer de la même manière ; (1)

(1) L'Institut Canadien.

et quand il a vu qu'elle ne voulait pas se laisser dominer, il l'a maudite. Tant il est vrai que ce n'est pas le triomphe de la religion qu'il cherche, mais celui de sa domination.

" Je vous disais tantôt que souvent les penseurs libres ne pouvaient trouver de refuge dans le sein même de leurs familles : en voici la preuve. Les jésuites, qui sont devenus les véritables maîtres des familles, ont rempli les villes d'institutions qui sont comme autant de succursales de leur ordre, qui étendent leur influence et la ramifient dans toutes les parties de la société. " Plus nous multiplierons les pratiques religieuses, disent-ils, plus nous paraîtrons servir la religion. La religion étant une chose éternellement sainte, et rien ne servant à l'homme s'il vient à perdre son âme, il est évident que nous ne devons pas laisser à l'esprit le temps de penser à autre chose ; il faut accaparer toutes ses facultés et posséder le cœur de la jeunesse pour sauver son âme, qui, sans nous, irait à la damnation éternelle. Comme un bon chrétien doit penser sans cesse à son salut, il n'y aura jamais trop de confréries pour lui rappeler ce grand objet. Plus on suivra les pratiques religieuses, plus on s'attachera à nous qui les dirigeons ; et plus on s'attachera à nous, plus nous pourrons fonder de confréries. Les cœurs les plus faciles à manier sont ceux des femmes ; avec elles, nous entrons de plain-pied dans la société, nous pénétrons dans les familles ; avec elles pour appui, nous gouvernons ces familles, et ce sera là le premier et le plus grand pas de fait pour parvenir à gouverner l'état. Faisons donc des confréries, répandons-les indéfiniment, attirons-y toutes les jeunes filles ; sachons les captiver surtout par la douceur des moyens et le charme des manières, de sorte que de tout le clergé elles n'aiment et ne veulent entendre que nous. Avec l'empire des femmes, nous aurons vite celui des hommes qui n'est que l'empire des premières, et ainsi nous aurons sauvé la religion. Mais avant tout, ayons l'air constamment humbles, modestes, tenons les mains jointes, les yeux sans cesse tournés vers le ciel, et comme ne faisant tout que pour la plus grande gloire de Dieu. L'apparence de la religion séduit bien plus le vulgaire que la religion elle-même ; mettons donc à profit tous les instincts grossiers du vulgaire."

" Croyez-vous qu'ils se soient arrêtés là ? Pourrait-on posséder le cœur de la société sans en posséder en même temps la vie, le nerf, la force ? Non.

" A côté des confréries, ils ont donc fondé d'autres institutions, et celles-là, ce sont pour les jeunes gens. Là, ils font une propagande acharnée, impitoyable ; ils parlent à des hommes, il faut bien avoir d'autres moyens ; il faut se démasquer un peu et proclamer avec frénésie la nécessité absolue de détruire la raison humaine, ce monstre abominable que Dieu n'a mis en nous que pour nous égarer. " Mais d'abord, disent-ils, faisons voir à la jeunesse tout ce qu'elle peut gagner à nous servir, fortune politique, bonheur de la famille, considération ; intéressons-la par ambition et par intérêt à propager notre influence. Qu'importe qu'elle soit sincère ou non, pourvu qu'elle

nous serve ! Avons-nous besoin qu'elle soit plus sincère que nous ? Qui donc peut sonder les secrets infinis de la Providence, et ne se sert-elle pas souvent d'instruments misérables pour arriver à des fins glorieuses ? "—Et pour aider la Providence, ils ouvrent toutes les écluses à l'intolérance, à l'acharnement sectaire. Ici, ils ne se cachent plus : en avant ! Tenant les femmes par le cœur, les hommes par l'ambition, ils osent tout, ils écrivent tout. Voyez leurs maximes, voyez leur polémique, et reculez d'épouvante.

" Je connais tel jésuite à Montréal qui passe son temps à courir les bureaux, les familles, etc., pour recruter des jeunes gens et les enfouir dans l'Union Catholique. (1) Ah ! vous ne connaissez pas cette institution ! c'est l'antichambre du paradis. " Heureux les simples d'esprit," a dit l'Ecriture. Eh bien ! dites moi, où quand, chez quel peuple avez-vous jamais vu une propagande aussi acharnée ! Croyez-vous que nous n'allons pas devenir tous jésuites, ou congréganistes, ou enfants du sacré-cœur ? Pourquoi pas ? Ne serions-nous pas plus religieux, et la société ne doit-elle pas être gouvernée par des hommes religieux ? Voilà ! Et c'est avec une jeunesse de cette étoffe qu'il faut préparer tout un peuple à l'émancipation et au progrès qui est la liberté de l'esprit. Et voyez-vous ce qui arrive ? Si, après tout cela, moi, père de famille, je veux penser et agir librement chez moi, on me fera autant d'ennemis de tous ceux qui m'entourent. Combien d'hommes je connais qui ne pratiquent un semblant de religion que pour ne pas être en guerre continuelle avec leurs femmes, leurs enfants et leurs amis !

" Il y a des hommes qui se révoltent contre ce despotisme inquisitorial, qui voudraient à tout prix le voir anéanti ; mais ils n'osent pas, ils craignent d'attaquer cet ordre puissant qui manie à son gré la société. Puis, l'ambition vient se joindre à la faiblesse. Ils veulent parvenir, ils veulent être élus ; et ils ne seront pas élus à moins que le clergé, qui n'est pourtant pas une puissance politique, ne les favorise. Ils voient l'opinion publique se corrompre de plus en plus, et, au lieu de la diriger, ils préfèrent la suivre, préconiser même le régime sous lequel nous nous débattons, égoïstes et dociles instruments d'un pouvoir qu'ils abhorrent !

" Mais l'avenir, Messieurs, l'avenir, vous n'y songez donc pas ! Vous comptez donc sans le réveil de la pensée ! Vous vous dites " cela durera bien autant que nous, " et vous ne songez pas que c'est à vos enfants que vous léguez cet avenir que tout leur patriotisme sera peut-être impuissant à conjurer ! "

Ici, M. d'Estremont s'arrêta ; il était comme épuisé par le soulèvement de ses pensées : il tomba dans son fauteuil, la tête dans ses deux mains, et je crus entendre des sanglots. " Ame généreuse, pensai-je en moi-même, et demain peut-être victime de ton dévoue-

(1) Le Père Michel.

ment ! Tu verras s'entasser sur ta tête tous les orages des préjugés ; tu entendras mugir le fanatisme et la haine populaires ; tu ne pourras trouver nulle part dans ta patrie un asile contre la calomnie et la méchanceté. Mais rappelle-toi que la liberté de tous les peuples a toujours été le prix du sacrifice, et que le progrès ne marche qu'à travers les immolations qu'il fait sans cesse au bonheur de l'humanité. Rappelle-toi que la gloire n'est pas dans l'ambition, mais dans le dévouement, et que ce qui grandit l'homme, c'est encore moins l'esprit que le cœur. Que te font donc les déchaînements de l'ignorance et des passions fanatiques, quand les esprits libres de toutes les parties du monde s'élèvent pour applaudir au tien et bénir ton sacrifice ? Allons, courage ! à toi l'avenir, à tes ennemis, le présent : lequel des deux devra le plus longtemps durer ? A toi la liberté offre une couronne ; à eux le mépris de tous les hommes garde un châtiment éternel."

Je ne sais jusqu'où mes pensées m'auraient entraîné. Je ne songeais plus à l'heure, ou plutôt le temps semblait fuir dans mon imagination en ouvrant devant moi des perspectives inconnues. Un silence morne régnait maintenant dans cette chambre où venaient de retentir tant de paroles émues, et où j'avais entendu un homme, guidé seulement par la lumière de sa foi, sans autre appui que sa conviction, faire le vœu solennel de vouer sa vie entière à l'affranchissement moral de sa patrie.

Nous demeurâmes tous deux, M. d'Estremont et moi, sous l'empire d'un recueillement profond où toutes les idées surexcitées à la fois se succédaient dans notre tête avec une rapidité vertigineuse. Nous songions, lui, à l'avenir sans doute, moi aux paroles que je venais d'entendre.

Enfin, je pus rompre un silence obstiné qui durait déjà depuis quelque temps, sans que nous nous en fussions aperçus, et m'approchant de M. d'Estremont :

—" Monsieur, lui dis-je, je ne saurais vous témoigner assez l'estime profonde que je ressens pour votre caractère, ni vous faire entendre tous les souhaits que je forme en mon cœur pour votre généreuse entreprise. Je puis du moins vous rendre grâces de la confiance que vous m'avez témoignée, et vous prier de croire qu'elle m'honore autant qu'elle m'éclaire sur toutes les choses que je désirais connaître. Je vous quitte en emportant avec moi le souvenir d'un des plus heureux moments de ma vie ; j'ai vu bien des choses héroïques, mais je n'avais pas encore eu le bonheur de contempler l'âme et les traits de la vertu politique s'immolant au devoir par amour des hommes et de la vérité."

Pour toute réponse, M. D'Estremont me tendit sa main que je serrai avec une effusion toute nouvelle pour moi, et nous nous quittâmes, le cœur rempli sans doute des mêmes pensées et des mêmes espérances pour le peuple dont je venais d'apprendre à déplorer les infortunes et les maux.

ARTICLE POSTHUME

Après l'apparition du numéro 27 de la LANTERNE, qui se trouve n'être que le 23e dans l'ordre que nous avons suivi pour ce livre, elle s'éteignit subitement, en pleine lumière, au plus fort de l'incandescence, sans qu'aucune cause apparente pût fournir une explicatian de ce terrible phénomène, de cet effrayant cataclysme. Assurément ce n'était pas un miracle. Nous n'oserions chercher si haut l'explication d'une si lamentable catastrophe. Allumée par des mains humaines, la LANTERNE ne pouvait être étouffée que par des mains humaines ; mais ce n'étaient plus les mêmes. Depuis plusieurs semaines, l'auteur luttait péniblement, isolément, non seulement contre les ennemis naturels et déclarés de son pamphlet, contre la propagande ouverte ou sourde, contre les moyens déguisés ou non, avoués ou secrets qu'on mettait en œuvre pour l'abattre, contre une hostilité formidable, formée d'éléments divers, toujours active et acharnée et bien au-dessus des forces d'un seul homme, mais encore, et ce qui était bien plus douloureux et plus dangereux pour lui que tout le reste, contre l'effroi qu'on était parvenu à répandre jusque dans l'esprit de ses meilleurs amis, de ses plus fermes soutiens. L'un après l'autre, les dépôts où la LANTERNE se vendait lui avaient fermé leurs portes. Il n'en restait plus que deux ou trois dans la ville, et les acheteurs habituels n'osaient même plus la demander : ceux qui tenaient encore quand même à la lire l'envoyaient chercher par des commissionnaires inconnus. Proscrite, signalée partout à l'exécration des fidèles, elle ne pénétrait plus dans aucun foyer. On la lisait secrètement et on se hâtait de la détruire, après l'avoir lue ; c'est pour cela qu'il n'en était resté que très-peu d'exemplaires conservés religieusement par des partisans ou des adeptes sans peur et sans reproche.

Dans des conditions pareilles, il était devenu impossible pour l'auteur d'en continuer la publication, et il parut l'avoir abandonnée subitement, quand déjà, depuis plusieurs semaines, ce dénouement était devenu inévitable, quoiqu'il ne le laissât pas deviner. Le dégoût et un amer découragement s'étaient emparé de lui. Il reconnaissait avoir dépassé la mesure dans certaines occasions, mais qu'était-ce en comparaison des attaques et de la persécution odieuse dont les vrais libéraux étaient alors les victimes ? Ils avaient vu leur Institut condamné, excommunié, obligé de fermer ses portes, et la seule bibliothèque à peu près publique de Montréal mise au ban de l'opinion. Ils s'étaient vus poursuivis jusque dans leurs familles, dans la paix de leurs foyers,

menacés à tout propos des colères et des châtiments de l'Eglise, et cela quelquefois malgré des actes de soumission et des tentatives sérieuses de rapprochement. Ce que voulait l'évêque Bourget, c'était une docilité absolue, la suppression de toute opinion libre et une dépendance entière de l'autorité ecclésiastique. Il voulait gouverner la société comme le supérieur des jésuites gouverne son ordre. Il voulait que tout individualisme disparût, que toute société indépendante s'effaçat pour ne laisser debout que le clergé, maître incontesté et suprême arbitre de toutes les choses d'ici-bas.

Il y réussit et pendant un long temps on a vu les consciences brisées sous le joug, avilies, toute expression d'idées libres rendue impossible et la presse canadienne-française livrée au plus honteux servage intellectuel que l'on puisse imaginer, même dans les pays les despotiquement gouvernés. Mais il est impossible d'opposer un obstacle de quelque durée à l'expansion de l'esprit moderne, aux conquêtes victorieuses qu'il fait tous les jours, grâce au développement général de l'instruction publique, pas plus qu'aux démonstrations écrasantes de la science qui ont mis à néant tant de choses vénérées jusqu'aujourd'hui presque à l'égal des dogmes. Le règne de la théocratie est fini, à tout jamais anéanti.

Depuis quelques années la réaction a commencé dans le Canada français, et sa marche a été si rapide, si envahissante que nous-mêmes, les purs libéraux de la vieille race, nous en sommes presque aussi déconte nancés qu'émerveillés, et comme pris au dépourvu devant cet énergique réveil des consciences et des idées. Sans doute les excès et les monstruosités de la presse fanatique ont aidé aux progrès de cette réaction, sans doute il y a dans le clergé une partie saine qui déplore ces excès et leur fait même une petite guerre enfantine et impuissante ; sans doute il y a des prêtres éclairés, instruits, comprenant leur époque, qui envisagent avec effroi l'avenir que ces excès et ces monstruosités préparent à l'Eglise, mais ils sont en trop petit nombre pour arrêter le torrent du fanatisme aveugle et imbécile, et lorsque nous disons " le clergé ", si, au fond du cœur, nous faisons quelque exception pour eux, il nous est impossible de leur en donner le bénéfice dans la lutte que nous entreprenons de nouveau au nom de la liberté de l'instruction et de la pensée.

La liberté de l'instruction publique ! Voilà ce que nous voulons, et ce que le clergé ne veut concéder à aucun prix, et voilà pourquoi nous considérons le clergé comme l'ennemi naturel, instinctif des institutions, de l'esprit et de la science modernes. Nous voulons que l'instruction publique ne soit plus contrôlée par le clergé ; nous la voulons libre, absolument libre, et nous combattrons pour cette liberté jusqu'à ce que nous l'ayons conquise. Nous considérons l'instruction libre comme le plus grand bienfait et le plus grand honneur des sociétés, et si nous ne pouvons encore trouver parmi les politiques d'hommes assez osés pour insérer cet article dans leur programme, nous combattrons jusqu'à ce que ces hommes se trouvent, et ils se trouveront.

Il n'y aura pas de progrès possible pour le Canada tant qu'il ne se sera pas affranchi entièrement du contrôle clérical et du gourvernement clérical. Tant que nous n'en serons pas rendus là, nous ne serons pas des hommes libres, mais nous serons et nous resterons des enfants et des ignorants. Que dans les matières purement, essentiellement spirituelles, le clergé ait un pouvoir et une autorité discrétionnaires, nous le concédons ; mais hors de là, rien, rien, si ce n'est la coopération à l'enseignement si le clergé la désire, car nous voulons que tout le monde soit libre d'enseigner. Mais qui dit " liberté " dit tout le contraire de monopole ; et c'est le monopole que le clergé exerce. Ah ! nous admettons volontiers qu'il a pu exister dans notre histoire un temps où le clergé a rendu d'immenses services comme pionnier de la civilisation et auxiliaire indispensable de la colonisation, de même qu'il a pu exister un temps où l'autorité temporelle des papes fut un grand bienfait pour les peuples de l'Europe encore à demi barbares, mais ces époques sont loin. Vouloir qu'aujourd'hui, en 1884, le clergé soit roi et maître du Canada, comme il l'était il y a deux cents ans, c'est un monstrueux et redoutable anachronisme. Et cependant il l'est ; il n'a rien perdu de son ancienne étreinte des intelligences et des consciences ; il les tient, les mène et les dirige presque aussi exclusivement qu'il le faisait lorsqu'il avait à sa tête ce dominateur intraitable et farouche qui s'appelait l'évêque Laval.

Eh bien ! voilà ce qui ne doit plus être. Notre pays, comme tous les autres pays du monde, doit s'affranchir du pouvoir d'un autre âge, de ce gouvernement religieux de l'état [illegible] et de cette ingérence autoritaire qui s'exerce jusque dans les actes les plus ordinaires de la vie et qui est toujours armée des foudres de l'Eglise contre les moindres infractions à des prescriptions ou à des commandements ridicules. Il faut que la province de Québec s'émancipe si elle veut parvenir à la virilité et à la pleine lumière. Cessons de donner au monde le spectacle humiliant d'un pays de moyen-âge à la fin du 19e siècle, et marchons hardiment vers la destinée inévitable qui est celle de tous les peuples civilisés, guidés par l'instruction libre, par l'esprit de tolérance mutuelle et par la science.

Montréal, ce 20 octobre 1884.